

Couverture

Coucher de soleil, vu de Crotone (Italie)

© 2016

Aubin  Blanchet recherches historiques

L'Assomption, QC

reneebl@videotron.ca

ablhisto@videotron.ca

www.aubin-blanchet.ca

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés,
toute reproduction d'un extrait de ce livre
ou de sa totalité, par quelque procédé que ce soit,
notamment par photocopie, est strictement interdite
sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Infographie et imprimerie : Imprimerie Reflet, Boucherville
Camille Ponton & Martine St-Onge

ISBN: 978-2-9815417-3-4

Dépôt légal: premier trimestre 2016
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Courir le monde

Georges Aubin

Courir le monde

Voyages - premiers départs

Aubin  Blanchet

Recherches historiques

À Alexis, Antoine, Camille et Raphaëlle Aubin

*Toujours se promettant de rester au port,
et toujours déployant ses voiles;
cherchant des îles enchantées où il n'arrive presque jamais,
et dans lesquelles il s'ennuie s'il y touche;
ne parlant que de repos, et n'aimant que les tempêtes.*

Chateaubriand,

Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris

«Tierra ! Tierra !»

Rodrigo de Triana, 12 octobre 1492

Here you go!

Mardi 9 juillet 1985. La grande équipée commença à 9 h. Je pourrai faire le trajet Montréal-Vancouver tranquillement, pas trop vite, en six jours. Être né il y a une couple de centaines d'années, ce voyage m'aurait pris au moins six mois. On ne comptait pas les distances en jours, mais en mois; je parle des longs cours, ceux que l'on entreprend quand on s'appelle par exemple François-Norbert Blanchet ou Augustin-Magloire Blanchet. Parce qu'alors ce n'était pas tant le goût de l'aventure, du risque, des grands espaces; c'était surtout une volonté de «gagner des âmes à Dieu», une extraordinaire foi en sa bonne étoile, une foi capable de transporter des montagnes, ou tout au moins de les traverser; de l'autre côté. On entreprenait une lutte à finir contre le protestantisme, l'erreur incarnée en ces «frères séparés» que l'on plaignait amèrement et qu'il fallait à tout prix récupérer.

Pendant que l'autobus est lancé sur la route d'Ottawa, Montréal défile sous mon regard, qui balaie de haut les rues et les maisons. Ce qui attire l'attention: on est plus haut qu'en automobile, donc le paysage est tout autre. Montréal est vraiment la ville aux cent clochers.

Ville catholique? Illusion. Des temples construits à une autre époque. Comme la ville de Rome a conservé ses arcs de triomphe, son Colisée, ses portes, ses colonnes enroulées de bas-reliefs, la ville de Montréal se nourrit d'illusions avec ses clochers parsemés un peu partout, comme les pissenlits au printemps.

Enfin, Bill, le chauffeur de cette limousine Voyageur, vient de décider déjà de s'arrêter. Pourtant on n'est qu'à Ville Saint-

Laurent. Un autre terminus affiche ses couleurs en plein centre commercial. Si les terminus sont ainsi espacés à tous les 10 km, et que Bill y embarque de nouveaux passagers, deux problèmes se présenteront bientôt: premièrement, le car sera bondé avant d'atteindre le Queensway; deuxièmement, nous serons à Vancouver à l'automne.

Ottawa. Tout le monde descend. Il est 11 h 10. Le restaurant résonne déjà du bruit de vaisselle et de mâchoires affamées.

Pas très exotique! Bill a bien fait sa job. Il fouille parmi les bagages. Un petit à la suce coupe l'air de ses cris déchirants, comme un goret qu'on égorge. La femme au nez en bec d'aigle, qui habite Amsterdam, s'écrase sur un siège pivotant et commande un dîner. Moi, je m'attable au milieu de tout ce va-et-vient où chacun s'observe plus ou moins.

– *Here you go!* clame la serveuse pressée en jetant les plats devant les affamés.

La cohue se dissipera tout à l'heure, vers midi. Les serveuses retrouveront leur souffle et leur sourire.

Le bus 1694 reprend son souffle, lui aussi, et s'apprête à partir en un sifflement aigu de freins à air qui s'exhale autour du terminus. Nous avons gagné une vingtaine de nouveaux voyageurs de tout acabit, mais notre chauffeur Bill a disparu. Un homme entre deux âges (lesquels?) l'a remplacé. Il circule dans l'allée avec un air important, en jouant du poinçon comme s'il faisait ce travail depuis cent ans. Direction Sudbury. Ironie de l'évolution: autrefois un voyageur était un fier payeur qui pouvait affronter les dangers des navigations; aujourd'hui, c'est une marque de commerce, ou plutôt le nom d'une Compagnie de transport qui déplace sur roues des gens endormis. Entre Ottawa et North Bay, quatre heures mornes au cours desquelles le seul incident consista à essayer un orage. Ceci contribua à réveiller quelques Ontariennes qui commentèrent l'événement. Après quoi, les voyageurs, bien tempérés dans leur habitacle climatisé, retournèrent à leurs rêves. Comme ma voisine de l'autre côté qui

sortit son Harlequin titré *Never kiss a stranger* et se mit à lire nerveusement, en sautant des pages. Une grosse poufiasse, que jamais un étranger ne songerait même à embrasser. Je l'imagine, défiant le titre de son livre, s'en attraper un quelque part pour le bécoter un tantinet dans un coin sombre, avant de mourir!

Peu avant 17 h, le lac Nipissing nous apparut, resplendissant sous l'éclatant soleil de juillet, tellement éclatant qu'on aurait dit une immense voilure de légère brume au-dessus des eaux sans limite où mouillaient çà et là quelques îlots d'arbres comme si un très long barachois s'était rompu en plusieurs endroits, échappant des poignées de terre au large, qui donneraient l'illusion d'un barrage massacré par une tempête.

Deux gigantesques cheminées, des rochers nus, quelques bouleaux et peupliers, de rares épilobes penchés au vent. Sudbury, jadis ville prospère, aujourd'hui bourg digne d'entrer aux archives avec sa pelletée de terre de Caïn comme tumulus: «Cigît une race qui ne voulait pas mourir.»

Les mines de nickel de Sudbury ont de hautes cheminées qui clignotent la nuit, seul signe de vie, tel celui des avions qui font du surplace pour éviter que les vrais transporteurs aériens leur foncent dessus. On prend soin des ruines en ce pays!

Notre nouveau chauffeur, un jeune homme consciencieux, tout de gris vêtu, avec cravate charbon de bois, un vrai petit-mâitre, conduit son Greyhound Scenicruiser 2 avec un aplomb enviable. Fier de son immense pouvoir, il salue tous les camionneurs qu'il croise, et ils sont nombreux en cet après-souper indigeste. Son salut en est un de routine, il ne lève qu'un doigt en un geste machinal. Ça serait rigolo s'il s'arrêtait sur la route, braquant son Greyhound en plein trafic, et donnait une vigoureuse poignée de main interminable à tous ces chauffeurs de van. Et qu'on en finisse une fois pour toutes!

Sault-Sainte-Marie est encore à 200 km. Si notre Pinocchio-Smiling-Bug continue de dévorer l'espace ontarien à ce rythme, nous y serons vers 22 h.

Le Greyhound 732 fit son entrée dans la banlieue du Sault vers cette heure-là. Direction ouest, c'est-à-dire avec un splendide coucher de soleil. Du rouge faiblement teinté de rose, avec un peu de nuages d'un bleu marine au-dessus de l'horizon des montagnes, qui sont de la même teinte.

Mercredi 10 juillet. 8 h. Thunder Bay, grenier à blé d'où partent les bateaux pleins et les trains vides. Après une nuit sur le qui-vive, la plus longue que j'aie passée de ma vie. Déjà ce matin, nous serons au pays des chapeaux de cow-boys et des Indiens de toute plume.

La femme d'Amsterdam vient de me confier qu'elle ne referait plus jamais un tel trajet: Montréal-Calgary, c'est trop pour ses nerfs. Pourtant, malgré les clous cognés à la tonne, les réveils brusques à coups de freins à air, les croisements de camions nocturnes, cette nuit si longue, somme toute, s'est très bien passée pour moi.

À White River, tôt le matin, là où la serveuse à café bougonnait comme une démonsse, on changea encore de chauffeur. Un gros homme au ventre coupé par sa ceinture prit la relève de la galère. La première chose qu'il fit: appliquer son nom en haut du pare-brise. Un plastique noir semblable à une pellicule de film portait en lettres blanches: Bruce Hill. Fièrement, le gros homme prit place sur son siège, tâta les poumons de son bolide qui partit en un souffle rauque. Il portait une moustache de couleur orange, semblable au capitaine père de jumeaux dans la bande dessinée. Bruce Hill gravit le paysage, lança son Greyhound par monts et par vaux avec une agilité enfantine et tout angélique, pendant 690 km, de Sault-Sainte-Marie à Thunder Bay. Les passagers se rendormirent par secousses. Et Mr. Hill coupa joyeusement une centaine de bancs de brume qui s'étiraient languissants dans les baissseurs.

La façon de se saluer entre chauffeurs est alors tout à fait différente. Car n'allez surtout pas imaginer qu'il serait question, de nuit, d'abandonner de si bonnes habitudes. Non. Les respon-

sables de ces géants des routes, consciencieux comme s'ils pilotaient une navette spatiale, ont inventé un stratagème bien à eux. Quand une van ou un autre autobus rencontre notre vaisseau, les deux conducteurs actionnent simplement leurs clignotants. Comme les camions de transport Mayflower, Kingsway et tous les autres circulent sur la route 17 en grand nombre, notre pauvre Bruce Hill n'en finit pas de clignoter à gauche à droite, au risque de se ramasser borgne en débarquant. Certaines fois, il n'y a pas de réponse. En ce cas, Monsieur Colline se gratte machinalement le nez, comme s'il avait fait une irréparable bêtise en actionnant son clignotant.

La route 17 a changé de décors. Nous voguons vers la frontière du Manitoba. Plus question de colonies de vipérines, ces belles fleurs bleues, en épi, ni non plus des beaux épilobes roses et pourpres. Rien que des chrysanthèmes. Quelques conifères chétifs. De grands peupliers aux feuilles tremblotantes. De rares touffes de valérianes aux énormes tiges qui pointent leurs têtes blanches comme des girafes. À moins que ce soient de simples carottes à Moreau.

Kenora, 14 h 30. De plus en plus en pays indien. Marinas en grand nombre autour du grand lac. Pêche au brochet. Ici les gens voyagent autant sur l'eau que par terre. Winnipeg est à portée de main: 200 km. Il est temps. Car l'Ontario est une province qui ne me dit pas grand-chose.

Nuit à Saint-Boniface, Tourist Hotel, 119, boul. Provencher, 9 \$.

Winnipeg, 11 juillet 1985. Cette fois, c'est le bolide 765 qui me conduira à la vraie ville des cow-boys. La fébrilité des gares se glisse jusqu'à l'intérieur du véhicule. Des claques résonnent sur les oreilles des gamins, les moteurs au repos maintiennent leur ronronnement monotone, de petites vieilles fouillent dans leurs sacs en papier fin; d'autres, à l'allure métisse avancée, mâchouillent une *gum* centenaire. Les préposés aux colis y vont avec ardeur dans le ventre du monstre: de grands coups assenés

dans ses intestins remplis à capacité lui rendront la digestion encore plus facile. Place aux bagages! et que le tout s'harmonise, sinon gare aux valises faiblottes.

Notre chauffeur, un homme ordinaire cette fois, ne semble guère priser son métier. Il aurait d'ailleurs, au premier coup d'œil, tout aussi bien pu être un trieur de fraises ou un timide témoin de Jéhovah, qu'il aurait été aussi heureux. Mais le sort l'a assis derrière un volant de car et Stevenson doit tenir l'œil ouvert, même la nuit.

Prochaine étape importante: Regina, Saskatchewan, où nous ferons un arrêt de quinze minutes en pleine nuit. Ensuite, Medicine Hat, Alberta, où nous perdrons une grosse demi-heure pour le petit déjeuner demain matin vers 7 h 30. Ensuite, rembarquement pour Calgary où nous entrerons à 11 h 30. Un petit trip de seize heures environ, au cours duquel les grandes plaines défileront devant ma fenêtre. «Ô Waterloo, Waterloo, morne plaine!»

Ça y est, le moteur vient de changer de régime, les clignotants pétillent, un dernier cri vient d'éclater à l'arrière, les freins ont exhalé leur soupir d'agonisants. Nous filons vers une autre province.

J'ai failli partir du Manitoba sans même m'occuper de Gabrielle Roy, la grande, la romancière de la rue Deschambault. Juste à temps, mon appareil photo a pu enregistrer la maison, rue Deschambault, où elle a vécu quelque temps, une immense maison à trois étages, pas très loin de la rue des Meurons. J'ai attrapé au vol aussi rue de la Cathédrale, l'école Provencher où elle enseigna, et probablement l'Académie Saint-Joseph où elle étudia (aujourd'hui École Louis-Riel?).

Tout bonnement, le car roule direction ouest. La banlieue de Winnipeg n'a rien de mémorable. De longues filées de garages et de restaurants. Tout en anglais évidemment. Chacun y va de son slogan pour s'attirer une clientèle. La meilleure annonce qu'un restaurateur ait imaginée: «Kids eat free». J'entends d'ici le brou-

haha, il me semble voir attablées les familles d'enfants blonds, bourrés jusqu'aux oreilles sous les regards impassibles de leurs géniteurs dépassés. Friendly Manitoba, grenier à blé du monde civilisé!

À 22 h, un court arrêt à Brandon, Manitoba, me permet d'avaler un adorable cheeseburger *loaded*, comme on dit ici. Avec un verre de vin qui avait un goût de benzine. Le tout commandé en vitesse. Car l'arrêt n'est que de 15 minutes. Revenu à mon siège accueillant, je vogue maintenant vers la Saskatchewan, direction ouest toujours. Le coucher de soleil a laissé généreusement ses couleurs orange, jaunes et vertes, très pâles, sur la ligne d'horizon. Ligne droite comme un trait tiré à la règle. Ces grands espaces sont une invitation à ne plus bouger. Pourquoi en effet se déplacer quand tout ce qu'on voit autour de soi semble reculer à mesure qu'on avance?

Et pourtant, je roule encore et toujours. Jusqu'à ce que le but visé soit atteint. Ce n'est pas pour rien qu'après ces immenses étendues, apparemment inutiles, se dresseront les montagnes les plus hautes et qui sembleront dire au voyageur: «Voilà pourquoi tu as tant patienté. Arrête-toi maintenant à mes pieds et repose-toi un peu.»

La nuit a effacé complètement les plaques orange du coucher de soleil. Avant que le noir s'installe pour de bon, j'ai remarqué que les fermes des grandes prairies sont toujours très éloignées les unes des autres, séparées par des champs à perte de vue, et qu'elles sont aussi très loin de la route nationale, appelée maintenant n° 1. De grands silos s'élèvent à intervalles réguliers, de forme rectangulaire; autour, une maison qu'on distingue à peine, tant à cause de son éloignement qu'à sa façon d'être entourée d'arbres. Mesure de protection sans doute contre le soleil ou les grands vents qui ne doivent plus savoir où s'arrêter quand ils partent en cavale.

Le pare-brise de notre château était tellement massacré de *bugs* qu'il a fallu le nettoyer en arrêtant à un garage. M. Landry,

un libraire de Saint-Boniface, m'a dit aujourd'hui qu'une invasion de sauterelles s'abattait dans les champs. Sans doute la dernière plaie à fondre sur les habitants, depuis la prise du pouvoir par les Conservateurs à Ottawa. Je parle évidemment de John A. Macdonald, le responsable de tous les problèmes de l'humanité, entre autres celui d'avoir répandu le sang métis dans la plaine de Batoche et sur le gibet de Regina. Au fait, la rivière Rouge, d'où tient-elle son nom?

12 juillet, vendredi. Court arrêt à Regina à 2 h 30. Tout est endormi, même le laveur de planchers, appuyé sur sa vadrouille dans un coin. Le français ne semble pas très florissant ici. Un premier exemple évident: dans les toilettes, le séchoir à mains électrique portait des instructions bilingues; on y a rayé la partie écrite en français.

Autre image de cette ville. Vu à un coin de rue, dans un quartier mal famé, deux jeunes grues, la jupe aux poils, qui semblaient faire de l'auto-stopping dans la nuit. On connaît cette méthode. Sur le trottoir, c'est le pouce qui se ballade; une fois la Miss assise dans l'auto, c'est toute la main qui s'agite. Peut-être que les grandes plaines de l'Ouest ont créé l'expression «Je sème à tout vent». Il me semble entendre Willy Lamothe y aller de quelques variations sur ce thème.

Autre arrêt où un autre séchoir me vengea: cette fois, les instructions en anglais étaient grattées (par moi).

9 h. Je viens de laisser Medicine Hat. La grande prairie n'a pas changé. Que voir à l'horizon? Rien. Il n'y a même plus d'horizon. Ces grandes étendues plates, quelquefois légèrement ondulées, comme une mer calme, finissent par ennuyer, car nulle part l'œil n'a de rendez-vous où se reposer. Des poteaux transportent téléphone et électricité. La voie ferrée longe la route. Les fermes oasis entourées de bosquets, des bœufs en enclos; d'autres en liberté.

Les puits de pétrole viennent de rompre cette immobilité terrifiante. Leur va-et-vient rassure. Il y a donc quelque chose qui remue en cette province.

Samedi 13 juillet. Calgary, nommée ainsi en 1875 par le colonel J.F. Macleod qui y établit un camp, avec quelques montagnards, d'après la baie de Calgary en Écosse. En 1891, le village avait 4 000 habitants. Le Canadien Pacifique y arriva. Et depuis, la croissance n'a jamais cessé. Édifices en hauteur, gratte-ciel vertigineux en verre (j'en ai compté qui avaient plus de 50 étages), tour de 600 et quelques pieds (627 pieds).

J'y suis arrivé en plein Stampede. Partout dans les rues du centre, hommes et femmes coiffés du chapeau, le plus souvent vêtus à la cow-boy ou cowgirl, se promènent chaussés de bottes, fiers d'appartenir si peu à la race humaine. Dans les bars, c'est le déchaînement. Rien de bien intéressant, tout compte fait. Les bonnes femmes sont, pour moi, à mon goût, ou trop jeunes ou trop vieilles. Les premières affichent un sourire niais et timide; coiffées un peu moins du chapeau traditionnel, elles préfèrent montrer leur tignasse blonde et leurs taches de rousseur; les autres, les *advanced fifties*, n'ont aucun effort à faire pour montrer bruyamment leurs origines. Mais c'est la fête, ici, pas de doute. Les machos à moustache frétilent et se tortillent les poils. Je me demande qui a eu l'idée de ce stampede, de ces Sunshine Girls et de tout le tralala. On semble souhaiter retourner à l'époque des prises au lasso? Buffalo Bill, Calamity Jane et les autres ne sont pas morts.

Je me suis payé un caprice ce matin. Avant de monter dans le Greyhound, déguisé en touriste, appareil photo à l'épaule, j'ai fait l'ascension de la tour de Calgary construite en 1975, haute de 627 pieds. Et j'ai admiré pour la première fois les Rocheuses à environ 75 milles plus loin. Car en déambulant dans la ville, inutile de lever le nez, les montagnes sont invisibles. L'air était bon, il avait plu la nuit et, en ce samedi matin, seuls quelques échappés qui n'ont rien à faire, comme moi, pouvaient aussi

joyeusement perdre leur temps. Je suis sûr que bien des Calgariens n'y ont jamais mis les pieds. On offrait l'ascension et le petit déjeuner en haut de la tour pour 7 \$. Je n'ai pris que la première, d'autant plus facilement que je ne tenais pas particulièrement à m'installer au milieu de la cohorte d'Américains, venue du Nouveau-Mexique et du Montana, qui m'accompagna dans l'ascenseur avec leurs farces habituelles. Ces gens de l'Ouest américain se sentent chez eux ici. Ils disent venir pour le Stampede. Pur prétexte, car ils l'ont chez eux 365 jours par année.

Du haut de cette tour, la ville de Calgary n'offre rien de spécial. Des édifices en hauteur, comme dans toutes les villes, mais qu'on domine maintenant. Une rivière peu importante, la Bow River, y serpente tout doucement, passant inaperçue, discrète et cachée, quand on marche dans la ville; elle s'impose d'emblée quand on la voit de là-haut. Mais la découverte est évidemment ces montagnes à l'horizon, qu'on sait très hautes pour l'avoir appris à la petite école, mais qui, vues de loin et perdues dans les nuages de ce matin – un surplus de gros cumulus depuis l'orage de cette nuit – ne sont pas aussi imposantes qu'on s'y attendrait. Elles ne valent certes pas l'indépendance du Québec. Dire que certaines cloches ont voté NON en 1980 pour ne pas perdre leurs Rocheuses! Elles préféreraient la sécurité de l'esclavage à une indépendance nationale.

Petit La Vérendrye des temps modernes, je descends de ma tour, après avoir pris quelques photos souvenirs, et m'en vais tranquillement m'asseoir à un restaurant. Déjà les Rocheuses n'existent plus.

13 h. Départ de Calgary sous la pluie. Reconnaissons quelques qualités à ces pauvres Stampeders. Un peu à la façon des Manitobains, les automobilistes sont courtois envers les piétons. Au centre de la ville, je n'ai vu aucun de ceux-ci traverser une intersection aux feux rouges. Discipline toute western? Et, en plus, ce que je considère comme une grande qualité, que

n'ont pas les Européens en général: ils n'ont pas la rage des pourboires. Ils les oublient même avec la plus belle indifférence.

J'ai compris aussi que pour eux le chapeau de cow-boy était sans doute aussi important que le sont pour nous les chemises à carreaux... Je quitte donc cette ville après avoir passé une nuit de tout repos à l'hôtel Empress, 219, 6^e avenue sud-ouest, chambre 315, air climatisé, douche, tapis et grand lit, cette fois, le tout d'un grand luxe auquel je suis peu habitué, pour seulement 39 \$.

Après 3 500 km sur la paille, il m'était nécessaire de récupérer un peu. À midi, voguant vers Banff à une vitesse western, je me sens parfaitement remis. Qui pourrait penser que je viens de Montréal? Évidemment, lorsque j'ouvre la bouche, mon accent me trahit. Par deux fois on m'a répondu en français. Chapeau bas, braves cow-boys!

À Banff, Alberta, mais juste pour dire: les cartes routières de la Colombie situent Banff dans leur province. Je me suis payé du bon temps. Histoire de voir de plus près ce que plus d'un Québécois avait si peur de perdre lors du référendum: les Rocheuses. Arrivé en cette place d'eaux sise autour de la rivière Bow, repérée depuis Calgary, mais ici avec une eau verte, d'un beau vert pâle comme il en existe sur les rivages de la Guadeloupe, je me suis précipité dans un autre autobus – Gray Line – pour atteindre le Gondola Lift qui m'amènerait à la Sulphur Mountain, à une altitude de 7 500 pieds. Le téléphérique était à couper le souffle. Là encore j'y ai vu des gens de toutes sortes. Pendant le voyage aller, qui dure huit minutes, j'étais dans la cabine en compagnie d'un vieux couple d'Australiens. En haut, vision sublime! Monts fantastiques. Et, au creux de tout cela, en bas, la petite ville de Banff, grosse comme un amas de roches. Le soleil y était, phénomène rare en ces lieux, paraît-il. J'y ai aussi croisé toutes les races, des Indiens de l'Inde qui avaient échappé à Air India, des Américains en masse; même un plein autobus venu du Québec, encore l'âge d'or, qu'on devra un jour

se résigner à appeler le «bel âge»; j'ai fait le retour avec un couple du Texas. Ne manqueraient plus que des Albertains. Je n'en ai pas vu. Paraîtrait qu'ils étaient encore au Stampede. Leurs Rocheuses, ils peuvent bien se les mettre où ils voudront, les pauvres Québécois du Canada: les gens d'ici n'en veulent même pas!

Et j'ai failli rater mon autobus de 17 h pour Vancouver. Le grand sec de la Gray Line, un pauvre malhabile qui conduisait depuis peu ce genre de tombereau, se paya, au retour, un petit détour pour aller conduire devant l'église une platée de vieilles bigotes, ce qui me mit le feu aux jambes pour courir jusqu'au Greyhound qui ronronnait déjà, ventre ouvert devant le terminus.

Les Rocheuses, ou Montagnes de roches, comme disaient les évêques Blanchet, sont appelées ainsi parce que la forêt de pins ne réussit jamais à en atteindre les sommets. Il reste toujours un petit tiers de la montagne exposé aux vents, à la neige (rare, mais présente en certains creux de rochers) et aux pilotes d'avion malchanceux.

Deux minutes d'arrêt au Lac Louise. Seul Mr. C. Callaghan, notre chauffeur, sans doute un descendant d'Irlandais qui a perdu son O, en profite pour griller une cigarette dehors. Car son Greyhound, comme tous les autres, porte les étiquettes suivantes au haut du pare-brise: *No smoking in first seven rows, cigarette smoking only in rear seats – this coach is restroom equipped for your convenience, drinking intoxicants on coach prohibited, for passengers safety, federal law prohibits operation of this bus while anyone is standing forward of the white line.*

Les sommets rocheux du Lac Louise sont plus élevés que ceux de Banff ou orientés différemment, selon le point d'observation qu'on a, car ici la neige les recouvre parfois en entier. Pays de glaciers.

Si les ancêtres de Mr. Callaghan venaient d'Irlande, lui en tout cas a du sang mexicain dans les veines. Les virages en

épinglé avec précipices sans fond sont contournés avec une belle vitesse toute cavalière. Le décor pourrait presque être celui de la Sierra Madre mexicaine: montagnes abruptes, route sans garde-fou aux virages. Et les mêmes émotions qui vous tordent les boyaux à chaque kilomètre. Effrontément, l'intrépide Callaghan ne se prive pas pour saluer encore de la main gauche tout chauffeur de dix-huit roues qu'il rencontre. Maudite manie qui finira par nous conduire tous sans sépulture au plus bas-fond d'un ravin!

Avant d'arriver à Rogers Pass, BC, où nous ferons halte pour le repas du soir, nous passons quelques tunnels, longs de plusieurs dizaines de mètres, construits en béton avec des colonnes de soutien à tous les deux mètres, qui séparent les deux voies. Sur le toit de ces tunnels, la végétation s'étend joyeusement. Les arbres de cette région sont pour la plupart des pins mesurant une centaine de pieds.

Rogers Pass ou le col de Rogers, nommé ainsi en l'honneur d'un certain Rogers qui trouva le col où passerait le chemin de fer il y a cent ans. Ce héros était un employé du Canadien Pacifique. Depuis plusieurs années, la voie ferrée s'arrêtait à Calgary et personne n'osait sans crainte entreprendre le passage de la chaîne des Montagnes de roche. La Compagnie offrit 5 000 dollars en récompense à celui qui trouverait le col. Cette histoire est racontée dans une brochure que j'ai pu consulter à la halte de Rogers Pass. Brochure titrée *The Snow War*.

Le col Rogers se trouve à peu de distance de pics recouverts de glaciers. L'un d'eux porte le gentil nom de John A. Et un autre, pour faire original, celui de Macdonald. Je me demande comment on les appelait avant... Mais qu'importe: je trouve que ce nom va très bien à une masse de névé pareille.

À mesure que la nuit s'installe, nous nous rapprochons de Vancouver, que nous atteindrons après neuf heures de route. Les villages traversés ressemblent à s'y méprendre à ceux des

États. Postes d'essence nombreux, mêmes restaurants, mêmes réclames publicitaires, mêmes gens.

Peut-être suis-je déjà adapté aux États de Washington et d'Oregon? Ce samedi 13 juillet s'achève, il durera cependant une heure de plus que les autres. Nous avons en effet gagné une heure aujourd'hui, pour atteindre l'heure du Pacifique. Différence entre Montréal et Vancouver: trois heures.

Bientôt Kamloops. Pays des forêts aux arbres drus tout en hauteur, le pied dénudé jusqu'aux genoux, le tronc branchu, mais sans exagération. Pays de bois de construction, pays de lacs et de rivières à saumons.

Une toute petite nuit de 550 km et le but sera atteint.

Dimanche 14 juillet. 6 h. Arrivée à Vancouver, BC, rompu de fatigue. Notre chauffeur eut bien de la misère avec les Japonais qui avaient hâte d'arriver et qui se levaient à tout bout de champ avec leurs poches de guenilles. L'engueulade éclata en pleine nuit.

Emprunté la 1^{re} avenue pour entrer dans la ville. Maisons de style différent de celles des autres provinces. Gros bosquets de fleurs bleues, des hydrangées. Parterres bien aménagés, maisons en stucco avec toit incliné de quatre côtés, comme celui de l'école n° 9 où j'ai passé ma jeunesse.

Trop fatigué pour en dire plus, je saute dans le prochain bus pour Seattle, qui doit partir dans une demi-heure. J'y serai avec mes *travellers*, ma carte de crédit, mes yeux pochés, ma barbe piquante et mes pantalons en chiffons.

Montréal-Vancouver: 4 550 km. Coût du billet: 99 \$. Vancouver-Seattle, 233 km; coût du billet: 25 \$. Décidément je ne comprendrai jamais rien à l'économie mondiale.

En route vers Seattle, encore à bord du Greyhound. Le chauffeur, un gros Noir, me met déjà dans l'atmosphère US. La matinée est on ne peut plus tranquille. Huit passagers seulement, aucun de ma race. Il fait un soleil éclatant, le même que j'avais vu à Montréal, il y a cinq jours maintenant. Un beau 16° C. La

ville de Vancouver semble toujours protégée des vents violents par ses montagnes tout autour.

La douane fut passée sans problème. On m'a demandé des pièces d'identité, où j'allais, pour combien de temps, où j'étais censé rester, mon emploi, tout ça sur un même ton de robot. Petite histoire d'un douanier robotisé.

Je t'écris cette lettre, chère Renée, bien installé maintenant à la tour Champion à Seattle. Je suis content de mon voyage. N'ai pas visité Vancouver. Une fois aux États, à Seattle, où j'ai enfin mis pied à terre, il était midi, dimanche. J'avais mes pantalons chiffons et les yeux encore fermés. J'ai mis mes lourds bagages en consigne et suis parti à la recherche d'un hôtel. Imagine-toi Montréal au centre-ville, un dimanche matin: pas un chat. Tous les restaurants fermés. Quelques clochards qui zigzaguaient encore. Seul un détestable McDonald était ouvert. Déjeuner infect avec crêpe huileuse et chair de saucisse écrasée, mais qui te soutient le moral pour des heures.

J'ai finalement choisi, après bien des zigzags à mon tour, un hôtel de grand luxe où tout était parfait et j'ai pu récupérer mon cerveau en bouillie. Une bonne nuit de seize heures me remit sur pied. Le lendemain, lundi, je devais entrer en contact avec mon lieu d'hébergement. C'était l'hôtel Camlin, sur la 9^e avenue, angle Pine, chambre 224.

La Tour Champion est située sur le campus de l'Université de Seattle. C'est une résidence pour étudiants. Ceux-ci sont partis, laissant la tour presque déserte; seules quelques coquerelles y courent encore, la peur aux fesses. Et j'ai profité du lundi 15 juillet pour voir vraiment la ville. Alors une fois installé au 7^e étage, chambre 725, j'ai passé toute la journée d'hier avec ma caméra sur le ventre, ai trouvé un immense marché public, près des quais, où l'on vend de tout. Je t'y emmènerai. Il y a quantité de kiosques à bijoux de tous les pays et on y trouve de tout: du saumon du Pacifique au sirop d'érable du Québec. Les mets mexicains et chinois sont tous très bons et peu chers. J'ai pris un

bateau pour une excursion d'une heure, en plein soleil, histoire de voir un peu la ville de loin. Vu aussi le site de l'Exposition universelle de 1962, ai monté dans le Space Niddle, tour de 520 pieds, d'où on contemple toute la ville.

Je commence ce matin à travailler aux Archives de l'évêché de Seattle. Ai déjà téléphoné à Miss Bauer, l'archiviste: elle m'attendait. Heureusement, le révérend Espen, le vieux grincheux, est en vacances. Je pourrai probablement travailler plus à mon aise.

Seattle, mercredi 17 juillet. Depuis déjà quatre jours que je suis en cette ville, je commence à la connaître assez pour ne plus me perdre. Je circule dans les deux milles carrés qui me sont nécessaires, comme un citadin ordinaire. On s'adapte très vite à cette ville. Les gens sont gentils et simples. Contrairement à la Nouvelle-Angleterre, par exemple, ici les Orientaux abondent, les descendants d'Indiens aussi, je veux dire les Amérindiens, ce qui fait souvent de joyeux mélanges de races. Noirs également très nombreux.

La Tour Campion n'a rien d'un Hilton. L'intérieur fait plutôt collège pour étudiants qui n'aiment pas l'école. En revanche, l'extérieur est tellement bien aménagé qu'on se croirait en un autre endroit: parterres fleuris, arrosages nocturnes automatisés, arbres exotiques adaptés au climat: sortes de gigantesques kalmias, d'autres: viornes à fruits bleus comme d'énormes bleuets. Un campus gigantesque avec une bibliothèque colossale. Tout ici – on est bien aux États – se développe à la mesure d'un géant. La cathédrale de Seattle, angle Marion St. et 9^e avenue, est un vrai palais à verrières, sur sa façade, emménagé encore avec d'énormes vignes rampantes sur le devant et des fleurs de toutes les sortes. Quelle différence avec la cambuse de A.M. Blanchet, à 200 milles plus au sud, quand il avait pour tout logement une chiotte de la Compagnie de la Baie d'Hudson pendant la moitié de son long séjour en ce pays!

Avant 1851, il n'y avait rien d'autre ici qu'une tribu indienne commandée par un certain Seattle, chef des Duwamish, établie sur la petite rivière du même nom. Arrivèrent alors des bûcherons en grand nombre: il fallait du bois pour construire le port de San Francisco qui se développait plus vite qu'un cancer depuis la découverte de l'or en 1848.

On rasa donc les collines de la tribu des Duwamish, les Indiens furent éliminés du décor, dussent-ils tous se changer en arbres! Des pentes abruptes, il en reste cependant: c'est ce qui rend la marche si difficile, du centre-ville, près de la baie jusqu'à la Tour Campion, à au moins 200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Aucune trace ne subsiste de la rivière Duwamish. Les rivières se dessèchent, les Indiens se métamorphosent en pantins à cheveux longs qui arpentent les bars en marchant à colin-maillard, et l'American way of life s'autosuffit, comme si tout allait bien dans le meilleur des mondes.

Image au coin de la rue Pike et 1^{re} avenue: une femme assise par terre, appuyée sur un édifice. Sur son chandail: «I love tennis». À ses pieds, une petite boîte pour recueillir l'argent. Au-dessus de la boîte, une pancarte: «I cannot work, I need food, I need your help.» Et tout le monde qui déambule devant la pancarte comme s'il s'agissait d'une stèle mortuaire. Cette femme, âgée de 30 ans peut-être, ne fera jamais rien d'autre. Elle a pris racine dans le béton des villes et ne verra que sa pancarte et sa besace vide toute sa vie. Pourtant elle n'est pas maigre. L'inscription «I love tennis» est plutôt remplie de beaux ballons de foot tout terrain.

Autre image: un bar miteux sur la 1^{re} avenue, près de Market Center. Surtout fréquenté par des Noirs. Serveuse métissée d'Indien et de Noir. Patron blanc. Mais friendly avec ses employées. Dans un coin, qui n'a pas été nettoyé depuis des lustres, des Noirs s'amuse à jouer aux dards pendant des heures. Comme pour le billard, ils paient tant de la partie. D'autres, attablés au comptoir du bar, sirotent posément une bière pression.

Tout près de là, en déambulant sur le trottoir, caméra en main, je suis surpris d'être examiné par une Noire qui me précède et qui se tourne la tête en me lançant un grand sourire. Je fais mon gentil en lui lançant un vibrant *Where 'you going?* Elle me répond évasivement, en m'emboitant le pas, qu'elle ne sait pas trop, mais qu'elle profite du sunshine. C'est vrai que nous jouissons d'une écrasante journée de chaleur. Et, ne voulant pas perdre de temps, elle ajoute: *You wanna go with me?* Je viens de comprendre et je lui réponds un faible *No* pour ne pas trop passer pour un raciste. Mais j'y pense tout à coup et j'ajoute:

– If you like sunshine that much, you better walk on the other sidewalk over there, en lui montrant l'autre côté de la rue illuminé de soleil, alors que notre trottoir est à l'ombre. Elle éclate d'un grand rire franc rempli de belles dents blanches: tout ce qu'elle avait de blanc en elle? Et elle disparaît.

Mardi 23 juillet. Journée rigolote. Parti tôt le matin de Seattle. Après une traversée de quatre heures et un trajet de 75 milles sur la baie Puget, à bord du *Princess Marguerite*, j'ai pu passer un après-midi à Victoria, capitale non pas de la Colombie-Britannique, même pas de la Colombie-Canadienne, mais State Capital of the Queen. Ma foi! il ne manquait plus que la suite royale. Je corrige: tous y étaient, de la reine mère à la grand-mère, prince Philippe et consorts, sans oublier Lady Di, toute la belle famille figée dans la cire, plus belle qu'en réalité.

Je comprends mieux maintenant l'étonnement et la surprise mêlée d'incrédulité du vieillard de San Diego, avec qui je m'étais entretenu sur la route Olympia-Tacoma, vieil homme sympathique qui avait fait toutes les guerres et qui ne me croyait qu'à demi quand je lui disais que le Canada était maintenant un pays indépendant des British. Il avait raison de ne pas me croire. J'ai compris aujourd'hui à Victoria, BC.

Cependant, la ville est inondée de beaux jardins. La température permet ici aux fleurs un épanouissement qui n'existe pas à l'est. Ici, pas de pluie pendant l'été. Depuis que je suis dans les

parages, je n'en ai pas vu. Les prix sont plutôt élevés: pour admirer le sourire d'Elizabeth II et ses chapeaux: 4,50 \$; pour visiter un aquarium, sous l'eau, dans le port: 4,50 \$; petite salière *made in Hong Kong*, souvenir de Victoria: 6,50 \$; chambre pour personne seule à l'hôtel Empress: à partir de 90 \$. Inutile de dire que je me suis contenté d'une marche dans la ville avec mon kodak.

Au coin de la rue Belleville: un monument à Juan Francisco de la Bodega y Quadra (1743-1794), capitaine de la Marine royale d'Espagne, explorateur de la côte occidentale de l'Amérique du Nord et gouverneur de la colonie espagnole de Nootka (pas vu sur la carte), sur l'île de Vancouver. Plus loin, l'édifice du Parlement de Colombie-Britannique avec un parterre joliment agrémenté d'arbres et de fleurs, sans oublier le bronze gigantesque d'une Victoria belle à croquer! Au coin d'une rue, tout près, les écussons des dix provinces et des deux territoires canadiens, ainsi que celui du Canada, au centre, entre deux fontaines, et la devise *A mari usque ad mare*, souvenir du centenaire de la confédération. Vu, au milieu de tout ça, sur un quai, une famille de francophones qui ne savait plus trop où elle était.

Des corbeaux entreprenants circulent parfois au milieu de la cohue, en quête de nourriture, près des restaurants de la rue Belleville. Et les Américains, sourire en coin, repartent vers leur pays en pensant qu'ils ont bien fait, le jour où ils se sont débarassés de l'Angleterre. Ils y reviennent pourtant, parfois, à Victoria, BC.

Et moi, j'en repars aussitôt. Ma première idée, en partant de Seattle ce matin, était de coucher à Victoria ou Nanaïmo pour une nuit. Cette ville et son petit train-train m'en ont ôté l'appétit. Je repars vers Seattle où je me sens mieux, encore bien plus chez moi qu'ici.

Consulté cet après-midi, aux Archives de la province, les lettres de Mgr Modeste Demers à sa famille. Rien de spécial à retenir. J'ai quitté l'édifice après une couple d'heures, accueilli

chaleureusement. Et c'est le retour. En plein détroit Juan de Fuca, c'est le vent qui fait rage. À peine est-il possible de se rendre à la proue du *Princess Marguerite*. Les chaises disposées en rangées pour le confort des spectateurs ont foutu le camp à l'envers. Ouvrir une porte est une entreprise démentielle, tellement il faut d'effort pour lutter contre le *trade*. Enfin, je réussis à tirer une photo, dernière image de l'île Vancouver: montagne enneigée, pics élevés au-dessus des nuages à l'horizon lointain, juste sur la frontière Canada-US, en pleine mer.

Encore trois heures de ce voyage et les 400 ou 500 passagers débarquerons au Quai 69 à Seattle. Je retrouverai ma ville avec ses vieux tramways à l'électricité, ses odeurs de saumon au Pike Market, ses collines hautes comme des montagnes, ses autobus-accordéon qui se plient comme chenilles aux coins des rues. À propos de ce transport en commun, j'ai découvert un système original, inconnu à Montréal: au centre-ville, un quadrilatère précis nommé Free Area permet le transport gratuit. On est d'abord surpris de voir les gens monter dans l'autobus par la porte arrière. Mais quoi de plus normal? Le chauffeur qui est souvent une femme n'a pas à s'occuper d'argent ou de laissez-passer; au centre-ville, en tout temps, n'importe qui peut voyager gratuitement. Mais, comme bien l'on pense, personne n'habite ce quartier. C'est le domaine des magasins, bureaux, places d'affaires de toutes sortes. Donc on finit par dépasser cette zone gratuite et on paie alors en sortant du véhicule. Il faut donc sortir par l'avant. Le chauffeur, qui ne remet pas la monnaie, se contente de regarder les passes (cartes d'identité) ou de collecter 55 cents en temps habituel, ou 65 cents en temps d'affluence. Sur une rue du centre-ville peuvent passer une vingtaine de circuits (lignes) différents, qui se divisent ensuite, une fois dépassée la zone free. Ce qui fait qu'au centre il y a vraiment affluence et qu'on peut attendre longtemps avant de sauter dans le bon autobus, parce que ceux-ci se suivent comme fourmis dans une fourmilière.

Les piétons sont en général d'une obéissance exemplaire: ils ne traversent les rues qu'aux endroits appropriés et quand le signal de «marcher» apparaît au voyant lumineux. Le Jaywalk est interdit sous peine d'amende. Pas question non plus, alors, qu'un automobiliste fonce sur une rangée de piétons qui est en train de traverser. Ils attendent patiemment, sans coup de klaxon, que le flot soit épuisé.

Et le roulis de *Marguerite* me conduit à bon port. Je me promets encore un bon repas au *Puerco lloron* du Marché central.

Mercredi 24 juillet. C'est l'hiver. Je suis couché en une très petite chambre. Dehors, la neige s'accumule à ma fenêtre. J'entends gémir faiblement. Je me lève et aperçois un chaton qui miaule à la fenêtre, dans la neige. Je cours chercher une boîte de crevettes et, en ouvrant la porte, il se précipite sur la nourriture comme un enragé. Je l'accueille chez moi pour toujours. Un rêve que je fais depuis quelques jours.

Jeudi 25 juillet. C'est le retour en classe. Première journée. Mais nous serons sûrement en retard, car pour y arriver, il faut passer à travers bois, traverser à gué des cours d'eau, guidés par des élèves. Renée est avec moi. Je la retrouve enfin après tant de jours de séparation. Nous débouchons finalement sur une rue du centre de Montréal. Là je dois prendre mon auto et aller conduire Renée qui craint d'être en retard. Elle ne prend pas son auto, ce jour-là, parce qu'il lui reste à peine assez d'essence pour se rendre à la paye... François est avec nous. Nous lui disons bonjour: il doit se rendre seul chez je ne sais plus quelle gardienne; très jeune, avec une casquette sur la tête. Je le regarde aller sur son tricycle. On lui a demandé s'il savait quelle direction prendre. Tout de suite il nous a indiqué un endroit au loin, puis il est parti.

Lundi dernier, dans l'après-midi, je me suis rendu au sud-ouest de Seattle pour consulter les Archives des Sœurs de la Providence à propos de l'évêque Blanchet. Accueil courtois, comme il se doit. On met à ma disposition tous les documents

qu'elles ont conservés. Je trouve là une photo du héros prise vers 1879, sans doute, l'année de sa démission au titre d'évêque de Nesqually, si on en juge par les notes écrites au verso de la photo. Traits tirés, fatigué et vieux, avec son regard vers la gauche et son livre à la main: il posait pour la postérité et en avait conscience. Seule photo où on le voit jusqu'aux genoux à peu près. Position debout, près du dossier d'un fauteuil.

Trouvaille importante. Deux adresses envoyées à l'évêque par les orphelins. Grandes feuilles, écriture stylisée, lettrines formées avec application. Ces deux signes de gratitude seraient donc les seuls qu'il reçut en sa longue vie? Et il lui aura fallu attendre les années 1885-1886 pour y avoir droit.

La compétence de Mrs. Greene était évidente, dans ce dossier, même si elle n'y travaillait que depuis un an et quelques mois. L'archiviste était partie en retraite; je n'ai donc pas vu Sœur Rita Bergamini qui aurait bien aimé me voir. Trouvé également ce que mon beau-père voulait: brève notice biographique de Flavie Deschênes, sa tante, fille d'Émilie Blanchet, arrivée en Oregon vers 1886. Aussi, écrit de la main même d'A.M. Blanchet, un sermon de quelques pages sur le chemin de la croix.

Puis l'archiviste assistante me reconduisit à l'arrêt de l'autobus 55 qui me ramena au centre de Seattle. Pendant ce temps, l'autre archiviste, Miss Bauer, celle de la chancellerie de l'évêché, recevait quelques fleurs que je lui envoyais, avec tous les remerciements dus à sa grande collaboration. Elle les méritait bien ces fleurs vite choisies, car elle s'attellera à la Xerox pour un bon 1 200 pages. Une corvée! Ces photocopies, je les récupérerai le 13 août prochain, au retour de la Californie.

Aujourd'hui, grand départ de Seattle pour Vancouver, WA, et Portland, OR, juste en face, de l'autre côté du fleuve Columbia. Je laisse derrière moi la Tour Campion. Bons souvenirs de cette maison d'étudiants. Endroit calme pour travailler, nourriture excellente, à vil prix. Horaire de collège pour les repas. Arrière-cour magnifique, remplie de chants d'oiseaux. Nuits peuplées

d'alarmes ambulancières fréquentes. Circulation sur la rue Jefferson, la nuit, en un bruit sourd et continue. Rares dépanneurs ouverts le soir, tenus par des Chinois. Jeunesse étudiante orientale, quantité de petites Japonaises, toutes délicates, à peine sorties de l'enfance. Un mariage même, samedi dernier, dans la cave, sorte de grand café étudiant au sous-sol. Robes à falbalas des Noires maquillées de mauve.

Et, en ville, le joyeux mélange des races et des couleurs. Souvent le même monde rencontré à la même place. Seattle avec ses Mexicains qui ont cru faire fortune et qui se sont ramassés tous les jours à la même taverne pour jouer aux dards. Américains à casquettes en filet, tous pareils finalement, de New York à Seattle, en passant par l'Oklahoma ou le Montana.

À midi, je monte dans mon auto louée et je vais tirer quelques photos de la Blanchet High School, ainsi que du cimetière Holyrood où on a déménagé les restes de l'évêque A.-M.-A. Blanchet en 1955. À 14 h, j'entre dans le cimetière Holyrood. Un mausolée où l'on peut lire sur le linteau, plaque de marbre au-dessus de la porte d'entrée: *Looking for the blessed hope and the coming of the glory of the great God and our savior Jesus Christ*. En entrant, on peut lire les noms des cinq évêques du diocèse. Blanchet occupe la première place, en haut, à gauche. Plaque de marbre, tombeau scellé. Doit se sentir très peu chez lui. Si loin de Saint-Pierre de la Rivière du Sud, comté de Montmagny. Le grand voyageur s'est enfin arrêté. Il ne pensait jamais se retrouver au nord de Seattle, perdu entre une courbe de l'autoroute 5 et une 1^{re} avenue parmi bien d'autres. Le mausolée renferme aussi une quantité d'urnes funéraires dispersées de chaque côté des corridors. Maison des morts. Dehors, parterres immenses, aménagement impeccable. Sapins très élevés; des pommiers décoratifs qui doivent remplir du coloris de leurs fleurs les premiers jours de printemps. Entendu, vers l'arrière, de noirs corbeaux qui croassaient comme des damnés. L'esprit malin que Blanchet s'acharna à combattre toute sa longue vie était encore

là bien vivant. Si Augustin-Magloire Blanchet pouvait se lever un peu et jeter un dernier regard au loin, il aurait la consolation de voir, entre deux cyprès bien taillés, un lac bleu, tout petit, qui porte le nom de Ballinger.

Je suis parti un peu triste de le laisser si seul. Même que jamais personne du Québec, j'en suis sûr, n'est venu jusqu'ici pour le saluer dans son dernier repos. *O Cor amoris victima!* Ô cœur, victime de l'amour: c'était la devise qu'il avait choisie. Un peu triste mais content aussi. Sous le torride après-midi de juillet, à la radio de ma Mazda, J.S. Bach jouait de la trompette pour enterrement les sinistres corbeaux. Lui, Blanchet, qui aimait tant la musique, juché si haut, presque au ciel, il devait l'entendre.

Vancouver, WA, samedi 27 juillet 1985. En quittant cette désolation, je n'avais plus qu'une idée: changer d'idée. Je pris la route 5 en direction sud. En voyant les annonces invitant à visiter le Mont St. Helens, je ne pus résister à l'envie d'aller y jeter un coup d'œil. Vers 5 h p.m., je pris les premières informations et m'engageai sur la route qui conduit au volcan. J'appris que l'éruption avait eu lieu un 20 mai 1980, tôt le matin, et que ce brusque réveil du géant, depuis si longtemps endormi, avait causé des dégâts considérables. Je pensais que cette visite serait l'affaire d'une demi-heure ou une heure tout au plus. Je me trompais. Je dus contourner la montagne et aborder le site par le flanc est. Forêt de sapins immenses, courbes de la route de plus en plus prononcées. À mesure que je montais, la température changeait, et, de temps en temps, entrevue entre deux monts, la tête du monstre massacrée par l'éruption, qui crachait toujours sa fumée maléfique en une trop lente digestion. Rendu à mi-hauteur, le spectacle me saisit d'épouvante. Personne sur cette route qui rétrécissait de plus en plus. Et, tout à coup, juste devant moi, la désolation, la mort. Partout, la montagne entière, sur un rayon de plusieurs milles, avait été détruite. Les arbres géants que j'avais admirés en montant n'étaient plus ici que noirs cadavres gisant sur le sol recouvert de cendres et de pierres

ponces. On fit cette route à l'aide des cendres et des roches volcaniques.

Du Mont St. Helens on peut voir au loin le Mont Adams qui conserve encore sa calotte de glace. En bas, un petit lac avait perdu sa rivière d'écoulement. L'éruption y laissa des dépôts tellement épais que le niveau du lac monta de plusieurs pieds, inondant les maisons construites sur ses rives. Après le cimetière de Holyrood, je jugeai que ce spectacle était encore bien pire. Je pris quelques photos, cueillis des spécimens de roches ignées et partis pour la descente. La petite route en épingle avait une cinquantaine de kilomètres. Je crus bon me rendre à Cougar, village de quelques maisons où je trouvai finalement un motel, le Lone Fir Resort, 16 806 Lewis River Rd. Il était 22 h. En route, j'avais croisé plusieurs daims tout surpris de me voir passer en leur repaire.

Le lendemain, je me rendis à Portland OR, où je rencontrai un respectable historien, Mr. Murray, celui qui traduit en anglais les textes de Mgr F.N. Blanchet. Je rencontrai aussi l'archiviste Miss Mary Grant. Tous très heureux de me voir en leur pays. Puis je partis pour Vancouver, WA, juste de l'autre côté du fleuve Columbia. J'étais rendu à la ville où l'évêque A.-M.-A. Blanchet passa la majeure partie de ses quarante dernières années. J'y fus accueilli et bien logé chez Father O'Shea qui me fit visiter, l'après-midi, le vieux Fort Vancouver, reconstitué, la maison qu'habita le Dr. McLaughlin, Chief Factor de la Hudson Bay Company, l'endroit où les canots de Blanchet et Demers accostèrent en 1838, le vieux pommier de 1826 planté par le Dr. McLaughlin, le musée, enfin une tournée étourdissante. Après quoi, nous allâmes prendre une bière au bar dont j'ai oublié le nom. Souper dans un restaurant construit exactement à la place de l'hôpital Saint-Joseph où mourut l'évêque; vin français, salade crevettes-crabe gigantesque, bonne pour deux appétits. Ensuite, la fin du party à l'Académie Saint-Joseph (1873), ancienne école, à vendre, propriété d'un vieillard qui y fêtait ses 76 ans, Mr.

Hillman: nous arrivions pour le café et pour serrer la main du jubilaire. Cet homme acquit l'Académie au coût d'un million de dollars. Il veut la vendre maintenant 7 millions: c'est ce qu'on appelle faire des affaires.

Dans le presbytère de la paroisse Saint-Jacques de Vancouver, WA, j'ai ma chambre et toutes les commodités: je suis installé pour prendre des photos. Visite à la cathédrale (1884) où on peut voir une plaque de marbre qui recouvrait le tombeau de l'évêque du temps qu'il était dans la crypte; sept tableaux venus de la cathédrale de Guadalajara, au Mexique, dons de l'évêque de cette ville, lors du voyage d'A.-M.-A. Blanchet au Mexique; un bâton surmonté d'un crucifix (crosse?), fait au Québec en 1820; le vieux tabernacle de l'ancienne église, donc celui de Blanchet; à l'intérieur, sur la porte, était collée la lithographie de l'évêque faite à Anvers en 1856. En bas de cette litho, se lit la signature de l'évêque de Nesqually. Et quelques sœurs ont ajouté un mot de prières, entre autres Sœur Alexandre, une parente de l'évêque.

Lundi 29 juillet. Dernière journée ici. Hier soir, à 19 h, j'ai donné une conférence dans le local attenant au presbytère. J'ai parlé une heure de l'évêque A.-M.-A. Blanchet, avec projection de 72 diapositives. Les 42 personnes présentes furent ravies. Un loustic enregistrerait même tout ce que je disais. Pour Norman J. Blanchet, d'Oakland, qui l'y avait délégué. J'espère qu'ainsi cet évêque sera mieux connu. Nulle part aux États-Unis depuis le temps et les nombreuses fois qu'on y a mis les pieds, n'ai-je trouvé comme ici un accueil aussi chaleureux. Je me sens vraiment chez moi ici. Aujourd'hui, visite à St. Paul, OR, la plus vieille paroisse de l'Oregon, où reposent les restes de l'archevêque F.N. Blanchet, grand frère d'Augustin-Magloire.

En août, avec Renée, c'est la ruée vers la Californie. Mont Shasta, arrivée à San Francisco le 2 août, tard l'après-midi. Fatigue et déception. Motel à San Rafael: ancien bordel de Laury. Nuit d'une chaleur insupportable et tapage continu. Un loustic

escalada les murs extérieurs du motel et tenta d'entrer dans notre chambre, par la fenêtre, confiant que Laury y fût encore.

Plage de Pacifica, au sud de San Francisco; dîner à Oakland. Plage d'Alameda sur la baie. À 5 h, communication avec Norman J. Blanchet, invitation, rencontre au carré Jack London, au centre d'Oakland. Il nous guide jusqu'à la rue Totterdel, en haut de la montagne. Grand bien-être après les fatigues et déceptions de San Francisco. Bon repas avec Norman J. et Key, sa femme: hôtes charmants et d'agréable conversation. Bonne nuit en ce château d'Oakland.

Après un déjeuner aux croissants, nous prenons la direction de Santa Cruz: plage, promenade et amusements. Visite de Monterey. Brouillard et froid. Arrivée à Atacadero, au sud de la vallée de Salinas. Petit trajet jusqu'à la plage de Santa Bàrbara, visite des missions de San Luis Obispo et de Santa Bàrbara. Restaurant mexicain Azteca. Mission San Buenaventura (La Ventura), traversée de Los Angeles pendant une heure, à pleine vitesse sur une autoroute. Arrêt à Escondido, à peine 30 milles au nord de San Diego. Celle-ci, ville de riches ou de faux riches? Comme Los Angeles, elle se dérobe facilement au voyageur. Plage de sable blanc-gris. Visite à Tijuana, ville frontière mexicaine. Renée achète de l'huile de tortue. J'ai retrouvé les marchés publics et l'odeur du pemex. 340 pesos = 1 \$US. Un adolescent se précipite sur le pare-brise pour le laver. Retour vers les États, après un court séjour de deux heures en sol mexicain. Je passe la douane sans aucune fouille. Rigolos, ces vendeurs de pacotilles qui déambulent entre les rangées d'autos.

Grosse journée à rouler 435 milles vers le nord: la moitié de la Californie. Nuit à Fresno, après avoir visité le parc des séquoias. Le «Général Sherman», la plus grande de toutes les espèces végétales, est âgé de 2 500 à 3 000 ans, haut de 84 mètres, circonférence de 31 mètres et un diamètre de 11 mètres.

À Salinas, je visite la maison natale de John Steinbeck, rue Central, pendant que Renée magasine à Carmel, au sud de Mon-

terey. Souper sur les vieux quais de Monterey. Lion de mer que les badauds nourrissent de poissons. Visite de San Juan Bautista, vieille ville avec jolies maisons conservées, mission.

Quartier chinois de San Francisco bondé, impossible d'y stationner, sauf dans les coins interdits. Retour à Oakland, chez Norman J. Blanchet. Bonne soirée en leur compagnie.

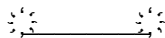
Rouler toute la journée de Oakland jusqu'à Medford, OR. Photo du mont Shasta au nord de la Californie. Sentiment que notre voyage tire à sa fin.

Visite au capitol de Salem, capitale de l'Oregon. Retour à Vancouver, WA, pour photographier, dans l'église, la verrière de Jean-Baptiste Blanchet, ainsi que les peintures apportées du Mexique par A.-M.-A. Blanchet.

Souper avec Virginia Prévost, dont les ancêtres sont du Québec. Elle nous emmène voir le site de son futur magasin d'antiquités. Dans la vitre arrière de son auto, elle a apposé un collant: *This car stops at all garage sales*. Et en toute confiance elle nous guide jusque chez elle. Sa maison est un capharnaüm d'objets multiples de peu de valeur. Pendant que je photographie la montre de F.-X. Blanchet, tout à coup Virginia se sent mal et descend fermer les portières de son auto, revient en disant qu'elle a une douleur à la tête, défait son turban: toute en sueurs elle nous dit qu'elle doit prendre absolument un médicament. Elle m'apparaît vieillie de dix ans subitement. Nous quittons la maison sur la pointe des pieds; juste avant de partir, je m'enquiers de son état de santé. Elle répond que tout est ok. Je lui propose d'appeler un médecin et elle refuse.

Vancouver, BC, 13 août. Après une dernière nuit en sol américain, nous filons direction nord. Arrêt à Tacoma, à Seattle. Sensation de revenir en terrain connu. Dernière visite au Marché. Je récupère à l'évêché les photocopies commandées: trois boîtes pleines. Arrêt au cimetière Holyrood pour saluer une dernière fois le responsable de ce grand voyage. La porte du mausolée de l'évêque Blanchet est fermée. Le vieux dormait tran-

quille. Sommes repartis dans la folle circulation. Décidons de franchir la frontière aujourd'hui. J'ai toujours l'habitude de répondre *No* aux questions des douaniers. «Je n'ai jamais rien acheté, ni en boisson, ni en quoi que ce soit.» Pendant ce temps, ma liqueur à café mexicaine, mon mezcal et la bouteille de bon vin blanc californien se rient du douanier naïf.



Cartago, Costa Rica, dimanche 6 juillet 1986. S'envoler jusqu'à México à bord d'un 747 d'Iberia, au mitan de la nuit, à bout de fatigue, traverser la douane encore plus facilement que l'eau une passoire, se faire offrir un taxi à prix d'or, rouler à fond de train sur la chaussée terriblement hostile aux amortisseurs, voir la reconstruction sur la Reforma, vestiges du dernier *terremoto* de septembre dernier: combien de morts? Personne ne l'a jamais su, les morts non plus; se faire conduire à un hôtel *muy barato, muy tranquilo*, mais qui exige un prix exorbitant; puis partir à pied en oubliant fatigue et poids des bagages, réduits pourtant à la plus simple nécessité; et s'échouer par pur hasard à l'hôtel Gillow, rue Isabel la Católica. Surprise de voir, en défaisant les draps, une belle blatte de 5 cm qui s'enfuit sous la lumière. C'est ce qu'on pourrait dire retrouver le même Mexique qu'il y a vingt ans.

L'hôtel Gillow fait corps avec La Profesa, église des Jésuites où logea A.-M.-A. Blanchet à son arrivée à México en 1851. Est-ce vraiment le hasard qui m'y conduisit?

Nuit difficile: portes qui claquent, tuyaux qui gémissent. Mais dans la lumière crue du matin, voir pour la première fois le zócalo avec sa cathédrale, la plus vieille d'Amérique, qui penche vers la droite. Ce n'est rien, *no peligro*, m'assure un vieux guide de 80 ans, elle a été récemment bien étayée d'une armature de béton

souterrain qui s'enfonce jusqu'à 30 m; cathédrale construite avec les vieilles pierres du temple aztèque que les Espagnols ont démolì. Une religion chasse l'autre.

Dans l'après-dînée, s'engouffrer dans le métro joyeusement, après avoir déambulé dans le Palacio aux murs recouverts des fresques de Rivera. Palais du Gouvernement bien gardé par les militaires, qui semblent fatigués de n'avoir pas à se servir plus souvent de leurs lourds pétards. La circulation automobile fait rage autour du zócalo, circulation dirigée gaillardement par des policières à casquette et à joues maquillées de rouge et aux coups de sifflets stridents: sale job à vivre ainsi dans la pollution qu'on taillerait à la machette.

S'attabler au restaurant Cuba, du côté où on a mis à jour les fondations du temple de Huizilopochtli, dieu aztèque de la guerre. Mes premiers *buevos rancheros*, de vrais tord-boyaux. Je me sens chez moi. Vu, à l'heure de pointe, dans le métro, deux gardiens tirant de toutes leurs forces sur les portes des voitures pour les fermer. Bétail humain ensardinisé. Les sièges semblent dérisoires, tellement la population debout est serrée derrière les portes.

La nuit, place Garibaldi, les mariachis lancent quelques notes de trompette, de harpe, de violon et de guitare. Une vieille sans âge qui tend la main, accroupie auprès d'objets hétéroclites inutiles et sans valeur: tout ce qu'elle possède. La musique est un baume sur les malheurs quotidiens éternels. Une pirouette et tout est oublié. Comme naît la vie.

Hier, à San José, CR, répétition du coup du taxi de l'aéroport. Le chauffeur ne connaît pas l'hôtel que je lui annonce. Il me conduit pourtant à tout hasard au centre de la capitale du pays. En enlevant par magie l'énorme pollution causée par autobus et camions, San José serait une belle ville tranquille, animée cependant le samedi où le marché répand toutes ses odeurs et ses couleurs. Beauté des femmes du Costa Rica. Parque Central où se réunissent les groupes de jeunes pour flâner. Vie nocturne pai-

sible. Petit Oncle Sam, *barrillo rosa* où se produisent des danseuses, seul endroit du genre en Amérique Centrale, dit-on.

Départ matinal pour Cartago, l'ancienne capitale détruite par un tremblement. Logé dans un hôtel miteux, devant la gare, en une chambre avec pot de chambre sous le lit. Toujours les gens (*la gente*) aimables, polis et qui détestent le genre militaire. Pas de soldats en ce pays: seulement des gardes civils armés patrouillant les endroits publics. Fiers de leur fonction, ils en savent aussi la parfaite inutilité, se promènent toujours par deux pour moins s'ennuyer. Ils feraient de beaux trophées pour des croqueurs de photos insolites. Je n'ose, avec ma caméra, insulter à leur honneur, gardant mes déclics pour des animaux plus exotiques.

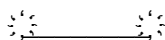
Peuple religieux: basilique Notre-Dame des Anges d'où parviennent des chants rythmés, mêlés de folklore et de liturgie. Légendes qui ne mourront peut-être jamais. À moins que l'Irazú se décide à ensevelir un jour sous ses cendres tout ce beau monde. Ça serait vraiment le coup de la grande Funeraria qui porte ici le doux nom de *La Última Joya*. Mais quand cette maison funéraire est établie, comme à San José, à proximité des bordels, ça donne encore plus de prix à la dernière joie...

Costa Rica, pays des tortues vertes protégées pour l'avenir et le tourisme, des odeurs de pétrole jaillies des autobus en mal de départ, des *borrachos* qui se font expulser du restaurant, en face du parc Central, parce qu'ils vont quêter des *colones* (monnaie du pays) aux touristes attablés. *Manu militari*. Tout se fait comme une bonne job de bras. On n'a plus d'armée depuis 1948. Mais aussi *This country belongs to the United States*, me disait un PDG de Géorgie (USA) rencontré dans un bus entre Limón et San José.

Ville des parieurs sur la place publique. Un homme *my rico* avec une casquette de guérillero qui essaie de roubler les passants en dissimulant une brindille sous un des trois bouchons de bouteille de *refrescos* qu'il manipule à toute vitesse en un chassé-croisé. Mais je n'ai aucune confiance en ce type. Surtout en face d'un grand pilier de ciment qui supporte le kiosque de la place

où on peut lire le graffiti: «Muerte al FSLN», mort au Front sandiniste de libération nationale. Ici, le salaire moyen d'un ouvrier est de 300 *colones* par jour, soit 6 \$. Autant vendre de la chicklet sur la rue ou *limpiar los zapatos*.

Le samedi 16 août, Renée doit quitter le Mexique par Iberia, pour Montréal. Je reste, malade, à l'hôtel Cancun, jusqu'à mon départ par Iberia le 20 août.



Paris, 2 juillet 1987. Arrivé à Paris le matin, après avoir tourné en ronds au-dessus de la pointe sud-ouest de l'Angleterre, à cause d'une grève des contrôleurs aériens de Charles-de-Gaulle. À Paris, bus jusqu'à la gare du Nord. Marche de dix minutes jusqu'à la gare de l'Est où j'achète un billet pour Frankfurt am Main. Départ à 13 h 42; prix 344 FF en deuxième classe.

Parler espagnol avec une Allemande revenant de Madrid où elle étudiait la philologie du castillan. Elle connaît bien l'Espagne pour y avoir vécu deux ans.

En attendant le départ, à Paris, j'ai marché un peu sur la rue Strasbourg, dîné Au Petit Moine à 11 h. «Tôt pour le lunch», me dit le serveur. Arrivé à Frankfurt à 18 h 30. Ai trouvé un hôtel, changé de l'argent et dîné au restaurant chinois. Nuit bienvenue.

Partir tôt, 8 h, pour Prague. Petit déjeuner à l'hôtel Goldner Stern compris dans le prix du logement. Wagon de première; acheté hier mon billet pour Prague: 105,20 DM. Campagne allemande fleurie sous la pluie matinale tombée vers 6 h. Compartiment du train de six places, dont deux sont occupées par une vieille dame, et l'autre par un gringalet galant envers la vieille dame. Mais ce paradis n'a duré qu'une demi-heure. Le contrôleur au visage féroce vient de passer et il m'a dit que mon billet

en était un de deuxième classe et qu'il fallait que je change de place.

Suis maintenant installé compartiment peuple, avec maman française et mioches, deux Allemandes dans la quarantaine avancée qui causent beaucoup avec des «Ya-Ya» interminables. Le voyage s'annonce long. Un autre fouille déjà dans son lunch de concombres et sandwiches au rye *brot*. La Française, pour tuer le temps, commence à jouer aux dames avec sa fille. Elles disent «sauter» au lieu de «manger» une dame. Jeune Tchèque, 5-6 ans, qui voyage avec son père qu'elle admire grandement. Couple parfait!

Arrive une Canadienne d'Edmonton, prof. d'éducation physique, sac à dos, style Auberge de jeunesse. Elle s'en va rencontrer son chum à Prague. Passer Würzburg et Nuremberg. Arrêt à la frontière pour le contrôle des bagages. Des Tchèques transportant des boîtes de savon à lessive allemand, «plus doux et tendre pour le linge», me dit la Française qui d'ailleurs parle aussi bien le tchèque que le français et qui a les deux passeports. Pourtant la serviette de mon hôtel, hier, avait été lessivée au savon deutsch (sans doute Old Dutch) et le tissu ressemblait davantage à du crin de tigre du Bengale.

15 h 10. Une heure d'attente, de contrôle, d'inspection des freins, jusqu'aux plus petits bagages, à la douane tchèque; après la fouille systématique d'un malheureux qu'on a conduit au Bureau, c'est enfin le départ vers Prague. En passant ses bagages par la fenêtre du train à ses parents venus les chercher, le Tchèque me donne une vigoureuse poignée de main franche et sincère. Těřecká, sa petite, aussi. Il sait d'où je viens. J'ai senti peut-être en cette amitié de quelques heures comme de l'envie – oh! très peu – et je me trompe peut-être. S'il s'agissait de la fierté pour lui de voir des étrangers venir de si loin pour visiter son pays?

Aussitôt repartis, nous nous arrêtons un autre quart d'heure pour laisser le chemin libre à un autre train qui arrive tout à

coup à pleine vitesse. Pourtant, vu de l'intérieur, on a l'impression que la lenteur vient vraiment de s'installer et qu'il faudra digérer kilomètre après kilomètre avant de toucher Prague.

Langue tchèque très douce à comparer à l'allemande. Un peu comme de l'espagnol prononcé à l'allemande. Lupins bleus, trèfles d'odeur, voilà la campagne de Bohême qui défile maintenant à vive allure, entrecoupée de montagnes, de lacs, de pins aux longs troncs. Maisons petites comme si elles avaient peur d'exister.

Deux jumelles de 6 ans environ arrivent dans notre compartiment, avec leurs parents. Éduquées durement. Mère, 30 ans, allure hommasse, avec un système pileux bien en place sous les bras; père sévère. Images du pays?

18 h. Nombreuses embarcations pleines de femmes et d'hommes; pêcheurs solitaires cachés dans les herbes riveraines. Baigneurs. Est-ce la Moldau?

Prague enfin. Grande place en rénovation. Pont Charles IV sur la Moldau, du XIV^e siècle. Statues jalonnent les parapets. Celle de Jean Népomucène, confesseur de la reine, qui fut jeté dans le fleuve parce qu'il ne voulait pas révéler au roi ce que la reine disait dans ses confessions secrètes. Peu d'autos dans les rues. Magasins achalandés. Faire la queue pour acheter une bière.

Partir pour Budapest à 14 h 40. Billet Prague-Budapest: 118 couronnes tchèques (KCS). Dans le train, je m'assois, comme toujours, au mépris des différences de classe, dans un siège de première. Un contrôleur s'amène, la casquette de travers, et demande à voir mon billet, qui en est un de deuxième classe. Il me somme, dans sa langue, de payer 40 KCS (6 \$CAD) parce que je me suis assis en un compartiment de première. Je suis décrété coupable de supercherie, de tromperie, de gabegie. Comme si j'avais détourné le Danube de son cours ou fait exploser le Kremlin. Discussion amère, chacun dans sa langue. Moi, quand

on me parle tchèque, j'ai de la cire dans les oreilles et j'ouvre le bec comme un canard en détresse. À le voir crier, les dents acérées, je devine que le butor rêve de me précipiter au fond de la mer avec une meule de moulin au cou. Ne comprenant rien à son idiome de macaque, je pense qu'il veut me faire payer la différence pour rester en première; il continue ses aboiements; veut-il me faire déboursier le prix d'un autre billet? Alerté par le tapage, un cuisinier sort de ses fourneaux et se met à arpenter le corridor en ma direction. Comme il sait un peu d'anglais, il m'explique que le contrôleur exige que je paie une amende de 40 couronnes sur-le-champ. Je fouille dans ma poche et donne alors au cerbère ce qui me reste de monnaie tchèque, environ 30 KCS, en lui disant, en français, qu'il se les fourre sous la casquette. Je gardais ces billets pour ma collection. Le contrôleur bougonne encore mais doit se contenter de ce petit pécule. Après tout, on est ici en pays communiste et l'austérité est de mise.

De Prague à Brno, quatre heures de gentille compagnie avec Marie Novotna, qui enseigne les mathématiques. Jeune Tchèque qui promet de m'envoyer la pièce manquante de 5 hellers et même quelques vieilles pièces qui ne sont plus en circulation, comme celles de 1 heller et de 25 h. Je lui échange un billet de 10 \$US contre 100 KCS. Elle trouve cela étrange, car elle gagne considérablement au change. Mais c'est la seule façon que j'ai trouvée de lui offrir une bière, puisque le contrôleur encasquetté m'avait enlevé toutes mes couronnes. En comptant la monnaie qui me reste, je récupère les couronnes que je voulais garder pour ma collection. Il est interdit de sortir des billets tchèques du pays, sous peine d'être taillé en pièces et transformé en rillettes slovaques. Vais-je avoir des problèmes à la douane?

5 juillet. Arrivé hier soir à Budapest, hôtel Metropol. Se sentir chez soi en cette ville; le contraire de Prague. Ici, les gens me donnent l'impression d'être de joyeux fêtards, humains et vrais. Souper à minuit dans un restaurant tzigane. Deux violons, une

clarinette basse, cymbalum. Franz Liszt aurait fait mieux, mais aurait peut-être apprécié. Visite du château de Buda. Pris le métro. Photographie du Parlement sur le Danube, vu de Buda. Château Buda immense, reconstruit parce que presque tout détruit en 1945. Le pays a été occupé par les Mongols, les Turcs. 150 ans de domination turque au XVI^e siècle. Rien de reposant!

7 juillet. Vienne. Arrivée à 14 h à la Westbahnhof, parti de Budapest. Impression d'un retour à la liberté. Champs de pavots, chicorées parmi les grandes herbes: tableau d'un impressionnisme tendre. Billet de train pour Salzburg demain. Pension Panonia, à l'hôtel Haydn à Vienne, gîte très ordinaire, sur Mariahilfer, pas très loin de la maison de Haydn.

8 juillet. Retour de Salzburg. J'ai visité là un petit coin de planète d'un autre siècle: maison natale de Mozart. Cathédrale. Des milliers de touristes ont envahi les places. Chaleur énorme.

Départ de Vienne à 8 h 20 de la Westbahnhof (gare de l'Ouest), pour Hambourg. Onze heures de train. Cette fois, en première classe, avec l'âge d'or. Mon Eurailpass commence. Assis au milieu de deux couples dans la soixantaine, intarissables sur les sujets politiques, du moins en autant que mes maigres connaissances de l'allemand parviennent à décrypter leur conversation. Tout y passe, avec les sons gutturaux caractéristiques. Après trois heures d'un tel vacarme, je vais me débiter dans la deuxième classe. Destin imprévisible: on se sent plus en famille en seconde.

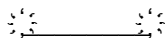
L'Allemagne et l'Autriche se sont mises au recyclage de la ferraille. J'ai vu, à Wells (Autriche) et en Allemagne des wagons pleins de carrosseries d'autos écrasées qu'on dirige vers les déchiqueteuses. J'ai entrevu aussi le nom de Bombardier à Wells-Linz (Autriche), associé à une autre compagnie locale.

À partir de Würzburg, je longe le Rhin, fleuve pollué comme tous les autres, mais dont la couleur aigre-verte se fait pardonner, quand on admire les vignes en étage qui produiront en septembre ce bon vin de la vallée. Population bigarrée et nom-

breuse. Les sièges se font enlever dans le train comme des bons dans un dépanneur. Pépère Himmler est arrivé avec son imper et sa canne; un jeune homme de 18 ans avec un walkman; deux jeunes grenouillettes avec aussi walkman et livre. Ti-Père Achtung, assis de biais avec moi, est sorti sur le débarcadère de Würzburg pour acheter une bière en canette: il a bien failli louper le train. On imagine sa bonne femme qui en aurait gémi. Il insiste, une fois de retour, pour m'offrir de son whisky qu'il s'envoyait dans la gargote avec des gloussements de plaisir comme une vieille poule sur le gril. Je refuse, ne voulant pas de sa bave de Boche, et pour une autre raison; Ti-Père ressemble au bonhomme Archambault, notre voisin. En plus, il a la manie de regarder le paysage en jetant à tout moment des commentaires complètement inutiles. Excepté cet hurluberlu, le peuple allemand est un peuple froid.

Nouvelle découverte depuis une semaine, fondée sur l'expérience de l'Allemagne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie et la France. Il y a des peuples chauds et d'autres, froids. Les Hongrois et les Tchéco, par exemple, je les classe parmi les chauds; les Allemands et surtout les Autrichiens, parmi les glacés.

Pépé Himmler a tenu le haut de la conversation pendant quatre heures avec son voisin, jeune coquebin étonné. Herr Professor, estafilade sur la joue, yeux de hulotte, ne tarit plus de bons mots depuis qu'il s'est trouvé un auditeur. Pendant que le train file vers Hanovre, les langues se délient, le ton monte. Herr Professor a accroché sa canne aux bagages: canne faite d'un bâton bizarre, qui a failli éborgner une jeune fille innocente assise juste au-dessous.



Rencontré hier un numismate danois à Copenhague. J'ai fouillé dans une boîte pleine de pièces disparates pendant environ une heure, patiemment; y ai trouvé une quarantaine de spécimens des pays scandinaves pour suppléer à ce que j'aurais recueilli d'un long voyage vers la Suède, la Norvège et la Finlande, annulé. Ces pièces ne sont plus en circulation; ce sont des øre, des penniä, des öre et des aurar d'Islande. Le numismate avait le physique du parfait Danois: cheveux longs, moustache viking, chauve sur le cap et le nez rouge par abondance de Carlsberg.

J'habite l'hôtel Turist, derrière la gare. Rue de drogués, quartier des bistrots sexy et des restaurants pakistanaïs. J'abandonne le projet d'aller plus loin vers la Scandinavie. Le coût de la vie s'est transformé ici en coup de la vie.

Je fais maintenant la traverse du Danemark vers l'Allemagne. On pousse les wagons du train sur les rails creusés dans le fond du traversier. Et le bateau transporte les wagons de l'autre côté.

Profonde pensée qui me vient à l'esprit tout à coup: «Dieu dit: Je vous ai mis au monde pour que vous ne pensiez qu'à bâfrer, boire et manger, et voilà que vous vous mêlez de politique!»

Entré en Hollande samedi 11 juillet à 18 h, venant de l'Allemagne, première ville: Hengeland. Ce pays me plaira. Les gens m'ont l'air tout à fait calmes et sans prétention. Plats pay-sages d'un vert tendre. Pâturages riches, fermes propres, fleuries, organisées. Je sens à la fois une volonté de marier l'art et les affaires.

Amsterdam était une ville bien vivante, animée le soir de gens chaleureux. Petits bars sur les places, café Rembrandt où on prend la bière à 3 florins, musée Rijksmuseum, filles en vitrines, Amstel et ses maisons flottantes, ponts, pignons aux décorations vétustes; batailles de rue tôt le matin dans le quartier chaud; musée du sexe; trains gratuits, jusqu'à ce qu'on se fasse demander son ticket par une contrôlease qui s'en fout éperdument.

Sur la place Rembrandt, le soir, deux couples de Québécois qui gueulent un peu fort, assis à une terrasse.

Parti ce matin pour la Belgique. Arrivé à Anvers vers midi. Bibliothèque importante de la ville, quartier des Jésuites. Rien sur le lithographe Hubert S. Mayer qui avait saisi les traits d'A.-M.-A. Blanchet. Ce patronyme Mayer est présent partout chez les Flamands.

Aspect rébarbatif de la gare, très vieille cathédrale, sur la Grande Place, très belle, qui a sans doute souffert des guerres, en réparations du côté gauche.

J'ai acheté des monnaies du Congo et de la Belgique chez un numismate. Vu la maison de Rubens. Et départ pour Ostende à 16 h 27. Bon repas de moules sauce moutarde arrosées d'une gueuse au goût de vernis.

Traverse d'Ostende à Dover: voyage de plus de quatre heures. Le pays flamand est impitoyable et fanatique par rapport à sa langue. On y parle le français, mais la langue d'affichage et de renseignements, comme dans les gares, est le plus souvent uniquement le flamand. Comme si la terre entière, un jour, allait se mettre à apprendre cette langue de barbares. Chauvinisme des petits peuples persécutés?

Je suis à bord du Townsend Thoresen, même genre que le traversier qui périt lors de la traverse de Zeebrugge, parce que sa porte avant n'était pas tout à fait close. Environ 200 morts, la plupart des Anglais.

Départ de Dover (Douvres) pour London à 14 h 30. Ce train passe dans plusieurs tunnels. White Clifs à droite, Atlantique à gauche. Gare de Folkestone traversée à toute vitesse. Jolis toits des maisons: lucarnes, nombreuses cheminées. Ville d'Ashford, passée lentement. Bétail. Charbon. C'est le train le plus rapide que j'aie pris depuis le début du voyage. Rapide mais instable: pas de stabilisateurs entre chaque wagon. D'où les secousses de tous côtés. Nous traversons des gares pleines de monde à une vitesse démente.

Pas tellement aimé mon séjour londonien. Trop de monde. Ville sans âme. Gare immense, mauvais accueil des arrivants.

Files d'attente devant les comptoirs pour arriver aux guichets, attente interminable.

Logé rue Gillingham dans un vieil hôtel, juste en face de la maison où habita un certain temps Joseph Conrad, écrivain anglais. Hôtel de bas quartier tenu par des Pieds-Noirs ou Arabes. Petit lavabo dans la chambre, grabat pour dromadaire, w.-c. dans le corridor; petit déjeuner carton inclus. Le tout pour 20 £. Pareille chiotte m'aurait coûté dix fois moins au Mexique. Aussitôt arrivé aussitôt parti.

Sentiment d'être revenu chez moi en revoyant les dunes de Calais. La France m'accueille avec le soleil, ses trains de première climatisés et son langage qui m'est si cher. La langue française enfin! Pendant la traversée, j'ai fait la conversation avec des British âgés qui s'en allaient à Budapest. Couple à la retraite, très poli, sans doute le *decus et tutamen* (gloire et défense) qu'on voit gravé sur leur pound (£). Ils ne sont jamais venus au Canada. Madame voyait d'un mauvais œil la construction du tunnel Calais-Douvres: «Too many French in our Country!» dit-elle. Anglais sûrs d'eux-mêmes, convaincus de pouvoir mettre tous les autres peuples dans leur poche. Erreur! Les Français s'en sortiront bien avec une parade du côté gauche ou une chanson. Et cette langue anglaise, qui ne connaît pas la douceur de la poésie, qui n'a rien compris aux sentiments vrais partant des tripes, et qui s'expriment en larmes ou en passions, cette langue dominera le monde? Non. Langue d'aucun avenir à long terme. Anglais, peuple froid. Malgré les trois cheminées sur leurs toits à quatre angles.

J'ai hier visité les villes de Rouen, Le Havre et Caen. Hôtel à Caen, hier, où l'on se familiarise facilement avec les Normands. On m'offre saucisson et vin blanc dans la cuisine du restaurant. Quelques habitués de la picole, au nez rougi par le calvados.

N'avoir rien d'autre à faire que de se laisser transporter par la SNCF française; voitures plus que confortables; horaires réguliers (surprenant! étonnant! pour un peuple latin); contempler les

jolies fermes normandes, pâturages trop verts et trop propres, petits ruisseaux d'eau claire qui serpentent dans les champs; vieilles granges et dépendances aux toits recouverts de mousses vertes sur leurs tuiles orange, tout cela c'est ce que j'appelle en des mots simples: être en vacances. Flâner dans les rues de Caen, de Cherbourg, du Havre, arrêter une heure dans un petit bistrot, flairer les odeurs de bon pain ou de pâtisseries, aux devantures des échoppes, marcher lentement parce qu'on n'est pas pressé, prendre le temps de vivre et de respirer l'air du large, écouter causer les gens sur le pas de leur porte pendant qu'un balayeur pousse des détritrus avec un balai revêche. Et décider tout à coup de changer de direction, pour rien, par caprice, comme si l'avenir entier nous appartenait et que le temps allait être notre esclave pour toujours.

En route vers Caen, puis Argentan. De là à la gare de l'Aigle, près de Mortagne. Puis en car jusqu'à Tourouvre, ce soir, si possible. Tourouvre, d'où, en 1660, est parti mon ancêtre Aubin Lambert pour la Nouvelle-France.

Entendu à Amiens, dans une charcuterie, de la vendeuse à une cliente connue: «Ce soir-là, tu as fait ton bonheur.» L'expression, d'après les explications qui ont suivi, signifie, pour une femme: «rencontrer l'homme de sa vie.» Comme la cliente n'avait pas fait son bonheur ce soir-là à la danse – elle avait des dents de castor fatigué et des lunettes-loupes et un cheveu sur la langue – la vendeuse lui dit que, la semaine prochaine, elle lui présenterait quelqu'un. Je vois ça d'ici.

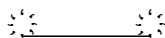
Le Risle (ou Rille), rivière à Tourouvre. La tannerie du Risle à Tourouvre: on y lavait les peaux.

Mêmes berces laineuses, chrysanthèmes, ronces et campanules bleues le long des chemins, dans les champs de Tourouvre; même cri de la tourterelle triste; accent normand qui roule ses R; la côte de Beaupré ou du Cap Rouge n'a pas trop dépaycé mon ancêtre. Les 1 700 habitants de Tourouvre, au Perche, sont aussi restés les mêmes: un peu de la grivoiserie

normande, arrosée de calvados et de cidre. Le trou normand. J'ai observé dans les campagnes les vieilles granges qui avaient les odeurs de celles de mon enfance. Des vergers, champs de maïs, collines allongées vers le sud peintes en jaune et en vert, de la couleur des avoines mûres et des chênes vert foncé. Les noms des Giguère, Juchereau, Gagnon, Mercier et Giffard étaient célébrés à l'auberge du Cheval-Blanc, un cheval percheron. Auberge incendiée en 1900. On y a construit à la place l'hôtel de France où j'ai passé la nuit, réveillé tôt au chant du coq. Par ma fenêtre, à 7 h, côté sud, la brume emplissait les collines d'un bleu-gris épais. Mêmes couleurs dans les ciels sans soleil qui recouvrent si souvent les terres percheronnes jusqu'à la Normandie. Aubin Lambert serait plutôt parti par La Rochelle. Les départs de Dieppe et du Havre eurent lieu de 1630 à 1650 environ. À cause du danger des Anglais, on se rabattit ensuite vers La Rochelle pour quitter le pays.

Pendant la dernière guerre (1939-1945), les Allemands sont passés à Tourouvre; ils y ont fusillé plusieurs habitants et mis le feu aux maisons. Le bas du village surtout fut touché.

Photographié la ferme Jourdain, dans le haut du village: vieilles habitations non détruites par les horreurs allemandes. J'ai jase avec un vieux Percheron qui avait connu la guerre de 1914-1918. Des hommes ont été faits prisonniers dans la forêt du Perche, à Tourouvre, dit-il. La vieille dame, sa compagne, coiffée d'un foulard, remontait la côte, essoufflée, le matin, en direction du village.



La France qui s'embrasse sur les quais des gares. Croissants nature ou chocolat. Buffet des arrêts aussi pittoresques, dans leur crasse séculaire, que le vieux béret gris attardé au comptoir

et qui sirote un café noir. «Attention à la fermeture des portes!» La SNCF est présente partout; opérateurs en grève à Noël pour obtenir des conditions de travail doucereuses. Moyen de transport précis à la minute près.

J'ai quitté Dijon ce matin à bord d'un TGV pour Dole. Puis, à Dole, train ordinaire en direction de Berne. Mais je descendrai à Neuchâtel. En compagnie d'une Noire américaine, chanteuse de blues, qui vient de Paris et se dirige, avec une énorme malle et un chapeau de paille, vers la capitale suisse pour s'y faire applaudir. Vêtue d'une jupe noire en cuir, d'un chandail rouge, qui a bien du mal à contenir tous ses appas, et d'un veston brun, en cuir aussi, de la couleur de sa peau. Elle me laisse son autographe: «Best travels and fun. Elizabeth McLoub.»

Le train file maintenant dans le Jura, s'arrête au Mouchard, petit village en montagne, puis repart vers Pontarlier. Les nuages laissent entrevoir un climat suisse assez pluvieux.

Avant-hier, après avoir quitté Tourouvre pour Le Mans et Nantes, j'ai arrêté à La Rochelle, le temps de visiter les deux tours, là où passaient les bateaux en partance pour le Nouveau-Monde. Terrasses noires de monde, petits restaurants et bars où l'on semble s'amuser et bien manger. Le temps de prendre deux photos, sandwich au jambon et au pain, puis c'est le retour vers la gare et je monte dans un train en direction de Bordeaux. J'ai rencontré deux jeunes Français, un jeune homme et une jeune femme, peu instruits mais gentils et aimables. Ils revenaient de Nantes et retournaient à Bordeaux où ils habitent. Tenu conversation intéressante sur les sujets du jour: Le Pen, un politicien stupide; la France, c'est pourri, trop d'immigrés. Ces deux bons Français en chômage suivaient un cours pour se recycler, idée à la mode. Elle, dans le secrétariat; lui, dans la technique de je ne sais trop quoi. Nous avons parlé des vins et surtout des bordeaux, ville pourrie. Entrevu la Garonne vers minuit, puis la grande ville, tel un monstre, dans la nuit.

Continuer vers Marseille, puis Nice. Promenade des Anglais à 10 h le matin du dimanche: nuages bas, ciel de Normandie. Baigneuses rares, ville endormie. Repartir pour Marseille, TGV vers Avignon où le festival a occupé toutes les places de l'hôtellerie. Remonter jusqu'à Lyon, puis Dijon.

Entrée en Suisse par le Jura. Visite du vieux Neuchâtel, gens sympathiques, rue du Seyan, lac Neuchâtel agité par le vent. Eau d'un beau vert opale sous l'effet d'un soleil dispersé et rare. J'ai acheté du chocolat Souchard pour Renée. Pas de numismate à Neuchâtel, sinon en septembre, le dernier lundi de chaque mois, en réunion officielle au bar, en face de l'échoppe appelée «La brioche parisienne». Dégusté avec un plaisir infini une omelette au jambon, conversé avec une Suisse qui entrait d'un voyage à Amsterdam où elle s'était fait voler ses bagages.

Apprendre en ce pays à vivre lentement, comme Jean-Jacques qui y passa une bonne partie de sa vie, dans l'île du petit lac, au nord de Neuchâtel (en fait une presqu'île). Souriante amabilité de la jeune et jolie caissière de la Banque de Suisse qui change mes deux vieux billets contre des neufs. L'accent québécois est tout de suite reconnu et les gens sont polis à en devenir presque gênants.

Puis repartir vers Bâle (Basel). Là on est en pays de langue allemande. Mais que les rues piétonnes sont joliment aménagées dans les vieux quartiers de la ville! Antiquaires nombreux et chers. Ville où les bijoux abondent, d'une splendeur extraordinaire, mais souvent à des prix élevés. J'ai récolté quelques pièces de monnaie suisses, en argent, des années 60. Beauté étrange et incomparable de la place du Marché, très propre, avec son édifice à clocher rouge, rénové en 1901. J'ai pris le tram pour revenir à la gare. Toujours gratuit, comme à Amsterdam... Jusqu'à ce qu'un contrôleur se pointe inopinément. Mais tel ne fut pas le cas. Sauté dans le premier train pour Mulhouse, après avoir franchi une douane ridiculement inutile.

Arrêt au Luxembourg de midi à 14 h. Peu de temps à consacrer à ce petit pays où règne un grand duc, perché sur son trône, maître d'un territoire indépendant depuis 1839. En arrivant à la gare, je me dirige vers un guichet de change. Au billet de 20 FF que je présente, on me remet des francs belges. Je demande des francs luxembourgeois; on me répond qu'ils valent autant. Tu parles d'un pays indépendant! En fait, les deux pays, après des discussions et des compromis, avantageux pour l'un et l'autre, ont conclu une entente d'union monétaire. Mais, comme il arrive en pareil cas, le franc belge est roi et maître au Luxembourg, alors que le franc luxembourgeois n'est plus accepté. Au lieu d'attendre en ce bled le train de 19 h pour l'Italie, je me dirige vers Namur où je n'aurai que le temps de me procurer sandwich, pâtisserie et eau minérale, avec les derniers 50 F luxembourgeois qu'il me reste en poche. Le voyage vers Florence durera quinze heures. Départ de Namur à 17 h 09; arrivée prévue à Florence à 9 h 15 demain matin, après une correspondance à Bologne à 8 h 05

Seul dans mon compartiment de six sièges, en première, je regarde tomber la pluie qui dégouline sur les vitres à l'extérieur, dans une course folle. Au loin, la campagne wallonne ressemble de très près à nos prairies et forêts québécoises. Seule l'architecture des maisons, d'un gris sale, y met un peu de différence. Le train Amsterdam-Rome file à vive allure en passant au royaume des vaches mouchetées de noir et de blanc, et du grand duc luxembourgeois au regard impassible et à la noblesse dérisoire.

Surprise à Bâle: en pleine nuit, je suis réveillé par des coups à l'extérieur, des bousculades de poubelles qu'on nettoie et les pschitt des freins à air: je me précipite vers la fenêtre de mon compartiment. Personne. Le train est arrêté, vide. En étirant le cou à l'extérieur, je constate qu'il n'y a plus de locomotive et que la série de cinq ou six wagons, dont celui où je dormais, semble bien s'être immobilisée pour longtemps. Je n'ai sans doute pas

entendu les haut-parleurs avertissant tous les passagers de descendre du train. Un préposé au contrôle me dit que je dois quitter en hâte ce wagon, car il s'arrête ici et que le train de Milan est déjà parti. Il fallait passer la douane à Bâle, donc tous les passagers devaient descendre et montrer patte blanche, puis changer de train pour continuer sur Milan.

L'attente dans la gare nocturne de Bâle sera longue. Le prochain train pour Milan est à 2 h 12 et il n'est que minuit. Un sous-chef à casquette va et vient avec un énorme trousseau de clefs qu'il manie avec des cliquetis importants. Son passage donne l'impression que la gare sera fermée pour inventaire pendant vingt ans. Il rabaisse les portes-accordéon en métal, circule partout en sifflant, comme un homme qui connaît bien des secrets. Il ne s'arrête même pas pour répondre aux angoisses des routards, file partout à vive allure, visière devant: la gare lui appartient.

Je suis arrêté ici, à l'Albergo La Pace, par une grève des machinistes des chemins de fer italiens. *Cattiva organizzazione. Merda di caca qui!* Dans le hall de cet hôtel, me reviennent quand même, à travers les téléfilms fortissimi, les beautés de Venise et de ses rues étroites, sans auto ni lambrette, l'hôtel Danieli en face de l'île, à côté de la place Saint-Marc, les petites boutiques, la promenade sur le Grand Canal, pour revenir à la gare. Dans la foule du vaporetto, prendre des photos des plus belles maisons, avec un premier plan d'eau. Acheter un bracelet à Renée, fait à Pesaro. Revenir à Ravenne. Le train arrêté à Ferrara, nous oblige à correspondre avec un autobus pour Ravenne, lequel fait tous les arrêts de gare, si bien qu'il met deux heures pour faire un trajet d'une heure à peine. Arrivé à 1 h du matin à l'hôtel Ravenna.

Le lendemain, dimanche, dans la matinée, j'ai visité seul la basilique Saint-Jean l'Évangéliste, qui a conservé, au fil de ses rénovations et reconstructions multiples, une cinquantaine de mosaïques encadrées solidement et accrochées aux deux plus longs murs de la basilique, mosaïques qui ont perdu leurs belles

couleurs, représentant animaux et personnages. Puis se rendre au centre de la vieille ville de Ravenne, en passant par le baptistère des Ariens, à l'église San Vitale dont la coupole célèbre nous enchante de ses belles mosaïques byzantines, sans doute rafraîchies dans leurs couleurs, par une main moderne. L'impératrice Théodora, comme si on la connaissait depuis toujours, nous montre encore ses belles boucles d'oreille.

Rimini Beach fut une étape d'une chaleur écrasante, humide comme la mer. Deux jours couché à attendre que le temps passe, pendant que Renée est à la plage. Pensions familiales qui s'animent avec la tombée du jour. Nuits de moteurs automobiles et de satanés deux-roues, sans air climatisé, où le sommeil tant désiré arrive enfin avec le soleil du matin. Roberta, *sapote di mare*: placards publicitaires annonçant des maillots de bain italiens. Toute l'Italie est là dans cette image chargée d'un érotisme latin qui n'a pas changé depuis l'Empire romain. Les empires naissent, se consolident au grand péril des colonies, puis s'effondrent d'une chiquenaude un bon matin, parce que le café était trop chaud, ou qu'une araignée avait fait peur à l'empereur. Décadence entretenue en Italie depuis tant de siècles. Pays qui a récupéré le christianisme à son profit; qui a détrôné César pour y mettre le Christ, puis le pape. Et aujourd'hui, après tant de batailles pour conserver sa place au soleil et s'unifier, le pays est divisé en trois partis politiques d'égale force: l'Italie continue à flotter à la dérive, tel le radeau de la Méduse, vers un idéal inconnu incarné à la fois par il Papa et l'actrice porno qui s'est gagné un siège au gouvernement.

Mauvaise organisation des trains, si on la compare avec la France, l'Autriche ou l'Allemagne. Mauvaise organisation aussi pour changer la monnaie dans les banques, en semaine, ou dans les gares, le dimanche: faire la queue au bout d'une foule fatiguée. Espérance de passer au guichet dans deux heures.

Sous les portiques des piazze de Pise, les hommes s'installent autour d'une table de bar et ils y passent des heures à discuter de

politique ou à lire le journal. Ils sont six, ce matin, un petit maigre à lunettes, le teint cireux, aux sourcils noirs et aux cheveux gris; un plus vieux, les yeux creux, presque sans lèvres; un autre, gros et bien nourri, au double menton, avec chemise brune, et qui fume sans arrêt. Le premier, nerveux, lance une idée aussitôt réfutée par le vieux sage, qui se mérite l'assentiment des deux mentons. Un autre, l'air digne, semble au-dessus de ça, n'écoute que distraitement, puis tout à coup tranche les débats d'une seule parole qui réussit pour un temps à rallier les autres. Pour un temps seulement, car le flot reprend comme une mer en furie, sur un autre sujet, et le petit nerveux à lunettes et au teint cireux avance un autre commentaire, qui défile comme une musique napolitaine entre ses dents jaunes: mandibules de géant pour un corps si frêle! Le temps d'arrêt n'existe plus. Les débats repartiront jusqu'à ce que le soleil baisse ou qu'une brigade rouge, sortie de nulle part, vienne nettoyer le portique pour la nuit.

Et les femmes, où sont-elles pendant ce temps? Elles passent, vont et viennent avec leurs sacs à main bizarres et leurs chandails échancrés à toutes les ouvertures, qui font voir des aisselles velues et des entre-mamelles de Mamma. De loin en loin, une jeune vêtue comme pour le rôle d'une Prima Donna, rêvé depuis trois générations, disparaît dans l'écran de fumée des cigares.

Cela se passait sous le vacarme des autocars et des petites Fiat qui aimeraient bien, si elles le pouvaient, mettre une roue dans la conversation. Flot ininterrompu de paroles et de bruits, les deux mêlés, aussi inutiles les uns que les autres. Histoire de se donner une preuve de vie. Recherche séculaire.

Renée retourne à Paris. Laissé ce matin ma femme à 6 h à la Résidence de Nice, après un pénible voyage de Pise à Gênes, puis de Gênes à Vintimille, et de là (douane) à Nice. Longs arrêts aux petites gares dans la région de San Remo: dix, vingt minutes à tous les petits patelins.

Nice-Toulouse, puis Toulouse-Madrid. Vingt-quatre heures sur rail. Avec 10 \$ en poche, un lunch vite acheté au bar en face de la gare de Nice, à 5 h 50.

Gare de Nice aux nombreux routards endormis encore dans leurs sacs. Journée ensoleillée qui commence, défilant par la fenêtre du train à grande vitesse. On n'est plus en Italie, ça se voit à l'allure endiablée de la locomotive, et à la mine des voyageurs. Parler du sud. Démarche nerveuse aux abords des quais, embrassades à répétition avant les séparations. La dame bien qui vient conduire sa fille de dix-sept ans dans une voiture de première, place réservée; qui lui trouve son siège, et qui la quitte à regret avec des promesses de sa chérie d'appeler une fois rendue à 8 h ce soir.

Puis ce gros lourdaud entrevu dans une voiture de seconde (prononcé *sgond'*), qui relève d'une bonne brosse, mal fagoté, le regard have; et ces immigrés au teint arabe, qui coupent les bosquets le long de la voie, vêtus de leur chemise lustrée de crasse, et qui pissent quand le train passe. France bigarrée. Classes sociales éternelles. Révolution de 1789 à reprendre dans deux ans? Deux cents ans d'évolution à rebours, à tâtons, vers le XXI^e siècle.

Vêtu de ma chemise jaunie par les chaleurs italiennes, et de mon pantalon-guenille, je me lance vers Madrid avec une indifférence nouvelle, face au paysage, mêlée d'étonnement, quand j'entends le beau parler français des gens du Sud. Un accent qui se marie tellement bien avec la vigne et le sourire des Françaises, unique au monde. Quand je serai à Madrid, demain matin, ma chemise jaunie paraîtra blanche.

29 juillet. Madrid, ville polluée, la capitale européenne la plus élevée en altitude, dit-on. Immense four à production de CO₂ et de maux de tête. De Irun (Biarritz) à Madrid, dans la nuit du 28 au 29 juillet, en compagnie de quatre Paraguayennes: la mère et ses deux filles, et une amie, qui sont en vacances, de retour d'Italie, après avoir suivi des cours d'anglais à Londres. Mais,

tout «canadien» que je fusse, je ne leur parlerai qu'espagnol. Nuit à dormir tant bien que mal. La mère est professeur à l'Université. Elle dit s'intéresser, comme sa fille Marysol, à la vie au Québec. Et je subis le feu de leurs questions. Malgré six jours d'italien, le castillan revient peu à peu. Et je prends plaisir à parler cette langue espagnole d'Amérique. Musique de la vie. Chants des autres pays d'Amérique, pour une fois différents de l'ignoble rock. Promesse d'aller leur faire une visite l'été prochain à Asunción.

Et Madrid me secoua dans ma torpeur à 9 h; il fallut me rendre loin, en autobus, pour trouver le bureau d'American Express: seul moyen d'avoir un peu d'argent. Visiter le Prado dans l'après-midi. Îlots de verdure combien importants dans cette ville monstrueuse où la circulation est partout présente, et où on stationne sur les trottoirs comme dans une entrée de cour. Trouvé enfin un petit *hostal* minable à 900 *pesetas*. Deuxième étage. Le propriétaire m'accueille avec son pinceau en main. Les chambres qu'il loue ont bien besoin d'être rafraîchies. La mienne donne sur la rue Hortaleza, pas trop loin de la Gran Vía qui ronronne comme les forges de Vulcain. Je pars pour le Prado en emportant caméra et collection de billets de banque, au cas où... Pourtant, le propriétaire au pinceau, qui parle un espagnol rapide et élié, m'assure que les voleurs ne hantent pas son bouge. Acheté un billet pour Lisboa dans une agence de voyages: 4 050 pesetas, aller seulement. Les Madrilènes ont quelques rues où fleurit la prostitution ouvertement. Pas loin de ma rue Hortaleza, en gagnant la Puerta del Sol. Pas question d'y trouver une porte: la Puerta del Sol est un grand carrefour où se mêlent bouches de métro, stands de journaux, et bancs durs circulaires où s'arrêtent les uns pour voir passer les autres. Avec le métro (50 pesetas), je peux atteindre le terminus pour le départ de demain: sortie Palos de la Frontera. Je ne veux pas perdre de temps à me chercher demain. Métro difficile à comprendre, surtout quand on n'a pas de plan de la ville. Quelques petits malins

offrent leur assistance à l'entrée. Mais je repousse cette bonne volonté vénale, qu'ils ont le don de faire payer la peau des fesses ensuite. Les Madrilènes, dans les bars et cafétérias, sont de grands consommateurs de serviettes de table – qu'ils jettent par terre après utilisation. Quel beau plancher ça donne!

Et l'autobus file vers Lisbonne. Départ à 8 h 30; arrivée vers 18 h. Le véhicule est déjà plein de cet accent où apparaissent les ch et les sons gutturaux bien connus. Pas trop de doctors: ils voyagent en limousine, je pense.

Avant de quitter le terminus, image de cette vieille femme endormie, sous sa couverture sale, dans un coin, la tête appuyée sur son sac à main du style écolier du Secondaire: tout ce qu'elle possède. Je m'assois dans les marches d'un escalier, à quelques mètres de cette bonne vieille, qui se réveille tout à coup et me jette un regard que je n'oublierai jamais. Et je pense que je fais peut-être aussi pitié qu'elle, avec mes trois cartes de crédit dans la ceinture, et le croissant *cafe con leche* que je viens d'avaler en vitesse.

Passer à Talavera, une petite ville où les artisans de la céramique étalent leurs œuvres sur les trottoirs. Lu le graffiti suivant dans le métro de Madrid: «Lo que necesita esta sociedad es vitamina A.»

Castillo de la Mancha qui coupe le ciel au loin. Prairies jaunies par les ardeurs du soleil; oliviers en rangées, moutons qui broutent dans de vastes enclos en pierre des champs.

Les châteaux en Espagne ne sont pas des mirages. À midi, un château à Trujillo dresse ses murs sur une colline, murs anguleux qui suivent la configuration du terrain. Trujillo, ville d'Estremadura, qui fête cette année le fromage. En traversant le village de Puerto de Santa Cruz, je comprends comment les toits de tuile sont imperméables, étant donné la disposition des tuiles d'argile à l'inverse l'une de l'autre, sur deux rangées: sur un toit en pente, l'eau s'écoule dans la tuile de dessous.

Les champs sont interminables, parsemés d'oliveraies et de clôtures de pierre. Tantôt un amas de grosses roches insolites déposées les unes sur les autres, comme une copie d'un village inca. La nature, peu généreuse en ce pays, semble n'y avoir laissé que sécheresse et abandon. De loin en loin, une forteresse, un village sur une colline, mais le plus souvent un vaste désert où se perdent des troupeaux mal nourris de vaches noires tachetées de blanc.

Bientôt Mérida, annoncée à 60 km. Les montagnes d'Estremadura voulaient se donner des airs de grandeur, mais elles ne pourront jamais égaler l'imposante Sierra Madre mexicaine. Pourtant, sur ses hauteurs, croissent les eucalyptus d'un beau vert tendre aux troncs couleur d'olive. Tout à coup, de l'autre côté des montagnes, pour imiter la France (?), un champ de maïs en voisine un de tournesols, à perte de vue.

Mais les Espagnols ne me semblent pas avoir résolu le problème de leurs déchets. Aux abords des villages, des dépotoirs publics, sans être imposants, coupent l'harmonie des paysages par leur nombre et leur évidente malpropreté. Coutume perverse qui s'est transportée au Nouveau-Monde, observée l'année dernière aux abords de Guadalajara et ailleurs.

Estremadura, paradis des cigognes. Il n'est pas un clocher d'église ou de monastère qui est exempt d'un de leurs nids. J'aime cette coutume de la gent ailée de s'approprier les hauteurs des édifices. J'ai lu quelque part en Italie que des faucons pèlerins, oiseaux plus que rares, avaient adopté la cathédrale de Milan. Bravo! Ces occupations de masse sont plus utiles pour la suite du monde que toutes les protestations, grèves, ou manifestations de la masse humaine – misérable engeance sans ailes.

À partir de Mérida, si les oliviers sont encore nombreux, les cultures de maïs et les vignobles se multiplient, entrecoupés de beaux eucalyptus. Mérida, cité qu'on annonce comme «romaine», impressionne guère par son architecture, du moins sa partie visible de la route de banlieue qu'emprunte l'autobus.

Badajoz sera la prochaine ville importante. Réclame géante faite d'un taureau pour annoncer un brandy. Aussi, faisant contrepoids, panneau de dimension impressionnante, dont les des-sins parlent plus que tous les mots: AUTO + VERRE DE VIN = AMBULANCE.

Étonnement à la frontière portugaise. Arrêt de $\frac{3}{4}$ heure, comme si le pays était en état de siège. Un docteur à lunettes de presbyte s'amène et recueille tous les passeports. Longue inspection qui s'ensuit. Un Nègre, le seul du voyage, est appelé pour s'expliquer. Une jeune Italienne, perdue, ne sachant rien de l'espagnol ni de l'anglais, ni du portugais est invitée, par inter-prète interposé, à déposer une somme de je ne sais plus combien d'escudos. Il y a ici des passeports mexicains, brésiliens et portugais. Le docteur revient pour distribuer les documents; on dirait un inspecteur d'écoles primaires. La façon dont il prononce mon nom – un mélange d'alsacien et de biafrais – m'invite à réviser ma langue brésilienne apprise en 1967, si je veux collaborer avec les autorités.

Puis l'autobus se remet en branle comme si rien ne s'était passé. Il n'y eut pas de fusillade ni d'arrestation. Les mêmes oliviers dérisoires décorent les champs jaunis, taches de vert cendré sur un pays assoiffé.

Enfin, une mini autoroute, entre Setubal et Lisboa, qui commence à 50 km de celle-ci! La durée véritable du voyage aura été de 12 heures.

Après trois nuits à Lisbonne, c'est le départ pour Séville. Ralentissement sur le pont du Tage, comme à l'arrivée. En plus, l'autobus qui devait quitter la gare à 7 h 30 est parti plutôt à 8 h 45. Les Portugais n'auraient donc rien de commun avec les Suisses.

Lisbonne était une ville généreuse pour les touristes. Vieille cité où on trouve de tout et où les surprises des paysages nous attendent à chaque côte ou vallon du barrio alto ou à l'Alfama.

Vu la plage d'Estoril qui ne vaut pas sa réputation. Les restaurants de fado, qui exigent des sommes élevées pour un air de guitare, dans l'Alfama. Le Rossio et ses magasins de puces. Le petit métro où les aveugles tendent la main. Pas tout à fait les mêmes saletés par terre qu'en Espagne, mais presque. Partout, nourriture excellente. Dîner vendredi midi dans le centre du Rossio, dans une cafétéria où l'on mange debout, comme la foule des secrétaires s'est habituée à le faire. Au menu: *bacalhan* (morue) déchiquetée, accompagnée d'épinard et de patates rôties. Succulente morue des bancs de Terre-Neuve sans doute; avec un verre de *vinho branco* de la maison. Dessert: choix de pâtisseries, toutes délicieuses. Le tout à 500 escudos (5 \$).

Les après-midi à Lisbonne sont étouffants de chaleur. Les trottoirs à l'ombre sont bondés de piétons, alors que les autres sont clairsemés. Les grands arbres observés le long de la route, qui ressemblaient à des oliviers, sont des chênes-lièges. On leur enlève l'écorce du tronc à chaque année pour en faire des bouchons. Arbres poussant en abondance au Portugal, on peut les confondre facilement avec les oliviers.

Il fallait voir les Portugaises à tablier et à grands couteaux, le matin, au marché de Lisbonne, apprêter le poisson: quelques coups de dague et le crapote se vidait de ses viscères; deux ou trois autres coups et il se transformait en filets ou en cubes, selon les angles où frappait le terrible instrument. Gare aux maris de ces dames! Au demeurant, très polies envers l'étranger, elles lui expliquent calmement les heures d'ouverture du marché, où acheter les fruits, le fromage, l'eau, tout cela en un agréable chuintement. Comment donc un peuple si affable peut-il produire une musique si triste? Fado, fée, destin implacable qui saisit le rire en plein soleil pour le ramener dans le domaine des ombres, d'un seul coup de baguette; la métamorphose des déesses a frappé. Comme on arrange le poisson, le samedi matin, à Lisboa.

Et voilà de nouveau la frontière de Badajoz et la cueillette des passeports et l'inspection réglementaire. Une grosse heure à attendre. Par bonheur, l'air climatisé continue de rafraîchir les voyageurs emprisonnés dans l'autobus ronronnant. Et ce sera la ruée vers Séville.

Mon voisin, qui vient de Madère (possession portugaise) me vante les mérites touristiques et œnologiques de son île paradisiaque. Paradis aussi des big boss anglais, américains et scandinaves. Je n'irai pas à Madère. Je ne verrai pas ses eaux vertes, ses falaises et son hôtel Ritz qui change de personnel à chaque année. Je préfère des vacances moins assises.

Un autre voyageur, qui occupe le siège en avant de moi, portugais mais travaillant en Belgique, donc parlant français, me pose la question critique, à savoir s'il y a encore des Indiens au Canada. Dis donc, Fenimore Cooper vit encore. Je lui réponds, sans trop réfléchir:

– Il y en a plus que jamais, croyez-moi; mais ils n'ont presque plus de plumes, sont parqués dans des réserves, leurs femmes sont violées par les policiers blancs; ils mènent triste vie à se saouler la gueule avec leur chèque d'assistance sociale, se promènent partout en motoneige dans le Nunavut, braconnent le saumon de la Gaspésie, vendent des cigarettes de contrebande et feraient facilement chier un Belge si par hasard il se rendait au Canada pour les photographier.

Le Belge a mis fin à la conversation. Je me demande pourquoi.

De retour en Espagne. Badajoz et ses appartements aux balcons fleuris. Arrêt pour dîner dans un restaurant où deux autobus se vident en même temps. Une vraie corrida. Je n'ai jamais vu une Espagnole courir si vite derrière un comptoir lunch. Et Séville est encore à 250 km. Combien de cervoise faudra-t-il pour avaler toutes ces oliveraies?

La serveuse lance ses assiettes de tortillas de patatas, de calamars a la romana, court chercher des orangeades et des eaux *sin*

gaço au fond d'un congélateur timide, s'envole vers la cuisine pour crier une commande, revient répondre à vingt questions en même temps avec une agilité de matadora. Elle a vingt ans, cheveux blonds attachés, vêtue d'un jeans noir, et sourit – oh, le temps de le dire – à tous les clients. L'espoir vit encore au pays de Sancho. Sous un soleil si chaud, se faire berner est un jeu. Le mal n'existe peut-être pas en un tel pays. Allez le dire aux misérables qui hantent la Gran Vía à Madrid.

Durera-t-il encore deux heures, ce voyage vers Séville, avec chants accompagnés de guitare? L'arrière de l'autobus est occupé par des jeunes qui accompagnent de leurs balades portugaises tous les détours de la route. *Recordação do país*. En terre espagnole, les chants portugais ont des airs de timidité triste. L'Irlandaise, de l'autre côté de l'allée, a trop fêté le fado d'hier pour saisir les subtilités musicales des balades de Coimbra. Elle dormait tout à l'heure comme une belette aux longues pattes. Ses rêves l'ont étirée jusqu'à mon siège: subitement j'eus l'honneur d'un coup de talon, pendant que Mademoiselle Paddy cherchait un appui pour ses ailes. Mon voisin d'avant eut part aux mêmes honneurs, de son autre pied. Nous la ramenâmes à coups de rames dans son aire. Le temps d'un chatouillement sous le soulier, et elle repartait dans un autre rêve, les pieds repliés, cette fois, sous sa carapace onirique.

Les Portugais n'ont pas digéré l'indépendance de l'Angola et du Mozambique. Pourtant ils ont refusé d'aller défendre leur drapeau en ces colonies du bout du monde. Incompréhensible besoin de liberté et refus de la liberté de l'autre. Résultat: le communisme oscille autour d'un petit 15 % dans la patrie de Camões. Peuple politisé jusqu'à la moelle. Les élections de juin dernier ont laissé des affiches partout dans la ville. Le Portugal a viré vers la démocratie. Une étiquette seulement. Comme leur socialisme d'avant. Comme les crus de *vinho verde*.

Séville m'apparut coupée de son Guadalquivir, avec ses rues étroites aux maisons qui se touchent, où ne peuvent vivre que

des voisins amis (sinon, c'est la guerre). Cathédrale gigantesque. J'ai trouvé un petit *hostal* au hasard, après avoir cherché dans la rue Abades du barillo de Santa Cruz, où tout était complet. Un peu trop de touristes, et on est dimanche soir, alors que tout est fermé.

Ville de mantilles et de grands départs vers les Amériques. Pourtant un restaurant bien hospitalier me retient ici. Il n'est que 19 h 30 et les cuisines ouvrent à 20 h. J'attends en sirotant une dernière bière avant la *cena* du restaurant *Las Escobas: paella valenciana, carne con patatas fritas, tomate, pan y vino, por 475 pesetas*. Ville qui accueille bien le voyageur affamé et qui ne lui siphonne pas ses derniers écus.

Pendant deux jours, Séville fut un agréable repos. Rues étroites de 3 m de largeur, maisons fleuries, alcazar et Giralda (mosquée) mêlée à la cathédrale gothique. Surtout le Guadalquivir, départ des grands voiliers pour le pillage organisé de l'Amérique. Torre de oro d'Alphonse XIII, témoin sur les rives du fleuve de l'orgie chrysohédonique des XVI^e et XVII^e siècles. Pas de flamenco ni de toro. Gazpacho andaluz, paella, gentillesse des Andalucianas: à la fois réserve hautaine, reliquat des chromosomes des hidalgos. Séville, à la fois mère et fille de Hernán Cortés et de C. Colomb. Tombeau de Colomb dans la cathédrale. Comme Dante, il a l'honneur d'avoir deux ou trois tombeaux. Les grands hommes ont mené plusieurs vies.

Sur la route de Séville à Algeciras, on a droit à *una película de guerra* sur vidéo, tournée dans les années 40. Le chauffeur, un gros Castillan à tignasse noire, croit faire plaisir à ses voyageurs, sans doute. M'intéressent davantage les plates étendues de terrain autour de Séville, puis les montagnes, une fois passé la ville de Jerez. Arrêt de 10 minutes à Alcalá, à 54 km du terme du voyage. Les voyageurs ensuite sont secoués sur une piste d'ânes, large comme l'autobus. Route bordée de grands eucalyptus. Fini les champs de maïs, de *girasoles* (tournesols) ou d'*algodón* (coton).

Une image du Christ collée sur le pare-brise déclare: *Santo Rostro de Jesús protégeme!* Et une brindille de pin séché est accrochée au store abaissé du quart, devant la figure du chauffeur.

Mon premier contact avec le Maroc: sur le bateau qui fait la traverse Algeciras-Tanger, un individu est dans la salle d'attente frigorifiée contenant une centaine de places: fauteuils pour dormir, comme il est annoncé. Mais il étend par terre une sorte de tapis de jonc, s'agenouille et commence des prières en courbettes. Des Marocaines en djellabas arrivent. Un haut-parleur annonce en quatre langues que tous les passagers doivent se présenter à la cafétéria pour faire viser leurs passeports par la police marocaine. Mon religieux reste par terre en prières. Il n'a rien entendu.

Les coups de tampons des policiers durent presque une heure. Des Espagnols, des Français, surtout des Marocains sont du voyage. J'attends, assis à une table, que la cohue diminue; un Marocain m'aborde avec son passeport et me demande de remplir pour lui la feuille qu'on doit remettre à la police. Ou bien cet individu ne sait pas écrire, ou bien il me fait marcher. Il me tend son passeport et un crayon. Il s'agit d'un ouvrier qui arrive, dit-il, de Bruxelles; il a obtenu en cette ville un passeport marocain (comment cela est-il possible?).

Étrangeté du monde arabe qui n'a pas fini de me surprendre. J'entrevois avec un flegme sibérien les jours à venir.

Tout à coup, accompagné d'une musique en mineur qui ressemble à des airs grecs, le traversier d'éloigne du port d'Algeciras et s'ébranle vers Tanger. Les tampons des policiers bondissent de plus belle. Les enfants marocains semblent très sages. Ils sont ici en grand nombre dans cette cafétéria. D'autres nationalités feraient plus de bruit. Il faudra reculer nos montres de deux heures en arrivant à Tanger. Durée de la traversée: deux heures et quelques minutes.

5 août, train Fès-Oujda. Rendons justice à la réalité: peut-être faudrait-il reculer les montres non pas de deux heures mais de

plusieurs années? Le contraste, en venant d'Espagne, est tellement grand qu'il me fait penser à ma première entrée au Mexique, en 1965, venant du Texas à Matamoros.

Habillement, nourriture; pas d'indication des noms de rues. Bazar de merde où l'on vend tout à prix d'or. Mais ce n'est plus le Tanger de la belle époque. Il y a belle lurette, les cargos qui se vidaient dans le port allaient remplir les bordels célèbres. C'était dans les années 30. Aujourd'hui, Tanger est devenu une ville d'un tourisme lent et fatigué. Les revendeurs essaient de faire fortune en changeant de l'argent. On offre le double pour des pesetas. Situation financière pourrie, manque de planification. Les banques n'ont plus de devises. J'ai réussi à l'American Express à négocier une traite en francs français. Rien de moins. Un retour au colonialisme, avec royauté souriante.

J'ai déniché une pension familiale à petit prix. En y arrivant, vers 17 h, Monsieur faisait sieste, étendu sur son divan dans le corridor. Deux jeunes élégants me répondirent. Monsieur, réveillé, commença par déclarer qu'il me faudrait revenir plus tard, que c'était le temps de sa sieste... Je ne revins pas et pris tout de suite la chambre qu'il m'offrit, aussitôt qu'il sut que je venais «de Montréal». En vlimeux de Juif marocain, il avait, avoua-t-il, de la parenté au Canada, comme tous les gens qui lui ressemblent.

Après le souper, soupe à?, excellente par ailleurs, avec épices que le chef même ne put m'identifier, je regagne la pension. Monsieur, l'air distingué, cette fois, m'offre une autre chambre qui donne sur la baie, beaucoup plus grande et belle, avec douche. Mais pas de serviette ni savon. Il dit qu'il me trouve gentil... Je comprends, à sa démarche, que ce sont là d'étranges mœurs. J'aurais pu facilement le transformer en chawarma ou en kebab, mais Allâh l'aurait refusé dans son paradis. Aussi, me retins-je.

Si je juge les Marocains d'après ce spécimen, je déclare sans ambages qu'ils sont hypocrites, voleurs, vicieux et menteurs. Leurs autres qualités sont probablement toutes aussi intéress-

santes. Je leur donne une bonne note pour la chaleur de leur accueil, leur spontanéité naïve, leur amitié facile, mais il m'apparaît très pénible de discuter, d'argumenter avec ces égrèfins: ils ont déjà raison avant même que j'ouvre la bouche.

En route vers Fès, à bord du train de 4^e classe. Même si mon billet me permet la 2^e classe, j'ai choisi d'être vraiment avec le peuple. Les odeurs en seront plus saisissantes. D'ailleurs la 4^e classe a moins de monde que la seconde. Je suis avec une jeune fille de Fès qui dit ne pas trop aimer les Marocains. Elle n'a qu'une ambition: partir du pays au plus vite. Elle étudie pour le baccalauréat, qu'elle a échoué en 1^{re} année (études de deux ans). Mais le roi a décrété que tous les échecs de 1^{re} année pouvaient continuer quand même en 2^e. La royauté a ceci de bon parfois dans l'indiscutabilité de ses vœux.

À côté, dans le compartiment, à vrai dire des banquettes couvertes de crasse et de graffiti, ont pris place trois femmes venues de la campagne. Elles sont entortillées de djellabas et de châles: une assez âgée, faute de châle, porte une serviette sur la tête! Ma compagne m'explique que ces femmes viennent d'une région très éloignée, que seulement les campagnardes sont ainsi vêtues, et qu'aussi elles sont musulmanes. Et, le comble, elles ont des maris très sévères qui les obligent à porter ces vêtements séculaires, qui n'ont aucun sens par des chaleurs de 30° C.

Quant à elle, de son côté, elle n'a pas de mari sévère, n'ayant pas de mari du tout. Et ses parents, dit-elle, sont très larges d'esprit. Pourtant son petit monde a des limites qui m'effraient. Pour quelqu'un qui n'a qu'un but, sortir du pays, elle n'est pas des plus instruites. Je lui montrais un livre sur Séville, un autre décrivant l'Andalousie. Elle m'avoua n'avoir jamais entendu parler de l'Espagne; et la carte de ce pays, sur la quatrième couverture, la jetait dans les plus profondes ténèbres. Dans sa gentillesse, qu'elle doit manifester de façon identique envers tous les étrangers, ceux-ci correspondant à l'image qu'elle a pu se faire d'un certain mieux-être, elle s'offre pour me guider à Fès.

J'y pourrai acheter un sac en cuir et des bijoux. Car demain, pas question de magasiner, me dit-elle, c'est une fête et tout sera fermé. C'est la fête où l'on immole les moutons. Je comprends maintenant pourquoi on tirait en laisse tant de béliers rétifs dans les rues de Tanger, à midi aujourd'hui.

Une grosse campagnarde emmitouflée s'assoit tout à coup à côté de moi, comme si elle tombait du ciel. Elle dégage une forte odeur d'ail et de transpiration, miasmes insupportables. Je demande à ma compagne de lui expliquer de prendre une autre place (elles sont nombreuses). En arabe, elle lui fait part de mon désir. L'autre veut discuter. Ma compagne, astucieuse, dit que ma femme viendra prendre cette place bientôt. Alors la matrone a perdu et elle dégage.

Naïma (c'est le nom de ma guide) me dit qu'il faut toujours ruser en ce pays si on veut obtenir quelque chose. J'avais cru comprendre ce phénomène depuis au moins vingt-quatre heures, mais son énoncé me le confirme. J'en profiterai allégrement.

Elle ajoute aussi que si je veux, au marché, quelque chose à bon prix, il faudra qu'elle aille seule le chercher pour moi, sinon les prix seraient trop élevés. Maroc, pays de ruse. Les renards habitaient les déserts jadis; ils ont maintenant investi les villes de Fès et de Tanger.



En douce, le train repart d'Oran vers Alger. On dirait un train français, n'était le sable qui s'étend en poussière à l'extérieur des vitres. En deuxième classe, c'est confortable, à comparer à l'enfer marocain. Les dernières trente-six heures que je viens de vivre m'ont permis de découvrir un certain visage du monde arabe.

Une contrée, l'Afrique du Nord, qui ressemble à une vaste poubelle. Déchets dans les rues, sur les trottoirs, dans les endroits publics, partout. La crasse et les immondices de la planète se sont donné rendez-vous ici jusqu'à la fin du monde. Mœurs de chiottes et de détrit. La blancheur des murs peints à la chaux ne parvient pas à faire oublier où on a mis les pieds.

Les femmes algériennes au visage couvert sont légion. Probablement que le socialisme étroit qui s'est installé en ce pays depuis 1954 ramène à un islamisme rigide. D'ailleurs peut-il y avoir un autre islamisme? Les cris de mort et les chants à l'aube de chaque jour, comme ceux entendus à Oran à 4 h ce matin, la façon de considérer la femme, l'omniprésence et l'omnipotence du mâle m'amènent à penser que cette religion est une énorme farce, une profonde bêtise et, en même temps, un très grand danger pour l'humanité.

Naïma, qui se disait différente et qui ne rêvait qu'à sortir du pays, s'est comportée en parfaite Arabe. Après des promesses de me guider dans la médina de Fès, voilà qu'elle s'éclipse en arrivant à la gare, en compagnie de deux congénères qui portent ses sacs. Pauvre de moi! Me voilà seul sur le quai de Fès à 21 h. À Tanger, j'avais demandé s'il y avait des hôtels dans les environs de la gare de Fès. On m'avait répondu qu'il y en avait des quantités, juste en face de la gare. Une fois là, pas une planque. Je marche... Je me renseigne. Mais va donc demander un renseignement à ces gens! On te répond n'importe quoi, on improvise. Et tu marches. Tous les hôtels que j'ai trouvés affichaient complet. Il me fallait absolument aller au marché pour y acheter sac et bijoux, sinon la fête de ce satané mouton allait tout paralyser pour quatre jours. Et je n'avais pas tout ce temps à attendre dans la merde, à écouter les beuglements matinaux des muezzins.

Je sollicite l'aide d'un jeune guide qui me conduit dans la vieille ville. En taxi on traverse Fès sur les chapeaux de roues. Le château royal apparaît, entouré de ses murs crénelés: immense

forteresse isolée du monde. Y a-t-il là aussi des immondices et des odeurs pestilentielles? Arrivé à la médina, la course à travers le dédale commence. Mon guide, un jeune homme d'environ 20 ans, ne paraît pas trop bête; je dirais même qu'il pourrait avoir une certaine culture. La course dans les étroits corridors nous conduit chez un vendeur de sacs en cuir, qui me demande d'abord 300 \$. Inutile de marchander. Mon guide me conduit alors en un endroit plus retiré. Là je peux enfin négocier un prix raisonnable pour un sac en peau de chameau et un bracelet berbère. Mais après avoir écouté péniblement les boniments du vendeur, qui tient mordicus à me vanter les qualités de ses grandes gandouras, de ses burnous et de ses plateaux ciselés, je pense tout à coup qu'il me faudra retourner à la ville. Car je dois prendre le train pour Oujda, qui est annoncé pour minuit. Je me dis que mon imprudence aurait pu me rappeler les mésaventures déjà lues quelque part de ces touristes qu'on avait guidés jusqu'au milieu de ce dédale et qu'on avait menacés de laisser là s'ils ne payaient pas une petite fortune pour qu'on les en sortît.

Seul, je n'aurais jamais pu retrouver mon chemin. Et le comble du ridicule, c'est qu'au-dessus de nous, il y a les étoiles du ciel qui nous regardent. Je comprends Icare tout à coup, ce fils de Dédale: des ailes me seraient d'un grand secours.

Mon guide me reconduit au taxi et je retourne à la gare, heureux d'avoir pu échapper au pire. Mais là, le train pour Oujda ne passera à Fès qu'à 3 h et arrivera à Oujda à 8 h 30. Attente pénible dans la gare. Vie nocturne d'Arabes qui se disputent parfois, bêtement. On dirait qu'ils vont se tailler en pièces: ils lèvent les mains mais ne se touchent pas. L'attroupement les stimule. Quelques hommes collants qui engagent un peu trop facilement la conversation. Un d'eux me donne même son adresse et me fait promettre de lui écrire une fois retourné à Montréal.

Habitude masculine de s'embrasser, même huit fois de suite, en alternance, sur les deux joues. Monde d'hommes où les femmes sont exclues. Deux solitudes perverses. Femmes muse-

lées. Hommes vicieux. Nulle part on ne verra un couple se tenir par la main, s'embrasser, même se parler, avoir du plaisir d'être ensemble. Non, les couples sont silencieux, ou bien l'homme ouvre la bouche mais c'est pour réprimander. Le ton de sa voix ne peut signifier autre chose.

Le train pour Oujda arrive enfin. La ruée commence. Bondé comme un panier d'œufs. Debout une partie de la nuit dans un corridor infect et enfumé. Car tous les Arabes sans exception fument comme des cheminées d'usine.

Au petit matin, j'assiste au lever du soleil dans le désert marocain. Rien n'est plus beau et inspirant. Pour une fois, ce sera sans ces prières à Allāh. Calme lever de l'astre du jour qui semble danser à l'horizon au loin, au-dessus des montagnes arides, et suivre les soubresauts du train. Au lieu de se jeter ventre à terre pour prier, l'anus en direction de La Mecque, les musulmans devraient changer de posture et regarder vers les nuages. La sérénité s'y dessine, l'amour de la vie y est à plein ciel, beaucoup plus éloquents que tous les meuglements des mosquées.

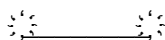
«L'admission des femmes à l'égalité parfaite serait la marque la plus sûre de la civilisation; elle doublerait les forces intellectuelles du genre humain et ses probabilités de bonheur.» (Stendhal, *Rome, Naples et Florence*).

Ce matin, la vie recommence, mais je ne suis pas au bout de mes peines. Je ne suis pas encore à la frontière algérienne. Pour l'atteindre, je dois passer un autre dédale. Humain, celui-là. Je suis accueilli à la gare d'Oujda par un itinérant comme il y en a mille, qui me demande si je vais en Algérie. Déjà! Comment a-t-il pu deviner, ce misérable énergumène? Ses chromosomes doivent être aussi encrassés que sa tuque. Enfin, il m'offre des dinars algériens. Je comprends. Mais ce qui m'intéresse, moi, c'est de trouver moi-même le moyen d'atteindre la frontière, à 13 km environ. Un autocar y conduit d'habitude. Où le prendre? Mystère! Les renseignements obtenus divergent. Je m'assois, excédé,

à une terrasse de restaurant pour le petit déjeuner. Pendant ce temps, au moins les aigrefins m'abandonnent.

Il n'y aura pas d'autocar aujourd'hui pour la frontière algérienne. CAR C'EST LA FÊTE DU MOUTON. Comment avais-je pu oublier cet animal? J'en veux encore à cette religion d'idiot qui n'a d'yeux que pour les moutons d'Allāh. Et je me lance finalement dans un taxi qui me négocie les 13 km pour 40 dirhams.

Une fois en Algérie, je me sens un peu libéré. Mais le monde arabe est encore là bien vivant. Et la fête du mouton y est aussi célébrée avec encore plus de bêlements et d'émotions. Passer du Maroc à l'Algérie, c'est quitter un à peu près pour un autre.



Lima, el 2 de Julio 1988. Ma chère Renée, je t'écris deux jours après mon arrivée à Lima. Dur voyage et très long, surtout (il me semble) après s'être laissés si rapidement jeudi. Mais je vais penser à toi tous les jours, jusqu'à ce qu'on se revoie.

En plus des escales à New York et Miami, on a eu à faire un plein de carburant à Panamá, parce que l'avion, trop chargé, ne pouvait atteindre Lima. Encore un autre retard, sans compter qu'au départ de New York, *una mujer estaba dando la luz a su niño*. On était prêt pour le décollage, quand le pilote nous annonce qu'il retourne à l'aérogare pour reprendre d'autres passagers. Les autres passagers étaient des policiers et des ambulanciers qui entrèrent en coup de vent pour porter secours à la parturiente. Quand on entendit les cris du nouveau-né, tout le monde se mit à applaudir. Un autre membre pour les «sentiers lumineux» venait de naître.

À propos de ces gens, je lis dans le journal d'aujourd'hui qu'ils ont déclenché une fusillade à bord d'un autobus, dans les

environs de Pisco, à quelques milles au sud de Lima. L'autobus fut pris d'assaut à 3 h du matin. Ils ont demandé à tous les passagers leurs papiers d'identité. Et en voyant qu'il y avait un membre de la garde civile, les coups de feu ont retenti. Résultat: trois morts, dont un des six membres du commando et un passager.

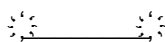
Mais il ne faut pas s'en faire pour ça. De tels événements sont monnaie courante ici, me dit-on.

J'ai trouvé, à mon arrivée à 2 h du matin, un hôtel (l'hôtel Washington) très bien, pour 15 \$ US. C'est cinq fois plus que j'escomptais. Mais en bas de ce prix, ici, ce sont des trous. Style dortoir. Donc à éviter.

La ville est très belle, malgré ses odeurs d'urine. Peu de différence avec le Mexique. Je me suis promené de jour un peu partout. J'ai même trouvé des pièces de monnaie à vil prix.

Je pars demain pour Quito. Je détiens déjà le billet d'autobus. Visité hier Callao, le port, à environ 10 km de Lima. Rien à signaler.

Hasta luego. P.-S. Mon pantalon-porte-monnaie est génial.



Hambourg, 1^{er} juillet 1989. Une bonne façon de voyager consiste à se laisser porter par un train. Ainsi, grâce à l'invention de la roue et de la locomotive, l'on peut apercevoir les épilobes qui se balancent au loin sous la pluie. La meilleure bière se fait en Allemagne; en Pays-Bas, c'est le lait qui est le meilleur produit, comme le fromage. Témoins: les vaches y ont développé un arrière-train plus musclé pour supporter des pis gonflés comme des tonneaux.

À la gare de Hambourg, entrevu le son d'un accordéon jouant des airs napolitains, un soulard qui parle à tout le monde

en montant l'escalateur, les mêmes jeunes Danoises blondes qui attendaient le train de Copenhague sur la voie n° 6 et les mêmes kiosques de saucisses moutarde qu'on mange debout, les joues pointues, en attendant le départ.

Pour que l'image de quelque chose nous reste en tête, point n'est besoin de s'attarder à le contempler pendant des heures. Ainsi les visions fugitives que nous procure un train en marche sont souvent plus imprégnées que les Van Gogh admirés pendant des minutes entières.

Les canaux d'Amsterdam avaient des canards qui remuaient l'eau de leurs petits. Parfois, un héron au long cou, étonné, regardait par-dessus son horizon.

Scheveningen avait ses filles blondes à petits maillots et à petits seins, nées dans la mer du Nord. Les Vikings n'avaient vraiment aucun motif valable de quitter une terre aussi accueillante pour une Amérique improbable...

Stockholm, 3 juillet 1989. Les Vikings étaient de violents gaillards. Ils se débarrassaient probablement des êtres chétifs, incapables de faire face seuls aux intempéries du climat et de la vie. Résultat: la race est, depuis ce temps, d'une magnificence équilibrée. Pas de nabots ni de laids. Tous sont taillés selon le standard d'Erik le Rouge: haute stature, chevelure blonde, sourire au compteur, aucune chaleur dans les rapports entre individus. Mais la ville de Stockholm est d'une beauté sans pareille. Propre comme un sou trop neuf. Discipline de fer des piétons et des automobilistes. Pas de klaxons. Vitesse posée. Personne ne semble pressé. Le temps et l'avenir n'appartiennent ici à personne ou à tous. Égalité, liberté, peu de fraternité. Pas de guerre en vue. Assurance d'une vie longue et prospère. Vieux quartiers de la ville rénovés avec art. Stuc jaune ou rouge. Étroitesse des rues où l'on ne compte plus les boutiques de verrerie, de cristal, de cuir. Bijoux de l'Inde, colliers d'ambre, objets en étain. Au centre de la ville, un parc où se conjuguent légumes en fleurs, tels que choux, bettes à carde; avec les fleurs de toutes les cou-

leurs. Magasins et agences de voyages. Dans les terrasses bondées, des touristes allemands en goguette, à grande gueule; les pies avec les pigeons fendent l'air d'un battement d'ailes tranquille. Peu d'enfants. Aucune femme enceinte. L'avenir se joue après le dernier cri. Sexes séparés à jamais, chacun dans sa solitude dorée. Vivre au second degré, comme un exposant mathématique. Ici, mieux que partout ailleurs, attendre la mort après avoir été beau toute la vie. Pour qui?

Liège, 5 juillet 1989. Sur le quai n° 11, un homme d'affaires bien vêtu, mallette à la main, était tout surpris qu'on annonçât à l'inter que le train pour Paris allait être en retard de dix minutes. Quel sale tour le temps venait donc de lui jouer!

Dans le compartiment de première, il s'assit en soupirant, regrettant de n'être pas déjà parti, regardant l'heure à chaque minute.

Une jeune femme d'âge moyen, vêtue d'une jupe beige et d'un blouson blanc, occupait déjà le siège près de la fenêtre. Après une heure d'un trajet monotone où l'essoufflement de la climatisation était mêlé aux à-coups des roues sur les rails en passant les joints, les longs doigts maigres et effilés de la jeune femme blonde fouillèrent dans un sac blanc et en sortirent une ronde pomme verte, sa seule diète solide.

Sourde aux messages de l'interphone du train qui annonçaient que le seul dîner à être servi était en cours, elle sortit délicatement du même sac un canif en or, pela lentement la misérable pomme verte et s'en coupa des quartiers qu'elle dégusta avec un plaisir infini.

L'homme à la mallette pestait toujours intérieurement, comme si un ressort du siège lui perforait les fondements intestinaux. Il se mit brusquement à consulter un horaire qui gisait sur un siège à ses côtés, le feuilleta distraitement et le rejeta en maugréant, comme si ce feuillet était la cause évidente de tous ses maux.

Un contrôleur s'étira dans le compartiment, demandant les billets d'un ton plutôt gaillard. On était rendus à Charleroi, après avoir dévoré Namur et quelques petits patelins que le train abandonna à eux-mêmes avec une indifférence véloce. La chaleur qui s'était abattue sur la Meuse tout le jour avait fait fuir les vaches laitières vers les bosquets. Au loin, dépassé les champs cultivés, flottait une vague lueur épaisse bleutée, mêlée des rejets d'usines et des vapeurs du soir.

Quand la jeune femme eut fini de croquer son dernier quartier, elle s'allongea les jambes sur le siège avant, ferma les yeux et retrouva son monde à elle. L'homme d'affaires, lui, rêvait d'un moyen de transport plus ponctuel et n'avait d'yeux que pour les gares qui n'arrivaient pas assez vite à son goût. À gauche, à droite, il en cherchait les noms avec une perspicacité exagérée, comme s'il devait déchiffrer les manuscrits de la Mer Morte.

En arrivant à la gare du Nord deux heures plus tard que prévu, l'homme descendit mollement, attendu par personne, tandis que la jeune femme, une Allemande, se jeta dans les bras d'un gros bedon à lunettes qui se mit à lui parler en allemand évidemment, de l'attente infinie qu'il venait de subir.

Des porte-bagages se faufilaient à travers la meute des passagers qui prirent tous la même direction.

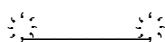
L'homme resta planté sur le quai, imperturbable. Son visage replet prenait de plus en plus l'aspect d'une salade déjà vieillie, sentant le rance. Une indigestion sans doute le tenaillait quelque part. Pourtant il ne se souvenait pas avoir mangé récemment.

Resté seul sur le quai, derrière le brouhaha des voix qui s'estompait au loin, il marcha enfin vers la sortie avec une indifférence énorme. Il devait être près de minuit.

Tout lui sembla subitement étrange. Était-il d'ailleurs vraiment à Paris? Il ne reconnaissait plus la gare du Nord. Un train s'appêtait à partir. Il s'y engouffra machinalement. Toute la nuit l'homme voyagea, traversa des villages inhabités, à un train d'enfer. À peine pouvait-il lire les noms sur les poteaux. Au petit

matin, le convoi s'arrêta quelques secondes. Une jeune femme au cou de taureau, vêtue de noir, monta, s'assit de biais avec l'homme. On devait être rendu en un autre pays, car les champs, d'une belle couleur vert tendre, étaient remplis de moutons couchés, les pattes repliées ou broutant l'herbe. Des clôtures de pierre séparaient les clos. Au loin, parfois, entre deux haies, on entrevoyait la mer. L'homme se souvint avoir déjà vu des pâturages semblables en Irlande, mais il se dit que cela ne pouvait être. Comment, en effet, se rendre en Eire en train, à partir de Paris?

La jeune femme vêtue de noir avait des mamelles qui sautillaient comme de l'aspic sous les balancements du train.



Arcachon, 13 juillet 1989. Salut, trop chargé de paperasse, j'envoie aujourd'hui un colis de livres, cassettes, par la poste. J'étais très heureux de pouvoir te parler hier. Nous avons encore bien d'autres vacances à passer ensemble. Je t'embrasse.

Chambéry, 17 juillet. Après des heures perdues à contempler un tel spectacle, la jeune femme avait disparu sans qu'il s'en rendît compte. On était rendus en des steppes ombrageuses, mêlées de sable et d'herbes sèches qui pliaient l'échine au passage du train.

Sans s'en rendre compte, l'homme n'éprouvait plus aucun besoin physique, tel que faim, défécation. Rien. C'était un paysage qui se déroulait sous ses yeux comme au début du cinéma. Étonnement et émerveillement devant la réalité extérieure. Sans plus. Personne n'était à bord du train maintenant.

La sensation de la solitude le surprit d'abord, puis l'effraya. Il circula d'un wagon à l'autre et constata qu'effectivement il était le seul passager de ce convoi qui allait vers l'inconnu. Et le train

filait à folle allure à travers les déserts. Qui était ainsi en charge de sa destinée?

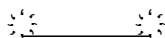
Ce n'était ni la nuit, ni le jour, quelque chose comme un matin scandinave, en été, quand le soleil se lève à 3 heures. Il sortit enfin de l'enfer bruyant qui le tenait captif. Au loin, une immense étendue vide; droit devant lui, la mer qu'il entendait à peine.

Ces contrées n'avaient pas été visitées depuis fort longtemps. Il marcha en direction de la mer. Au-dessus de lui, dans le ciel blême, des hirondelles volaient en lignes brisées, poussant des cris comme des oisillons qu'on égorge. Derrière le voyageur, le train s'était enlisé avec fracas dans le sable des dunes, arrêté à jamais pour l'éternité.

Sur le rivage, enfouie dans les dunes, dissimulée derrière des herbes folles qui battaient au vent, une tête humaine apparut, immobile, à demi décomposée par l'assaut répété des vagues et du varech. Il s'approcha aussitôt. La tête n'avait plus que deux trous noirs, emplis de sable, à la place des yeux, et la bouche édentée, contractée en un spasme figé, souriait au soleil levant. Une poignée de pièces de monnaie était enfouie au fond de sa gorge. Il pensa alors à cette vieille légende antique de Charron, maître des Enfers. Sa curiosité le poussa à tenter de retirer une pièce de monnaie pour l'examiner de plus près, pour l'ajouter à sa collection. Mais en glissant l'index dans la bouche sombre, les mâchoires du mort se refermèrent avec un bruit sourd.

Il partit alors à courir en longeant la mer. Les hirondelles agonisaient encore dans le ciel, pendant longtemps il marcha sur la grève, libre de toute pensée, comme s'il avait marché au bord de la mer depuis sa naissance. Il arriva, au-delà des dunes, en un terrain argileux. Des pistes croisèrent son chemin, c'était des pas de femme (ou d'enfant) qui partaient d'une dizaine de mètres à sa droite, comme si la femme ou l'enfant étaient venus du ciel, et qui entraient dans la mer.

Il suivit ces pas et s'enfonça dans l'eau froide, sans vague presque, la mer avait ce jour-là l'aspect d'un lac, immense étendue d'eau calme qui cache des mystères.



Gênes, 19 juillet 1989. Entre Gênes et Rome, le train donna des bouffées de vitesse qui faisaient claquer les rails comme des os de dinosaures. Elle monta à bord du convoi aux environs de La Spezia. C'était une grosse courte à chandail bleu foncé et jupe beige rayée. À son cou, un collier de boules blanches qu'on trouve dans tous les magasins de pacotilles. Elle s'essouffla sous le poids de sa malle qu'elle transportait en la faisant rouler dans le corridor de première. Tous les compartiments étaient remplis en cet après-midi écrasant de chaleur. En s'enquérant ici et là d'une place, elle finit par trouver, entre une Italienne toute menue et une jeune Américaine endormie, un siège pour elle, le seul qui devait être libre dans tout le convoi.

Un jeune homme lui suggéra d'enfouir sa malle sous le siège, les supports à bagages étant déjà remplis à craquer. Elle s'assit enfin, s'essuya le front du revers de la main et sortit de son sac un «Harmony Bianca» intitulé *Il Dubbio* (Le Doute), qu'elle se mit à lire en marmottant du bout des lèvres, sans toutefois préférer un son, comme si elle était en prières.

Le train filait d'une allure folle, traversant les villages comme s'il allait passer dans les cuisines des maisons. La lectrice devait avoir près de la cinquantaine, cheveux teints brun pâle, grosses mains potelées de nourrisson, deux mentons bien ronds, plus de taille que de poitrine, un bon gros ventre qui lui allait jusqu'aux cuisses.

Elle fouilla dans son sac et en sortit un autre livre: *Un Uomo da amare* (Un homme à aimer), qu'elle garda pour plus tard, car elle achevait son *Dubbio*.

Le train enfila des champs de poiriers, en traversa d'autres où s'épanouissaient les tournesols par milliers; il frôla la mer où l'on pouvait voir, entre des constructions cubiques ocre et rouges, des baigneurs en vacances étendus sur les rochers ou au large, sur de petits voiliers.

Un contrôleur se présenta pour vérifier les billets. Elle sortit tout de suite le sien, comme une preuve qu'on ne pourrait en aucun temps la prendre en faute. La jeune Américaine, avec son *Let's go Europe 1989* ouvert sur ses genoux, se réveilla tellement simplement qu'on aurait pu se demander si elle dormait vraiment.

Le voyage de Gênes à Rome dure six heures. Aussi les passagers ont-ils soin de s'approvisionner en nourriture et en eau. La lectrice, au cours d'une conversation avec l'Italienne menue, avoua qu'elle ne pouvait tolérer l'air climatisé, et qu'elle se sentait très bien en ce compartiment où les fenêtres ouvertes faisaient entrer des bouffées de vent à grands coups de sifflements. Pourtant, disait l'autre, en première, on assure que les wagons sont climatisés. La lectrice fit alors une moue qui lui plissa les lèvres comme une petite bourse en peau de chèvre, et déclara qu'on ne devait jamais croire les vendeurs de billets qui ne sont au monde que pour berner les honnêtes gens, puis elle disparut derrière son *Dubbio* qu'elle dévora avec un tremblement redoublé de la lèvre inférieure.

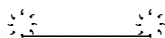
Elle se leva tout à coup péniblement, tira sur sa jupe beige qui venait de prendre une quantité de faux plis, et se planta devant la fenêtre du corridor pour fumer une cigarette. Elle aspira la fumée avec tant de fausses rides qu'on aurait cru voir toute la botte italienne en deux exemplaires sur ses joues. Mais elle le faisait d'une prestance tellement solennelle qu'elle donnait

l'impression d'être responsable, à elle seule, de la rédaction des lois de la principauté de Monaco.

Puis elle sortit timidement de son sac, une fois rassise, un quelconque sandwich qu'elle grignota du bout des dents, en noyant ses bouchées de gorgées de limonade au citron.

En descendant à la gare de Roma-Termini, j'abandonnai ma lectrice à un tout jeune homme qui l'attendait sur le quai, au milieu des cris de familles et des vendeurs de journaux. Péniblement, à travers la cohue je me frayai un passage vers la sortie, m'arrêtai un instant à un bureau de change, et gagnai l'hôtel Concorde que je connaissais depuis deux ans comme un refuge modeste et tranquille, loin de la foule, et pourtant à deux rues de la gare.

Quelle ne fut pas ma surprise, en montant l'escalier de l'hôtel, de voir ma lectrice arrêtée sur le palier, à côté de sa malle, les yeux fermés, serrant de ses gros bras potelés la taille du jeune homme qui l'attendait tout à l'heure, et l'embrassant à corps perdu! *Un Uomo da amare!*



Les Cénobites

Je venais de quitter Athènes pour Alexandrie. Le chapelet des Cyclades se déroulait en bas de l'Olympic. L'hôtesse Pénélope reculait à petits pas dans l'allée centrale, avec une bouteille d'ouzo. Cheveux noirs, sourire d'Aphrodite callipyge. Tout y était. Comment ne pas penser à Ulysse perdu en mer, là-bas, scrutant les abris naturels sur les rives. L'île de Crète m'apparut tout à coup par le hublot, minuscule dédale fait de remparts et de plages. J'imaginai la horde de touristes éparpillés dans Cnos-sos.

Je m'étais promis une arrivée fracassante en sol égyptien. Quand je voyage seul, j'adore surprendre les gens en leur posant des questions complètement farfelues. Mes ardeurs avaient cependant diminué après quatre-vingt-dix minutes de vol, deux ouzos et trois cafés turcs. Quand la porte de l'avion s'ouvrit, l'accablante chaleur d'Afrique me monta au nez et me saisit à la gorge. Il ne me restait que deux jambes pour m'acclimater à ce nouveau pays.

L'escalier mobile donnait sur la piste. Je m'y engageai en suivant la file des voyageurs. Après avoir attendu longtemps le banquier de l'aérogare pour qu'il échangeât mes dollars en livres égyptiennes, je sortis enfin du capharnaüm pour héler un taxi. On avait prévu le coup. Trois minounes attendaient à la sortie. Ce fut la bagarre. Le premier chauffeur me demanda 50 £; un autre, 40 £; le dernier, qui avait assisté aux enchères, hésitait et me regardait en se frottant le menton. Je lui offris 20 £. Il accepta tout de suite, à ma grande surprise. Je n'avais pas la moindre idée de la longueur du trajet à faire pour me rendre au centre d'Alexandrie.

Je déposai mon sac à dos dans le coffre arrière, qui tenait fermé avec un fil de fer, et je m'assis sur le siège avant.

Mon chauffeur, qui baragouinait quelques mots de français et d'anglais, m'expliqua en arabe qu'il devait changer un pneu avant de partir. Je penchai la tête par la fenêtre de la portière: en effet la roue arrière de sa Jaguar enfonçait dans le sable jusqu'à la jante. Pendant ce temps, les autres voitures taxi avaient filé, remplies de grosses femmes voilées et de vociférations gutturales. Ne restait qu'à attendre après la manœuvre du mécanicien.

C'était un gros homme mafflu, coiffé d'une casquette, la tête coupée en deux par une énorme moustache noire. Il déposa d'abord sa casquette dans le sable du désert, empoigna un cric et une barre de fer et se mit à suer à l'ouvrage. Au premier à-coup, je sortis précipitamment de l'auto: j'avais l'impression que la bagnole de Mohammed allait casser en deux, tellement le châssis

montrait des évidences de fatigue et d'usure. Mais tout se passa très bien. En un tournemain, un pneu usé comme un palimpseste du troisième siècle, mais gonflé à blanc, remplaça la vieille crêpe caoutchoutée. Et nous partîmes.

Je priai gentiment Mohammed de me déposer devant l'hôtel Isis, au centre d'Alexandrie. Nous arrêtâmes au premier détour. Mon chauffeur demandait où était situé l'hôtel Isis. Personne ne semblait le connaître.

Vingt fois, en route, il s'arrêta pour poser la même question. La banlieue d'Alexandrie ressemblait à un immense dépotoir érigé à la va-vite sur une belle dune de sable jaune, fragile paysage que le vent bousculait à tout instant.

Des enfants sales, dépénailés, attelés à des tombereaux grinçants, transportaient des fruits et des victuailles; les femmes se tenaient immobiles dans l'embrasure des vieilles mesures en ciment, attendant depuis des siècles la venue d'un nouvel âge d'or. Sur le parvis d'un estaminet, un homme coiffé d'une calotte aspirait doucement dans un narguilé. Bonheur suprême!

J'allais oublier l'hôtel Isis, quand Mohammed stoppa en arrière d'un dromadaire débonnaire qui me jeta un regard hautain, en ruminant sa langue, l'air de dire:

– Je sais tout, mais je ne te dirai rien.

Mon hôtel était lambrissé de vieilles planches noircies par les ans. Au troisième, une préposée à la réception, les joues fardées de khôl, me fit visiter une chambre sans fenêtre fleurant le cardamome.

– C'est ma plus belle chambre, dit-elle, en un français de Missauga. Les cabinets sont au bout, là-bas.

Je ne visitai pas les cabinets; je savais fort bien qu'ils évacuaient leurs eaux directement du troisième dans la cour intérieure, avec des bruits de chute chuintante et des remugles de fleur d'oranger.

Je saluai poliment mon hôtesse et rejoignis Mohammed qui m'attendait.

– Conduisez-moi au Tourist Hotel, clamai-je en me rasseyant.

Celui-là donnait sur la Méditerranée, à deux pas de la place centrale et du terminus d'autobus. J'y louai une chambre au onzième, avec vue sur la Méditerranée et bruits de rue garantis, noyés à intervalles par les beuglements des minarets.

Mais quel repos au milieu de tout ce vacarme! J'y dormis deux heures d'affilée, en plein midi, la tête bourdonnante de klaxons. À mon réveil, j'eus la surprise de voir, sur un banc, en sortant de ma chambre, un vieillard qui attendait. Il se leva et me dit, en se donnant un air important:

– Tu peux me demander ce que tu veux, je suis ton serviteur.

– La bibliothèque d'Alexandrie, répondis-je dare-dare, ça vous dit quelque chose? sachant fort bien qu'elle avait été incendiée depuis l'Antiquité. J'aimerais la visiter.

Mon serviteur courba l'échine et, avec sa canne, il me fit signe de le suivre. Nous prîmes l'ascenseur, sorte de cage à poules éclairée d'une quinze watts qui ne s'allumait qu'aux bons vœux d'Allāh. Rendus en bas, nous enfîlâmes un dédale de ruelles étroites submergées de piétons et de guimbardes qui se déplaçaient à petite vitesse, à travers les arômes de coriandre et de menthe.

– La bibliothèque, c'est par là, indiqua mon serviteur.

Il me laissa devant une boutique bizarre à l'entrée de laquelle dormait un misérable Copte assis sur une pile de vieux journaux. L'intérieur était littéralement tapissé de livres, de haut en bas et de long en large. Décidément, mon serviteur avait confondu bibliothèque et librairie. Je commençai tout de même à fureter à travers ce qui ressemblait à des rayons, lus quelques titres en arabe, en grec, en allemand. J'arrivai tout à coup devant un amas de livres français, abandonnés pêle-mêle comme des châteaux de cartes effondrés, recouverts des poussières du désert, qui avaient été jetés là depuis des lustres et que personne n'avait osé déplacer. Le premier titre que j'attrapai à tout hasard fut: *La Vie d'un*

cénobite du Maghreb au IV^e siècle. Ce genre de lecture m'enivre. Je bousculai un peu le Copte, qui se réveilla à peine, payai et sortis.

Le lendemain, après une nuit de lecture, je montai dans un autocar de grand luxe qui partait pour Le Caire. Ma voisine, professeur de français à Amman, m'expliqua que de rares moines vivaient encore dans le désert que nous allions traverser. Elle avait une grande bouche rouge et des ongles longs et recourbés comme des serres de hulotte. Ses paroles firent sur moi grande impression.

À mi-chemin environ entre Alexandrie et Le Caire, j'empoignai mon sac et demandai au chauffeur de me laisser ici, là. Il refusa net. J'insistai. Il me jeta un regard énorme, actionna ses clignotants et freina sur l'accotement en coupant deux ou trois bancs de sable.

Je sortis du paradis climatisé pour tomber en plein enfer. Tout de suite l'aveuglant soleil de l'après-midi me darda le cou et la nuque.

Quand le dernier essoufflement du moteur disparut à l'horizon, je sentis, au milieu de ces sables infinis, l'immense et dangereuse paix m'envahir.

Mon regard fut cependant attiré par une sorte d'éolienne qui se dessinait au loin dans le bleu du ciel, à côté d'un îlot d'arbustes et d'un amoncellement de vieilles planches. Je m'y rendis.

L'ermite qui m'accueillit vivait manifestement dans cette case depuis au moins trois cents ans. L'entrée de son abri s'ouvrait vers le nord, bordée d'un long corridor étauçonné de béton où allaient s'entasser les dunes que le moindre vent se plaisait à défaire. Il sentit ma présence mais ne remua pas un poil de sa longue barbe qui balayait le plancher de ciment de son salon. Rachitique, les orbites creusées jusqu'au chignon, le spectre s'avança vers moi, vêtu d'une simple guenille qui lui enserrait les reins. Il marchait lentement en traînant les pieds.

J'avais fait erreur en pensant qu'il s'amenait vers moi: il tournait plutôt en rond, lentement, autour de sa case, tel un vieux fauve épuisé.

Je toussotai délicatement pour lui faire part de ma présence. Il s'arrêta subitement au milieu de son antre, se lança à genoux sur le sol, les bras en croix, la tête rejetée en arrière. Il resta ainsi au moins dix longues minutes pendant lesquelles je n'osai bouger ni faire le moindre bruit.

– Pourquoi es-tu venu? demanda-t-il soudain, sans me regarder.

Je rattrapai le temps perdu en lui défilant un chapitre de sonnettes:

– J'étais dans l'autocar pour Le Caire quand je me suis arrêté en chemin pour vous rendre visite. Je ne veux pas vous importuner. Si ma présence vous dérange, je m'en vais tout de suite. Quoique la fraîcheur de votre maison ne soit pas à dédaigner par une si forte chaleur.

Paphnuce – car c'était son nom – se leva enfin et me regarda. J'eus vraiment peur. Pour me donner une contenance, je déposai mon sac sur le sol et m'assis tout bonnement par terre, sur une vieille couverture de roseaux tressés, encrassés, rugueux, étendue devant l'entrée de sa case.

Le cénobite resta debout en face de moi.

– Je devine, dit-il, le motif de ta visite. Tu es venu ici pour rattraper l'enfance que tu avais perdue. Je sais ce que c'est. Toi, tu ne sais pas.

Paphnuce parlait français comme un Marocain.

– Non, je vous jure...

– Silence, coupa-t-il d'une voix faible mais persuasive. Écoute le silence du désert et tu comprendras. Les mots sont ennemis de la vérité. Si tu peux te taire un an, le désert t'enseignera dix ans.

Changeant de ton subitement, il ajouta, plus familièrement:

– Tu arrives au moment de mon repas quotidien. Je t'invite à le partager avec moi.

– Volontiers, dis-je, rassuré.

Il se dirigea nonchalamment vers l'arrière de sa case où une sorte d'anfractuosité dans le mur de béton lui permettait de passer en une autre pièce, sans doute un garde-manger. J'allais me lever pour rejoindre Paphnuce, quand je le vis revenir avec des copeaux et un lézard qu'il tenait par le bout de la queue.

En un rien de temps, le feu fut allumé, le lézard éventré, éviscéré, grillé, rôti, prêt à être dégusté.

La pauvre bête pourrait-elle combler deux appétits? J'en doutai fort en voyant le produit fini: l'animal, en cuisant, avait diminué de moitié, et il dégageait une bonne odeur d'espadrille de collégien qui aurait mariné dans un coin depuis l'époque de Caligula.

J'accompagnai cependant Paphnuce dans ses libations. Je lui laissai de bonne guerre son lézard et me rabattis sur un quelconque sandwich au fromage qui séchait dans mon sac depuis le matin, le tout entrecoupé de belles lampées d'eau fraîche que mon hôte puisa à même un puits sans fonds. Puis nous nous assîmes sur le sable, à l'extérieur de la case. Peu à peu la nuit venait.

– Tu es un voyageur? me demanda le cénobite.

Sans me laisser le temps de répondre, il enchaîna:

– Je voyage aussi, comme toi, depuis longtemps. Toi-même, actuellement, prisonnier de la planète, tu te déplaces à 30 km à la seconde autour du soleil que tu voyais là-bas et qui vient de disparaître à l'horizon. Notre étoile nous entraîne à une vitesse encore plus grande dans la galaxie, qui elle-même continue le bal en s'éloignant des autres à grande vitesse. Pourquoi partirais-je en voyage? J'ai passé mon enfance près du Caire. Ma famille vivait sous la tente, dans un cimetière. Je connais toutes les constellations du ciel pour les avoir observées pendant des an-

nées. J'y ai appris un grain de sagesse qui vaut bien davantage que tous tes voyages.

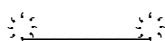
Était-ce le lézard qui faisait son effet ou bien Paphnuce avait-il trop parlé? Toujours est-il qu'il se mit à tousser, plié en deux sur le sol, les yeux morts.

– Ce n'est rien, parvint-il à articuler en un souffle hâve, je souffre un peu des bronches, ça finit toujours par s'en aller. Viens avec moi, ajouta-t-il en se relevant, je vais te présenter mes jeunes néophytes.

Il m'emmena derrière la case, près d'un tas de vieilles planches enchevêtrées les unes dans les autres de façon à former une sorte d'abri rudimentaire. À côté de cette cabane, haut dans les airs, s'agitait la roue à pales d'une éolienne.

– Ils sont ingénieux, mes jeunes disciples, dit Paphnuce en m'entraînant, ils ont réinventé l'électricité: la machine à vent que tu vois là actionne une dynamo qui produit l'électricité nécessaire à leur confort. Ils sont jeunes, je leur pardonne quelques frasques.

En y repensant encore aujourd'hui, j'ai peine à y croire. Plusieurs voyages m'avaient mis sous les yeux des phénomènes étranges, mais jamais je n'aurais pu prévoir celui qui m'attendait ce soir-là: en plein désert d'Alexandrie, en-dessous d'un tas de planches, faiblement éclairés par des lueurs changeantes, hypnotisés par les modulations de la voix du commentateur arabe, je vis trois ou quatre jeunes Maghrébins assis devant un écran de télévision qui suivaient avec une attention fébrile la transmission en direct du Super Bowl.



Berlin, 26 septembre 1990, 00 h 28. Le *Berlin Zoologischer Garten Bahnhof* commence à évacuer ses traînants. Un petit groupe

de crottés des deux sexes s’amuse à lancer une balle à un grand chien noir aux oreilles molles, qui glisse impitoyablement sur le terrazzo de la gare, à chaque coup. Mais le plaisir y est de part et d’autre. Individus louches aux manches de cuir à franges et aux bottes résonnantes. Des flics sont venus mettre de l’ordre dans tout ça. Où trouver un gîte pour le beau monde? La gare ferme à 1 h pour rouvrir à 5. Les premiers trains s’ébranleront vers 6 h 30.

Le mien, pour Varsovie, est à 6 h 51. Déjà un groupe d’une vingtaine de Polonais a sillonné tous les recoins possibles, à la recherche d’une piaule, en attendant le départ. Un de ceux-là joue d’un clavier électro; il en sort des sons métalliques qui auraient écorché les oreilles de Chopin. Les *polizzei* se sont ramenés et les virtuoses ont dû plier bagage eux aussi, très gentiment. Les déménagements, les Polski ont ça dans le sang depuis des siècles. En groupe toujours, les romanichels devront piauler ailleurs, comme dans la vraie vie.

La cathédrale de Berlin, massacrée sous les bombardements de la guerre, se tient encore debout avec son clocher. Souvenirs. *Lest we forget*, comme on dit chez nous. Normal: les francophones étaient trop matois pour se laisser piéger à faire la guerre des Boches.

Cathédrale enluminée de verrières bleutées: seule beauté au milieu des milliers de néons multicolores, comme on en trouve partout.

Des Soudanais, qui étudient en DDR, sont venus s’empiffrer de kebab, debout près d’une table, sur la Kurfürstendamm; l’un d’eux tenait une revue en arabe, genre Time, qui arborait bellement la photo de Saddam Hussein. L’occasion était trop belle pour devoir leur tirer les vers du nez. Ils portent aux nues évidemment leur bon héros qui a fait «trembler l’Amérique». Du vent que tout cela, comme toute parole qui sort d’un gosier d’Arabe. Quand les mirages et les fantômes américains entrèrent

dans la danse, les culottes de Saddam lui tomberont sur les talons.

Hier, une bonne nuit à l'hôtel de l'Admiraal à Amsterdam, une bâtisse qui remonte à 1666, alors qu'Aubin Lambert faisait ses premiers pas en Amérique. L'Admiraal est situé au-dessus d'un club de fesses, le Club Madam, qui jette des clignotements de néons sur les murs des chambres entre 22 h et 3 h. Peu de musique, mais beaucoup de grands gosiers vibrants qui déchirent la nuit, surtout de 1 h à 3 h, beau temps, mauvais temps. La soulerie de groupe est un rituel qui doit remonter à une époque pré-Rembrandt, quand les marins échouaient à Amsterdam, venus des confins des Indes néerlandaises, la belle époque du commerce mondial qui passait forcément par la Hollande, puisque les grandes voies maritimes y aboutissaient.

Le McDonald's de Berlin, tout près de la gare, a fini par recueillir tout le monde, vu qu'il fermera, lui, à 4 h. Ne restera alors qu'un petit flottement de deux heures, vite passées quand on a 90 jours devant soi.

Pour atteindre Berlin, le train était passé par l'ex-DDR: Magdeburg, Brandeburg; tout de suite on était saisi par la différence entre les deux Allemagnes. Quand la RFA étale sa glorieuse prospérité, en DDR, ce n'est plus que misère d'architecture, pauvreté des champs de betteraves et pollution généralisée, tranchable au couteau. Quarante ans à patauger dans la merde rouge de Karl Marx.

La route du tour du monde est longue, longue, parsemée d'embûches imprévisibles. Elle diffère tellement du petit quotidien, que je me demande si je vis la même vie depuis deux jours.

Visions de Warszawa et de Kraków, 28 septembre 1990. Uniformité des tours d'habitation faites de béton gris. Du onzième étage, chambre 1109 de l'hôtel pour touristes, l'on voit les eaux de la Vistule couler lentement vers le nord-ouest, sous des nuages chargés de pluie. À intervalles monotones, les trains

s'engagent sur le pont là-bas, vers la droite, en route pour Moscou, Leningrad ou Vilnius.

Cuisine du bar-maison faite de pommes de terre, chou, thé. Gros sel sur la table; beurre à profusion; pain dur, à l'image des femmes qui l'ont fabriqué, costaudes, fichu sur les cheveux, avec des bras de paysannes habituées à retourner la terre ou à tordre le nez à leur mari.

Froid humide qui vous saisit des genoux jusqu'aux pieds, dans les gares, sur les places circulaires où de pauvres gens viennent vendre des quartiers de viande, étals temporaires qu'ils déferont la nuit venue.

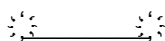
Dans les champs, les trains, d'allure posée, vous montrent les paysans accroupis, faisant la récolte de leurs patates, betteraves, choux. Partout, de Varsovie à Poznań, de Cracovie à Varsovie, c'est le même paysage d'une campagne fertile, véritable grenier de tubercules capables de nourrir la planète. Les labours se font rarement au tracteur. Les fidèles amis de l'agriculteur sont encore ici les chevaux.

Le plaisir de marcher lentement dans les vastes parcs de Cracovie, à l'ombre des marronniers et des chênes. Saison de cueillette de fruits. Femmes avec de jeunes enfants en poussette. Visiter le château Wawel et l'immense place devant la cathédrale. Foule de gens d'un peu tous les pays de l'Est. Prédominance des chuintements dans les conversations, dont majorité de Polonais. Peuple heureux? Sans doute habitué à l'occupation, il donne des signes clairs d'un grand besoin de liberté. Après des siècles d'écrasement successif par les Russes, les Suédois, les Allemands, ce peuple trouve le goût de vivre la démocratie à la polonaise. Existe-t-elle?

Cracovie, la nuit, en gare. Roumains et Russes mêlés aux Polonais, endormis sur les bancs de la salle d'attente. Quelle différence y a-t-il donc avec l'époque de l'occupation? On dirait ici un pays de Gitans. Pendant que certains dînent en répandant des odeurs de saucissons partout dans la salle, d'autres lèvent le

coude pour s'emplir l'estomac d'un liquide douteux à odeur rance, avant de sombrer dans les vapeurs nocturnes. Ils dormiront jusqu'au matin. Certains mêmes sont ici pour jusqu'au lendemain soir. Le temps n'a aucune importance.

Moi, avec mon billet pour Vienne, dans une heure, je m'allongerai sur ma couchette roulante pour la nuit. Et j'abandonnerai ici mes semblables, mes sœurs, mes frères, qui connaissent davantage que moi la valeur des choses, conscience éveillée dès le plus jeune âge, habitués au pire.



Roumanie, 2 octobre 1990. Ma chère Renée, le train vient d'entrer en gare de Braşov, encore à environ 200 km de Bucureşti (Bucarest). J'y suis monté à 8 h cet avant-midi; il est présentement 17 h 25 et nous avons voyagé tout ce temps dans des conditions «péruviennes», même pires. J'ai couché hier à Timişoara: un hôtel passable, mais il n'y a pas de lumière dans les rues, ou presque. Devant ma fenêtre, à partir de 3 h, en pleine nuit, une foule qui commence à s'animer. Au réveil, vers 6 h 30, je me rends compte que ce sont des gens qui font la queue devant un magasin – le seul de la ville, qui ouvrira ses portes plus tard. Les Roumains font la file pour acheter un peu de viande, venue d'Allemagne.

Le train où je suis est bondé de gens très ordinaires mais sympathiques. Les hommes traînent tous leur bouteille d'alcool qu'ils calent en se la passant l'un à l'autre. Ils m'en ont même offert une lampée, que j'ai refusée poliment. Imaginons le désastre bactérien fleurissant autour de ce goulot! Ils lunchent de saucissons et de pain, leurs deux repas identiques. Le restaurant du train sert des plats froids dégueulasses. Une eau minérale juste bonne à te donner la chiasse, ou du café imbuvable. Je

pense tenir le coup jusqu'à Bucarest: encore trois heures de cette misère, où les seules odeurs sont celles de l'urine et de l'alcool. Pauvre peuple, qui est pourtant si aimable ! Malgré leur misère, ils n'ont pas l'air voleur du tout. Aussitôt qu'ils entendent le mot Canada, ils ouvrent de grands yeux, comme si j'étais un Martien. Ils en rêvent, certains, souvent depuis des années. Plusieurs m'ont dit avoir fait leur demande depuis plusieurs années, et ils sont encore dans l'attente.

Les champs cultivés le sont encore comme au siècle dernier. Les paysans, hommes et femmes, sont occupés à ramasser les patates à la main, à couper les plants de maïs à la faucille. Très peu de tracteurs; tout se fait avec le cheval.

Après une nuit à Bucarest, je m'empresserai de filer vers Sofia, en Bulgarie, pays qu'on dit mieux qu'ici. C'est difficile de ne pas le croire. De là je gagnerai Istanbul, en Turquie. Le plus vite possible sera le mieux. Après quelques jours de repos en cette vieille ville, je m'envolerai vers Athènes, donc un retour vers la civilisation.

Je pense tous les jours à toi. Je te suis souvent d'heure en heure. Par exemple, en ce moment, tu dois être en train de dîner, puisqu'il est 11 h 30 pour toi là-bas.

Je t'aime très fort et t'embrasse, au moins pour jusqu'à ce qu'on se retrouve.

Bucarest, 3 octobre 1990. *Nema problema*. Voilà, à tout moment, ce qu'on entendait de la bouche d'un Yougoslave. Cette courte phrase est devenue un leitmotiv aussi en Roumanie où pourtant les problèmes abondent.

Ce matin, après une nuit reposante à l'hôtel Intercontinental, je pars en taxi pour la gare dans le but d'acheter un billet pour Sofia. Je trouve facilement un taxi en face de l'Intercontinental. On se fend en quatre pour obtenir des dollars des touristes. Une fois rendu à la gare, avec valise et sac en bandoulière, après une course aux différents guichets de première et de seconde classes (des locaux différents), j'apprends auprès d'un préposé à

l'information que les billets pour Sofia s'achètent auprès d'agences de voyages seulement. Mais où est l'agence qui pourrait me procurer ce billet? Pas à la gare. En métro, ailleurs, en un endroit qu'on m'explique en roumain. Je hèle un autre taxi et lui explique que je dois acheter un billet de train pour Sofia. Il ne semble pas trop savoir lui-même où se procurer ce billet. En route, il se renseigne auprès d'un policier qui fait la circulation. Nous arrivons finalement au bon endroit. Mais mon train de 8 h 15 est foutu, puisqu'il est déjà 8 h et que mes problèmes ne font que commencer.

À cette agence, mon chauffeur de taxi, très gentil, sachant un peu d'anglais, agit comme interprète. Il faut attendre à un premier guichet pour obtenir une réclamation qu'on remplit, et faire la queue devant un comptoir. Après une heure d'attente, mon chauffeur s'impatiente. Je le paie (100 lei) et il s'en va en grommelant. J'attendrai là au moins trois autres heures. Il me faudra payer en dollars (parce que je suis un étranger) à un autre guichet, et retourner attendre encore pour avoir le billet. Je sors de l'agence à 11 h 30 finalement, avec mon billet pour Sofia.

Départ à 21 h 30 ce soir. J'ai toutefois prévu de la merde encore pour cette nuit, à la frontière romano-bulgare, où l'on dit parfois attendre jusqu'à dix heures pour traverser. La bureaucratie est vraiment indécrottable. Pendant ce temps de pied-de-grue à l'agence, j'ai donc prévu réserver une voiture-lit avec couchette en première classe. Le tout me coûte 30 \$US ou 574 lei. Voilà pourquoi on oblige les étrangers à payer en leur monnaie. Car 30 \$, au noir, équivalent à 6 000 lei. Si j'avais pu payer en lei, cela ne m'aurait coûté que 6 \$.

À midi, je retourne attendre à l'hôtel Intercontinental. C'est le seul endroit où il y a un certain confort. Je veux dire restaurant, toilettes, fauteuils d'attente dans le hall. Je confie ma valise à un préposé et je peux ainsi me déplacer plus librement.

Un Roumain s'amène, alors que je m'entretiens avec un British, et me demande en français quelques dollars pour nourrir sa

filles. Il se dit poète et ancien musicien, qu'il ne peut plus donner de concerts à cause d'un handicap quelconque. Vêtu d'un grand manteau circassien, il a une figure et une démarche d'artiste, mais sent légèrement la robine; je vois tout de suite de quelle sorte de handicap il peut être atteint. Je consens volontiers à lui donner quelques dollars, mais il devra me jouer du Mozart, du Beethoven ou du Chopin auparavant. Y a-t-il un piano dans cet hôtel? Nous partons à la recherche d'un piano. La salle Madrigal en contient un, mais elle est fermée, en rénovation jusqu'à la fin d'octobre. Qu'à cela ne tienne, nous demandons de nous l'ouvrir, et apparaît devant nous une immense salle circulaire où travaillent calmement plâtriers et menuisiers. Au centre de la vaste salle trône un piano à queue, recouvert d'une bâche, perdu ici dans les grandes steppes.

Notre artiste s'installe, grignote des bouts de Sonate à la Lune, de Sonate de Mozart et autres. Mais le piano est tellement faux qu'on croirait entendre du rock javanais. J'en ai assez et lui glisse 1 \$US. Il ronchonne un peu, mais je ne paie pas pour les gammes en fausses notes et les sons de fond de chaudières, fussent-ils produits par un poète.

Le British, employé ici par une firme privée de construction, est un autre compagnon de fortune avec qui je passerai une heure ou deux au restaurant pour tuer le temps.

Dehors, il fait un temps à vous glacer la peau. Partout, comme à Timișoara, des files d'attente sur les trottoirs, devant les magasins d'alimentation. Édifices d'un gris sale, rues défoncées, vitrines vides. Gens pressés qui ne sourient jamais. Femmes sans élégance. Aucun enfant nulle part.

Le British m'a dit avoir visité un orphelinat où sévissait la misère la plus lamentable. Ils avaient là, dit-il, une quantité énorme de serviettes pour se laver qu'ils gardaient sous clef. Les orphelins couchaient sur la terre nue, sans même un tapis. On ne leur fournissait pas de serviettes, «parce qu'ils pouvaient les endommager.» *Nema problema.*

Il ne fallait pas s'attendre que le train partît à l'heure prévue. Comme il arrivait de Kiev, il accusa un retard de 150 minutes au tableau indicateur. J'en profitai pour engager la conversation avec une famille roumaine, qui attendait comme moi, valises par terre sur le plancher crasseux de la gare. Un grand jeune homme, qui savait très bien l'anglais, montra de rares qualités intellectuelles après, somme toute, une vie d'environ 25 ans sous une dictature. Il déclara aimer la ponctualité et le travail bien fait. Comme les autres, il avoua gagner environ 3 000 lei par mois, soit l'équivalent, au noir, de 20 \$. Mais il avait des projets d'étudier plus tard dans le management et de voyager. Accompagné de cousins, lesquels étaient avec père et mère, il avait réussi au moins à se gagner pour la première fois un voyage à Istanbul.

Pendant que nous discussions ainsi à bâtons rompus, une dispute s'engagea entre des tziganes. J'assistai de loin à l'attroupement, rien de plus. Il semble que ces nomades ne soient guère aimés ici, et qu'il arrive fréquemment des combats de ce genre. Mon compagnon de voyage parla aussi de la fin du dictateur en décembre dernier. Il avait été témoin de ces événements qui l'avaient grandement impressionné. Quand Nicolae Ceaușescu avait fait son discours sur le préau du Théâtre national (sa dernière tragédie) et que la foule s'était mise à lui crier: *Moarte! Scăzut!* Ceaușescu en abaissant le pouce vers le sol, sa mort était déjà inscrite dans l'histoire. Cet événement eut lieu vers le 22 décembre 1989, quelques jours après le massacre de Timișoara. Des militaires, à Bucarest, essayèrent alors, en tirant, de disperser la foule. Mais les gens, au comble du désespoir, se présentaient eux-mêmes devant l'armée en ouvrant leur chemise et en disant: «Tiens, tire là!» Ces gestes à la fois de désespoir et de courage aveugle et omnipuissant, désarmèrent les soldats, qui se jetèrent du côté du peuple. Des jeunes filles se présentaient et leur offraient des fleurs. Le 25 décembre, le dictateur était tué. C'est avec des sanglots dans la voix que le jeune Roumain me

conta ces pages d'histoire. Il ajouta aussi que n'importe quel Roumain aurait pu liquider Ceașescu froidement, tellement il était détesté!

Arriva enfin le train pour Sofia vers 23 h 30. Il se mit en branle sur le coup de minuit. J'avais réservé une couchette de première. C'était un train bien mieux équipé que la plupart des logis de Bucarest. Seul dans ma cabine, j'avais accès à draps et couvertures de laine; un lavabo avec eau courante et miroir. Que demander mieux! Restait le problème de l'approvisionnement en nourriture. J'avais compté sur la présence d'un wagon-restaurant, car il était hors de question d'acheter quoi que ce soit à la gare de Bucarest avant le départ. Or, de wagon-restaurant il n'y avait point.

Au petit matin, je me levai et allai quêter quelques croûtes auprès d'un des rares compartiments de première qui étaient occupés. Une dame de la haute, Roumaine bien entendu, qui s'en allait voir sa fille, étudiante à Athènes, m'emmena dans son compartiment et étala sur une petite table: pain, jambon, fromage, cornichons marinés de sa main; pour finir, des pâtisseries de son cru. Je n'ai jamais si bien déjeuné en Roumanie. Je remerciai Natalia qui me laissa une carte d'affaires avec le nom de son mari, ingénieur, précisant plutôt avec des gestes que par la parole (elle ne parlait que roumain et grec) que son mari et elle habitaient un château à Bucarest et qu'ils étaient très riches.

Et le train fila jusque vers midi où il s'arrêta enfin à Sofia.

Je ne m'attendais pas à un tel contraste. Ici, c'était la propreté (relative) retrouvée, la joie de vivre (dont il faut un minimum pour garder l'allant) étalée un peu partout, semblable à celle de la Hongrie, pays que j'avais parcouru en 1987. Beaucoup de problèmes subsistent encore toutefois. L'approvisionnement en essence pour les automobiles a toujours été difficile et long en ce pays. Or depuis la crise du Golfe persique, certains font la queue pendant trois jours (à Sofia) pour atteindre la pompe. Les restaurants sont tous fermés entre 15 h et 17 h. Tu parles!

J'ai vu à la gare de Sofia un petit Noir d'environ 7 ans se faire botter le cul par un policier, comme jamais un pauvre Negro ne pourra se le faire botter. Qu'avait-il fait? Je ne sais; lui sans doute le savait. Le plus dégueulasse dans tout ça, c'est que le policier avait voulu dérober son geste éducatif en se cachant de la foule: il avait entraîné sa proie sous un escalier, loin de tout regard. Quand il vit que je l'avais vu, les coups de pied au cul cessèrent, et le négrillon s'échappa en ravalant sa morve, des larmes jusqu'au nombril. La misère de l'enfance est sans frontières.

Je fis connaissance avec un changeur d'argent au noir qui, à ma demande, m'emmena visiter la ville. Je lui promis un bon repas au resto s'il me trouvait de bonnes cassettes de musique bulgare. Nous partîmes en plein midi, au milieu de l'affluence des heures de relâche. Le train de ville, bondé comme un œuf, nous laissa devant un magasin de style Eaton au centre-ville. Au 5^e étage, seules des cassettes de rock américain. Je m'attendais à un peu plus d'efficacité de la part de mon guide, qui disait être diplômé d'ingénierie électronique. Nous repartîmes, à pied cette fois. J'eus donc la chance de voir ainsi le centre-ville de Sofia.

Nous passions devant les bureaux du Parti communiste. Les Bulgares venaient de descendre l'étoile qui brillait, la nuit, au sommet de la tour de l'édifice, qui avait vu aussi plusieurs de ses bureaux incendiés. Des traces de suie le long des murs extérieurs se voyaient encore. Mon guide semblait réjouï de ces événements.

Tout en marchant, nous arrivâmes à la place de la Culture. Édifice moderne, construit pour mettre en valeur autant l'idéologie que la culture, semblable au bloc de verre qu'on voit un peu partout dans les cités. La place de la Culture contenait dans un de ses magasins de véritables cassettes de musique folklorique. J'en achetai trois pour le prix d'une chanson.

Mais nous avons tellement marché, le temps avait passé. J'avais les cassettes; je devais maintenant un repas à mon guide.

Nous nous mîmes à chercher un bon restaurant. Après s'être fait refuser à trois des meilleurs de la ville (il était 15 h), nous nous rabattîmes sur un genre de brasserie qui nous distilla au compte-gouttes quelques tranches de salami avec pain sec et bière allemande. Mon guide, qui était presque devenu transparent, tellement il était maigre et fluet, mangea de bon appétit.

Puis je lui donnai rendez-vous à la gare, une heure avant mon départ pour Istanbul, après lui avoir parlé de vieilles monnaies de Bulgarie. Il me dit en posséder et qu'il serait au rendez-vous avec son trésor. Je mis alors, à peu de frais (5 \$US), la main sur quelques belles pièces bulgares en argent du siècle dernier.

La nuit vers Istanbul fut longue, ponctuée des ronflements du Malgache, mon voisin, qui, avec sa fiancée aux grands yeux blancs comme une biche, venaient d'URSS où ils étudiaient en ingénierie du bois. On semble accorder souvent en ces parages le titre d'ingénieur à bien des sortes de diplômés. Par exemple, mon guide émacié, de Sofia, s'amena, en plus de ses monnaies, avec une traduction anglaise de tous ses cours suivis à l'Université de Sofia, me demandant si au Canada on reconnaît son diplôme. Que lui répondre?

Dans le train d'Istanbul il y avait aussi, outre les Malgaches, un Chinois chaussé de bas de soie noire qui puait des pieds comme un bûcheron de la Manouane. Le pauvre hère transportait une malle énorme qui attira l'attention des douaniers turcs. On lui confisqua son passeport (qu'il retrouva ensuite) et au moins un billet de 100 \$US (qu'il ne retrouva point). Son ballot contenait du linge, du moins c'est ce qu'il avoua aux gaillards galonnés. Le Malgache qui lui demanda s'il faisait du «business» n'obtint pas plus de réponse que le mur de Berlin.

En arrivant en gare d'Istanbul, dans la crainte de se voir imposer une autre taxe de 100 \$US, le Chinois me demanda si je voulais mettre mon bagage avec le sien sur un diable de chariot, comme si nous voyagions ensemble. Je refusai sa combine. Car les flics turcs à l'épaisse moustache noire ont un flair de jésuite

et des moyens redoutables de dépister les petits riches, et se faire ainsi un peu d'argent pour arrondir leurs fins de mois. À ceux qui demandent s'il y a meilleur businessman qu'un Chinois, il faut répondre: «Oui, un douanier turc!»

Le premier taxi que l'on prend à la gare essaie de nous avoir. Tous me demandèrent 20 000 lirasi pour me conduire à l'hôtel Orcaï. J'en hélai un qui venait de déposer un passager. Minable auto à la vitre latérale fracassée. J'obtins la course au prix de 10 000 lirasi, sous le regard faussement incrédule des autres chauffeurs.

Et ce fut la course folle en zigzag à travers Istanbul, autobus, automobiles se klaxonnant à tout vent...

Istanbul, 6 octobre 1990. Ma chère Renée, tout s'est bien passé, malgré la fatigue. À Sofia je ne suis pas resté pour coucher. Hôtels trop chers. J'ai mis mes bagages en consigne et, avec un changeur d'argent au marché noir (très avantageux), j'ai visité un peu la ville. J'ai pu acheter quelques cassettes de musique vraiment originale. Mais, là encore, pas trop de chance: les restaurants sont tous fermés entre 15 h et 19 h, pas d'autres choses à bouffer que du saucisson dans les cafés.

Je suis remonté dans le train de première classe, cette fois, pour un trajet qui devait durer seize heures, jusqu'à Istanbul.

Je suis ici dans un hôtel avec grilles aux fenêtres, très bien, pour trois autres nuits. Ici, nourriture abondante, de tout. C'est vraiment un grand contraste.

Pas encore visité le Grand Bazar où je m'empresserai d'aller dès ce matin. Peut-être quelques boucles d'oreille...

Je sais que le pire est passé, puisqu'à partir d'Athènes je voyagerai avec ma passe d'Eurailpass, en première classe, sans avoir à acheter ou réserver des billets, ce qui est souvent très long.

Ne t'inquiète pas pour moi. Je fais le voyage rêvé depuis longtemps, même si l'Est fut parfois pénible.

J'aimerais savoir comment va la vie de célibataire dans ton cas. Je t'appellerai peut-être d'Athènes. À bientôt.

Je visitai le Grand Bazar en m'y rendant en minibus, plié en deux quand on n'est pas assis. Le prix de la course: 700 lirasi. Pour ce montant, on a droit aussi à la mauvaise haleine et aux sueurs pluri-olfactives de chacun et chacune. Mais ça ne fait rien: j'étais en Turquie, vieille Constantinople ou Byzance, qui en avait respiré tellement d'autres au cours des siècles.

Mosquée bleue et Topkapi visités avec une guide pour moi seul et en minibus. L'organisation a même oublié de m'en faire payer les 55 000 lirasi. Dommage, car ma guide était vraiment compétente en histoire. Appartements des sultans transformés en musées où s'étaient à l'infini les chinoiseries qu'ils recevaient en cadeaux, bassesses des plus petits qu'eux qui souhaitaient ainsi sauver leur peau. Porcelaine chinoise de couleur verte, et qui changeaient de couleur advenant le cas qu'on y mette de la nourriture empoisonnée. Diamants, émeraudes, toutes les pierres précieuses et toutes les pierres fines y étaient. Même une lettre de la main de Mahomet. Entrevu aussi le bras de saint Jean-Baptiste, celui qui prêchait dans le désert.

Le Grand Bazar est un capharnaüm où l'on trouve de tout et où l'on risque de se perdre. Les prix y sont très élevés, à la turque. Quand on réussit à les faire baisser du tiers, c'est une victoire morale seulement, car le vendeur y trouve toujours son compte. C'est l'acheteur qui a finalement la véritable tête de Turc!

Puis ce fut, pour éviter la fouille systématique des moustaches turques, l'envolée vers Athènes. Ville à la circulation immense, plus congestionnée encore qu'en été. Pollution à fuir au plus coupant. Vers Patras en train, en compagnie de deux Néo-Zélandaises dans la cinquantaine avancée, ne sachant pas grand-chose de la Grèce antique, ne parlant qu'anglais, mais sympathiques.

Nuit sur le bateau traversier vers Brindisi, dans le talon de la botte italienne, confié aux bons soins de la compagnie Adriatica. Coût d'une cabine pour moi seul (l'autre lit étant inoccupé): 38 \$. J'avais commencé par niaiser le steward en lui demandant de me réserver ce qu'il y avait de mieux «sur sa chaloupe». Il avait pris mon nom en me disant d'attendre que tous les passagers soient à bord. Quand ce fut le cas, comme j'étais le seul sur sa liste, il m'offrit de fait ce qu'il avait de mieux: 168 \$. Je lui répondis que ce n'était pas dans mes façons de voyager que de jeter l'argent à l'eau, même à bord d'un bateau. Il m'offrit ensuite une autre chambre avec hublot à 110 \$. Et je la refusai, disant que sa cambuse ne valait pas une place au Lido. Finalement j'eus droit, comme tous les autres, à un fauteuil inclinable (*lazy-boy*) comme ma tante les aime.

À Brindisi, le lendemain soir, je fis le voyage vers Rome, toujours en compagnie des Néo-Zélandaises, retrouvées au débarcadère. Cette fois, s'ajouta un Italien typique habitant Lecce, encore plus au sud que Brindisi, professeur de mathématiques, âgé d'environ 68 ans et qui s'en allait à Rome suivre une cure d'eaux thermales, comme Montaigne, pour se libérer de pierres aux reins, arthrite et arthrose. En un italien digne d'un académicien, il me confia que son principal hobby était la collection de petits objets de l'Antiquité romaine. Il en avait trouvé une bonne quantité dans les environs de Lecce, surtout de petits vases pour recueillir les larmes des pleureuses lors des processions accompagnant le décès d'un être cher. Il ne savait trop que faire de ces trésors, ne pouvant les vendre. Alors, dit-il, il les conservait en une armoire antique, chez lui, dans son salon. Veuf depuis treize ans, très attaché à sa fille, il vivait en famille «reconstituée» avec sa belle-mère de 93 ans, son frère et d'autres alliances obscures. Personnage de Fellini ou de Pétrone. L'essentiel est dans le ton, la manière d'être civilisé ou, en tout cas, de bien le paraître. Résultante de plusieurs générations où, par atavisme, l'Empire romain se maintient toujours.

Rome ne fut pas mon meilleur arrêt. Gare Termini, déjà arpentée l'année dernière, longue comme un cirque, avec les mêmes brebis égarées, suffoquées sous le poids de l'existence, prostituées vieilles en quête de l'improbable, mais toujours sur pied, à l'angle des mêmes rues, comme des lampadaires éteints depuis trente ans. Course folle au Musée du Vatican pour me procurer un livre souvenir. Métro Ottaviano calorifié, sentant la sueur des gladiateurs.

Départ vers Siena, ville du Moyen Âge, rivale de Firenze. Plus belle encore, sous ses ciels d'automne. Engueulade à coups de *fanculo* avec un gros et lâche chauffeur de taxi, étendu derrière son volant, portière ouverte, et qui refusait de me ramener à la gare, parce qu'il n'en avait pas le droit, disait-il, n'étant pas de cette localité. Plaisirs quasi gastronomiques que de participer à ces échanges verbaux, pur style italien! *Fanculo!*

Ruelles étroites de la ville où marcha Catherine au XIV^e siècle, église Saint-Dominique. Avant de ramener les papes d'Avignon à Rome, Catherine appelée à la sainteté y avait eu de terribles épreuves mystiques, accompagnées de jeûne et de lévitation. Très italien tout cela.

Pise, Empori et Firenze, traversées en coup de vent pour échouer au self service de Bologne. Pour un bras l'on peut se sustenter l'estomac parce qu'il reste un bon trois heures pour débarquer à Vérone. Pas de chance de trouver une pension dans la vieille partie de Vérone. On affiche complet partout. Sac à dos trop lourd. Vers 23 h 45, je hèle un taxi qui me ramènera à la gare. Le temps de me faire engueuler un brin (je n'ai plus assez de lire), et je repars sur le chemin à lisses, direction Innsbruck. En pleine nuit, tout fermé. Relance vers la Suisse.

Puis Mulhouse. Hôtel tenu par un Indien qui regimbe à chauffer son shack d'hôtel et qui a peur de ne pas être payé. Après des pourparlers sur un ton neutre, je lui laisse un billet de 50 \$CAD, disant que j'irai faire le change demain à Bâle, car je viens de rater le changeur de Mulhouse, qui cadénassait son

repaire juste comme j'allais y mettre le nez. Le changeur était tout sourire.

– Enfin, la fin de semaine, conclut-il entre deux sifflotements et de grands bruits de clef victorieux, frink frink, comme le maître de salle du *Petit Chose*.

Le dimanche, en France, on coupe de moitié la fréquence des trains, du moins en octobre. Je l'apprendrai, ce jour-là, en faisant plus de gare que de train.

Courte visite au Liechtenstein, principauté hors du temps, calée au creux de joyeuses montagnes entre Suisse et Autriche. Calme et tranquillité. Vaduz: ville d'âge d'or.

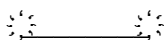
Retour en TGV Dijon-Paris, sans réservation. Un contrôleur à casquette, la frime de Bourvil, en profite pour me coller 80 FF de taxe dissuasive; j'avais prévu de m'en tirer avec un simple avertissement, en jouant avec mes origines. Complice, un Français, mal assis sur le strapontin, m'avait donné ce tuyau. Tout à fait inutile! Le contrôleur en frémissait du stylo et du chef d'avoir enfin pincé un mec en infraction. À mon complice, qui n'en revenait pas d'un tel légalisme, je déclarai que la prochaine fois je me munirais de billets du Zaïre pour lui verser son amende honorable. Car n'ayant plus assez de francs, je lui avais déclaré posséder un vague billet de 20 \$ qu'il s'empressa d'accepter. Je pense que dans son état de légitime défense, il aurait accepté des billets de Canadian Tire.

Décevant Paris, hôtel Trinité, Galeries Lafayette, métro, sac à dos qui me scie les reins. Départ, tôt le lendemain pour Le Mans.

Repos de trois jours, intercalé de visites à Niort (Deux-Sèvres) et en Bretagne, Saint-Brieuc et Brest, où j'entendis un coup de tonnerre (vrai!) en sortant de Chez Mister Jones, numismate de fin de semaine et concierge dans une école.

Port de Brest avec ses tours; île en face, où l'on enferma des Espagnols porteurs d'épidémie, il y a des siècles.

Rouen, Amiens et Saint-Omer. Aujourd'hui on appelle cette région le Pas-de-Calais ou la Flandre française. Jolie petite ville du nord qui a gardé plusieurs de ses vieux édifices, malgré les ravages répétés des guerres. Entretien avec la vendeuse de chez Larousse, où je tombai sur deux gentils petits livres traitant de la poterie (faïence) de Saint-Omer et des sculptures et ornements de quelques édifices. *Histoire de Saint-Omer*, trop chère.



Delhi, 10 novembre 1990. La plus belle partie de mon voyage en Inde, je pense, ce fut quand je le préparais, à la Bibliothèque de Montréal, photocopiant des cartes et des plans de villes, consultant des listes d'hôtels...

Je suis arrivé ici le 9 novembre à 6 h 10 exactement, par KLM, venant d'Amsterdam. Voyage sans problèmes qui dura 7½ heures. Par rapport au Québec, je suis maintenant en avance d'une dizaine d'heures. Ainsi, supposons qu'une journée vient de commencer ici, disons 2 h a.m., eh bien il est à L'Assomption 16 h de l'après-midi (la veille).

Quand j'étais en Europe, ma femme, je te suivais souvent en pensée. Je t'entendais partir pour l'école vers 7 h; je t'imaginais à tes cours de 17 h; les vendredis soir, je te voyais devant la télé. Ici, je ne suis pas encore habitué à cette énorme différence d'heures; il me faut calculer en regardant la montre.

J'aurai vu bien des pays, amassé une folie de billets de banque et de pièces de monnaie, acheté beaucoup de livres, mais l'être le plus précieux – je m'en rends compte ici, si loin – c'est toi, ma femme, que j'aimerais tellement voir à mes côtés pour partager les 2½ jours d'épreuves qu'il me reste à subir encore en ce pays.

Voyons un peu comment ça se brasse. D'abord, descendant de l'avion, attente d'une bonne heure aux guichets de

l'immigration. Tu te dis que tu es en Inde et que le temps n'a presque plus de valeur. Complications avec ceux qui me précèdent. Des Indiens, pauvres ignorants, sachant à peine écrire, ont fait des erreurs en remplissant la carte de contrôle où l'on demande un tas de renseignements trop difficiles pour eux. Exemple: le numéro du vol qu'ils ont pris. Enfin, c'est mon tour. Pas si simple pour moi non plus. Mon visa, obtenu d'Ottawa, avait pour mention: TV, ce qui signifie non pas télévision mais «Tourist Visa». Distrait, l'employé du Haut-Commissariat de l'Inde à Ottawa avait oublié d'y ajouter un numéro. Le contrôleur ne savait plus trop quoi faire avec ça. Il écrit alors dans mon passeport que je dois me présenter à l'Office d'immigration des étrangers à Delhi, la FRRO ou quelque chose de semblable. Je lui demande l'adresse de ce machin. Tout ce que j'obtiens, c'est que cet office est situé à côté d'un autre qui s'occupe des taxes. Je pars avec une foule de préoccupations en tête, dont la plus tenace: trouverai-je cet office?

Au cours du vol, j'avais eu comme voisin un Indien, homme d'affaires, qui m'avait offert de me conduire au centre-ville (à 18 km), car quelqu'un l'attendait à son arrivée. Pour le contrôle des passeports, il avait pris une rangée réservée aux citoyens indiens, ce qui lui permit de passer avant moi. Toujours est-il que je n'ai plus jamais revu l'énergumène, une fois passé tous les contrôles.

Je changeai 50 \$US en roupies (50 x 18) et je m'achetai un billet pour l'autobus qui s'ébranlait vers le centre-ville, c'est-à-dire Connaught Place.

Tu aurais dû voir l'engin. Style vénézuélien, mais en pire; prix du billet, 15 roupies, soit moins de 1 \$. Pour faire 18 km, ce n'est pas vraiment cher.

J'avais rencontré un Indien au cours de mes déplacements en Europe, dans le train entre Copenhague et l'Allemagne. Un Indien riche, représentant en mouches artificielles pour la pêche à la truite et au saumon. Il décrochait ici et là de petits contrats de vente de mouches pour 10 000 \$ ou 20 000 \$. Il m'avait rassuré

pour ce qui est de la malaria. Aucun besoin de prendre quoi que ce soit en cette période de l'année, m'avait-il dit. Il n'y a pas de malaria en novembre à Delhi. Je le crus et n'essayai même pas de me procurer les remèdes à Amsterdam. Or, aussitôt assis dans mon autobus de luxe à Delhi, je vois un insecte semblable à un beau maringouin qui se bute le museau en volant dans une vitre sale. Horreur et damnation. Autre sujet d'angoisse? Je m'informerai à plusieurs reprises à ce sujet. Et de fait il n'y a vraiment rien à craindre. Tous sont unanimes: pas de malaria!

Outre ces peurs, il y a la nourriture. Je me lançai donc en descendant de l'autobus à la recherche d'une piaule. J'avais des noms d'hôtels et des adresses. Je demandai à un conducteur de rickshaw de me déposer devant l'Ashok Yatri Niwas Hotel, en lui montrant comment ça s'écrivait, car il ne comprenait rien à ma prononciation de l'hindoustani. Juste à prononcer Ashok Yatri Niwas, sans avaler ses dents, mériterait bien une nuit gratuite.

En partant, un de ses amis demande au lambrettiste où il va. Il lui répond en disant le nom de l'hôtel. L'autre dit alors qu'il n'y a plus de places. J'ordonne à mon chauffeur de continuer, précisant que c'est vraiment là que je veux aller, nulle part ailleurs. Il démarre donc. J'ai bien fait de réagir de cette façon: l'intervention de l'ami n'était qu'un piège.

En arrivant au Ashok Yatri Niwas (où je suis déjà depuis 32 heures maintenant), je n'avais qu'une envie: me reposer. Car je n'avais pas fermé l'œil lors du vol Amsterdam-Delhi. J'obtins la chambre 510, au 5^e étage. L'hôtel compte 18 étages. De l'extérieur c'est un gratte-ciel de briques maldives. À l'intérieur, c'est la petite misère. Ma chambre est sur béton, murs et plafond; plancher aussi. Au plafond blanc, la peinture s'écaille et tombe par terre quand l'énorme ventilateur tourne. Murs blancs devenus *drab* dans le haut, jaunes dans le bas; plancher rouge foncé. J'ai cependant salle de bains avec douche et toilette. Fuites d'eau généralisées dans tout le building, ce qui produit

une humidité, bienvenue toutefois, car le chauffage européen m'avait soudé les deux narines depuis une quinzaine. Pas d'insectes ici, mais beaucoup de poussière qu'on balaie à la vavite (avec un balai du Moyen Âge), ou plutôt qu'on repousse dans les corridors où sont aménagés de petits garde-poussière. La belle affaire! J'avais lu ça dans un roman de Bruchner, je ne le croyais pas.

Je suis finalement à environ 2 km du centre-ville. Y suis allé une dizaine de fois déjà, toujours avec le même moyen de transport (rickshaw), mais je serais bien embêté de m'y rendre à pied par moi-même. La ville est une agglomération de carrefours, sans aucun nom de rue nulle part. Tu te perds là-dedans et tu sèches sur pieds. La probabilité d'une telle éventualité est cependant nulle: tu as toujours un serviteur charitable qui s'offre à répondre à toutes tes questions, avant même que tu aies ouvert la bouche, ils sont très fiables et tu peux heureusement leur faire confiance, jusqu'à un certain point. Le contraire serait catastrophique. Le difficile dans tout ça, c'est lorsque la moto arrête à un feu de circulation. Là, c'est la ruée des enfants, surtout des petites filles aux bras sales tendus vers toi. Que dis-je tendus? Elles s'accrochent à ton pantalon, te frottant les tibias avec une insistance gênante, débitant une litanie incompréhensible, la tête inclinée jusqu'au plancher de la Lambretta. Petites quêteuses demandant des roupies. La première fois que ce phénomène m'est tombé dessus, j'ai craqué. Quand j'y repense, les larmes m'en viennent encore aux yeux chaque fois. J'évite presque de sortir maintenant, pour ne plus avoir à supporter ce supplice.

Hier soir, je me suis attablé au restaurant de l'hôtel, le Coconut Grove, commandai une soupe et un mets composé de légumes et de riz. La soupe était piquante à m'arracher le gosier. Les légumes de même qualité. Je picochai un peu dans l'une et dans l'autre et demandai qu'on m'apporte une autre nourriture moins épicée. Je tombai sur un vague brouet de légumes fades.

Heureusement le riz blanc m'a soutenu le moral. J'ai acheté quatre bouteilles d'eau, comme on faisait au Venezuela.

Je ne m'endormis que vers 21 h en laissant une petite lumière allumée dans une sorte de niche aménagée dans le mur gauche de ma chambre et le ventilateur tournant à plein régime, pour étouffer le bruit strident des klaxons.

Durant la journée du 9, je m'étais lancé au bazar souterrain pour y faire quelques achats. Je t'ai trouvé deux châles, comme il y en a des milliers en vente chez nous; j'ai acheté aussi plusieurs petits coffres du Cachemire, comme ceux que tu m'avais montrés rue Saint-Laurent. Le tout, pour quelques dollars seulement.

En circulant un peu partout au centre-ville, je pense tout à coup à réserver un billet de train pour Vârânasî (Bénarès). Car c'est de cette ville que je dois partir le 19 novembre. Au bureau où l'on vend les billets de train, la foule est compacte. Une trentaine de guichets ne réussissent pas à fournir une clientèle imposante. Avec pourboire substantiel, la valeur de 80 cents environ, je réussis, en un petit quart d'heure, à me procurer pour 325 roupies une place de première classe pour Vârânasî le 17 novembre. En revenant vers mon hôtel, je croise un bureau de la Royal Nepal Airlines. Je demande à mon chauffeur de rickshaw de me laisser là. J'achète alors un aller simple pour Kâtmândú le 13 novembre, départ de Delhi (142 \$US). Heureusement, je m'étais muni d'une bonne quantité de billets verts à Amsterdam avant le départ. Que vais-je faire maintenant de mon billet de train, d'une valeur d'un peu moins de 20 \$? Je retourne au bureau des chemins de fer et obtiens une annulation et un remboursement. Le hasard m'a favorisé. Plutôt que d'attendre comme tout le monde – certains étaient là depuis trois heures à attendre – un gentil Indien m'offre son numéro (que l'on prend à l'entrée). Il n'en a plus besoin, ayant, dit-il, obtenu ce qu'il veut par un même stratagème auprès de quelqu'un d'autre.

Y a-t-il des touristes ici? J'en ai rencontré quelques-uns à mon hôtel, mais ils sont relativement rares. Le Ashok Yatri Ni-

was – qui me coûte 10 \$ par jour – est surtout peuplé d’Indiens. Et il doit y avoir environ 600 chambres dans cette bétonnière.

En ce pays les formalités sont longues et compliquées. L’enregistrement à l’hôtel aux heures d’affluence (entre 9 h et midi) peut prendre une heure ou deux. On te demande une quantité folle de renseignements. Même pour acheter des aspirines, tu dois avoir une facture dûment remplie par le pharmacien; tu te présentes à une caisse avec cette facture, en quatre copies, tu paies et tu retournes chercher ta marchandise.

J’ai oublié de te dire comment s’était résolu mon problème de visa. Ce fut une de mes premières démarches après le dépôt de ma valise sur le plancher de ma chambre 510. Encore une fois la course à travers le centre-ville. On me déposa devant un édifice aux couleurs imprécises: là encore plusieurs étrangers sont sur place. Je présente mon passeport en expliquant ce dont il s’agit. On m’indique un guichet quelconque où travaille un fonctionnaire qui croit saisir le problème. Le tout est enfin réglé plus rapidement que je ne le prévoyais. Signature d’un personnage officiel dans mon passeport même. Et l’on me dit que je pourrai quitter le pays sans problème. Je n’ai pas d’autre choix que de les croire sur parole.

Au déjeuner, ce matin, je me présente un peu à reculons au Coconut Grove: menu indien seulement. Je commande une crêpe farcie je ne sais trop de quoi. J’ai cru reconnaître des tomates et des légumes, mais n’en suis pas certain. Quelques bouchées m’ont vite convaincu d’abandonner la suite à de plus malins.

Après déjeuner, je repars aussitôt, avec deux chemises et un pantalon pour le nettoyage. Un lambrettiste me dépose devant l’établissement d’un maître nettoyeur. On m’assure que mes vêtements me reviendront à l’hôtel même, sans que j’aie besoin de lever le petit doigt. Et le jour même. Puis c’est la course vers le bureau de poste d’où j’envoie quelques cartes postales. En revenant, je me sens faible et fiévreux. Est-ce la malaria? Je me

couche un peu, mais cela empire. C'est mon satané déjeuner, j'en suis sûr. Je repars aussi vite pour me procurer au moins des aspirines dans une pharmacie, car celles que j'avais apportées m'avaient été subtilisées à Stockholm avec ma trousse de toilette. Où trouver une aspirine en pareil bled? Je n'avais vu nulle part l'ombre d'une annonce de pharmacie. Mon chauffeur, gentil malgré tout – je l'avais savonné rugueusement quand il m'avait proposé encore les mêmes ritournelles de *change money* ou de *What country you from?* – m'a déposé finalement devant la pharmacie centrale de Delhi où je parviens à mettre la main sur une petite enveloppe contenant une douzaine de comprimés. Denrée rare, dit-on.

Phénomène étrange: le seul fait de revenir à l'hôtel avec mes comprimés miracle en main, avant même d'en avoir avalé un, me fait sentir mieux. On appelle ça des maladies imaginaires, je pense. J'en ingurgite un cependant, me couche en pensant que le supplice prendra bien fin un jour. Les malaises ont disparu et je me sens parfaitement bien maintenant.

Je suis redescendu tout à l'heure pour m'enquérir de l'existence de restaurants où l'on peut avaler de l'American Food. J'ai en main deux noms de restaurant fournis par une sorte de gardien de l'hôtel. J'espère que la panacée produira d'heureux effets: je me sens déjà un appétit vorace. Mais si, en ces endroits, la bouffe y est encore impossible, je me dis que j'ai de petites réserves de graisse pour endurer encore les quelque 65 heures qu'il me reste à passer en ce pays.

On offre des tours à Agra pour aussi peu que 20 \$, aller-retour la même journée en autobus climatisé, pour visiter le Taj Mahal et être assailli encore par la meute des mains tendues ou des artifices de toutes sortes qu'on m'offrira? Je n'en ai plus même le goût.

J'ai remarqué ce soir que le Ashok Yatri Niwas est situé en face du local du Parti communiste marxiste de Delhi. Cela

n'augure rien pour l'avenir du pays, si le marxisme s'installe ici en plus.

Devant l'hôtel, des arbres imposants où nichent de petits oiseaux à longue queue qui lancent des cris stridents en se posant dans la façade. D'autres, plus corpulents, écoutent ce concert, immobiles, et qui ont l'aspect de vautours. Attendent-ils, ces charognards, la mort omniprésente et quotidienne, pour s'emparer d'un corps sans souffle, à bout de misère, gisant sur le trottoir entre deux immondices?

Je suis allé chercher mes vêtements chez le nettoyeur. Le mot est bien choisi. Vu qu'à 16 h ils n'étaient pas revenus. Mais comment retrouver l'endroit? J'y étais allé en rickshaw ce matin. Heureusement que c'était tout près: au fond d'une ruelle de sable où quantité de draps étaient étendus à sécher sur des cordes. Après quelques enquêtes, je suivis un vieillard qui disait savoir où c'était. J'aboutis justement par hasard à la même ruelle, et je reconnus l'endroit, bien que le vieux ait voulu m'emmener ailleurs.

Une flopée de lavandières s'activaient encore à battre le linge en le lançant à bout de bras sur des étales de pierres où circulait une eau bleutée. Amoncellements de linge mouillé, de toutes les couleurs, partout. À travers ce fil d'Ariane, je parvins à repérer l'homme qui s'était emparé ce matin de mes deux chemises et du pantalon. Il me fit signe de le suivre et me conduisit chez sa mère qui m'accueillit avec mes vêtements du matin sur les bras et un grand sourire. Il faut bien dire que je lui avais laissé ce matin des guenilles crassues à la corde. Eh bien, j'ai récupéré des habits impeccables, magiquement immaculés, finement repassés, comme sortis de chez Dior. Je les porterais fièrement pour donner une conférence au Taj Mahal. Tout cet ouvrage pour 12 roupies; je lui en ai donné 15. Total: 80 cents.

Assis dans le hall de l'hôtel parmi Indiens et touristes qui attendent là que... la terre continue de tourner, un Indien barbu m'aborde en me demandant comment on appelle une mous-

tache et une barbe (au menton seulement). Il parlait un mélange de français et d'anglais, comme s'il avait déjà vécu à Toronto. Je n'avais en tête que le mot *pinch* qu'on disait dans mon enfance. Il s'agit pourtant d'un bouc.

À mes côtés, une femme, européenne, de 40 ans et plus, prit part à la conversation. Quand l'Indien, qui me donna aussi des renseignements sur le Népal, s'en alla, ma voisine continua à me parler de l'Inde. C'était une infirmière française qui vivait ici depuis douze ans. Qui construit écoles et abris (taudis) pour loger les pauvres gens. Elle a parcouru le pays, surtout le nord. Elle me raconta que l'an dernier, juste derrière sa maison, c'était la guerre entre Indiens et Musulmans. Bilan: 400 morts (chiffre arrondi). Des Musulmans furent traînés, morts ou vifs, jusqu'au Gange où on les coupait en morceaux à coups de machette et de hache, avant de les jeter à l'eau. Le couvre-feu fut en vigueur un certain temps. Mais des misérables, peu habitués à respecter de si sévères consignes, étaient tués la nuit, parce qu'ils n'avaient aucun moyen de connaître l'heure et qu'ils sortaient dans les rues.

Cette infirmière venue de France, vêtue à l'indienne, qui portait aux chevilles deux bandages, me dit comme ça qu'elle allait passer un test de lèpre. «Des plaies qui ne guérissent pas», m'avoua-t-elle... Le mal du pays nouveau est donc entré en elle par tous les pores. Quelqu'un qu'elle attendait est venu la chercher. Lui ayant avoué que j'avais bien besoin de parler en français à quelqu'un, je lui ai laissé mon nom et numéro de chambre. En partant, elle me salua comme on fait ici, les mains jointes et la tête inclinée. Elle avait dit, en cours de conversation, qu'après tout l'Indien n'était pas si fiable, que plusieurs promettaient certaines choses qu'ils remettaient sans cesse. Pour rire, je lui demandai alors si elle avait l'intention de me revoir «à l'indienne». Elle me répondit que non, et qu'elle serait là demain.

Une autre conversation avec un voisin – qui a pris la place de l'infirmière – indien, celui-là, employé du gouvernement, m'a

permis de découvrir que nous étions à deux pas d'un hôtel Méridien. Il m'y accompagna, fier de me montrer où était cet hôtel.

Je suis maintenant assis moelleusement au Buffet Pierre. Le serveur, qui parle français, vient de m'apporter petits pains «français» badigeonnés de grains de sésame, une platée de noisettes de beurre. J'ai opté, en voyant le menu, pour une entrée d'asperges et champignons aux herbes. Et comme plat principal: poulet à l'estragon. Garanti sans aucune épice indienne. Mes jeans parsemés de taches des petites mains quêtuses détonnent en ce lieu tapissé, où d'une table à l'autre les conversations huppées se croisent du français à l'anglais. Bien climatisé, avec fauteuils rouges, chandelles sur les tables, le Buffet Pierre me ferait croire que je suis à New York ou au Koweït, avant l'invasion. La misère n'existe plus. Ou on l'oublie facilement en pareil lieu. Mon repas, payé Visa, me coûtera environ 250 roupies (14 \$). De tels flonflons, avec joueur de guitare chantant Yesterday, se paient dix fois le prix ailleurs. Ici, faut croire que même le luxe est vendu à vil prix. Ce Méridien huppé est toutefois vulnérable, malgré ses apparences. En cas de révolution populaire, ce serait la première forteresse à tomber sous l'envahisseur; et les poulécheurs de babines à la française seraient allégrement décapités ou transformés en chair à pâtés.

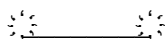
11 novembre. Midi. Ce matin, dimanche, après une nuit de sommeil entrecoupé de sursauts et de veille, je constate que mon ventilateur au plafond vient de rendre l'âme. Le feu sortait par à-coups du moteur que je m'empressai d'éteindre avant que l'appareil foute le feu à l'hôtel. Vite j'ai pris la décision de sortir de cette planque. À 7 h 30, je passais au check out; on me remettait les deux jours payés d'avance et, valise en main, sac en bandoulière, je partis pour l'hôtel voisin, le fameux Méridien, où l'on m'annonça qu'il n'y avait pas de places. Heureusement, hier, en me rendant à la pharmacie, j'avais remarqué un hôtel appelé York, tout près, acceptant Visa, etc. J'étais monté m'enquérir du prix, et c'était le double ou environ de la chambre que j'avais

louée. Je hélai un rickshaw et lui dis de me conduire à l'hôtel York où j'arrivai à 8 h. À 8 h 30, j'étais couché dans une belle chambre tranquille, climatisée, sans bruit. Je viens tout juste de me réveiller pour un peu de boustifaille.

À côté du bazar souterrain, j'avisai un restaurant, le Gaylord, où je viens d'entrer pour continuer d'écrire un peu en mangeant. La nourriture semble comestible ici, contrairement à ce que l'on sert partout, qui ressemble davantage à de la pâtée pour coyotes.

Je devais revoir aujourd'hui ou demain l'infirmière française qui m'avait promis une petite visite de courtoisie. Je la manquai. Dommage. Elle s'était tellement intégrée au pays, je pense, qu'elle s'en est donné la lèpre.

Parti de Séoul le 19 novembre vers 21 h, j'arrive à Vancouver le 19 à 13 h, après avoir traversé la ligne de changement de date. Arrivée à Montréal à 23 h le 19, après 22 heures de vol.



Singapour, mars 1991. Depuis l'âge de sept ans, je rêvais de parcourir le monde, d'aller à la guerre, comme mon cousin Omer, de camper en pleine jungle au milieu des gorilles, de monter sur les plus hautes montagnes et de traverser les lacs en canot. Je partis un jour au bout de mon chemin, au-dessus des nuages.

Trente-sept décollages depuis l'année 1990.

En trente ans, j'avais sillonné le Mexique du nord au sud, m'arrêtant à toutes les pyramides, traversé l'Amérique centrale, une partie de l'Amérique du sud; dormi sur le toit du monde à Kâtmândú, avec les reflets blancs de l'Himalaya au petit matin d'automne; écumé toutes les capitales d'Europe; rasé de faire du tapis volant à Istanbul; traversé le Maghreb, sans eau, de Tanger à Tunis (me suis désaltéré de mirages); gravi l'Acropole un matin

de juillet à huit heures, avant la cohue des touristes; monté sur le Corcovado avec des touristes russes; trinqué avec un Yéti dans un bistrot d'Helsinki; déposé un iris sur le tombeau de Frédéric au Père Lachaise; dormi dans les marécages de Jakarta sous un orage tropical; rêvé de danser au clair de lune avec les tigres du Bengale.

Rendu à Singapour, à peine fatigué, je m'assis sur un banc dans un parc. C'était la nuit. L'éclairage de la ville m'offrait un décor fabuleux. C'est alors que toute mon enfance m'est revenue. Si j'avais couru le monde, parcouru ces milliers de kilomètres, c'était pour arriver au rendez-vous qu'elle m'avait fixé.

Au début du siècle dernier, dans Lanaudière, l'église de Sainte-Élisabeth, en construction, présentait un squelette de poutres, de colombages, de lambourdes à ciel ouvert. Jean-Baptiste Lambert passant par là, ce jour-là, s'arrêta pour jeter un coup d'œil aux travaux qui allaient bon train. Il avait emmené son jeune fils Alexis, mon arrière-grand-père. Sur le chantier, Jean-Baptiste se mit à parler avec un groupe d'ouvriers, quand on remarqua tout à coup la disparition d'Alexis. En levant la tête vers ce qui plus tard serait le plafond de l'église, il reconnut avec horreur son fils qui avait grimpé sur une poutre maîtresse et qui se baladait en sautillant dans les hauteurs, aussi à l'aise que s'il eût été sur la terre ferme. La distance de la poutre au sol devait bien être d'une trentaine de pieds.

– Ne crie pas surtout! dit un charpentier à Jean-Baptiste.

En effet, un seul appel de détresse aurait peut-être suffi pour précipiter le jeune au sol, qui se serait tué inévitablement en tombant. Au lieu de cela, en un rien de temps, quelqu'un du groupe escalada l'échafaudage prudemment et cueillit mon bisai-eul dans ses bras au bout de la poutre.

Quand on racontait cet événement dans la famille, toujours avec des trémolos dans la voix, on ajoutait que la mort d'Alexis ce jour-là aurait du même coup enlevé la vie à nous tous qui étions ses descendants. Et, parfois, dans les moments de déses-

spoir, un peu pour rire, l'un de nous allait jusqu'à souhaiter la chute d'Alexis dans le vide pour que, privés de vie, nous soyons en même temps exempts de malheurs.

Tout ce monde invisible qui nous entoure, je m'en suis fait une première idée à genoux à côté de mon lit, devant un tableau des saints Martyrs canadiens à qui je demandais la fin de la guerre. Ma mère m'expliquait, en montrant le tableau, qu'ils étaient au ciel maintenant, puisqu'ils étaient morts sous la fêrule des Iroquois, et qu'ils pouvaient exaucer les demandes, surtout celles qui provenaient des enfants. Ils n'avaient pas du tout l'air malheureux, il est vrai, avec leurs mains jointes et leur regard tourné vers le haut. Chabanel, Jean de la Lande, Brébeuf, Jogues, ma mère me les nommait tous. Certains jésuites à la barbe en pointe, comme au sortir du coiffeur, gardaient un air malin derrière leur auréole. Aussi me plaisait davantage le petit Sauvage à plume qui installait un collier de fers chauffés à blanc autour du cou de sa victime.

Je retrouvai ces sombres héros lors de mes premières leçons d'histoire du Canada, en ouvrant le livre des C.S.V. Ma mère avait le don de me raconter le massacre de Lachine comme si elle y avait assisté. Dans mon innocence, je la trouvais chanceuse d'avoir échappé par miracle au tomahawk meurtrier. Les leçons de géographie relevaient de la magie.

– La terre flotte dans l'espace comme une bulle de savon flotte dans l'air, répétait ma mère, le matin, en allant du poêle à la table avec le livre dans les mains.

Je trouvais à la fois idiot et sublime qu'une boule si pesante parvienne à flotter comme ça à la dérive dans l'air.

– Le soleil est un million trois cent mille fois plus gros que la terre, ajoutait ma mère, livre en main, en faisant rôti des œufs.

Là, mon imagination en avait sa claque, mais j'étais d'accord. Un si gros chiffre me rassurait: le soleil avait raison d'exiger d'être tellement plus gros!

L'école n° 9 était à deux pas de chez nous. Bâtissee carrée recouverte de tôle bosselée, avec un toit à quatre angles et un clocheton au centre. De notre maison, je pouvais voir la maîtresse aller et venir dans ses appartements, de la cuisine à la chambre. De l'autre côté, c'était la classe avec une fournaise à long tuyau qui entourait le plafond de sa masse noire, luisante et chaude. Derrière, attenant à la classe, un hangar à bois et, plus loin encore, deux longs corridors qui aboutissaient aux chiottes, un côté pour les garçons, l'autre pour les filles. Autour de l'école on avait érigé une clôture qui commençait à montrer de la fatigue, mais la cour s'emplissait de hurlements et de cris à intervalles réguliers, l'avant-midi, l'après-midi.

J'ai commencé mes études à l'école n° 9 en janvier 1948. Ma mère m'y avait préparé comme pour aller à la guerre. Armé du petit catéchisme que je savais par cœur de A à Z, des 26 lettres de l'alphabet, de plusieurs chiffres que je défilais comme un chapelet de 1 à 100 en manquant m'étouffer; chaussé de grosses bottes, habillé de culottes piquantes comme du papier émeri, faites pour affronter les pires froids de Sibérie, la tête enveloppée d'un nuage de laine, ma mère me poussa dans la tourmente en disant:

– Marche donc!

Dehors la tempête faisait rage avec des vents qui auraient pu m'emporter, si je n'avais pas été si lourdement équipé. Je franchis rapidement les cinquante mètres qui me séparaient de l'école et j'aboutis à la porte d'entrée des élèves, à l'arrière, par le hangar.

Ma première maîtresse, Lucie, avait une belle coiffure bouclée et un sourire accueillant. Je l'aimai tout de suite. Ses blouses blanches ornées de fins rubans bleus qui lui passaient autour du cou comme une courte cravate à l'abandon, lui donnaient un air de petite fille qui me plaisait. Avec elle je réussis brillamment ma première année et je pris plaisir à l'étude. Sur les murs de la classe j'aimais rêver avec les gigantesques cartes de géographie.

L'une d'elles, entre autres, m'attirait particulièrement, quand la maîtresse expliquait aux plus vieux les provinces du Canada coloriées de diverses teintes: la forme du Manitoba et des autres provinces de l'Ouest me faisait l'effet d'un gâteau partagé en rectangles ou en trapèzes qu'on allait plus tard déguster ensemble après la classe. Je me disais qu'un jour je partirais et j'irais voir s'il y avait du monde qui vivait enfermé dans ces figures géométriques.

En août, quand venait le temps du battage de l'avoine, chez mon oncle Tidège, c'était tout un cérémonial. Ceux qui étaient de corvée se levaient tôt, presque avec le soleil. Rendus près de la grange, nous voyions déjà mon oncle autour de son moteur à explosions, qu'il appelait *engin*, huilant une bielle ici, serrant un boulon là, et, avec des efforts qui lui faisaient sortir la langue de travers, il empoignait une manivelle et faisait plusieurs tours pour démarrer l'engin. Après bien des essais, le moteur se mettait en marche en un vacarme infernal, crachant une fumée bleutée, entraînant une roue d'erre qui disparaissait presque, tellement elle tournait vite. L'engin actionnait une batteuse qui claquait de toutes ses dents au bout d'une longue courroie.

Mon père était habituellement chargé de nourrir la batteuse: d'un mouvement de va-et-vient des bras, il y enfournait les quintaux d'avoine débarrassés de leur corde lieuse. Juché sur une plateforme, la casquette à la hauteur du toit de la grange, il avait ainsi une fonction qui lui donnait de l'importance. Mon oncle, lui, accélérant sa claudication, veillait au grain, comme on dit, inspectait les travaux de chacun, donnait des ordres à l'un et à l'autre en poussant des cris de mort pour enterrer le cliquetis de la batteuse et les pofpof de l'engin.

Parfois, mon oncle, excédé, lançait un WWAAAOOOooo énorme qui figeait tout le monde sur place, à se demander si un jeune ne venait pas de passer dans l'engrenage de la machine.

– Pas si vite, le crible ne fournit pas, glapissait la figure de Tidège, apparue soudain entre deux sacs de jute, les yeux agran-

dis en catastrophe derrière ses lunettes, une sueur noircie au bout du nez.

À mesure que la journée avançait, la paille, séparée du grain, s'entassait sur le fenil à grandes fourchées, tandis que le grain, dépouillé de la balle, allait gonfler des sacs de jute qui s'alignaient dans la batterie.

Vers la fin de la journée, on sortait de l'épreuve à demi sourds, avec des cernes noirs autour des yeux, des sueurs plein la chemise et les vêtements aussi encrassés que si on avait passé un mois au centre-ville de Bangkok.

C'était un après-midi d'été. Comme je le faisais souvent, j'étais parti à bicyclette porter des oeufs à mon oncle Tidège. En arrivant à la maison de brique où il avait emménagé après l'encan de sa ferme, je fus surpris de voir ma tante Déa venir à ma rencontre en disant qu'il n'aurait pas besoin d'oeufs aujourd'hui, que je devais m'en aller sans entrer dans la maison.

– Ton oncle est à l'agonie, me confia-t-elle d'un air mystérieux, en faisant un geste de la main qui était sans appel.

Je m'en allai donc. Mais j'emportai dans ma tête des bruits d'oraison murmurée, l'image d'une pleine cuisine de monde à genoux; et surtout la certitude d'avoir vu le grand Faucheur passer en riant au-dessus de la maison de brique, emportant mon oncle avec lui à jamais. Comment pourrais-je jamais oublier les petites lunettes de mon oncle Tidège, mon parrain qui m'avait donné dix cents une fois, à mon anniversaire; sa figure ronde avec sa couette rebelle qui lui barrait le crâne d'est en ouest, sa grosse moustache blanche, son chapeau de paille rejeté en arrière? On ne l'entendrait plus jamais disputer son cheval, coupable de tous les crimes, ou crier comme un forcené après une de ses vaches. Il ne tuerait plus les corneilles avec son vieux douze rouillé, l'épaule appuyée sur la grange pour ne pas tomber quand le coup partirait. Surtout l'entendre ponctuer ses phrases de «j'te réponds» ou de «sans zémite». C'était fini tout cela. Une page venait d'être tournée, emportée à jamais. Fini le temps où il

nous emmenait aux framboises en emplissant sa voiture de petits mort-nés turbulents; finis les coups de bottine sur le plancher, le 1^{er} janvier.

– Tu dors, Anna, réveille-toi, c'est le jour de l'An! Anna, sa femme, faisait un soubresaut ou deux, puis se rendormait derechef en maugréant. La narcolepsie qui la précipitait dans les bras de Morphée était, disait-elle, un reliquat de la grippe espagnole.

Après que Tidège eut déniché Anna Forget, sa dulcinée, dans le rang Saint-Pierre, il emmena un jour son frère Josaphat en visite chez les Forget. Automne 1913. Le mariage était prévu pour le mois de janvier suivant. Il y avait là Anna et Bertha. Deux sœurs; deux femmes complètement différentes. Bertha, toujours à son aise, fut aux petits soins avec ses deux invités, tint la conversation du début à la fin, la jambe croisée comme une dame du monde. Pendant ce temps, Anna, sa future, restait figée dans le coin de la causeuse et fixait le plancher du salon.

– Pis, qu'est-ce que t'en penses? demanda Tidège à son frère, aussitôt qu'ils furent dans la voiture sur le chemin du retour.

Un peu gêné de dire la vérité, Josaphat vanta les qualités de Bertha et finit par avouer qu'il n'avait pas trouvé Anna trop jasante.

– Elle parlera bien assez vite! coupa Tidège avec son ton habituel.

Tidège était né aux États. Grand-père Moïse et grand-mère Caroline, mariés en janvier 1885, avaient en effet gagné North-bridge (Massachusetts) au printemps suivant. C'était sur la fin de la période migratoire des francophones aux États. Après avoir fait son testament, Caroline monta dans le train, enceinte déjà de son premier enfant, Marie-Anna, qui mourra de la diphtérie quelques mois après sa naissance. Le deuxième enfant sera baptisé du seul prénom de Joseph et sera appelé communément Tidège, d'après le nom de son parrain, Hildège Boucher. Aux États, ma grand-mère Caroline travailla dans un moulin de co-

ton, (*cotton mill*), d'abord à Linwood puis à Rockdale; ce dernier endroit désignait ce qu'on appelle maintenant Northbridge. Moïse, mon grand-père, incapable d'attacher les fils du tissage avec ses gros doigts, ne put se trouver rien d'autre à faire que couper du bois de chauffage. Après la naissance de Tidège, ils abandonnèrent le projet de faire fortune aux États, quittèrent leur *tenement* et revinrent au Québec où ils s'établirent d'abord à la Grande Ligne, avant de gagner le rang Sainte-Anne, à Saint-Norbert, au printemps de 1888.

Quand mon père nous emmenait faire la tournée des pièges à rats musqués tendus le long du ruisseau Beau-Bec, il nous montrait une vieille grange assise de guingois dans un champ. C'était là le seul vestige de la première terre de Moïse à son retour des États.

– Si on était allé à Chicago ou à Boston, j'en aurais trouvé du travail! se plaignait parfois Moïse, longtemps après qu'il fut de retour. Mais Northbridge était l'endroit choisi par la famille Boucher, qui y demeura longtemps.

La claudication de mon oncle Tidège avait commencé vers l'âge de trois ans, quand il avait souffert des écrouelles. Cette maladie le jeta par terre à se traîner sur le plancher; sa mère l'emmena à deux reprises à Sainte-Anne de Beupré où il recouvra, dit-on, la station debout, mais resta avec des protubérances kystiques dans le cou et un pied plus court que l'autre qui le fit boiter le reste de ses jours.

Au nord du village de Saint-Félix, le rang D'Autray descendait la côte chez Rondeau, virait à gauche pour monter vers les bulldozers Bonin, passait devant la maison de mon oncle, celle de Chérie, celle de monsieur Marion; là le rang se divisait en deux branches, comme un T. À gauche vivaient les Tessier, Dechatigny, la Bonnefemme Canada, Moïse Desrosiers, PDG des lacordaires, qui chantait en se dandinant dans les assemblées:

– Je bois de l'eau claire et c'est tout. Et qui riait comme un écureuil. Trrrrriittt.

Donat Émery, lui, faisait face au T; plus loin, à droite, c'était l'école n° 9, notre maison, celle des Pellerin, en retrait. Enfin, venaient Anna Dauphin, Félix Ducharme et le petit Nazaire; plus tard, une dernière maison, celle des Lefebvre.

L'hiver, tout ce beau monde se réunissait à tour de rôle chez l'un et chez l'autre pour des veillées. On y levait le coude allégrement et assez haut, on chantait les mêmes chansons à répondre d'une fois à l'autre, on dansait à perdre pied jusque tard dans la nuit.

Thanase soufflait avec son grand bec dans mon harmonica, avant d'entonner son *Petit Rikiki*. Donat Émery, après un demi-verre de whisky blanc, voyait apparaître des trous dans ses lunettes et chantait d'une voix éraillée: «Quand le diable est sorti de l'enfer.» C'était une longue histoire où le diable, revenu sur terre, s'emparait de tous et chacun, les mettait dans sa voiture, meuniers, juges, procureurs, coupables de tous les maux; seuls les cultivateurs échappaient à la main diabolique, parce qu'ils étaient honnêtes. Il nous défilait aussi la complainte du Bonhomme qui avait *sumé* son avoine «avec ce grand bras-là», qui avait mangé son avoine «avec cette grande gueule-là», etc.

Délia, sa sœur, une petite courte à grosses fesses, qui venait garder chez nous, quand ma mère était malade, et qui fredonnait tout bas son éternelle chanson commençant par:

– Sur cette tombe...

Cécile, qui se disait incapable de tolérer un dentier, et qui pourtant croquait des peanuts salées entre ses gencives comme si c'eût été des jujubes. Louis Pellerin, qui partait pour les chantiers en novembre avec un énorme pocheton sur le dos, retenu en avant par ce qu'il appelait un serre-tête. Carmela, une vieille, qui chantait l'histoire du Bonhomme qui, par un dimanche matin, s'était pris la verrue. Réjean, assis sur un banc, juste à la bonne place, d'où partaient les plateaux chargés de verres de bière, et qui en prenait un à chaque fois, se retrouvait bien appuyé au mur, à la fin de la soirée, blanc comme un drap.

Denis, âgé d'une dizaine d'années, était mené assez durement par son père qui trouvait qu'il n'en faisait jamais assez sur la ferme. Pourtant on voyait toujours le petit Denis marchant avec deux seaux remplis, un dans chaque main, si bien que Nazaire, son grand-père, disait de lui qu'il ne grandissait pas parce qu'il avait toujours un poids à porter au bout des bras. Un matin, Denis nous était arrivé à l'école avec une oreille décollée. Fier et menteur, il nous avait conté qu'il s'était cogné sur la grange. La vérité était que son père lui avait tiré l'oreille tellement fort qu'il en avait déchiré le pavillon. Maltraité à ce point, un jour on apprend que Denis a disparu.

Tout le monde se mit à le chercher après l'école. La noirceur vint, toujours pas de Denis. Un groupe s'organisa muni de lampes de poche et partit fouiller les environs au peigne fin. Sans succès. Or la Bonnefemme Canada était réputée pour ses dons de voyante. Quelqu'un laissa tomber son nom. On s'y rendit sur-le-champ. C'était une nuit noire d'automne, sans lune, remplie de bruits de feuilles tombées et poussées par des vents violents en rafales. La Bonnefemme Canada habitait une petite maison à toit plat, mal isolée des vents du nord, sans électricité. Elle vivait chez les Dechatigny, cachée en une pièce obscure qu'elle inondait d'ombres gigantesques en se déplaçant, un bougeoir à la main. On la vit venir, ce soir-là, après l'avoir attendue longtemps à geler dans la cuisine. C'était une toute petite vieille pointue avec un museau de fouine et des yeux brillants. Elle s'enroula dans un châle qui traînait sur un dossier de chaise, s'assit lentement derrière une table sur laquelle elle déposa son chandelier et un jeu de cartes. Vêtue d'une grande robe bleu foncé à pois, ses cheveux blancs enroulés en toque sur la nuque, de ses grands doigts secs veinés de bleu, elle se mit à étaler des cartes sur la table, après avoir demandé à l'un de nous de couper le paquet de la main gauche. Un vrai silence de mort envahit soudain la cuisine plongée dans la pénombre. Seul vivait le visage de la

Bonnefemme Canada, blanc de cire, la lèvre supérieure hérissée de poils follets, sous l'éclairage tremblotant de la chandelle.

Nous lui avions expliqué que, depuis déjà six heures, nous étions à la recherche du petit Denis. Comme si elle n'avait rien entendu, elle continua de jouer avec ses cartes, les brassait de ses longs doigts maigres, en étalait une série sur la table, observait les associations de figures, une dame avec un valet, le Diable cornu qui passait parfois, suivi de la Blanche. Tout à coup, mue par une révélation subite, elle leva ses yeux de belette, nous fit signe d'approcher et nous montra une carte qui disait que Denis avait rencontré un homme noir. Stupéfaits, nous nous regardions tous, cherchant à imaginer qui pouvait bien être cet inconnu. On lui demanda d'essayer de nous préciser l'endroit où pouvait se cacher Denis. Elle recommença ses stratagèmes, et parvint enfin à nous dire que Denis traversait la voie ferrée, au moment même où nous étions là dans sa cuisine.

Nous sortîmes du repaire de la Bonnefemme Canada pour nous mettre en route vers la voie ferrée. La distance à parcourir était énorme. Il devait être minuit. Nous décidâmes de rentrer chacun chez soi et d'abandonner Denis à son sort sur la voie ferrée en compagnie de l'homme noir.

Le lendemain, dans l'après-midi, nous apprîmes que le petit Denis était retrouvé. En faisant le train du matin, son père l'avait aperçu, dans la grange, tapi derrière une balle de foin. Il n'avait pas bougé de là depuis la veille.

La Bonnefemme Canada ne vivait pas seule dans sa maison. Il y avait aussi une sorte d'épave hétéroclite, tous morceaux différents de plusieurs familles. Le père Lamoureux, un vieux court qui toussait en fumant, semblait détenir le pouvoir suprême sur une ribambelle de Dechatigny faméliques, dont le petit Jules, chétif, avec un museau de fœtus, des pattes et des bras d'araignée, et Marguerite, la plus vieille qui, aux dires de notre copain Ronald Deschênes, était tombée enceinte et était allée *se faire enlever ça*.

Il y avait aussi, sous le même toit, Philippe Vaillancourt, mieux connu sous le nom de Pet-Tambour. Affligé à la naissance d'un voile du palais mal soudé, autrement dit un bec-de-lièvre, Pet-Tambour massacrait les consonnes en parlant, à telle enseigne qu'on n'entendait qu'un cafouillis composé en majorité de sons gutturaux entremêlés de voyelles de son cru. Bien malin qui pouvait décrypter le message que le pauvre hère essayait de transmettre. Aussi le faisions-nous répéter, ce qui le sortait de ses gonds. Il redoublait alors de cris qu'il accompagnait de moulinets féroces des bras pour mieux se faire comprendre. Mais Pet-Tambour excellait en latin. Et on le voyait servir la messe avec sa soutane aux genoux, lançant les répons comme si cette langue eût été sa langue maternelle.

Le jeu préféré de Pet consistait à faire le mort. Un après-midi de juin, pour le contenter, nous décidâmes de l'enterrer. Une équipe se chargea de creuser la fosse, pendant qu'une autre, composée des plus robustes, attachait lâchement la dépouille à une planche et la promenait autour de la cour de l'école en chantant le *Libera*. Je revois encore la tête de Pet-Tambour, impassible, rigide comme un pharaon, dodelinant d'un côté et de l'autre selon les cahots du terrain. Une fois rendus à l'endroit fatidique, les chants funèbres cessèrent, nous nous emparâmes du *cadavre* et le jetâmes dans la fosse. Comme Pet-Tambour n'avait encore aucune réaction à notre goût, les fossoyeurs se mirent à lancer de vigoureuses pelletées de terre sur lui. C'est alors que notre mort défit ses liens, rugit, bondit comme Lazare hors de la grotte en vociférant des insultes à l'envi.

– Bonne Jainte! bava-t-il, en crachant la terre qui lui était entrée dans la bouche, kensez-fous que ch'étais mort ?

Dans la famille de Josaphat Gauthier et de Marguerite Lecours, ma mère était l'unique rescapée du naufrage. Seule survivante de huit naissances, elle passa sa vie adulte sans famille immédiate, en sursis, déjouant toutes les maladies, des phlébites

à la cécité, en passant par les thromboses et l'artério-sclérose qui finalement l'emporta.

Elle avait bien eu une sœur, d'un an son aînée, Alice, qu'elle nous montrait en photo, debout à côté d'elle. Mais Alice n'avait été qu'une étoile filante dans le ciel de son enfance: emportée par la diphtérie et la scarlatine à neuf ans et demi! Le petit dernier, Elphège, subit le même sort à un an et demi.

La famille Gauthier avait emménagé dans la maison qu'occupera plus tard mon oncle Josaphat Aubin, rue Saint-Louis, angle Sainte-Croix, à Ville Saint-Laurent. Mon grand-père Gauthier travailla un certain temps comme fermier au collège Saint-Laurent, puis comme livreur de bois pour la compagnie Gohier, de l'autre côté de la voie ferrée, faisant des livraisons de bois de charpente avec une voiture traînée par un cheval, un peu partout dans Saint-Laurent, Saint-Martin; certains jours, il traversait toute l'Île-Jésus et se rendait jusqu'à Pointe-Calumet.

Ma mère nous parlait rarement de l'autre Josaphat Gauthier, son frère. Tout ce qu'on savait de lui, c'est qu'il avait fait la guerre, était revenu blessé, puis était mort subitement en 1936.

En 1914, lorsque la guerre fut déclarée, Josaphat rentra chez lui un après-midi en disant qu'il venait de s'enrôler. Larmes et grincements de dents, rien n'y fit, il voulait à tout prix gagner l'Angleterre pour y défendre la liberté. Il partit donc le lendemain pour l'entraînement à Valcartier, près de Québec, gagna l'Angleterre où il passa les quatre mois d'hiver sous la tente dans la plaine de Salisbury, souffrant du froid et surtout de l'humidité engendrée par des pluies incessantes. Une photo carte postale nous est restée de lui, montrant un Josaphat Gauthier fils, affublé d'une casquette d'au moins un kilo, d'un manteau ample, tenant pointé vers le ciel un fusil Ross allongé d'une baïonnette Mark III. Enrôlé dans le 14^e bataillon de la 3^e brigade d'infanterie, de la première division canadienne, mon oncle Josaphat Gauthier découvrit à dix-huit ans que le métier de héros était pénible. Passé en France en février 1915, de Bristol à

Saint-Nazaire en Gascogne, il voyagea en train pendant 500 milles pour arriver au front. Fut-il blessé le 24 avril 1915 à Ypres ou en mai, à Festubert? Au tout début des combats, Josaphat perdit un œil, un éclat d'obus lui entra dans l'épaule pour n'en plus jamais sortir. C'était l'année des premières expériences d'attaque au gaz par les Allemands. Une vacherie que cette guerre! Rapatrié en Angleterre, le bateau où il avait pris place fut coulé par l'ennemi; en sautant en catastrophe dans une chaloupe de sauvetage il se blessa à un genou. Par pur hasard, la côte anglaise étant assez près, il réussit à s'y rendre et fut hospitalisé jusqu'au rapatriement, à la fin de la guerre. Le numéro matricule 26328 rapportait trois médailles de bravoure.

Le gouvernement, qui avait promis des emplois aux combattants, donna une job de facteur à mon oncle Josaphat. Il partait tous les matins avec son balluchon sur le dos distribuer ses lettres. On garde de cette époque quelques photos de l'ex-militaire avec ses amis: plutôt rondet, pas très grand, cigarette aux doigts, Josaphat, même borgne, semble avoir mené belle vie pendant quelques années.

Mais le mal s'insinue en nous sans que nous nous en apercevions. À Salisbury, pour tenir le coup, Josaphat recevait quotidiennement sa pitance de bière. Un soldat qui n'aurait pas bu aurait mieux fait de déposer les armes.

Le lundi 24 août 1936, à 6 h 15 du matin, le sergent-détective Jos. Turcotte se présenta au 227, rue Bellechasse, pour faire enquête sur la mort du chambreur Josaphat Gauthier. Le témoignage, reçu du propriétaire Robert Davidson, se lit ainsi:

«Cet homme (Josaphat Gauthier) pensionnait chez moi depuis deux ans. Il se plaignait souvent de son estomac. Il avait été ramassé sur la rue, l'an dernier, inconscient, et avait fait de l'hôpital. Il a travaillé samedi. Il est sorti dimanche, revenu vers 11 heures. À son retour il a parlé à ma femme, lui disant qu'il avait bien chaud, paraissait malade. S'est couché et s'est levé pour s'asseoir dans la fenêtre. C'est moi qui l'ai trouvé mort dans

son lit ce matin. Il était couché sur le côté. Je croyais qu'il dormait. J'ai appelé la police.»

Le docteur Jean-M. Roussel ajouta au rapport que le dosage de l'alcool dans le sang révélait un taux de 5,5 pour 1000, et que la mort de Josaphat Gauthier, 40 ans, était due à une cause naturelle, soit une myocardite chronique doublée d'un éthylysme aigu.

Jamais ma mère ne nous avait parlé de cela. Elle gardait une peur bleue des ivrognes, les gars chauds, comme elle les appelait, tels le quêteux rouge, ou Omer Richard, qui remontaient le rang plutôt *gorlots* certains soirs d'été. Aussitôt elle quittait la galerie et rentrait précipitamment dans la maison en tournant la clé dans la serrure.

Ma tante Marie-Anne fut courtisée par Zotique, un petit pince-sans-rire qui travaillait sur les chemins de fer et qui s'arrêtait parfois à Lachine Banks, au bout de la terre des Sœurs que cultivait la famille de Moïse. Et quand tout le monde retourna à Saint-Norbert, on revit Zotique s'amener dans le rang avec ses poneys attelés. Le soir des noces, un premier accrochage survint parce que Zotique avait perdu l'un de ses beaux gants tout neufs. Cherche, cherche le gant. Le gant était introuvable. Les nouveaux mariés se rendirent tout de même souper chez Tidège et Anna, nouveaux mariés eux aussi du même jour. Au retour, chez Moïse, en enlevant son manteau, voilà le gant de Zotique qui tombe de la manche avec un petit bruit sec sur le prelat. Zotique et Marie-Anne se sont probablement chicanés tous les jours, rivalisant d'humour et avec des acrobaties verbales qu'il faisait plaisir d'entendre.

Devant leur maison, rue Saint-Louis, avaient poussé deux beaux cèdres transplantés de notre terre. Ils servaient de gardiens de part et d'autre de l'escalier qui conduisait à l'appartement. À l'intérieur, au fond, nous attendait une table chargée d'odeur de concombre, de légumes frais et de bouilli, pendant que du coin gauche se levait mon oncle Zotique, toujours sur-

pris de nous voir, multipliant les *Bonyenne!*, avec un bon mot pour chacun, serrant les mains à nous les rendre bleues. Tout de suite on était chez nous chez eux.

Après plus de cinquante ans de travail sur les chemins de fer, mon oncle avait une peau brune, tannée, ridée d'avoir trop ri. La dernière fois que je vis ma tante Marie-Anne, elle était nonagénaire, retirée avec son vieux dans un foyer de Saint-Laurent, presque aveugle, mais les idées claires. Chaud partisan de l'indépendance du Québec, je l'entends encore dire ce jour-là :

– Si j'avais un fusil, je le tuerais, en parlant de Pet Trudeau, tellement elle avait ce genre de politicien en horreur. Avoir vécu un siècle et demi plus tôt, ma tante aurait fait le coup de feu avec les Patriotes.

Avec fierté, mais sans le crier aux quatre vents, en 1978, elle avait servi de modèle pour un poster du PQ, lors d'un colloque qui avait pour thème *Viellir au Québec*. Les journaux avaient rapporté sa randonnée dans la limousine du premier ministre René Lévesque, jusqu'au collège Marie-Victorin.

– J'aimerais bien que vous soyez ma grand-mère, avait déclaré une participante du colloque. Et le premier ministre avait rapporté que ce couple avait élevé treize enfants avec un tout petit salaire, sans automobile, mais aussi sans dette!

– On n'aurait pas été capable de dormir, s'il avait fallu devoir de l'argent à quelqu'un, avait confié ma tante au premier ministre.

Un après-midi d'hiver, à l'intérieur d'une boutique aux vitres encrassées, un feu rougeoyant rugit dans l'âtre; un homme gros et grand active la flamme d'un mouvement de bras de haut en bas, c'est mon oncle Alphonse, forgeron, maréchal ferrant. Dans un coin de la forge, sur un banc, assis depuis des siècles, un vieillard avec une longue barbe blanche qui descend jusqu'à terre, c'est son oncle Léonce, sur la fin de sa vie, qui vient passer le temps, déguisé en Père Noël pour dissimuler l'eczéma qui lui mange la figure. Un autre qui, comme Moïse, a vécu le rêve

américain sans lendemain. Mais avec plus de ténacité, pendant dix ans, de 1895 à 1905.

Dans les années 1916-1918, mon oncle Alphonse avait appris son métier de forgeron à Berthier, chez Lavallée. Subitement, la grippe espagnole s'était abattue sur le pays et l'école de Berthier avait fermé ses portes, renvoyant mon oncle à Sainte-Anne, où le fléau faisait aussi des ravages. Deux millions de morts sur la planète. Mon père, dans la crainte d'attraper la «mortifère pestilence», comme disait Boccace, avait aussi abandonné l'école et restait couché en haut, tremblant de peur. 31 octobre 1918, une jeune voisine Aurore Dubeau, 14 ans, était partie sur une barrouche, la veille, enveloppée dans une bâche, conduite vers le cimetière par Moïse et Bidoune. Voulant semer la panique, Alphonse, toujours moqueur, était monté vers son jeune frère – mon père, qui n'avait pas encore 12 ans –, pied-de-roi en main pour le mesurer.

– C'est pour prendre les mesures de ta tombe, avait-il dit.

Pour ferrer un cheval, mon oncle fabriquait d'abord les fers à la mesure du sabot, puis agrippait la patte de l'animal qui devait plier aux articulations. Il s'agissait alors d'appliquer le fer rouge sur la corne du sabot qui fumait en dégageant des odeurs de roussi. Un de ces jours, il eut affaire à une jeune pouliche noire qui piaffait dans la boutique depuis longtemps en branlant le cou. Habitué à dompter ses proies à coups de râpe, mon oncle en rabattit un bon coup sur la fesse de la pouliche qui répliqua en sautant par-dessus l'établi, se mit à pousser des hennissements comme une damnée, en montrant les dents, saccageant tout sur son passage.

– Ouvrez la porte, quelqu'un, ordonna mon oncle. Léonce déplia sa barbe et se leva pour faire un passage à la pouliche qui remonta le village à l'épouvante. On raconta ensuite dans les campagnes qu'un cheval noir était sorti en trombe de la forge d'Alphonse, s'était envolé dans les airs et, en sept bonds, était

allé s'abîmer dans les rapides de la rivière Bayonne, près du moulin Poirier. Le diable avait regagné les enfers.

Alphonse vouait une admiration aveugle à sa tante Louisina Boucher, Sœur de la Providence. On se réunit chez lui en 1951 pour fêter les 50 ans de vie religieuse de cette tante vénérable. En une interminable adresse, que ses filles avaient sans doute composée, et qu'il enregistra sur le vif, de sa petite voix flûtée, mon oncle étalait devant nous des talents d'orateur que l'intrépide forgeron nous avait cachés.

C'est chez mon oncle Alphonse que j'ai abandonné le tricycle pour le vélo. À côté de la forge, une petite butte rocailleuse minée d'ornières descendait vers un hangar en passant au milieu de grandes herbes folles. Je partais du haut de cette côte et, avec le bicycle de Pierrette, ma cousine, je me rendais jusqu'à ce hangar. Les premières fois, je m'aplatis dans les herbes, ensuite, peu à peu, je roulai en caracolant, puis je descendis enfin la butte droit comme une flèche.

Plus tard, j'héritai du bicycle de Ti-Oui Forget, que mon frère Germain lui avait payé 20 \$, une fortune! Ti-Oui, avare comme Séraphin, habitait de biais avec Rondeau une petite maison en papier brique rouge à pignon, sans électricité, meublée d'une pompe à eau, d'une table, d'un lit et d'une chaise. Il ne recevait personne, ne parlait à personne, ne voulait rien savoir de personne. Sauf certains jours où il en avait assez de tourner en rond autour de lui-même. Il s'en allait alors chez Bernard, maître chante à la voix fêlée de tuyau d'orgue rouillé et restaurateur du village, ou chez le quincaillier Benny. Là, on pouvait admirer Ti-Oui dans ses meilleurs jours. Quelle métamorphose! Vraiment méconnaissable: un geai paré des plumes du paon. Assis sur un banc, au milieu de joyeux compères, le dos pointu, le casque enfoncé jusqu'aux oreilles et se tapant la cuisse de rire à écouter les histoires de la ligue. Cette confrérie qui se réunissait au hasard pour se chauffer autour d'une truie, les matins de grand froid, vivait quand même à part des autres, car elle ne s'ex-

primait qu'entre initiés. Survenait un client au restaurant ou à la quincaillerie, que tout de suite les gueules se fermaient, suspendaient leur rire, et attendaient de se retrouver seules pour repartir le bal.

Le grand Faucheur avait bien failli attraper Léonce Aubin, un jour qu'il se baignait dans la Bayonne, en face de chez lui. Mais il en fut sauvé in extremis et tiré sur la rive par son jeune frère Moïse, qui préférait les baignades dans la rivière aux cours dispensés par Joseph Duquet et Auguste Cadot à l'école du village.

Plus tard, en 1937, le grand Faucheur eut sa revanche sur Léonce. Il le confina, avec sa femme Delphine, au deuxième étage d'une pauvre mesure du rang des Sapins, chez son fils Arthur. C'était le temps de la canicule ou de l'été indien. Chaleur étouffante à mourir. Dans le lit se plaignaient Léonce et Delphine, incapables de bouger, mordus de soif. Défense de descendre, c'était la règle imposée par Hermina, la femme d'Arthur. Les deux vieux soufflaient comme des phoques. Lui, perdu dans sa barbe; elle, avec des bandages autour du ventre, depuis qu'en accouchant de son petit Ernest, elle s'était infligé une descente d'utérus.

Vingt fois, cette nuit-là, Léonce avait demandé de l'eau pour étancher sa soif. Ne recevant jamais de réponse, il s'empara de la lampe à kérosène à côté du lit et s'envoya le contenu au fond du gosier.

Appelé sur les lieux, le docteur Ducharme s'enquit auprès d'Arthur et de sa femme:

– Mais qu'est-ce que vous lui avez donné là?

Personne n'osa répondre à cette question. Tapi dans un coin, le grand Faucheur, un bandeau sur les yeux, poussa son rire sinistre.

Mon grand-père Moïse avait treize ans quand on décida de marier sa sœur, la plus vieille, baptisée Adeline, appelée Éliza. Cette pauvre fille, qui venait de fêter ses 32 ans, ne passait pas pour une lumière de beauté et d'intelligence. On inventa un plan

machiavélique pour la sortir de la maison une fois pour toutes. Sa sœur Hermine, mariée déjà depuis cinq ans mais séparée depuis quatre ans et dix mois, faisait encore tourner les têtes. On attrapa au hasard un va-nu-pieds nommé Joseph Coutu, coureur de cotillons, vaurien notoire, homme à tout faire, et on le laissa faire sa cour à Hermine la douce, la belle, l'incomparable. Veuf depuis un mois, Joseph ne pensait à rien d'autre qu'à un second mariage. La valeur n'attend pas le nombre des mois! Les bans furent envoyés à l'église en vitesse. Là, ça devenait sérieux. On fit comprendre à Joseph Coutu que l'Hermine ne pouvait pas se marier, puisqu'elle l'était déjà, et que seule Éliza, libre comme la feuille qui tombe au vent, pouvait lui accorder quelques faveurs. C'était justement l'automne. Le mariage fut bâclé rapidement.

La veille, et jusqu'au matin des noces, pour noyer les derniers chagrins du veuf, on lui administra une dose herculéenne de bonne bagosse bien fraîche qui le mena à l'autel, le lendemain, le regard glauque et le cheveu rebelle.

Comment se passa la nuit de noce? je ne saurais dire. Les annales familiales restent muettes à partir du matin.

On sait cependant qu'Éliza, plus malheureuse que vive, partit avec son zouave de mari à Woonsocket, donna naissance à quelques enfants, déménagea à Mapleville, toujours au Rhode Island, et qu'elle connut là-bas, enfin, un long veuvage joyeux.

Mars 1991. Je venais d'arriver à Kâtmândú et je me louai une chambre au quatrième étage de l'hôtel Garouda, dans le quartier thamel. De la terrasse, j'entrai en contact avec le panorama le plus étonnant et le plus grandiose de tous mes voyages. Par milliers l'Himalaya déployait ses pics enneigés autour de la cuvette de la ville; odeurs d'encens, klaxons de voitures à petite vitesse qui essayaient de circuler dans la rue principale, parmi les rickshaws et les vendeurs d'oranges. Cette ville me plaisait. Il devait être midi. Je descendis lentement de la terrasse, rencontrai dans l'escalier de toutes petites femmes polies, affables, qui me salu-

aient avec des *Namasté* souriants. Pour elles, le travail devenait une joie qu'on accroche à la vie quotidienne.

Dehors, en levant la tête, je vis un pin gigantesque, les bras chargés de chauves-souris suspendues la tête en bas, et qui, dérangées dans leur sommeil diurne, poussaient des cris aigus aux corbeaux qui tentaient de s'agripper aux longues branches sans aiguilles. Les marchands d'illusions offraient des flûtes en bois de santal, des petits violons, des bijoux de lapis-lazuli et de turquoise d'Afghanistan; d'autres déployaient sur des étales leurs vêtements chauds de yack ou de chèvre, foulards et couvre-chefs, chemises de coton balançant leurs couleurs variées jusqu'en bas de la rue, là-bas.

Sur le trottoir sale, un homme était étendu, maigre comme une araignée, bras et jambes confondus, vêtu de hardes aussi antiques qu'un psaume de David, bougeant à peine et murmurant un faible *Sir* aux touristes qu'il voyait venir de loin. Je m'approchai de l'individu. Ce visage ne m'était pas inconnu. Il avait ôté son bandeau qui gisait à côté d'une sébile empoussiérée, vide, et me lançait un regard de dégoût et de haine. Décidément cet homme allait crever de faim en un pays qui n'était pas fait pour lui. Il en avait peut-être fouillé tous les recoins, enjambant l'Annapúrna, survolant crevasses et plateaux, bousculant les déchets des venelles, sans rien trouver à se mettre sous la dent. Je lui jetai une roupie et m'enfuis en courant, vite, pour oublier son visage, qui me faisait trop penser au grand Faucheur.

Le lendemain, je partis en excursion dans les montagnes. Nous étions un groupe d'une douzaine de tous âges guidé par Réjeanne, une Française qui connaissait bien le Népal pour y avoir vécu depuis quatre ans. Un mini bus vint nous cueillir devant le palais royal au petit matin. Nous traversâmes la capitale qui sortait de sa torpeur nocturne. Ruelles de terre, maisons ouvertes aux quatre vents, intimités exposées au passant: un jeune morveux appuyé sur un chambranle, les doigts dans la bouche, et qui regardait sans rien voir, cheveux noirs agglomérés

en mèches par les poussières de la ville; plus loin, devant une entrée de maison à toit de chaume, un chaudron qui sautillait sur le feu. Réjeanne se mit à nous vanter les mérites des pays asiatiques. Elle avait rencontré le dalaï-lama, travaillé comme bénévole à construire un hôpital en Inde, il y avait dix ans de cela. Jamais elle ne retournerait en France.

Rendus en dehors de la ville, le mini bus s'engagea sur une piste cahoteuse qui longeait un torrent. De temps en temps un yak dérangé dans son sommeil par le rugissement du moteur se jetait devant notre véhicule pour traverser la route. Au loin, les pics enneigés brillaient au soleil levant. Nous nous arrê tâmes au bout de la piste. Et c'est là, au milieu d'une sorte de terrain vague, que je revis l'individu-araignée à qui j'avais fait l'aumône d'une roupie la veille.

Curieusement il s'était métamorphosé. Il avait la même maigreur, mais il pouvait se tenir sur ses jambes et marchait aisément avec une houlette. Prévenant à la limite de l'obséquiosité, il me prit à part dès que je sortis du bus et se dirigea vers Réjeanne à qui il parla en népalais. Les autres membres de l'expédition partirent aussitôt, guidés par Réjeanne, et je restai seul avec mon sherpa.

Je lui demandai ce qu'il me voulait. Comme s'il n'avait rien entendu, il joignit les mains, se fendit la bouche en un large et radieux sourire et me fit signe de le suivre.

Pendant dix bonnes minutes, je gravis un sentier étroit et tapissé de roches. À mesure que j'approchais, j'entendais des murmures de conversations entremêlées, qui allaient toujours s'amplifiant. Précédé du sherpa, j'aboutis enfin à un détour qui me fit entrevoir un immense plateau où devaient être réunies des milliers de personnes.

Le premier que je reconnus, au milieu de cette foule, fut mon grand-père Moïse avec sa barbe blanche qui lui descendait jusqu'à la ceinture. Il portait un pantalon rayé et des mitaines, justement la paire qu'il avait laissée sur une souche à la cabane à

sucré, la veille de sa paralysie. Cette fois, il semblait bien portant, souriait en hochant la tête. Je l'entendis dire à son frère Léonce qu'il n'avait qu'un seul regret: ne pas avoir fréquenté l'école du village plus longtemps.

Toute cette foule bigarrée se déplaçait lentement à travers de petits filets de nuage effilochés.

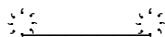
Un rire gicla tout à coup avec des bruits de corde de bois qui dégringole. C'était mon oncle Tidège qui se moquait du temps où il pelletait de la glaise en un escarpement du ruisseau Beau-Bec pour fabriquer de la brique. Mon oncle Eugène passa comme un éclair en faisant des pas de géant. Le temps lui manquait pour aller plus vite; il portait de grandes bottes, une casquette blanche, trois cannes à pêche à la main gauche, un coffre et une épuisette dans la droite. Ma tante Alice descendait du train les bras chargés de victuailles. C'était l'été, au début de juillet, quand les chaleurs s'installent pour durer et qu'on entend à travers les jalousies les modulations timides des pinsons. Elle était contente de nous retrouver, surtout elle avait hâte de descendre de ce convoi où elle avait dû supporter tout au long du voyage le spectacle d'un jeune couple qui s'embrassait. L'oncle Donat arriva avec une Ford chaussée de pneus ballons, klaxon enrhumé, fenêtres ouvertes d'où sortaient des têtes et des bras d'enfants. Silencieux et tranquille comme une pythie sur son piédestal, mon oncle Ovide, un œil à demi fermé pour mieux voir, peignait les Martyrs canadiens tels qu'ils avaient dû être le lendemain de leur apo théose: mains jointes, regards vitreux tournés vers les nuages, pendant qu'en bas, à l'orée d'une forêt, leurs corps pliaient sous la torture et qu'un ou deux Mohawks dansaient en brandissant leur tomahawk. Déposée sur son chevalet, une pile de tableaux dont le premier représentait un faucheur d'avoine accroupi dans un champ; faucille en main, il se reposait quelque temps et regardait un avion passer dans le ciel.

Le soir venu, Réjeanne et les autres membres de l'expédition me trouvèrent assis sur un rocher, au pied de l'Annapúrna, et voulurent à tout prix savoir la direction que j'avais prise. Mais j'étais bien incapable de leur répondre.

Mon guide disparu, envolé comme un colibri, je ne savais où.

En revenant à l'hôtel Garouda, ce soir-là, j'eus le sentiment que nous menions tous une vie bien éphémère, sur cette planète, et que tôt ou tard, le grand Faucheur nous aurait au tournant. C'était une question de temps.

Le lendemain de cette nuit étoilée, je quittais Singapour pour Malacca. Mon enfance était derrière moi, je l'avais vécue une seconde fois.



San José, Costa Rica, 5 juin 1991. Ce matin, dès 7 h, les gamins ont installé leur étal de journaux pour la journée, au coin des rues, à proximité des forts en gueule qui actionnent leurs cordes vocales plein tube pour vendre leurs billets de loterie.

Un journal étalait sa une: «Une femme meurt d'une surdose de coca.» Un autre journal y allait d'une «greffe de cerveau sur un bébé», avec photo du cobaye endormi, la tête entourée d'un bandage énorme maculé de sang. D'autres loustics installaient des hamacs en étage, à côté de grands coffrets aplatis au cou-vercle agrafé d'une quantité folle de boucles d'oreille, ou alignaient des chemises enrobées de cellophane et des paires de bas, sur un plastique étendu sur le trottoir.

Le soleil se montra vers 9 h, chaud et brûlant comme s'il s'installait pour une grosse journée. Erreur! l'après-midi reverrait la pluie revenir, comme hier, comme demain. Aussi les gens portaient de chez eux, ce matin-là, un parapluie sous le bras, sachant qu'il leur servirait au retour.

San José jouit d'un climat agréable. L'altitude et surtout l'éloignement des deux océans en fait une ville où la vie est belle. On le lit d'ailleurs sur les visages des jeunes femmes poudrées et maquillées jusqu'au toupet, qui s'en vont travailler, le matin, d'une démarche nonchalante, rythmant leurs pas d'un reste de salsa entendue la veille au soir, ou sur les traits des éternels vagabonds qui s'étirent après une bonne nuit passée sur un banc du Parque Central, accompagnant leurs bâillements sonores d'oeillades d'envie jetées dans la mêlée des jambes féminines agitées devant eux, croyant rêver encore.

La petite pègre semble s'être installée depuis fort longtemps sur la 2^e rue, si l'on en juge par la présence visible de la Policia un peu partout, quand ce n'est pas celle des *guardias* à cheval, vêtus comme toutes les gendarmeries. Le rêve de bien des jeunes gourgandines est de danser nues au Pigalle ou à l'Éros, avec une petite lame de rasoir dans le cou. Couverture probable pour des activités de vente de drogues de tout acabit.

Je montai à bord de l'autobus Tica, siège 17, vers 7 h le matin du 7 juin 1991, à San José de Costa Rica. Onze heures plus tard, je descendais à Managua, capitale du Nicaragua. Quel voyage!

Une femme qui avait dans la quarantaine attendait, la première de la file, avant de monter à bord: cheveux teints orangés, bedon de bière, dentition aiguisée de cannibale, gros bras flottants comme gélatine, robe mal ajustée, présentant autour de sa personne plusieurs hauteurs différentes jusqu'au sol. D'autres voyageurs, armés de boîtes de carton comme valises, chargeaient à qui mieux mieux le ventre du Tica, et gardaient par-devers eux les objets les plus précieux et fragiles: horloge greffée au bout d'un panneau de contreplaqué peint en vert et orné d'un simulacre de paysage de jungle tropicale; ballerine en plâtre terminée d'une ampoule électrique coiffée d'un abat-jour coquille d'œuf, lunchs énormes capables de nourrir une armée pendant une semaine.

Une fois sorti de la ville, l'autobus s'engagea dans les montagnes, épingla les virages à basse vitesse, ronronna tranquillement dans les pentes montantes. Un jeune homme, debout dans l'allée depuis le début, descendit tout à coup après une quinzaine de kilomètres seulement, là où un autre terminus s'étirait derrière une pile de tôles ondulées mangées de rouille.

La température idéale de la capitale nous abandonna peu à peu. Vers 9 h, après avoir négocié bien des courbes, subitement, notre véhicule fut inondé de soleil. Les nuages avaient abandonné le ciel à lui-même, la température atteignit les 38° C.

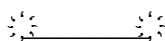
Mon voisin, un Nicaraguayen peu loquace, disait travailler dans la capitale dans un garage où il réparait des moteurs diésel et autres. Peau noircie, cheveux cirage à chaussure coiffés vers l'arrière. À la faveur des différents arrêts, soit pour faire le plein d'essence, soit pour se sustenter, des liens se nouèrent entre les passagers. À la frontière, après quatre heures de brimbalement au creux d'une belle vallée, je remarquai la présence d'une Nicaraguayenne qui revenait dans sa patrie après quatorze ans au Panamá. Un jeune Hollandais, nommé Théo, arrivait lui aussi du Panamá où il avait expliqué aux gens là-bas sa façon de travailler auprès des jeunes de la rue à Estelí, Nicaragua. N'ayant pu trouver du travail aux Pays-Bas, il vivait depuis six ans de son travail social en pleine misère du Nicaragua.

À chaque arrêt, notre Tica est inondé de vendeurs de *pasteles* et de *refrescos*: coca-cola en vrac, qui coule d'un robinet pression, au bas d'un petit bidon plastifié. Sorte de crêpes baignées d'huile rance d'une belle couleur tannée.

Avant la frontière, deux femmes dans la vingtaine commencent à s'agiter un peu. Elles transportent en un sac de polythène vert une grande quantité de poupées enveloppées de plastique transparent: peut-être de la cocaïne? Elles traverseront pourtant l'inspection spartiate des douaniers qui ne se gênent pas pour étaler sur de larges bancs les contenus de toutes les boîtes car-

tonnées des passagers, inspectant chaque guenille avec un flair de canidé, paralysant le voyage pendant trois heures.

Au soleil couchant, ce fut l'arrivée triomphale à Managua. L'autobus recula en un enclos vite cadenassé, sans doute pour éviter les vols à la va-vite que serait tentée de perpétrer une foule bigarrée, agglutinée au treillis métallique, foule qui se contente de nous regarder descendre du catafalque, muette d'envie. Certains, reconnaissant des amis ou des proches, lancent des cris de joie en battant des mains.



Manille, 26 juillet 1993. J'atterris à Manille un soir de pluie; c'était en juillet. Quelle aventure m'avait conduit en ce pays de merde, je ne sais trop bien l'expliquer. L'idée de repartir en neuf, de saisir une dernière occasion de faire du pèze, de sentir des frissons étranges en mettant une première fois le pied dans un aéroport inconnu? Tout cela sans doute. Incorrigible, indomptable, qu'on me disait, quand j'avais treize ans, et que l'avenir tout rose scintillait devant mes yeux.

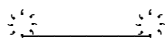
Aujourd'hui, passé la cinquantaine, je suis resté le même. Cantonné à Bangkok depuis une semaine, tournant en rond autour de mon pied droit, parce qu'il faisait trop chaud à l'hôtel Royal et que j'en avais marre des petites fesses des serveuses du Coffee Bar, qui se dandinaient devant ma face, j'avais résolu de tenter ma chance aux Philippines, dans l'exploitation de la tectite. L'idée m'était venue en faisant un brin de causette avec un certain Hernández, rencontré dans un bar de Patpong. Lui-même, d'origine philippine, Hernández, un gros type à tignasse d'ébène, dans la trentaine, m'avait refilé le tuyau. La tectite, une pierre météorite, venait d'être découverte en abondance près du lac Parakale, dans la province de Quezón. Rapidement il y avait

là une petite fortune à faire dans l'exploitation du gisement. Il me mit en contact avec Marc Aron, qui avait un ranch à Quezón.

Marc Aron était un éleveur de chevaux de course à Parakale. Ces chevaux, disait-il, descendaient des chevaux de Magellan. Visite de la ferme; on se rend près du gisement de tectite. Description des pierres.

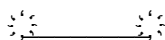
Analyse à Bangkok d'une pierre subtilisée à Marc. L'analyse était claire: ce qu'on appelait tectite n'était que du crottin de cheval enrobé subtilement de peinture noire, plombé et vernis. Résultat de l'analyse: 0,2 % peinture; 11,4 % plomb; le reste: crottin de cheval.

Une fois à Bangkok, j'envoyai ce fax à Marc Aron: «J'achèterai des actions dans l'exploitation du gisement de tectite, le jour où tes chevaux de Magellan mettront fin à leurs voyages astraux. Adieu.»

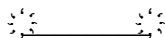


Santo Domingo, 21 juin 1994. Jeannite, coiffeuse, m'emmène avec son groupe à la télévision locale pour une coupe de cheveux. Photo avec Jeannite.

Santo Domingo, 22 juin. Impossible de sortir de ton hôtel et de faire 20 mètres sur le trottoir sans entendre le mot «taxi». Plutôt deux fois qu'une. Au cas où tu n'aurais pas entendu la première. Cela, à toute heure du jour, beau temps mauvais temps. Qu'en est-il au juste de ce véhicule en or qu'on t'offre donc? Rien de moins qu'une Chevrolet 1962 ou environ. Retapée trente fois à coups de masse, soudée à tous les joints, «pot-tée», maquillée de peinture burlesque, attachée de partout, qui suinte l'huile et la graisse, et dont le moteur toussote et cahote à gauche à droite, au rythme du merengue.



Varadero, Cuba, 21 juin 1996. Sur la plage, un petit gros regarde la mer, voir s'il n'y aurait pas une autre terre de l'autre côté, visible de lui seul, qui aurait les contours de son enfance. Mais rien. En ville, une apathie généralisée. Le communisme a tué ce qu'il y avait ici de musique et d'allant. Rien n'est moins sûr que l'avenir, maintenant que Fidel a tout dit ou presque, que certaines misères ont foutu le camp avec Batista, que d'autres sont apparues, plus tenaces encore, qui ont la forme d'un radeau de fortune perdu en mer.



Coatzacoalcos, 25 février 1997. Pourquoi l'hôtel Alex aurait-il été démoli depuis l'été 1971? Nous y étions avec Maxime et François, l'année où nous avons exploré tous les sites archéologiques du pays et où mon fils aîné, âgé de 7 ans, était rendu au sommet d'une pyramide avant même que j'aie fermé la portière de ma Dodge Valiant. Cette année-là, la plage était remplie de barracudas aux dents acérées; nous étions avec une Anglaise et son copain, lui complètement bourré, parce qu'il avait trop lapé de notre *caña de azúcar*, avec Renée et moi, au soleil sur la plage, qui n'en est pas vraiment une, jonchée de débris et de reliques dont se délectaient les vautours.

Un peu plus loin, un monument à Miguel Hidalgo «El Padre de la Patria», élevé par le peuple de Coatzacoalcos en 1960.

En 1911, cette ville portait le nom de Puerto México; en 1936, on lui redonna son ancien nom de Coatzacoalcos, en l'honneur du dieu-serpent à plumes des Aztèques.

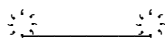
Et la rue Ignacio Allende, avec ses montées et ses descentes, aux intersections sans stop... Accident fatal raté de près avec une petite coccinelle Volkswagen en 1971...

Veracruz, 26 février. Paco Gómez venait de franchir la cinquantaine. Bedonnant sous sa chemise blanche lourdement empesée, chapeau de paille jaunie, petite guitare à la main qu'il transportait mollement comme si c'eût été une machette. On le voyait tous les soirs vers 18 h, calle Miguel Lerdo, au zócalo de Veracruz, juste en face du restaurant Caliente, se joindre à un harpiste et à un autre guitariste. Le trio lançait ses *canciones* à grands coups de gosiers à la populace de touristes émerveillés mais chiches comme ils le sont tous. Paco récoltait à peine de quoi se payer une ou deux grosses Corona après ses spectacles.

Il imagina donc, un jour de février, d'arrondir ses gages: voler les touristes ébahis, s'amasser une petite fortune qu'il placerait dans la compagnie de pétrole Pemex, voulant s'assurer des vieux jours agréables à l'abri du hasard.

Mais la compagnie Pemex perdit d'un seul coup la moitié de sa valeur (en une nuit). S'éteignirent aussi la fortune et les espérances de Paco Gómez.

Au petit matin du 26 février, on vit son chapeau de paille flotter sur le río Tuxpan. En faisant des plongées pour le retrouver, on ne réussit qu'à repérer une vieille guitare au fond du río.



À la recherche du Dr Eugène-Napoléon Duchesnois (1808-1880), patriote. Arrivé à Buenos Aires le 17 mars 1999, je prends une chambre à l'hôtel Nuevo Mundial, sur l'Avenida de Mayo,

chambre 502. C'est bien connu, l'annuaire de téléphone est souvent la première source de renseignements quand on loge dans une ville inconnue et qu'on veut trouver rapidement un nom. J'ouvre donc l'annuaire à la lettre D, voir s'il n'y aurait pas d'inscrits quelques descendants Duchesnois. Un seul nom attire mon attention, celui de Lucia M. Duchesnois, qui habite rue Cerviño, 3751. En refermant l'annuaire, je remarque qu'il est de l'année 1993. Et nous sommes en 1999; il a donc six ans de vie déjà, et Lucia peut avoir trépassé depuis. À la réception, j'emprunte un annuaire de 1999 et, à ma grande déception, je ne lis plus aucun nom Duchesnois. Je demande au gérant de l'hôtel qu'il téléphone pour moi à l'ancien numéro de Lucia M. Duchesnois. Il me dit que c'est inutile puisqu'elle n'est plus enregistrée. Après avoir insisté, il s'exécute toutefois et me tend le combiné en disant que le répondeur (*contestador*) vient de livrer un enregistrement. Je claque l'appareil, n'étant pas du tout intéressé à expliquer à une machine le pourquoi de ma venue à Buenos Aires.

Le soir venu, je me rends à l'adresse de Lucia M. Duchesnois, rue Cerviño. J'y arrive vers 20 h. Je sais que les Porteños sont friands de vie nocturne: si on daigne me répondre, ce devrait être vers cette heure, pendant le repas... Enfin, je suis devant la porte de la forteresse du 3751. Le problème, c'est que tout est bien barricadé, maison et quartier cossu. Plusieurs appartements composent ce building à quatre étages, une dizaine, sans aucune identification de nom. J'avise la sonnerie du *portero*, que j'écrase plusieurs fois, tout à fait inutilement. Un jeune homme se présente pour entrer dans l'édifice. Je l'arrête et lui demande s'il ne connaîtrait pas une certaine Lucia Duchesnois. C'est comme si je lui demandais de compter les doigts de pieds d'un mille-pattes, ou la quantité de poils sur la queue d'une musaraigne. Il n'a jamais entendu parler de ce nom. Le mieux à faire, me dit-il, c'est de sonner à tous les numéros et de la demander: je risque de tomber sur celle que je cherche. De guerre lasse, je quitte

l'établissement, avise un dépanneur tout près et demande au tenancier s'il ne connaît pas une certaine vieille dame (j'imagine qu'elle est assez vieille) du nom que je cherche et qui habite là tout près. Ce nom ne lui dit rien. Je continue mon chemin et décide de téléphoner à l'ancien numéro de Lucia que j'ai noté soigneusement en consultant l'annuaire de 1993.

On répond. Je suis à un téléphone public, tout près. La personne qui détient ce numéro habite toujours rue Cerviño, même adresse, mais n'est pas Lucia Duchesnois. Elle m'apprend qu'elle est décédée il y a environ cinq ans. Elle connaît cependant le veuf de Lucia, un certain Ricardo Linstroem, et me donne son numéro de téléphone.

Cet homme, affable, me révèle qu'en effet son épouse, qui s'appelait Duchesnois, avait des ancêtres venus du Canada, que je pourrais peut-être rencontrer la sœur de Lucia, Suzana Duchesnois, qui vit encore, lucide et alerte, malgré ses 85 ans, et il me donne son numéro de téléphone. Sans perdre une minute (il est maintenant passé 21 h), je compose le numéro de Suzana Duchesnois. Elle répond. À ma grande surprise, elle parle un excellent français. Je lui signifie que je suis des plus heureux d'entendre parler une descendante d'Eugène-Napoléon Duchesnois, et lui demande d'aller la rencontrer. «Ce soir, il est trop tard, dit-elle», et elle me donne rendez-vous pour le lendemain à 11 h.

À l'heure indiquée, je me présente au 1731 de l'Avenida Santa Fe, au deuxième étage, à l'appartement D8. J'imagine une réception cossue avec de petits meubles espagnols et des tapis moelleux. Une vieille d'âge très digne, gros nez et lunettes, m'ouvre la porte et me prévient qu'elle n'a rien de bien intéressant sur Eugène-Napoléon, son grand-père; qu'elle ne sait rien de lui. Elle m'invite cependant à entrer et à m'asseoir. Au cours de la conversation, elle m'apprend le naufrage d'Eugène-Napoléon, qui serait tombé à l'eau près des côtes de Montevideo, et qu'il aurait été recueilli tout à fait par hasard par un *vaquero* avec son lasso.

Tiens! Le journal de Lactance Papineau racontait, il me semble, que le Dr Duchesnois avait fait naufrage en quittant la France et qu'il s'était réchappé à la nage...

Elle m'apprend aussi que son grand-père serait un des fondateurs de l'Hôpital français de Buenos Aires et qu'une peinture d'E.N. Duchesnois trône quelque part dans une salle de médecins de cet hôpital, entre les drapeaux français et argentin. Vite-ment je note l'adresse de cet hôpital: ce sera ma prochaine enquête.

La conversation qui suit ne m'apprend rien de valable, sauf qu'un livre intitulé Napoléon (qu'elle a déjà possédé, mais qu'elle a prêté et perdu) racontait la vie de son grand-père. Je suis très étonné de cette découverte et je la note dans mon carnet.

J'avise quelques vieux livres rangés dans le haut d'une bibliothèque. Et je lui demande si certains de ces livres n'auraient pas appartenu au Dr Duchesnois. Elle demande à son fils, arrivé sur les entrefaites, d'aller chercher un escabeau; il grimpe jusqu'à l'étage du haut et en cueille les œuvres de Molière, édition de 1822, en deux volumes. Voilà sans doute des livres d'Eugène-Napoléon. Mais aucun nom de propriétaire n'y apparaît.

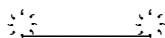
Je salue et remercie ma vieille dame et me précipite vers l'Hôpital français. Je suis surpris de lire, sur un demi-arc à l'entrée, que l'hôpital a été fondé en 1832, année où le Dr Duchesnois pratiquait la médecine à Varennes. Ça commence mal. Je demande à voir la peinture représentant le docteur, qui trône dans une salle de médecins. On me répond que c'est impossible présentement (il est vers 12 h et la salle est occupée pour d'importantes réunions). Je devrai revenir à 15 h et on me montrera le portrait. Je me dirige vers la bibliothèque (sorte d'archives) de l'hôpital, où l'on me dit que je pourrais trouver des notes sur le Dr Duchesnois. Ce que je trouve là est bien maigre et décevant, surtout qu'on affuble le médecin fondateur du prénom d'Hermann. Hermann Duchesnois serait venu de France et aurait participé à la fondation de l'Hôpital français de

Buenos Aires. Seulement, lit-on dans un document trouvé plus tard à la Bibliothèque du Congrès, l'Hôpital français commença une dizaine d'années après la fondation de la Société philanthropique, soit vers 1841. À ce moment-là, le Dr Duchesnois, seul médecin de l'hôpital, pratiquait la médecine, rue Independancia.

Le prénom Hermann s'explique par deux possibilités: ou bien le docteur a voulu dissimuler son véritable prénom, ou bien ceux qui ont écrit l'article où l'on mentionne le prénom Hermann, ont fait une erreur de lecture du prénom du Dr Duchesnois.

Vers 15 h, j'entre au bureau de la directrice de l'hôpital. Dans une salle adjacente, la señorita Nora Barzi m'indique le tableau. Un Dr Duchesnois (sans prénom) y apparaît fièrement, le cheveu bouclé, une vraie face de patriote, mais surtout le véritable portrait de Suzana Duchesnois, sa petite-fille.

Il n'y a plus de doute possible: je viens de découvrir le portrait du patriote de Varennes!



Au Mexique en Honda Civic, du mardi 16 au 29 octobre 2001. Départ de L'Assomption le mardi 16 octobre 2001. Passage de la frontière à 6 h 15; après 1 430 km, dormons à Cincinnati, Ohio.

17 octobre 2001. Départ de Cincinnati à 8 h. Renée a lu la moitié des *Nuits afghanes* de Yves Potvin et tricoté deux foulards des patriotes, vert-blanc-rouge.

À 18 h 15, nous nous arrêtons à un restaurant Denny's et plongeons dans un Grand Slam servi par une jolie négresse aux lèvres boursoufflées, qui s'appelle Natasha. Nous sommes sur la

route de Little Rock, passé Memphis. La chaleur est revenue. Les feuilles aux arbres n'ont pas envie de tomber cette année.

À 20 h, nous décidons de camper au Days Inn de Little Rock, sortie 135 de l'autoroute 30 qui va à Texarkana.

J'ai le pied droit en forme d'accélérateur, le derrière comme un siège d'auto et, s'il pleuvait, j'aurais les paupières en essuie-glace. Nous avons fait 1 100 km.

18 octobre, jeudi. Levé tôt, je me sens comme si on m'avait percé un trou dans le crâne avec un vilebrequin et qu'on avait rempli ce trou avec de la gélatine ou de l'anthrax.

L'Amérique s'est réveillée une heure plus tôt (changement d'heure): au Waffle House il y avait de l'action parmi les cuisiniers et les serveuses. Tout le monde ressemblait plus ou moins à des Simpsons: Marge et autres étaient vêtus de belles casquettes sous des coiffures hautes et imposantes, de quoi impressionner les gens du deuxième étage, quand tu passes devant une fenêtre et que tu marches au premier.

Départ de Little Rock à 8 h. Le Texas est en vue vers le sud, à une centaine de milles. Après Texarkana, stoppons à un resto mexicain «Lupe» pour dîner d'un taco-burrito. Histoire de nous faire l'œsophage à la misère. Encore plus de 300 km avant de naviguer à travers Houston. Les verges d'or sont épanouies le long de l'autoroute, depuis Texarkana, on se croirait chez nous en septembre. *Come on back to school, folk!*

À 9 h p.m., coucher à Harlingen, à quelques km de Brownsville. Avons fait 1 300 km.

19 octobre. Départ pour Brownsville à 9 h 30. Traversé la frontière et réglé plusieurs problèmes d'importation de véhicule et de cartes de touristes et assurances. Faisons 400 km pour atteindre Ciudad Victoria, hôtel Sierra Gorda (grosse montagne). Renée vient d'occire sa première coquerelle.

20 octobre, samedi. De Ciudad Victoria à Querétaro: 550 km. Logeons à l'hôtel Amberes, l'hôtel Impala, voisin, étant déjà

plein. Décidons de passer trois nuits ici pour nous refaire une santé.

21 octobre, dimanche à Querétaro. Rue Corregidora, même rue que notre hôtel, découvrons les places de piétons et photographions l'église Teresitas où fut détenu Maximilien, l'empereur venu de France et envoyé par Napoléon III pour gouverner le Mexique, mais surtout pour se débarrasser de Maximilien, concurrent gênant. Place de la Corregidora, hôtel Mesón del Obis-pado, avenue 16 de Septiembre, dans l'ancien évêché de Querétaro, rénové. Marchons dans cette avenue et aboutissons à la rue Pasteur. Repérons le n° 23 Pasteur Sud, où se trouve la Dirección del Patrimonio Cultural del Gobierno del Estado de Querétaro. Y ferons visite demain, pour rencontrer Señor Augusto Isla.

À Querétaro, engageons une guide pour visiter les lieux où vécut Maximilien. C'est Reyna Diaz Barrón, qui nous donne son adresse courriel. Elle deviendra une amie sincère pendant plusieurs années.

Le Cerro de las campanas, où fut fusillé Maximilien, est ainsi appelé parce qu'une pierre résonnait comme une cloche quand elle était frappée.

Le marquis qui construisit l'aqueduc était amoureux d'une religieuse et il était prêt à lui offrir tout ce qu'elle voulait. Elle répondit qu'elle désirait avoir de l'eau dans son couvent. C'est le couvent de La Cruz. Quand Maximilien fut fusillé au Cerro de las campanas, il tenait en ses mains un crucifix. Dans la chapelle construite sur le site de sa mort, on voit une pietà avec, au-dessus, un crucifix en bois provenant du navire de Maximilien. La peinture originale de la pietà est à México. La chapelle n'en contient qu'une copie.

22 octobre. Rencontre avec le Maestro José Luis Esquivel, directeur de la diffusion et du patrimoine culturel de l'état de Querétaro. Il serait intéressé à traduire un livre de Faucher de

Saint-Maurice traitant du Mexique et de Maximilien. Le maître a des fonds seulement entre mars et octobre...

23 octobre. Laissons vers 11 h l'hôtel Amberes. À 13 h, sommes à San Luis Potosí, arrêtés par un policier qui juge que j'ai fait un virage dangereux. Il parle de m'imposer une contravention de 1 300 pesos (110 \$) et retient mon permis de conduire. Je négocie un petit montant de 400 pesos que je lui glisse entre les feuilles de son carnet de contraventions qu'il m'a tendu enfin, en me remettant mon permis de conduire. Ainsi va la corruption policière en sol mexicain. Rendu à Zacatecas après 500 km.

Partons de Zacatecas vers 11 h et arrêtons à Saltillo pour se procurer des couvertes mexicaines. Traversons la frontière à Laredo vers 20 h.

25 octobre, jeudi. Aujourd'hui est l'anniversaire d'Antoine, petit-fils, qui atteint ses 12 ans. Nous l'appellerons ce soir quand nous serons en Louisiane. Repos excellent. Sortis du Mexique sans problèmes. Fini la conduite auto dangereuse et aléatoire. C'est décidément un pays où il est préférable de se déplacer en autobus ou en taxi. Lever de bonne heure à Laredo, TX, à environ 5 km seulement du Mexique. Prévision de départ vers 10 h pour une petite journée de voyage vers les bayous. Nous avons appelé Antoine de Houston.

26 octobre. 8 h, départ de Jennings, en Louisiane, près de Lafayette. Avions l'intention de déjeuner chez Landry (sortie 115 de l'autoroute 10), mais il était fermé pour les déjeuners. Landry est un excellent resto cajun que nous connaissions. Passerons aujourd'hui Baton Rouge et New Orleans, puis direction nord avec la route 59 jusqu'à Chattanooga, et la 75 jusqu'à Knoxville, Tennessee. Traverserons le Mississippi et l'Alabama.

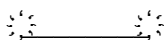
Mais nous changeons notre projet et décidons de faire le trajet en 5 jours au lieu de 4. Donc nous arrêtons pour la nuit à Tuscaloosa, Alabama, après 800 km. Il nous restera trois jours à 800 km chacun.

28 octobre. Départ à 8 h et roulons une heure avant d'arrêter pour le déjeuner au Waffle House, quelque 40 milles avant Roanoke, à Dublin. Nous dînons d'une petite salade vite organisée dans un supermarché, et Renée achète pour 50 \$ de DHEA pour rester jeune jusqu'à 120 ans. Nous soupions à Harrisburg, Pennsylvanie, au All American Restaurant d'un *meat loaf* typique. Dégueulasse.

29 octobre, lundi. Après un excellent déjeuner au Denny's de Wilkes/Barre, près de Scranton, nous entreprenons la dernière journée de voyage qui va nous ramener chez nous. Départ à 8 h sur la route 81, que nous tenons depuis Knoxville, Tennessee.

À Watertown, dernier Denny's où l'on se régale de crevettes et de soupe aux patates. Nous prenons déjà la radio française, mais elle vient de Toronto et, comme il faut s'y attendre, les gens qui y travaillent ne savent pas quoi dire: ils meublent les ondes pour montrer que le Canada est bilingue.

Arrivée à la maison à 16 h après 725 km.



México, 18 janvier 2002. Au restaurant Vips, je prends une salade de verduras: carottes, pois, choux-fleurs, brocolis, tomate, avocat, sur un lit de laitue. Légumes cuits puis refroidis avant d'être servis en salade. Une belle dégueulasserie.

Samedi 19 janvier. Le lendemain matin, aussitôt levé, comme si j'avais le diable aux trousses, je déjeune et me rends subito à la terminal Poniente (de l'Ouest) pour prendre un autobus vers Toluca. Il faut s'engouffrer dans le métro du zócalo et se rendre à la sortie Observatorio. Avant de partir de l'hôtel Canada (quel nom!), le propriétaire m'avise de faire attention aux voleurs de portefeuilles qui pullulent dans le métro. Je lui fais un sourire entendu, de l'air du gringo qui ne craint rien et qui connaît tout.

De fait, je suis privilégié par la saison froide, je porte mon grand manteau vert en poil de bique qui me descend aux gras de jambe. Malheur au pickpocket qui s'avisera de le fouiller!

Rendu à Toluca, après une petite heure de bus, je loue la chambre 313 de l'hôtel Colonial, la seule qui restait, me dit la patronne, jeune femme grassouillette qui travaille plus de 16 heures par jour à la réception. Belle chambre tranquille à 250 pesos comptant.

J'en profite pour m'avancer dans mes lectures de Gobineau et de Carlos Fuentes, *La Mort d'Artemio Cruz*.

Envoyé des messages courriel pendant l'après-midi, près de los portales, rues pour piétons bordées d'arcades. Le jeune homme veut absolument montrer aux Mexicains présents dans sa boutique qu'il connaît un peu d'anglais, quoique je lui aie dit que ma langue est le français et que je viens du Québec. Pays mystérieux, au-delà des gringos et des USA, No man's land inhabité envahi par les ours polaires et la neige, terre inconnue et cependant enviée. Il me demande la même chose que tous les Mexicains demandent, après cinq minutes de dialogues, ce qu'il faudrait faire pour venir au Canada étudier le français ou l'anglais. Tous pareils, irrécupérables! El Norte et rien d'autre!

Moi, au contraire, je ne pense qu'au Sud, el Sur, seul pays de rêve pour y passer une semaine ou deux. Le gringo qui vient dépenser ici son argent. Parce que le pays qu'il habite n'en est pas un. Et que ma deuxième patrie – le Mexique – est plus digne d'intérêt que tout autre.

Entendu au moins deux fois aujourd'hui l'hymne national mexicain. La première fois, à 7 h à l'hôtel Canada, c'était le début des émissions de radio; une autre fois à Toluca, avant un match de foot. Tous les pays se ressemblent en associant sport et patriotisme!

Mais ici, le mot Canada est réservé à une marque de souliers. Tant pis! Même impression pour moi: les pieds ont seulement changé de place.

Reçu ce matin un message de Renée qui dit ne pas s'ennuyer de Papineau! La révision des *Lettres à divers correspondants* n'en est pourtant qu'à la petite demie, nous nous y remettrons après le 25 janvier, comme deux mulets attelés à la même corvée. Pendant ce temps-là, la neige de février viendra givrer nos fenêtres là-bas; et ici les Zapatos libres continueront à chiquer la guenille en rêvant du Nord!

Dimanche 20 janvier. Il y avait longtemps que je pensais visiter Pachuca. Tôt le matin, à peine l'aurore levée, je saute dans un taxi qui me conduit au terminus de Toluca. Il me faut encore passer par México. Arrivé à la terminal Poniente, je prends le métro Observatorio jusqu'à l'autre extrémité. Puis ligne 5, direction Politécnico, et descends à la terminal Norte. Là je prends un bus pour Pachuca, prêt à partir. 44 pesos. Le voyage ne sera pas long à ce prix-là. Il est 9 h 45 et le véhicule quitte la capitale pour Pachuca. À l'hôtel Colonial, à 6 h 30 du matin, il faisait un beau 5° C, de quoi rêver à la plage d'Acapulco. Il est de ces rêves qu'on abandonne volontiers quand on veut absolument fouler le sol de Pachuca.

J'arrive enfin vers 11 h en cette ville de l'État de Hidalgo. Un nom à retenir, Miguel Hidalgo = héros de l'indépendance (16 septembre 1810).

J'échoue à l'hôtel Ciro's sur le zócalo; plaza Independencia, n° 10, avec vue sur le parc central; tout cela, lit king et deux ou trois tables, le grand luxe.

Lundi 21 janvier. À 6 h, je suis assis dans un bus Flecha Roja pour México. Départ de Pachuca tous les dix minutes, 40 pesos. L'engin me déposera après une heure et quelques minutes à la terminal Norte. D'où je prendrai le métro pour la terminal Poniente. Et en route vers Morelia.

Après quatre heures d'autobus entre México et Morelia, enfin arrivé à 14 h. Le voyage s'est fait presque sous terre: fenêtres fermées de rideaux bleus; un ronfleur obèse qui ébranlait les voyageurs et qui manquait avaler ses dents à chaque aspiration,

rivalisant avec le moteur dans les courbes; deux *películas* américaines vantant les mérites du basket, la vie de Michaël Jordan des Bulls de Chicago, en plein mon genre. Bref, il faut venir ici pour faire mon éducation! Les USA, je les avais survolés, mais ils me rattrapent à la gorge une fois rendu.

Surprise en arrivant: la terminal de Morelia est toute neuve et un peu plus en dehors du centre-ville. Autre surprise: un autre courriel de ma femme, qui semble maintenant s'amuser ferme à ce petit jeu: ça valait presque la peine de partir une semaine pour lui donner cette opportunité de m'écrire. Ah! Ah!

Petit dîner à Los Comensales, puis je loge à la Soledad, comme un millionnaire.

J'ai déjà mon billet en poche pour demain: direction Playa Azul, avec Parhikuni, autre compagnie d'autobus sans doute aussi remplis de ronflements terribles. El tremblor de la vida.

Morelia-Lázaro Cárdenas: 242 pesos. Sierra garantie.

Morelia, c'est le battant d'une cloche du XVI^e siècle qui sonne les quarts d'heure.

Mardi 22 janvier. Le départ pour Lázaro Cárdenas à 10 h 20. Arrêt à Uruapan, pour la forme, le temps d'entendre les préposés crier leur réclame: «Zamora» trois fois de suite, comme le refrain d'une chanson. Arrivé à Lázaro à 17 h.

Mercredi 23 janvier. Réveil à l'hôtel Playa Azul. déjeuner au resto du coin. Toujours les cris des élèves du primaire. 8 h et déjà l'action commence; les boutiques se réveillent, les chiens métis, mélangés de Moctezuma et d'albinos, s'étirent, se grattent les puces, déambulent à la recherche d'une croute de tortilla, jappent à l'ennemi qui s'empare de son coin d'ombre, et se couche de guerre lasse, abandonnant tout combat à de plus féroces, s'il y en a.

La fabrique de tortillas allongeait une file considérable de six femmes, enroulées dans des *rebozos* bleus millénaires et tenant en main des chaudières. Rien ne change ici que les noms des gouvornants, et encore!

Jeudi 24 janvier. Départ dès 9 h de Playa Azul avec minicar bleu pour Lázaro. Les belles choses ont une fin: aussi, adieu à la mer porteuse de vagues toujours les mêmes, et qui dépose sur le rivage ses barques de pêcheurs, l'après-midi de chaque jour, une ou deux heures avant le coucher du soleil.

Le trajet de Lázaro à Acapulco dure six heures. Un peu trop de *topes* (dos d'âne) ralentissent considérablement le voyage.

Arrivé à l'hôtel Capri, miteux et *barato*, construit, on dirait, à même un rocher.

Vendredi 25 janvier 2002. Après avoir trouvé quelques bouteilles de shampoings pour ma douce femme et un 940 ml de brandy Presidente pour moi, je continue ma lecture et attends le minibus qui me mènera à l'aéroport d'Acapulco pour 75 pesos.



Arrivé à Puerto Plata à 22 h le 7 septembre 2002, je hèle un scooter et marchande le prix pour Sosua, à environ 10 km, pour 50 pesos (4,80 \$CAD).

Nuit à l'hôtel Antonio, près de la Bomba (station de service) au centre de Sosua. Je commence à transcrire «Jacques et Marguerite», la correspondance de Jacques Viger avec sa femme. Tout en lisant la correspondance de Charles Baudelaire (extraits) dans Folio. Ce qu'il dit de Lamartine en juillet 1850: il «devient prophète et mystique bonapartiste, mouchard sans doute.»

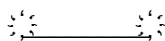
8 septembre. Autobus vers Santo Domingo à toutes les heures et 20 minutes. Je prends celui de 10 h 20: 105 pesos. Durée du voyage: quatre heures. En arrivant à Santo Domingo, je demande qu'on me conduise à l'hôtel Cervantes que je connais depuis plusieurs années. Taxi bringuebalant atteint de suspensionnisme aiguë et qui souffre de partout, agrémenté d'un pare-brise en constellation d'un ciel de septembre. Il me laisse devant un

hôtel fermé, en pleine rénovation. J'entends un klaxon insistant. Un autre taxi me fait signe, j'y monte et demande si l'hôtel Comercial, que je connais aussi, a fini ses réparations. Il m'apprend qu'en effet cet hôtel est ouvert, mais que le Colonial est bien meilleur et moins cher. «Allons au Colonial», dis-je. Évidemment que ce type attendait les touristes devant le Cervantes pour les y cueillir comme des crapets soleil! Je loue une chambre au Colonial, même s'il est trop cher pour ma bourse. Sur la rue piétonne El Conde, arrêté au restaurant du coin Paco's Café. Rien n'est plus facile que de préparer un bon spaghetti à la criolla: sauce tomate un peu épaisse, avec poivrons et oignons croquants, un peu d'épices et tout est terminé.

12 septembre. Comme mon ordinateur vient de flancher, je cesse de transcrire «Jacques et Marguerite» pour me rabattre sur la révision des *Lettres à divers correspondants* de L.-J. Papineau. Patientie révision du texte pour trouver où mettre des notes de bas de page.

Je travaille consciencieusement à l'hôtel Yaroa, de Sosua, environné de bougainvillées fleuries et, parfois, venant de loin, un arrière-son de meringue endiable.

Recette de goulasch: viande de bœuf (je préférerais du veau) cuite dans de la choucroute; quelques petits piments, paprika; servi avec pommes de terre bouillies puis rissolées dans un peu d'huile de canola, assaisonnées de persil ou de coriandre.



Lundi 21 octobre 2002, départ de Montréal. Voyage avec Northwest jusqu'à Détroit. Puis Détroit-México.

À México, autobus jusqu'à Querétaro, trajet de trois heures et demie. Arrivés à Querétaro à 18 h. Petite chambre sans trop de

confort, avec deux lits simples. Projet de louer à l'hôtel Amberes pour le reste de la semaine.

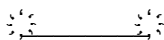
22 octobre. Réveil matinal à coups de canon. Pays de pétarades et de bruit. Est-ce pour signifier que la paix est un état provisoire et tout à fait passager? Ou bien si on continue ici, depuis 1867, à fusiller l'empereur? J'y suis venu justement pour éclaircir certains points d'histoire en rapport avec le «voyage» de Faucher de Saint-Maurice ici à cette époque.

23 octobre, mercredi. Après d'intenses recherches à l'Université autonome de Querétaro, hier, je pars ce matin, seul, pour Leon. Une ville où j'étais déjà arrêté en passant pour l'heure du lunch. Pourquoi Leon? Parce qu'en arrivant au terminus de Querétaro, Leon était la seule destination rapide.

Arrivé à Leon vers midi. En sortant du terminus (la central), je vois deux ou trois hôtels du type ordinaire. Je réserve une chambre à l'hôtel Terranova, n° 323, et on prélève 340 pesos de ma carte Visa. Grand luxe à ma mesure. Je pourrai lire et travailler ici bien tranquille, au milieu des manufactures de souliers (*zapatos*) tout autour. Leon: roi de la godasse. Un Mexicain bien chaussé est un Mexicain heureux. Pancho Villa se promenait nu-pieds, c'est assez pour devenir révolutionnaire. Aujourd'hui, ses descendants sont trop bien chaussés. Les pétards n'existent plus que dans les souvenirs ou dans les films, ou les soirs de fiestas.

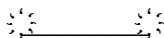
Jeudi 24 octobre. Hier, bref travail de recherches à la Bibliothèque de Leon. Édifice qui servit de prison municipale entre 1899 et 1902, comme le révèle la plaque creusée sur le fronton, au-dessus des colonnes. Ce matin, surprise d'apprendre que l'édifice est mis en vente par la municipalité. On aura tôt fait de sortir les livres de ce bel édifice, où se voyaient au moins les restes d'une petite cellule de prisonnier, en entrant – et d'en chasser les jeunes étudiantes costumées, appliquées à la recherche dans des livres, pendant que les machos semblent dédaigner les activités intellectuelles au profit de la bamboche.

Nous remarquons l'hôtel Hidalgo et déménageons dans une chambre qui donne sur la rue.

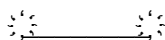


Sosua, hôtel Yaroa, mardi 26 novembre 2002. La journée commence avec la révision des *Lettres à divers correspondants* de L.-J. Papineau. Réveillé à 5 h, je travaille jusqu'à 9 h. Suis sorti déjeuner à La Gaviota, restaurant central du quartier batey. Dîner à La Finca, restaurant tenu par une dame parlant un excellent français. Bonne cuisine où j'avais savouré de la goulasch lors d'un voyage antérieur.

Demain, projet d'aller à Santo Domingo me promener sur El Conde, rue réservée aux piétons, bordée de magasins de pacotilles; ambiance hétéroclite du monde louche et de la haute société. Retour prévu le jour même. Durée du voyage aller-retour: 7 heures de route par Caribe Tours, autobus tout confort avec film hurlant (souvent en anglais), sous-titré pour sauver l'honneur.



Sosua, 8 février 2003. Comme les prix ont doublé à cause de la saison, je décampe de l'hôtel Yaroa et loue pour la semaine un studio-appartement, chez Germania Diaz. Tranquillité absolue, avec un balcon isolé, face à un immense manguier où gloussent des mainates rouilleux et de petits oiseaux au ventre picoté. Semaine de lecture de George Sand.

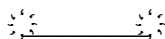


8 mars 2004. Arrivé à Puerto Vallarta vers 11 h a.m., je prends l'autobus de midi pour Guadalajara. Car mon idée de me rendre à Manzanillo en longeant le Pacifique ne m'aurait fait partir qu'à 16 h.

9 mars, je pars ce matin pour Manzanillo. Autobus Servicio Coordinados (sous-Primera Plus) pour 187 pesos. Durée du voyage: quatre heures et demie, en traversant les grandes salines. À Manzanillo, je me trouve chez moi à l'hôtel Colonial, chambre 301, au-dessus de l'entrée de l'hôtel, donnant sur la petite rue. Le terminus (la central) d'autobus à Manzanillo a changé de place: maintenant une bâtisse toute neuve, près de la zone hôtelière

11 mars, jeudi. N'avoir qu'à lire, assis dans le parc central, à Manzanillo. On y a abattu plusieurs arbres qui l'enjolivaient, on a enfoui sous terre les fils électriques qui servaient de juchoir nocturne à des milliers d'hirondelles, pour construire, au centre de ce parc, un immense espadon en fer, haut de 50 pieds.

Guadalupe, serveuse au restaurant Chantilly, n'y travaille plus: elle est mariée depuis quelques années, elle a même un petit qui gigote et crie comme un conquistador.



Montréal, 15 avril 2004. Prêt à partir, les pieds coincés sur le dossier de devant, la tête au soleil, collée sur le hublot. Musak turlutant des airs d'accordéon musette, comme à Paris, hôtessees qui s'affairent avec des oreillers et des couvertes, mioches chialeux, stop! Fuite d'huile et Air Transat débarque tout son beau monde à Mirabel. Paris est encore à 5 500 km.

Après trois heures d'attente, on est au même point, non pas de non-retour, mais de non-départ.

Rien à manger. Les passagers traînent leurs tripes dans les corridors comme des faméliques à qui on retire un spaghetti boulettes.

Vendredi 16 avril. Le soleil darde le nez d'Air Transat. En face: Paris, à une heure de trajet à 880 km/heure.

Au lancement de Papineau, *Lettres à ses enfants*, le 18 mai, il faudrait apporter une fleur en pot mentionnée par notre Papineau horticulteur, et la donner en souvenir à la SSJB.

Dimanche 18 avril. Depuis deux jours je bouscule les éven-taires du parc Georges-Brassens à la recherche de vieux livres. Des trouvailles en quantité à très bas prix. Le problème sera de transporter tout ça dans ma valise au retour.

20 avril. Porter livre *Journal d'un étudiant en médecine à Paris* au Centre hospitalier, à Lyon, où résida Lactance Papineau.

Vendredi 23 avril. Paris, je sors de dîner (13 h 30) du Pied du Fouet, restaurant du 45 rue de Babylone. Une recommandation de mon ami Beauchemin. J'en sors avec un petit mot à son intention. Suis maintenant à côté de ce restaurant, au parc Catherine-Labouré, l'illuminée du XIX^e siècle qui, au lieu de fonder une communauté de Sœurs, si elle avait vécu aujourd'hui, se serait promenée avec des clinquants aux oreilles, le petit ombilic au vent et la langue percée, la tête guère plus cultivée qu'une tête de *mop*.

– Si tu ne lis pas, me disait mon ami Paul Bellemare en classe de Syntaxe, tu ne seras jamais cultivé.

Cette phrase m'était entrée dans le crâne comme une flèche d'Iroquois. Le lendemain, je commençais à lire. C'était en 1955; je n'ai jamais arrêté depuis.

Hier, au théâtre, place de la Concorde, j'ai assisté à la pièce inspirée de Francis Carco, *Jésus la Caille*, avec Marie Laforêt dans le rôle de Fernande. Histoire louche qui se situe dans le Montmartre des années 1930, au milieu de la petite pègre: pute, flic et

flingue, truands et consorts. Belle prestation. Ce soir, je me pointe ailleurs, dans un autre théâtre, rue Brancion, près du parc Georges-Brassens. On y présente *Angèle*, d'Alexandre Dumas.

Samedi 24 avril. Achat de vieux livres au parc Georges-Brassens. Je déménage à l'hôtel Charing Cross, près de Saint-Lazare, revoir mes anciens amis, Renée la cuisinière, madame et son fils propriétaires. À 18 h, concert Chopin en l'église Saint-Julien-le-Pauvre, une des plus vieilles églises de Paris.

Au parc Monceau, monuments à Alfred de Musset et à Guy de Maupassant.



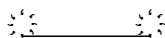
Sosua, dimanche 30 mai 2004. Plus aucune surprise en ce pays, si ce n'est le coût (coup?) de la vie qui, depuis quinze mois, a augmenté ici au point d'étrangler encore davantage tout ce qui bouge et d'enrichir les magnats de la merde. Arrivée à Puerto Plata vers 13 h. Je passe un des premiers la douane et fends la meute de chauffeurs de taxi, ma malle à roulettes grognant derrière moi, et je file vers la sortie de l'aéroport. Dans un parterre, une dizaine de motocyclistes-taxis, à qui on interdit l'accès à l'aéroport, s'offrent pour me conduire. Je leur promets 150 pesos (moins de 5 \$) pour les 10 km qui me séparent de l'hôtel où je compte me rendre.

Les appartements de Germania sont pleins, dommage! Je reprends les roulettes et file vers l'hôtel Yaroa, qui a changé de nom, aujourd'hui: Casa Cayena et je m'installe. Portable ouvert, je copie *La Capricieuse*, un autre livre pour l'année 2005. Au son de la salsa, du merengue et de la *bachata* (celle-ci avec guitare).

Vendredi 4 juin. Fini la transcription de *La Capricieuse* du capitaine Belvèze. Presque terminé l'introduction au *Petit bréviaire des vices de notre clergé* du seigneur L.A. Dessaulles. J'ai déménagé

pour la dernière journée de ces vacances aux Appartements-studio de Germania, face au parc où s'agitent les drapeaux de divers pays.

Je repère, pour un prochain voyage avec Renée, le Palace Hotel, à Sosua, chambre face à la mer, pour deux personnes, 75 \$US, déjeuner inclus.



México, 21 octobre 2004. Nous montons dans un autobus Primera Plus pour Querétaro, où nous arrivons à 16 h 30. Prenons un taxi (30 pesos) du terminus pour l'hôtel Hidalgo au centre-ville. La chambre 44 donne sur le corridor à l'arrière. Ce ne sera plus la même atmosphère qu'il y a deux ans, quand nous avions la chambre avec balcon sur la rue, en avant de l'hôtel.

22 octobre. La journée commence avec un appel que je loge à l'épouse de Thomas (Patricia) tél. 2-15-29-30 – qui m'annonce qu'elle a pris pour moi un rendez-vous à midi avec la Maestra Concepción Lambarri Malo du Musée de la Restauración de la República, rue Guerrero. Entre-temps, je rencontre vers 10 h 30 le Maestro Esquivel Estrada, historien de la Coneculta, rue Venustiano Carranza, n° 4. Je lui laisse trois exemplaires du Faucher de Saint-Maurice, *De Québec à México*. Il me répond qu'il me donnera des nouvelles vers le mois de décembre. Je lui laisse aussi un numéro de la Presse québécoise où sont photographiés les patriotes de l'année 2003.

Puis je me rends chez la Sra Malo qui m'accueille avec chaleur et professionnalisme. Elle est directrice du musée. Je lui remets deux exemplaires du Faucher de Saint-Maurice. Quand je lui montre son nom qui figure à l'introduction de ce livre, elle a une réaction de fierté et de contentement. Elle en rougit de plaisir, comme si je lui apportais un trésor.

Il y a aussi Leonara Carrington, peintre vivant au Mexique. Content de voir, perché en haut d'un édifice, un énorme poster annonçant une exposition de cette femme peintre, à la galeria Universitaria pour les mois d'août et septembre. Trop tard. Je me rends tout de même à cette galerie d'art; on me dit qu'un livre a été vendu pendant l'exposition, que ce livre contenait des reproductions des peintures de Leonara Carrington, mais qu'il n'y a plus de livres disponibles. L'exposition a maintenant pignon sur rue à Guadalajara au Museo Raul Aguiano.

J'espère seulement recevoir en décembre une réponse favorable à la traduction du Faucher de Saint-Maurice. Cet auteur québécois mérite bien d'être lu en espagnol par les Mexicains. Aussi, la Sra Malo nous a réservés tous les deux pour une conférence au Musée de la Restauración en mars ou avril 2005. Sujet: la princesse Salm-Salm et Faucher de Saint-Maurice. Toutes dépenses de logement et de nourriture payées. On verra.

23 octobre. Je pars en autobus de Querétaro vers Guadalajara. Avec l'idée d'acheter pour Émilie Andrewes un livre de la peintre Leonara Carrington. On m'a dit ici que ce livre n'est plus qu'au musée Raul Aguiano, à Guadalajara.

Auparavant je fais toutes les démarches pour louer une Ford blanche pour lundi, avant 11 h. L'auto devrait nous arriver avant cette heure en face de l'hôtel Hidalgo.

Arrivé à Guadalajara, je prends un taxi et lui demande de me conduire au musée Aguiano. Après six heures d'autobus, je suis à Guadalajara à 5 h p.m. Je compte bien que ce musée est encore ouvert. Je m'y attendais: le taxi ne connaît pas plus ce musée que le nombre de dents dans la gueule d'un brontosauve. Je lui dis de consulter un annuaire de téléphone. Il me plante là et disparaît dans le terminus (nous avons à peine fait 100 mètres). Après 15 minutes, il revient, tout fier d'avoir trouvé l'adresse de ce musée. Rendu là, je paie mon chauffeur et entre dans le musée. Un gardien apparaît à ma droite. L'édifice n'annonce pas du tout une exposition de Leonara, et le gardien m'apprend que

cette exposition est terminée depuis juin, mais qu'ils ont encore des livres, à la librairie du musée. Ouf! Un hic énorme: cette librairie n'ouvre que du lundi au vendredi et ferme à tous les jours à 15 h. Nous sommes samedi et il est maintenant près de 18 h. Je demande au gardien s'il n'a pas une clef de la librairie: je lui donnerais le prix du livre qu'il remettrait lundi au propriétaire. Il refuse d'accepter l'argent. Je lui demande donc de téléphoner au responsable de la librairie qui pourrait venir l'ouvrir exprès pour un Québécois qui vient de faire plus de 300 km pour se procurer le livre (de Querétaro à Guadalajara). Il consent à téléphoner au libraire, qui se garde bien de répondre. Plusieurs fois il tente de le rejoindre, bien inutilement. Je commence à appréhender avoir fait tout ce trajet inutilement. Pendant que nous discutons d'un moyen pour envoyer l'argent lundi à Guadalajara, le téléphone sonne: c'était le libraire qui avait détecté les appels répétés du gardien sur son cellulaire. Il lui apprend que la clef de la bibliothèque se trouve dans un petit coffre sous un tapis et qu'ainsi il pourra avoir accès aux livres. J'attends quelques minutes et mon gardien revient souriant avec un exemplaire du *Leonara Carrington*. Prix: 150 pesos. J'en donne 200 au gardien et le félicite d'avoir résolu toutes ces difficultés.

Puis je me pousse au centre-ville – 11 millions d'habitants – où je connais très bien le restaurant Sanborn, à côté de l'immense cathédrale, restaurant réputé de tous pour son excellente cuisine. J'engouffre un demi-*pollo a la plancha* et remonte en taxi vers la terminal pour m'embarquer dans un Omnibus de México qui me ramènera à Querétaro. Il est 20 h 30 quand je laisse Guadalajara. J'arriverai à Querétaro à 1 h a.m. Renée, au désespoir, quoique prévenue de mon retour tardif, n'en revient pas.

Pendant ce trajet j'ai tout de même eu le temps de réviser son *Pierre Du Calvet* et lire quelques lettres de la correspondance de Stendhal.

24 octobre, dimanche. Vie au ralenti dans le parc Central en face du restaurant Vips. Vendeurs de ballons gonflés, chargés comme des ânes; fanfare et majorettes qui défilent en un tintamarre bien mexicain. La révolution n'est pas prévue pour aujourd'hui.

Liste des invités à notre conférence de Querétaro en mars 2005: l'amie Reyna, Thom le traducteur, Elizabeth (amie de Reyna, rencontrée avec son conjoint au restaurant Girasol aujourd'hui), la nieta de Massimiliano, Hector (chauffeur de taxi qui nous a reconduits à l'hôtel Hidalgo l'année dernière), Rebecca Luque (professeur de Reyna), journalistes (*periodistas*) des trois plus importants journaux de la ville: A.M., Noticias, Diario de Qro, Enrique Perez Campuzano, professeur de sociologie urbaine de UNAM, México, rencontré au resto Vips, qui fait un doctorat en géographie humaine.

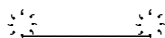
Lundi 25 octobre. Nous partons vers 11 h de Querétaro avec notre nouvelle Cadillac, une Ford Ikon immatriculée du district fédéral 991-SWM, pour Playa Azul. Après bien du tricot aux environs de Moroléon et de Yuriria, nous empruntons la nouvelle autoroute qui traverse la sierra entre Morelia et Lázaro Cárdenas. Arrivée à Playa Azul vers 18 h. Repos jusqu'au 28 octobre.

À l'hôtel Hidalgo, à Querétaro, Renée est malade et se plaint d'une forte douleur au milieu du dos.

30 octobre. Dernier déjeuner au Vips de Querétaro. Tout à l'heure ce sera le départ vers Puebla. Hier soir, nous avons eu la visite de Reyna, son chico Ángel et un ami, Hector. Celui-ci rêve d'ouvrir une boutique d'artisanat mexicain à Montréal; entre-temps il est blessé d'une chute qui lui a foutu une brisure à la colonne: il porte un corset et est retenu par la sécurité sociale. De bons amis mexicains. Vers 10 h, Reyna viendra nous faire ses adieux, la larme à l'œil comme d'habitude. Pendant ce temps, le peuple se prépare à fêter les morts. Vente de coca-cola et de petits crânes en sucre que les enfants dévorent à belles dents.

Autels d'offrandes pour morts et vivants. Réjouissances infinies qui dureront trois jours.

Avant de partir, un coup d'œil à l'église monastère de Santa Clara, même rue que notre hôtel, la rue Francisco Madero, vers le sud. Cette église, style Renaissance tardif, fut construite en 1633. À l'intérieur, une orgie de dorures en bois, de statues votives de sainte Claire et de saint Vincent de Paul. Extérieur: coupole en céramique de couleurs jaune et bleu.



Cape Coral, Floride. En auto, du 3 novembre au 18 novembre 2004

3 novembre. 3 h a.m. Départ pour la Floflo en auto. Seul. Toute la journée sur la route. Je m'arrête vers 19 h après 1 600 km. Rendu à Lebanon, tout près de Cincinnati, Ohio. Knights Inn, 725 E. Main St., 42\$

4 novembre. 5 h a.m. Départ de Lebanon et je roule aujourd'hui 1 300 km pour coucher en Floride, au nord de l'État, à Lake City – environ 180 milles de Tampa. Toujours sur l'autoroute 75 depuis Cincinnati. Econo Lodge, 178 S.W. Florida Gateway Drive. 57\$

5 novembre. Température, ce matin, à Lake City, 71° F à 7 h a.m. Il me faudra faire aujourd'hui encore 500 km pour arriver à Fort Myers, au sud de Tampa. Total: 3 400 km.

Arrivé à 12 h, je me rends chez Jos Carpentier, qui habite le condo voisin de celui de Charles Parent; je m'informe de l'endroit d'une bonne épicerie, et téléphone de chez Jos à Charles Parent, à Montréal, pour l'aviser de mon arrivée. Je lui dis aussi de communiquer la nouvelle de mon arrivée vendredi à midi à Renée.

Je suis au 619 South East 47th Street, Unit 4, Cape Coral, près de Fort Myers, Floride 33904.

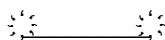
Jos Carpentier qui, malgré son nom, ne sait pas un mot de français, loge à l'Unit 5.

C'est ici que j'écirai les trois tomes de *Papineau en exil à Paris*. J'ai jusqu'au 22 novembre pour aboutir à quelque chose.

Travaillé du 5 au 15 novembre inclus, 11 jours.

16 novembre. Départ de Cape Coral à 3 h a.m. Je fais 1 200 km et couche à Lumberton NC, après 17 h. Quality Inn, sortie 20 (autoroute 95).

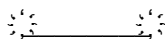
17-18 novembre. Après 1 700 km, j'arrive à la maison dépassé minuit, jeudi matin 18 novembre à 2 h a.m.



Sosua, 3 février 2005. Arrivé à 21 h 30. Mes appartements-studio sont pleins et je loue à l'ancien hôtel Yaroa (appelé Cayena) pour une nuit.

4 février. J'ai aujourd'hui 63 ans. Je me suis réveillé au chant du coq et des tyrans-tri-tri à la Casa Cayena. Petit déjeuner puis à la banque sortir des *efectivos* (22 pesos = 1 \$CAD). Le coût de la vie augmente ici à un rythme de merengue. Inutile de retourner avec des pesos en poche: au prochain voyage ils seront dévalués du quart. C'est le lot des républiques de bananes qui font bien l'affaire des exploiters.

Hôtel Casa Cayena – 1 500 pesos. Revenu plus tôt que prévu.



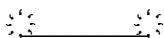
Arrivée à Bordeaux le dimanche 26 mars 2006, dans la soirée, après trois heures de TGV de Paris. Nuit à l'hôtel Ibis, près de la gare Saint-Jean. En sortant de la gare, de l'autre côté de la rue, apparaît le restaurant TGV Gascon. J'y déguste des côtelettes d'agneau à la provençale: 3 côtelettes, nouilles, épinard, frites. Un délice, accompagné d'un quart de bon bordeaux rouge. La couleur locale.

Bordeaux, ville qui m'apparaît plus relaxe que Paris. À 22 h, il fait un bon 20° et je suis en bras de chemise à la terrasse du TGV Gascon.

Le matin du 27 (lundi), je me rends aux Archives municipales de Bordeaux, rue du Loup, 71, pour chercher des renseignements sur un certain Henri Forsans, commerçant bordelais établi à Montréal en 1840-1841, qui a bien connu et rencontré les Papineau à Paris. L'*Almanach commercial et administratif de la Gironde*, contenant 15 000 adresses, en 1840, ne parle pas de Forsans, commerçant. On trouve un U. de Forsan, parmi les capitaines au long cours, de Bordeaux, rue Caussan 22, dans l'*Annuaire général du commerce et de l'industrie* de la ville de Bordeaux et du département de la Gironde.

Finalement, je n'ai pas trouvé trace d'un Henri Forsans à Bordeaux, mais un Jacques Forsans, conducteur de voitures... J'ai cependant rencontré M. Bernard Sainte-Marie, en attendant une place aux Archives départementales de la Gironde, Impasse Poyenne, qui tentera de trouver des renseignements et me les enverra peut-être.

Il y avait aussi au centre-ville de Bordeaux la belle voie piétonne appelée Sainte-Catherine. Magasins et échoppes de tout genre. Une oasis de beauté et de tranquillité, comme les quais sur la mer, ou la rue Alsace-Lorraine, perpendiculaire à la Sainte-Catherine.



Parti de Montréal à 17 h 30 le 8 septembre 2006; arrivée à Orly le lendemain vers 6 h 15. Direction: Aux Trois Mulets, mon hôtel de la rue Brancion depuis trois ans. En réalité, le mot hôtel est ici inapproprié, il s'agit plutôt d'une turne sans aucun confort, une planque pour la nuit. Le serveur y était déjà, vers 7 h 30, occupé à essuyer le comptoir sur lequel s'appuieront la trentaine d'habitues au cours de leur passage dans la journée. C'est samedi matin; le berger allemand, vieux d'une dizaine d'années, donc pas malin du tout, dort dans son coin sous une table.

Je prends la chambre 11, à 35 € et je la réserve pour deux nuits. Promenade au parc Georges-Brassens tout près. Les libraires déballent leurs boîtes, exposent leurs chefs-d'œuvre à bas prix. Je rencontre M. Christian Lamoureux, celui de «Suzette et Gédéon», bandes dessinées célèbres, cherche en vain un certain Jean-Pierre, septuagénaire, qui m'a vendu *Les Confessions* de Rousseau, en mars dernier, et aussi *Jocelyn* de Lamartine; aussi six ou sept volumes de l'*Histoire de la Révolution* de Thiers. Il est absent.

Dimanche, dans l'après-midi, je retrouve la libraire mariée à un Bulgare, qui me vend quelques livres du XVIII^e siècle à prix raisonnable. Aussi, hier, acheté de l'Algérien quelques tomes de Plutarque, *Vies des hommes illustres*. Et, pour mon ami Beauchemin, quatre livres de la collection Nelson et un Dumas, grand format, *La Tulipe noire*, de 1854.

C'est mon dernier voyage pour Papineau. Cet hiver, le temps sera venu de terminer les trois tomes de *Papineau en exil à Paris*, à paraître aux Éditions Trois-Pistoles. «L'histoire est, comme la mer, belle par ce qu'elle efface», écrivait Flaubert dans son *Voyage en Bretagne* par les chemins et par les grèves. Trois ans de recherches à Dublin et à Paris, aussi Bordeaux, Lyon, Dijon, Saint-Germain-en-Laye, Maisons-Laffitte, Le Havre, Saint-

Briec en Bretagne, Beauvais, Besançon, les deux châteaux de Villeneuve et La Grange (ce dernier ex-château La Fayette), Rouen, Pau, etc. Au moins six voyages en France depuis ce temps. Et encore: Nantes, Montpellier, Saint-Jean-de-Losne.

Dublin, 11 septembre 2006. Passé l'après-midi complet jusqu'à 18 h 30 aux Archives de la Ville de Dublin, pour trouver très peu de renseignements sur les Atkinson-Dowling-Stanley. Deux découvertes, dans le *Freeman's Journal* du 4 septembre 1845, un entrefilet annonçant que L.-J. Papineau vient de partir de Liverpool après une courte visite à ses amis de Dublin. Il est allé chez le Dr George Atkinson, 28 Upper Temple St. Aussi une courte annonce traitant du second mariage de Mme Dowling avec William Stanley en octobre 1847, dans le même journal.

20 h. Ici, tous les pubs se réclament de James Joyce. Reste à savoir si cet homme génial a vraiment mis les pieds partout, comme Dieu, à l'époque de notre petite enfance. En tout cas, VLB l'a ressuscité maudiquement, si j'en juge par les 1 100 pages qu'il lui a consacrées. Reçu son livre juste le jour de mon départ sur Paris, le 8 septembre. Avec dédicace personnalisée très touchante. Il n'a plus qu'à signer des contrats pour mes trois Papineau en exil, manuscrits que je lui apporterai au tôt printemps 2007. D'ici là, je lui ferai une courte visite amicale en octobre, histoire de sonder le R.-L. Séguin en projet pour novembre, et dont je n'ai pas encore entendu parler.

Dublin, 15 septembre. Après cinq jours dans la capitale irlandaise et des recherches à la Bibliothèque publique de la ville, Pearse St., aux Archives nationales d'Irlande, Bishop St., et à la Bibliothèque nationale d'Irlande, Kildare St., je suis convaincu que j'ai progressé d'un pas. Le XIX^e siècle semble très difficile d'accès dans les registres de la catholicité d'Irlande, guerres et massacres obligent. La destruction de nombreux registres ne facilite pas la vie d'un chercheur. Cependant j'y ai passé une agréable vie dans cette ville de Joyce, jadis assiégée par les An-

glais qui ne comprenaient pas la volonté d'indépendance des peuples. Vie très différente ici, comparée aux barres de fer des Londoniens. Les Irlandais ont du sang celte, gaulois, et même viking dans les veines. Peuple patient jusqu'à la dernière goutte de son sang, qui a plié l'échine jusqu'au sol, mais qui a su relever ce qui lui restait de tête devant l'agresseur. En 1923, l'indépendance était acquise après des siècles d'absolutisme anglais, tory, orangiste, anglican et religieux protestant, sans possibilité de transiger quoi que ce fût avec l'occupant.

Peuple qui a des affinités avec le peuple québécois, du moins à ce qui en reste aujourd'hui, après les conquêtes anglaise, américaine et canadienne-anglaise. Un souffle de vie, un espoir. Demain est toujours un autre jour dans la conquête de la liberté. J'ai côtoyé ici un peuple aimable, encore souriant malgré la meute de touristes qui les envahit chaque jour de l'année.

Mercredi 20 septembre 2006. En train vers Besançon. À midi, on passe à l'entrée de la ville de Dijon devant le parc sur la rivière où nous avons pris le lunch de pâté-vin, en 1970, en route vers la Suisse et l'Italie.

Le taxi me conduit aux Archives de l'Université de Besançon, rue Chifflet 20, où je devrais trouver les publications de l'Académie des Sciences de Besançon. En route, mon chauffeur m'indique la Citadelle, sur la montagne; et la maison natale de Victor Hugo, né en 1802, où il a passé trois ans seulement; aussi la maison natale des frères Lumière.

21 septembre p.m. Dîné une deuxième fois (hier soir, souper) au Café de la gare de Dijon. Avec un napperon en papier publicisant la bière moelleuse de Grimbergen, petit village au nord de Bruxelles en Flandres, bière qui remonte à l'an 1128. L'abbaye de Grimbergen a été fondée en 1128 par saint Norbert. En 1629, elle adopte comme symbole le phénix, oiseau mythique qui renaît de ses cendres. Sa devise devient: *Ardet nec consumitur* (brûle mais ne se consume pas).

Lundi 25 septembre 2006. Arrivé à Pau vers 9 h, je hèle un taxi qui me conduit aux Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques. Je bute sur une porte fermée, avec un papier dans la vitre annonçant que les Archives sont fermées du 25 au 30 septembre 2006, «fermeture annuelle», précise-t-on. J'appelle un autre taxi qui me ramène à la gare et je repars sur Bordeaux à 11 h pour y être à 13 h.

Je ferai mes recherches à la mairie de Bordeaux entre 13 h 30 et 16 h, sur la naissance et le mariage de Martin Bossange, puis je retournerai à Paris vers la fin de l'après-midi. En souhaitant que l'on me rembourse le prix de ma seconde nuit à l'hôtel Atlantic de Bordeaux.

On m'a remboursé 39,75 € pour ma chambre, malgré que je l'aie payée d'avance et aussi malgré mon retour tardif aujourd'hui, 13 h, alors que l'heure de tombée était midi.

Mon retour, ce soir, à Paris me permettra demain (mardi) de pousser les recherches davantage. Je me propose Beauvais et, mercredi, Rouen, et jeudi, l'Orne.

À Paris, suis allé chercher mes six livres réservés depuis une semaine à la librairie Épigrammes, rue Dunkerque. Accueilli par Hélène, femme blonde âgée, qui tient la librairie en l'absence de Madame Monique, la fumeuse, en vacances. Pour les six bouquins, dont deux sont du XVII^e: 95 €, un bon prix.

Mercredi 27 septembre. Départ pour Rouen à 9 h 15. J'y ferai des recherches à la mairie pour trouver des renseignements sur un certain Pierre Dumesnil, l'auteur d'*Oreste*, publié à Rouen en 1803, chez l'éditeur Mme Veuve Dumesnil & Fils, conjointement avec Bossange, Masson & Besson à Paris. On trouve un Pierre Dumesnil, marchand, époux de feu Catherine Bellamy. Le 1^{er} Brumaire, An X, à Rouen, est décédée Marie-Anne-Françoise Dumesnil, à 73 ans, fille de défunt Pierre Dumesnil et de Jeanne Salle, veuve de Jean Gonthier (mariés le 10 janvier 1756). Présent: Pierre-Louis Dumesnil, vivant de son revenu, «fils et frère» de la défunte.

À midi, j'ai la conviction que mes recherches à Rouen au sujet de Dumesnil n'ont rien donné. Je voulais trouver son décès (avant l'an 1803, calendrier républicain) et je n'ai pu y arriver. Parti dîner dans un bon vieux resto de Rouen, situé rue piétonne, vieil appartement avec plafond en poutres, et fenêtres donnant sur des gravats. Espace non-fumeur, le seul de ce restaurant. Les Français auront de la misère à s'adapter à leur loi anti-tabac qui arrivera dans leur vie comme un TGV, le 1^{er} janvier prochain. On pense que plusieurs vont se mettre à râler, surtout les vieux boucs qui sentent le pétun depuis leur naissance.

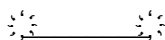
Ne me reste plus qu'un voyage à faire, à Alençon, aux Archives départementales de l'Orne, au sujet de Pouqueville.

Jeudi 28 septembre 2006. Après trois heures de recherches à Alençon, Archives départementales de l'Orne, j'en ai deviné les origines de Pouqueville, rencontré par Papineau à Paris. Il serait fils de François Pouqueville et de Marie-Madeleine Savary.

Je suis maintenant à la gare d'Alençon, hôtel de Rouen, où on sert un excellent repas de midi: maquereau à la moutarde comme entrée; pomme de terre et viande comme plat principal. Je suis dans une salle pour non-fumeurs. La France commence à s'y faire. Il n'y a que l'âge d'or dans cette salle au fond.

Ai retrouvé devant la gare le chauffeur de taxi d'Alençon qui m'avait indiqué l'endroit des archives, tout près (pour une fois l'édifice est près de la gare). Il me parle de Tourouvre au Perche, Normandie et Orne, et me donne le journal Ouest-France contenant un article: «Le Perche ouvre sa Maison du Canada». Inauguration dimanche 1^{er} octobre.

Puis je prends l'autocar qui me conduit d'Alençon à Surdon. En route, le chauffeur s'entretient avec moi: il m'avoue être un «sans domicile fixe», qu'il ne travaille que quelques mois à conduire des bus, et passe l'hiver en Savoie. Il fait, dit-il, un travail «alimentaire». Car ce qui l'intéresse, c'est la photo...



Arrivé le dimanche 15 avril 2007 à Paris par Air Transat. Je prends un Roissybus à l'aéroport CDG et j'arrive avec ma valise place de l'Opéra. Très tôt le dimanche: personne dans les rues.

Je me rends aux Trois Mulets avec la ligne 13 de métro. Achat de quelques vieilleries au parc Georges-Brassens.

Archives nationales de France, logées temporairement rue des Quatre-Fils. J'ai demandé cinq boîtes de documents seulement pour la journée, selon le règlement. Bureaucratie française pas trop efficace. Personne ne peut me dire si les demandes de passeports en 1845 sont gardées aux Archives départementales ou à Paris. Par exemple, Papineau, partant de Marseille fin mars, début avril 1845 pour Naples, a dû faire une demande de passeport. Ce passeport a-t-il été conservé à Marseille? À Paris? Mystère!

Arrivé à Rome le 22 avril, je loue une chambre à l'hôtel Concorde, 6^e étage, près de la gare Termini. J'ai passé la journée du lundi 23 avril à courir à l'Anagrafe pour demander un certificat de décès de Charles-Auguste Chaussegros de Léry, décédé, dit-on, à Rome en octobre 1887, sans postérité. Ce jeune homme accompagnait Papineau lors de sa traversée au Havre en 1839. Il se serait établi puis marié en Italie.

L'Anagrafe est un édifice municipal de Rome et contient les registres de l'état civil. Il est situé Via Luigi Petroselli, n° 50 – 00186 Roma. Si mon bonhomme est vraiment mort à Rome, je recevrai le certificat dans un mois et demi environ.

Ensuite, j'ai cherché et trouvé la place d'Espagne et la via Condotti, aujourd'hui voie pour piétons où se sont établies les grandes maisons de mode, Gucci, Versace, etc.

Et je me suis rendu à l'église Saint-Louis des Français, où à ma grande surprise j'ai rencontré un chanoine affable et versé en

histoire. Je cherchais une notice biographique de Jules Level. Il me l'a procurée et a promis même de m'envoyer par courriel un article qu'il préparait sur ce sujet.

Je trouve que ce lundi a été une bonne journée de recherches et surtout de découvertes, dans ce capharnaüm d'édifices anciens et modernes où il est plus facile de se perdre que de trouver quoi que ce soit.

Je pars demain matin pour Naples. J'espère y avoir le même succès. Rome-Naples en train: deux heures, au coût de 19 €.

Napoli, 24 avril. Les recherches à la Bibliothèque nationale de Naples ont porté fruit. Il semble bien que la bibliothécaire responsable de la section napolitaine n'avait jamais vu de Québécois faire des recherches chez elle. Elle se mit à la tâche et avec deux aides, pendant trois heures, elles ont fouillé dans tout ce qu'elles avaient. J'ai même eu le temps d'aller manger une pizza au très bon restaurant Rosati de la place en face de la bibliothèque.

Quand je suis revenu, la dame Rosa Rossi avait trouvé deux illustrations de la Via Piliero où était l'hôtel New York, dans lequel Papineau logea avec ses amis Judah en avril-mai 1845. Cette trouvaille faite, je reprends le train pour Rome où il me reste à visiter le Collegio Romano...

La bibliothèque du Collegio Romano n'existe plus. Tout appartient maintenant à la Bibliothèque nationale centrale de Rome, Viale Castro Pretorio 105.

J'ai cependant visité le site du Collège romain et, tout près, une autre bibliothèque où j'essayais d'identifier le Père Paolo Sanchini auquel Papineau a été référé par Villefort. Selon toute vraisemblance, il s'agit d'une erreur, car les jésuites ne connaissent pas ce nom, qui aurait pu exister en 1845. Mais le Paolo en question a peut-être quitté la Compagnie de Jésus. En ce cas, me dit-on, on perd sa trace.

Un surplus de temps me permet de voir aujourd'hui, 25 avril 2007, la ville de Firenze (Florence). Arrivé vers 11 h 15, je

marche jusqu'au Duomo, puis l'édifice à la tour avec Plaza contenant le David de Michel-Ange. Enfin, le Ponte Vecchio et ses boutiques de bijoux en or. Rien en-dessous de 50 €. Et la plupart des prix sont plutôt dans les 200 €.

Comme tous les jours, je téléphone à ma femme pour avoir de ses nouvelles. Rien de spécial. La haie de cèdres a été taillée, fenêtre posée dans la chambre. Mon associée Blanchet n'aime pas trop que je lui dise que je suis à Florence. Pourtant, il n'y avait aucune mauvaise intention chez moi. C'est juste qu'elle aurait tant aimé aussi y être, et dépenser plus que de raison.

Je n'ai acheté qu'un foulard à 10 €. Il y avait quantité de sacs à main de grandes griffes, mais je n'ai rien choisi là-dedans. Les vendeurs indiens ne sont pas très sympathiques et puent comme de vieilles bottes.

De ma fenêtre de train, au retour, la campagne étale des verts de printemps avec des arbustes en fleurs blanches à intervalles réguliers. Tantôt une maison et son jardin en préparation. Un peu plus loin, un vignoble au milieu d'une prairie herbeuse d'un vert éblouissant. Des collines coupées par l'érosion où apparaît un sable blanc, lit de cours d'eau à sec; tracteur sarclant une glèbe qui monte en poussière. Souvent longeant la voie ferrée, une autoroute où les autos paresseuses semblent rouler si peu vite – dû à notre grande vitesse.

Tunnels interminables. Puis, après une heure et quarante minutes de grande vitesse, j'arrive à Roma Termini.

Jedi 26 avril. Roma, dernière journée. Un petit temps de sept à huit heures à n'avoir enfin rien d'autre à faire que de sortir de l'hôtel Concorde et prendre le métro Termini pour la sortie suivante, ligne B, Castro Pretorio et déboucher sur la Bibliothèque nationale. Là, chercher une dernière fois le fameux inconnu Paolo Sanchini qui n'a jamais existé.

Puis reprendre le métro et sortir à Colosseo et voir l'édifice antique qui servit de théâtre aux combats de gladiateurs ou aux chrétiens martyrisés. Circuler en autobus 85 sur la Via dei Fori

Imperiali, voir la Colonne Trajane chapeautée d'un saint Pierre incongru. *Roma non fu fatta in un giorno!*

Court arrêt pour dîner près du Colosseo, un restaurant tenu par un pur Italien, petit, l'air un peu crapaud, qui vient d'engager une jeune Égyptienne pour travailler dans son restaurant, nommé Ai Tre Scalini (Aux Trois Marches). Il lui indique où elle doit passer le balai. Je suis attablé sur la terrasse-trottoir et, comme je suis arrivé à 11 h 30 et que la cuisine commence à midi, j'ai le temps d'observer la scène!

Je demande au patron s'il a de la parenté à Montréal. Il n'y est jamais allé, mais il me dit qu'il a à Montréal deux ou trois cousins qui viennent souvent le visiter à Rome; et qu'il se propose bien d'y aller, car il prend sa retraite l'année prochaine.

Vers 12 h 30, une flopée d'Allemands (Tedeschi) fait son apparition, sortie des sous-sols du Colisée, et s'attable. Alors le Crapaud s'active, houspille l'Égyptienne et n'en finit plus de proposer ses eaux minérales, antipasti de bruschetti al pomodoro et ses piatti del giorno. De quoi perdre son latin.

Je fais signe à l'Égyptienne que je vais payer. La facture monte à 25 €. Crapaud pourra visiter Montréal bientôt.

Voyage jusqu'au Lido en train. Ville d'Ostia antica et lido Fusano. Via lungomare le long de la mer avec sa plage aux parasols fermés. Trop froid, aujourd'hui 23° C, pour la baignade. Ostia, d'où se sont embarqués Horace et les autres poètes de l'Empire, pour voyager vers Napoli ou la Sicile, contrée appelée alors la Grande Grèce.

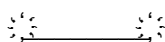
Aux Trois Mulets, Paris, dimanche 29 avril 2007. Les recherches achèvent. Plus que deux jours possibles: lundi et mercredi. Car mardi 1^{er} mai est jour férié. Seuls les vendeurs de muquet travaillent.

Je pars pour Yvetot et arrive à l'heure du déjeuner (dîner) à 12 h, après un changement de train à Rouen. Yvetot, Normandie, célébrée par Maupassant. Je dîne d'une entrée de tomates farcies au thon et riz mélangés avec mayonnaise. Le dessus de la

tomate est coupée, l'intérieur grossièrement évidé et rempli de riz-thon-mayonnaise. On remet ensuite le couvercle de tomate (tranche coupée) sur le dessus. Il y avait aussi du persil avec le riz... Ensuite, agneau en cubes (un peu trop garni de nerfs) et nouilles d'un beau jaune. Restaurant Le Sans Souci, rue Maupas-sant, face à la place des Belges, propriété de Julie. Prix du repas: 13 €, y inclus un quart de médoc.

Mardi 1^{er} mai. Je m'étais réservé un train pour Strasbourg et j'ai demandé un remboursement. Aujourd'hui, jour de congé. Les Français, les gens «des plus fainnants du monde», au dire d'Amar, gérant des Trois Mulets, sont en congé. Partout on vend le muguet du 1^{er} mai. Je me balade à la basilique de Saint-Denis et, comme d'habitude, dîne au Marco Polo, rue Saint-Sulpice, près de la gare Saint-Lazare.

Demain, dernier jour de recherches à ADP (Archives de Paris) et aux Archives départementales de Seine-et-Marne, à Dammarie-les-Lys, tout près de Melun.



22 novembre 2007. Le grand marché de *todo* à Puebla, se trouve Calle Norte, même rue que la 5^o de Mayo. Près du terminus Capu. Il s'appelle Mercado Hidalgo, voisin du Mercado Unión (ou 28 de Octubre). Nous l'avons sillonné aujourd'hui. Renée achète des balles de coton à tricoter, de l'huile pour le mal de dent et une crème qui fait disparaître les rides et les taches sur la peau. Tout cela, avec une garantie d'efficacité pour au moins dix ans, parole de docteur (vendeur).

Avons quitté Puebla du terminus Capu pour Xalapa (ou Jalapa) d'où viennent les piments jalapeños. Trois heures et quart d'autobus pour y arriver, sous la pluie. Visite du centre historique sous le parapluie. Renée achète des bottes pour mieux

naviguer et garder le pied marin. Avons loué une chambre à Villa de las Margaritas. Pas de perles en vue, mais une chambre digne des chercheurs d'or au temps de Pancho Villa, prêt à dégainer au moindre doute et à flamber la cervelle à un ennemi imaginaire. Le décor est harmonieux: lits à baldaquin, meubles imitant des armoires du temps de Bénito Juárez, salle de bains avec bain tombeau et niche plaquée de fleurs stylisées en ciment.

Le matin, nous avons investi la salle de conférence du deuxième étage pour continuer la révision du manuscrit du *Voyage en Orient* de Pierre-Gustave Joly. En quelques minutes, nous passions de l'État de Veracruz à celui du Caire, avec ses pyramides, canges, chibouks, courbahs et premiers daguerréotypes, le plus souvent ratés, malgré l'équipement sophistiqué des Joly et Horace Vernet.

25 novembre: voyage à Veracruz. J'attends au Sanborn (sur le zócalo de Veracruz), après un dîner à chasser les guêpes sur la terrasse. Visite ensuite au centre historique de la ville, rues réservées aux piétons. Renée s'est engouffrée dans le magasin du restaurant, le portefeuille gonflé de pesos.

Élaboré ce matin: pièce de théâtre des patriotes pour Jean Barbeau, à Villa Las Margaritas, Xalapa, 26 novembre 2007, chambre 3. Personnages: Lord Deux-Rames [Durham] – qui vient ici faire le ménage. Son blason: deux rames croisées. C'est le premier lord à avoir traversé l'Atlantique à la rame. Son conseiller (premier): Adam Thom, journaliste au *Montreal Herald*, anticanadien. Autre personnage: Conrad Noir, ancien lord, jadis appelé Conrad Black, qui a décidé d'abandonner le crime pour mener une bonne vie. Il est né de parents inconnus à Santo Domingo et s'est rangé du côté des patriotes. Scènes en prison: André Ouimet, avocat et comédien. Madame Laframboise. Le fou Dionne (vrai fou, qui veut voter pour Dieu). Le fou Poutré (faux fou, espion). Scène: Deux-Rames assis sur son trône à côté de son blason. Immense rot, et quelqu'un dit: «C'est le début du Rapport Deux-Rames.» Autres personnages: Jean-Louis Roux et

son svastika; Pet Trudeau, espion emprisonné, au lieu de Poutré, ou son cousin, ou encore Pierre-Brasseur-de-Marde, Français venu appuyer la cause des patriotes, mais qui a été emprisonné, comme Hindenlang, et qu'on va pendre parce qu'il parle trop contre lord Deux-Rames. Fin de la pièce: Deux-Rames est venu les libérer, mais les patriotes refusent de sortir de prison, ils sont trop bien en dedans. Sorte d'émeute en présence du geôlier qui vient ouvrir les cellules par ordre de Deux-Rames. Mais les prisonniers scandent: «On sort pas! On sort pas!» (parodie des référendums québécois). Ils referment leurs cellules et chantent un hymne à la joie.

27 novembre. Découverte d'un hôtel Colonial à Puebla, dans un édifice du XVIII^e siècle, en face de l'église des jésuites. Rue piétonne. Chambres doubles à 690 pesos (70\$). Tranquillité absolue. Nous avons visité la terrasse où s'étale un très beau panorama de la ville, avec le volcan la Malinche, derrière l'église de la Compañía. Par beau temps on peut aussi voir le Pico de Orizaba et l'Ixtaccihuatl. Nous y viendrons réviser le premier tome de la correspondance d'Amédée Papineau, en janvier ou février 2008.

28 novembre. Puebla, dernière matinée. Après une petite révision (10 pages) de Joly, nous partirons pour l'aéroport avec l'autobus Estrella Roja à 13 h, du terminus Capu (le plus éloigné du centre), puis de là à Pachuca où nous pensons rester trois nuits.

La cathédrale de Puebla a connu sa première construction en 1575. Consacrée par l'évêque Palafox y Mendoza en 1649, le 18 avril. Un marbre dans cette cathédrale placé sur le sol, non loin de l'entrée, se lit comme suit:

Hic jacet Pulvis et Cinis
Ioannes A. Palafox [1600-1659] y Mendoza
Indignus Episcopus Angelorum Populi
Rogate pro Patre Filii expecto
donec veniat immutatio mea
et incarnae meae videbo Deum meum.

Job.14.19. Natus est cum seculo MDC

obiit anno MDC [LIX], Die...

Plus loin se lit une autre plaque de marbre vantant les mérites de Domingo Pantaléon de Alvarez y Abreu (1683-1763).

Pachuca. En dormant, je rêve à ces vers qui me trottent dans la tête à mon réveil:

Marquer de sa présence

Les va-et-vient de l'âme

Dans l'arcane

De ses désirs.

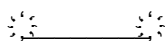
Aujourd'hui, jeudi 29 novembre, nous avons connu le réveil à l'hôtel Holiday Inn de Pachuca, après un essai raté de location de chambre à l'hôtel Cirros – que je connaissais depuis l'époque de Cortés. Une seule chambre restait au Holiday à un prix mafioso. En effet, l'hôtel semble réservé aux trafiquants d'air contaminé et de popsicles à l'*elote* (maïs), les nuits de grandes *ferias*. Réveillés au son du marteau-piqueur, nous abordons l'avant-dernier step de révision de Joly et fuyons vers la capitale polluée, aux mille produits chimiques susceptibles de faire exploser l'âme et de disloquer les vertèbres de tout être vivant, ou de le propulser avec son *sarape* dans l'espace intersidéral, où de toute façon les taxis Volkswagen de 1952 circulent encore en grand nombre, jouant du klaxon et du tuyau d'échappement aux sons de la guitare acoustique.

Ce matin, 30 novembre (vendredi), nous savourons le temps qui passe et qui nous fera visiter le grand magasin Liverpool, rue du 20 Novembre, où Renée dépensera les derniers pesos qui dorment tranquilles dans sa *bolsa*, on se demande pourquoi.

1^{er} décembre. *Se fue la luz*. Vers 6 h 30, à México, hôtel Gil-low, panne d'électricité. Inhabituelle, affirme l'hôtelier, avec un sourire en coin. Pour l'heure il s'éclaire à la chandelle. Nous devons partir pour l'aéroport à 9 h en taxi, et la carte VISA risque de ne pas fonctionner sans électricité. Nous nous arrangeons enfin avec une «castonguette» ancienne pour payer la note

et sautons dans le taxi à 8 h. À l'aéroport, il est encore trop tôt pour enregistrer nos bagages. Le départ du Mexicana pour Montréal est prévu à 13 h 35. Nous échouons avec nos bagages au restaurant Flap's de l'aéroport et ingurgitons un colossal déjeuner mexicain pendant deux heures.

Toute cette panne d'électricité, généralisée dans les environs du zócalo, serait due à la fameuse patinoire qu'on construit devant la cathédrale pour la fête de la Navidad. Et très peu de Mexicains savent patiner, affirme le taximan. Viva México!



4 février 2008. Arrivés à México, puis Puebla, jour de mes 66 ans. Surpris, à l'aéroport international, d'apprendre que nos valoches étaient restées à Montréal. Un préposé des bagages de la compagnie Mexicana nous assure qu'elles seront là demain, même heure, et qu'on nous les livrera à l'hôtel Colonial de Puebla.

Nous donnons la description des valises, les numéros qui y étaient apposés à l'embarquement; nous donnons aussi l'adresse de notre hôtel: 4^a calle Sur, n° 105, tel. 52(222)-246-4612. Et nous partons en autobus Flecha Roja directement de l'aéroport vers la ville de Puebla. Le voyage est de deux heures.

7 février. Évidemment que les valises ne nous sont arrivées qu'hier soir à 20 h. Autrement dit après 54 heures. Le préposé aux bagages à l'aéroport me disait et redisait, quand j'attendais désespérément près du carrousel, que nos valises y arriveraient dans *cinco minutos*. Je partis à rire en ajoutant: *Cinco minutos mexicanos*. Il comprit bien la plaisanterie, mais jura que dans peu de temps elles me tomberaient dans les bras! C'est le même, légèrement dépité, qui vint me trouver avec sa gueule de Sancho,

pour m'apprendre, liste en main, que les charmantes étaient malheureusement restées à Montréal.

Hier, sommes allés magasiner au Liverpool de México. Achat d'une chemise marquée 780 pesos, en réduction à 224 pesos. Je ne comprends plus rien aux techniques de vente, ni à l'économie mexicaines. Ce grand magasin s'appauvrit aux dépens de l'acheteur? Allez y voir! Au dernier étage, je me procure un verre à vin d'un joli bleu, contenant environ $\frac{1}{4}$ de bouteille.

Retour en bus, trajet de deux heures. Sortie de ville toujours difficile. Sauts-de-mouton et carrefour giratoire en étages, près de l'aéroport, qui raccourcira le voyage de cinq minutes (*cinco minutos*) peut-être. Dans la banlieue est, série de maisons toutes pareilles, en rangées bien dessinées à l'équerre: paradis de la classe moyenne fuyant la *contaminación* du centre de México, monstre de produits chimiques où le CO₂ est majoritaire.

Ce matin, déjeuner au Vips du centre commercial Victoria: double café et *buevos revueltos con papa*, servis par Leticia Torres (son nom est écrit sur l'addition). C'est aussi la technique d'accueil du restaurant: les serveuses, bien éduquées, nous disent leur nom et courent les allées, plateau à l'épaule pour servir un client qui aurait toujours raison s'il n'avait jamais tort.

Belle journée ensoleillée de 18° C à 10 h, qui chasse le froid nocturne de février. Tranquillement, les magasins ouvrent un à un. Employés bien coiffés, avec des traces de dents de peigne dans la chevelure empâtée, arrivent et prennent place; les *aseadores* ou *boleros* (cireurs de souliers), s'activent devant un client qui lit *El Sol de Puebla*; les vendeurs de loterie retrouvent leurs gosiers habitués au mi bémol qui clament un bonheur de hasard jamais atteint. Vendeurs de CD endiablés lancés à travers des haut-parleurs tonitruants, capables de nous édenter en passant devant. Non, la révolution peut attendre! Dans cent ans, rien n'aura changé à Puebla. Les anges du zócalo, en cercles autour des fontaines, les allées du parc en diagonales fleuries, sous les flamboyants et les poivriers, avec un mainate juché en haut, ou

un pigeon qui roule sur les briques des allées. Tout sera de même. Malgré Pancho Villa et tous les Che Guevara de la terre.

Le trompette aveugle devant l'église de la Compañia joue le même air, parmi d'autres, chaque jour.

La Chinoise miraculée de Puebla a sa maison souvenir, au coin de Calle 4 Norte y Palafox, maison de la China Poblana. En fait, c'est le refuge du capitaine Miguel de Sosa, qui y vivait en 1620. Il avait emmené une esclave de Manille, pour son service, une fille du Grand Mogol, nommée Mira, baptisée ici sous le nom de Catarina de San Juan. On l'appela la Chinoise d'après sa provenance d'Orient et parce qu'elle était devenue servante. Mais elle avait, dit-on, des qualités de mystique, des pouvoirs extraordinaires et mourut en odeur de sainteté.

Tous ces petits faits ombrageux des siècles passés s'amalgament bellement avec la vie d'aujourd'hui à Puebla. À qui sait observer, le «miracle» se répète à pleines rues: jeune beauté déguisée en soldat de l'armée de terre, avec culottes chamarrées, bottes de cuir à mi-mollets, blouse assortie, et qui m'avoue ne pas du tout faire partie des tueurs, mais qu'elle porte ces vêtements parce qu'elle se sent plus à l'aise ainsi. Elle tient dans ses mains une petite boîte remplie de *chupettas* (sucettes) «de chili», et vend ces diableries, dit-elle, *para sobrevivir* (pour survivre). Je lui donnerais entre 16 et 20 ans. Habituellement ce genre de commerce peu lucratif est tenu par les 6-8 ans. Elle m'avoue pratiquer normalement le métier d'artisane, mais que la saison hivernale la ramène inmanquablement au zócalo avec ses *chupettas*.

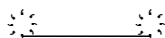
Le mercredi des Cendres, les bons catholiques reçoivent une «cruz de polvo» et ils se promènent ainsi avec ce souvenir imprégné sur le front. Ces belles dévotions n'ont pas empêché un couple de Poblanos d'être assaillis en pleine église del Carmen, à Puebla, et d'être soulagés d'un ordinateur portable, de leurs portefeuilles, d'un cellulaire, de leurs annulaires en or de 14 carats et de 250 pesos. Les dévotions conduisent-elles au crime? Autre

mystère mexicain, qui m'éloignera pour un temps des cathédrales.

La doctora Araceli Morales Ordaz, iridiologiste, révèle à ses clients leurs maladies en inspectant l'iris. Elle a son office dans une pharmacie homéopathique du Marché Victoria.

9 février 2008. Départ de Puebla à 8 h 15. Il fallait voir les rues de la ville à demi désertes. Certains fêtards venaient à peine de se coucher. Le taxi fila sur le boulevard 5° de Mayo, passa devant la Soriana (grand centre commercial) avant de nous laisser au terminus Capu. Nous montons à bord de l'Estrella Roja pour l'aéroport Bénito Juárez, terminal 1, à 9 h.

En route vers México, c'est la foule de piétons qui marchent vers la capitale, à partir de Puebla, pour le pèlerinage de la Guadeloupe. Ils font ainsi 120 km à pied, voyageant pendant environ cinq jours, pour prier la Vierge devenue célèbre depuis les miracles de 1531.



16 avril 2008. Paris, 16 h 25. Attablé dans un restaurant oriental, rue de Choisy, angle Caillaux, 13^e arrondissement. Je pourrais être n'importe où ailleurs, tellement ces restos finissent par se ressembler. Mon hôtel minable à 49 € est situé tout près, rue Caillaux, tenu aussi par une Asiatique qui parle un excellent français en souriant à satiété. Elle me trouve un humour très vigoureux. Après avoir ri tout son soûl, elle retourne à son repassage et m'avise que je dois laisser la clef de la chambre (n° 1) à toutes les fois que je sors.

De l'extérieur, l'hôtel Novex porte bien son nom: la façade a subi une rénovation évidente dont les Trois Mulets auraient bien besoin, mais à l'intérieur la chambre n° 1 dénote un laisser-aller mortel: évier et cuve de toilette et douche coincés, comme si

l'architecte avait calculé l'espace au millimètre. Odeur incertaine; cependant à l'épreuve de tout bruit, car la n° 1 est à l'arrière et ne donne pas sur la rue Caillaux, plutôt sur une arrière-pièce de débarras complètement inutile.

Pour réussir un bon poulet au gingembre, il faut d'abord avoir des morceaux de poulet cuits, après avoir trempé sans doute dans un jus cabalistique à l'origine rempli de mystère; puis trancher finement le gingembre, en très fines lanières, du style des patates julienne, le faire cuire, mais le laisser croquant; ajouter de fines échalotes, du poivron pas trop cuit, des algues violettes et mêler le tout. C'est à Paris que la nourriture orientale a le plus de saveur.

En arrivant à Paris, je me suis précipité au Marco Polo, mon restaurant favori. J'y étais à midi pour commander un *special breakfast*. Après tout on est en France et il est de mise de parler un peu anglais!

Dublin, jeudi 17 avril. J'avais demandé à mon Vietnamien, propriétaire du Novex, de me réveiller à 5 h le matin. À l'heure dite, mon téléphone sonnait et m'arrachait à un mauvais rêve. Ce rêve abominable m'a impressionné plus que de coutume: tous mes vieux livres avaient disparu de mon bureau. Ma femme les avait envoyés à une adresse mystérieuse, chez un quidam que je ne connaissais pas. Je regardais le carnet d'adresses, m'apprêtais à téléphoner à l'hurluberlu quand le téléphone du Novex retentit à mon tympan. Heureux homme!

Je me lançai en bas du lit et m'apprêtai à partir pour le métro Maison-Blanche dont le premier convoi circulait à 5 h 30. Changement de ligne au Palais-Royal, pour prendre la ligne 1 vers La Défense; descente à Porte-Maillot d'où partent les autocars pour Beauvais.

Un plein autobus de jeunes endormis sortait du stationnement Maillot pour l'aéroport de Beauvais. Arrivé avec le lever du soleil. Et départ pour Dublin. Une heure de vol et des poussières. La ville m'apparaît dans le brouillard. Après

l'immigration, je me précipite dans un bus qui se rend au centre-ville. La belle capitale des Irlandais m'apparaît soudain, après un tunnel nouveau qui débouche sur le port et ses docks. La Lefley coule, agitée par le vent; quelques gouttes de pluie et le refuge de Joyce semble toujours le même, depuis quatre ou cinq ans que j'y ai fait des recherches.

Je m'installe au restaurant Gin Palace, 42 Abbey St., même s'il n'est pas encore tout à fait ouvert. Le garçon m'a permis de m'y asseoir en attendant l'arrivée des serveuses. Le Gin Palace est régi par un bon Irlandais dans la quarantaine, qui marche vite, le crayon sur l'oreille, ouvre et ferme des portes aux livreurs de Guinness et de toutes victuailles pour la journée.

Les Irlandais m'ont toujours paru de braves gens au caractère bon-enfant, incapables de faire le mal. En somme, un contraste énorme avec leurs oppresseurs à grandes dents qui ont réussi à les mettre au pas pendant des siècles, mais qui les ont lâchés louses enfin depuis l'indépendance de l'Érin en 1922.

Riga, vendredi 18 avril 2008. Capitale d'un pays indépendant, la Lettonie (*Latvia*) depuis que le peuple a bouté les Russes dehors. On me dit que la population originaire de Russie constitue maintenant environ 20% des habitants de la nouvelle République balte.

Cette ville semble devenue un paradis de la consommation de luxe. Magasins de souliers et de sacs à main innombrables: toutes les marques y sont. Objets de design d'un modernisme éclatant. On trouve de tout à Riga et à fort prix. Personne ne quête dans les rues ou presque. Quelques vieilles oubliées de l'ancien régime peut-être. Ville propre avec des trolleybus et des monuments, des parcs et des églises. Vieux quartier où les piétons sont rois. Antiquités exposées dans des vitrines organisées avec art. Jeunes pousses printanières frileusement sorties de terre: il faisait ce matin un timide 3° C à 9 h, avec un crachin qui paraît habituel et quotidien. Vers 14 h, le temps se réchauffe à

peine. Je circule à travers les rues piétonnes comme un riche en vacances qui pourrait bien se payer tout ça, mais qui n'achète rien, devenu radin avec l'âge. Ai-je besoin d'ailleurs de quoi que ce soit, quand demain je repartirai sur Dublin, puis Madrid, puis la Sardaigne?

Les changements d'heures ont eu raison de ma sensibilité au décalage. Je ne sais plus trop bien quelle heure il est à L'Assomption, si le plafond a été repeint, si le verre éclaté de la table de jardin a été ramassé, si ma femme s'ennuie ou non, peut-être pas. Elle appréciera sans doute les épingles à cheveux, le collier et le bracelet que je viens de lui marchander, celles-là fabriquées à Tallin (Estonie, pays voisin au nord), ceux-ci *made in India*. On est pourtant aussi loin de l'Inde, ici, que de la Russie.

On se plaint chez nous que fêter les Patriotes c'est fêter la défaite. Je viens de passer à Rīga devant un musée appelé «Musée de l'Occupation de la Lettonie, 1940-1991.» Il convient de se souvenir de nos tyrans comme de nos libérateurs. À ce propos, hier, j'accoste un jeune dans la vingtaine qui traversait un grand parc, et je lui demande ce que représente le monument en forme d'obélisque, érigé à l'entrée de ce parc. Très élevé, avec au sommet une femme levant les bras et tenant trois étoiles en or. Il ne sait trop que me répondre. Un monument à l'Indépendance? lui demandé-je. Il ne savait pas. Je poursuis ma route, m'arrête à une boutique où l'on vend une plaquette rédigée en français racontant l'histoire du pays. Le monument en question est en première page. Il a été construit en 1991 pour célébrer l'indépendance de la Lettonie; les trois étoiles symbolisent les trois parties du pays.

Assis devant un arrêt d'autobus, ce samedi midi 19 avril, coule devant moi la Daugava, rivière importante qui se jette dans la Baltique, empruntée au cours de l'histoire par les Suédois, les Russes, les Allemands ou les Polonais qui, tour à tour, ont mis la main sur ce petit pays, au mépris de la nationalité et de l'âme lettone. L'histoire a eu sa revanche en 1991 quand

l'Union soviétique, affaiblie par la chute du mur de Berlin et la Perestroïka, livra l'indépendance aux trois Républiques baltes, se gardant une porte sur la mer avec la ville de Kaliningrad. Les empires, je les aime affaiblis; les royautes, dégénérées; et les impérialistes communistes, en déroute ou pendus avec un lacet de bottine.

Dublin, 20 avril. Arrivé sous la pluie, hier soir, minuit, au Four Courts Hostel, Quai des Marchands. Sorte d'auberge qui réunit une clientèle d'étudiants dans la vingtaine, en vacances, bruyants comme s'ils avaient été tenus en laisse depuis leur naissance.

Au déjeuner (gratuit) ce matin, vers 9 h 30, la meute s'en donnait à cœur joie, laissant des tables dégueulasses, semblables à celles d'une cafétéria d'école secondaire.

J'attends ma chambre, pour moi seul, pour y passer une autre nuit. Libre vers 15 h, me dit-on. Je suis assis confortablement sur une banquette bourrée, dans une salle aux machines (coke, chips et toute la merde que bouffe la jeunesse). Un groupe de jeunes Italiennes joue à un jeu autour d'une table. Force cris et exclamations, les mains en l'air. Dublin accueille toujours une meute de jeunes de tous les pays européens. Le Four Courts est situé à côté de l'église des Franciscains Adam & Ève, paroisse de l'Immaculée-Conception. Devise: My Lord and My God. En face, de l'autre côté de la Lefley, la Cour de justice de Dublin qui condamna O'Connell à l'emprisonnement. Je l'avais visitée il y a trois ou quatre ans, invité par un avocat rencontré devant l'édifice. Le plafond en rotonde est admirable.

Étrange: je viens ici visiter Dublin et je rencontre, au déjeuner (Larder, rue Parliament) un serveur au teint bronzé olivâtre. Il vient, dit-il, de l'Île-Maurice, est bilingue et ne rêve que d'Amérique. Quand il sait que je suis Québécois, il me demande s'il est facile d'y vivre... Ses raisons: «Dublin et l'Europe en général sont peuplés de gens racistes et violents.» À son physique teinté, je l'aurais pris pour un Maghrébin. Voilà sans doute la

renaissance du racisme engendré par le 11 septembre à l'endroit des *Muslims* en général.

Alghero (Sardaigne), mardi 22 avril. Après un vol de 90 minutes, j'ai laissé Madrid pour Alghero où je suis arrivé vers 20 h ce soir. Seulement des Italiens à bord, avec beaucoup de paroles inutiles, un vieux à casquette aplatie et à lunettes, sorti d'un film de Fellini. Un taxi me conduit à l'hôtel Margherita où j'avais réservé une chambre. Restaurant sur le front de mer, bercé par la vague; les lumières du port au loin et un vent qui réussit à peine à refroidir l'air de 14° C. En descendant de l'aéroport d'Alghero, ce qui saute aux yeux, ce sont les palmiers en grand nombre et je me dis qu'il ne doit pas neiger souvent ici.

J'étais seul Québécois à bord. J'ai aussi remarqué une vieille septuagénaire avancée qui tenait un passeport de la Nouvelle-Zélande, et qui affichait un sourire remarquable, malgré sa peau ridée et fatiguée par le soleil.

Cagliari, capitale de la Sardaigne, mercredi 23 avril. Deux trajets d'autobus m'ont permis de voyager d'Alghero à Cagliari. Parti à 9 h; arrivé à 15 h dans la capitale. Le long de la route, somme toute bien carrossable, mais agrémentée de courbes et de montagnes pas très élevées, s'aperçoivent de nombreux troupeaux de moutons dans les champs décorés çà et là de coquelicots et d'épervières florentines. Nombre de clôtures très anciennes, en pierre; quelques nuraghi (maisons préhistoriques de Sardaigne) d'un autre âge, même de l'âge du bronze. Au café Portal, le long de la Via Roma, je demande au garçon de m'épeler le mot nuraghe, en référence à ces vestiges de l'Antiquité. Il ne sait pas. La culture s'évapore dans tous les pays du monde. À part les noms des joueurs de foot, on ne retient plus rien: le passé et le futur n'existent pas.

Devant moi, le port de Cagliari, chargé de traversiers importants qui contiendront les bandes d'Italiens criards voyageant vers la Sicile, Rome, Livourne ou la Corse. Trois étages de hublots et d'une hauteur respectable, ces bateaux sillonnent la Mé-

diterranée chaque jour de la semaine. Il fait aujourd'hui un joyeux 20° C. Le front de mer est décoré de palmiers, d'eucalyptus et de tous les petits arbustes tropicaux que l'on retrouve aussi au Mexique. Un bon vent nous ramène à la réalité évidente: nous sommes en pleine mer, malgré les piliers colossaux du Portale avec ses arcs et ses colonnes d'Hercule capables de tenir en laisse un minotaure enragé.

Excellent vin rouge de Sardaigne: Barrua, avec sous-titre: Isola dei nuraghi. À prendre avec un bon fromage de brebis (*pecora*)!

Cagliari, 25 avril. Je partirai tout à l'heure en bus pour l'aéroport de Cagliari, direction Pisa, je suis bien assis au bar *caffeteria* La Boom, à côté de l'hôtel Miramare, une étoile, appelé aussi «petit hôtel», et j'engouffre une assiettée de *pennine alla diavola*, arrosée d'un petit pichet de rouge. En face de ce portail, c'est la mer, la vaste mer étalée en une baie et bordée de montagnes au loin. Derrière, la vieille ville grimpe vers les hauteurs avec ses rues étroites du temps jadis et où se garent les petites voitures en frôlant les murs. Trattoria, étal de boucherie, petits commerces de tout et de rien. On ne peut oublier que la Sardaigne a été possession espagnole et aussi, bien loin auparavant, possession carthaginoise, au temps des guerres puniques.

Dimanche matin, 27 avril. Dans le train Eurostar, entre Bologne et Rome. Pise m'a paru une ville digne d'intérêt. J'y suis arrêté une nuit, celle du vendredi 25. Hôtel près de la gare. Souper à La Lupa, le meilleur restaurant de la ville. En entrant, l'odeur de l'ail et de la tomate à l'huile saute au nez. Des familles à grandes gueules, aussi un groupe de jeunes, quelques touristes, mais peu. Ils préfèrent hélas les McDo ou le chinois.

Le matin, me suis rendu à la célèbre tour penchée, près du Duomo, en passant par une rue réservée aux piétons; ai traversé l'Arno, même fleuve qui coule à Florence. Revenu à la gare avec l'autobus, à partir de la tour, puis un train m'a conduit à Bologne.

Cette ville serait jolie avec ses deux vieilles tours et ses églises en grand nombre, n'était la trop grande foule qui envahit les portici à l'heure du lunch. Les restaurateurs à tablier blanc refusent de servir les gens seuls qui s'assoient aux terrasses. Alors *fanculo!* et on va manger ailleurs.

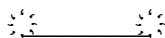
La nuit à Bologne fut un ravaud de cris et de chants – tentatives de chants – par des groupes de jeunes éméchés, jusqu'à 6 h du matin. Rien de plus intéressant, pour une tête vide, que d'entendre l'écho de ses aboiements en pleine nuit. Je m'en vais donc à Rome où je serai presque chez moi, comme l'an passé, quand j'y faisais des recherches en pareil mois. Avant de partir, j'ouvre la télé et je tombe sur les nouvelles de TV5, enregistrées à Montréal: Céline Galipeau annonce que la tombe de Pet Trudeau a été vandalisée à Saint-Rémi de Napierville, qu'on y a écrit des graffiti: «Traître, FLQ, cellule Papineau.»

– Diable, que je me dis, ce n'est pas ma tante Marie-Anne qui a fait ça!

À Rome, en sortant du métro Circo Massimo, on traverse la rue (*viale*) Aventino et on s'engage sur la Via del Circo Massimo. En déambulant sous les «grands pins de Rome», on voit à droite le parc où se tenaient les courses de chars à l'époque romaine. Voir le film Ben Hur. Plus loin, sur la gauche, un monument à Mazzini érigé par la patrie en son honneur. Une basilique dédiée à sainte Anastasie, de l'autre côté du Grand Cirque, a survécu, érigée comme endroit de culte depuis la haute Antiquité.

Lundi 28 avril. Avec une passe d'autobus valide pour trois jours, rien de plus simple pour visiter cette ville que de monter dans un bus au hasard, et vogue la galère! Cela m'a conduit aux forums impériaux, à la Piazza di Spagna, Piazza del Popolo, puis, tout près, aux jardins Borghese. En sortant de ces magnifiques jardins, vastes comme le monde, je me rends au Tibre que je longe du Pont Margherita jusqu'au Sant'Ángelo, face au château Saint-Ange ou Mausolée d'Hadrien. Retour par le Corso Vittorio Emanuele, arrêt à l'Ara Coeli et au monument, énorme,

érigé à Victor-Emmanuel. Le long du Tibre (*Tevere*), je suis surpris de voir certains habitants vivre dans des bateaux amarrés (comme à Amsterdam).



11 octobre 2008. Au soir, nous devançons notre départ planifié pour le 12. Et roulons sur la 401, en Ontario, de nuit.

Après 350 km environ, passons une première nuit à Watertown NY, sortie 47 de l'autoroute 81, au Rainbow Motel, chambre 130, au 2^e étage, au bout du corridor. Ce motel Rainbow n'avait de l'arc-en-ciel que le nom. Nuit froide et humide. Avec un gérant pour tenir l'office, qui venait d'Inde ou du Pakistan. 55 \$US, et il m'assure qu'il m'a fait un rabais de 10 \$, vu que la télé ne fonctionne pas.

12 octobre. Roulons vers le sud jusqu'en Virginie. Campés à l'Econo Lodge de Winchester, sortie 317 de l'autoroute 81, en Virginie. Notre hôtel est presque mitoyen avec un Denny's qui sert des Grands Slams à bas prix. Nous y soupçons, servis par une jeune Virginienne prénommée Heather, qui prononce son anglais comme si elle était ventriloque, ou que ses mots sortaient d'une boîte de guimauves mêlées de sirop à base de mélasse.

13 octobre. Après un nombre impressionnant de kilomètres avalés sur la route et autant de noix de pacanes et d'omelette mêlée de bacon et de fromage orangé, et aussi de pain doré sucré, décoré d'une margarine fondante, pâle comme un fantôme d'Halloween, nous hébergeons à un autre Econo Lodge, tenu encore par un émigré de l'Inde, de Peshawar, à Rock Hill, Caroline du Sud, autoroute 77, Riverview Road, chambre 108, étrangement semblable à celle d'hier. La seule surprise du voyage: Renée a gagné 5 \$ avec un gratteux donné en cadeau dans une station de service.

14 octobre. Mardi. Journée d'élections fédérales au Canada. Rendus à Daytona, en Floride, autoroute 95, sortie 273, Econo Lodge traditionnel d'Ormond Beach, chambre 134.

15 octobre. Rendus enfin, après 3 000 km exactement, à Cape Coral, Floride, 619 SE 7th Street, Unit 4, maison prêtée gentiment par Charles Parent, pour jusqu'en novembre. Le matin, nous voyons défiler au bas de l'écran de télé, l'annonce de la victoire de Harper minoritaire, premier ministre du Canada. Autre gouvernement *conservative* canadien: des millions de dollars évaporés en pure perte pour aboutir au même point. La «démocratie» coûte combien plus cher que la dictature! Les Américains n'ont pas même daigné commenter l'événement. Ils sont tous engloutis dans leur débâcle financière, un ouragan qui plonge vers Porto-Rico et leurs propres élections Obama ou McCain.

En entrant dans le Unit 4, Amédée Papineau nous y attendait.

Y révisons la première épreuve personnelle de la correspondance d'Amédée Papineau, 1852-1854. Ce travail de révision est entrecoupé de courts voyages aux plages de Fort Myers et de Sanibel-Captiva, paradis de sable blanc et de coquillages abondants.

J'ouvre au hasard Gérard de Nerval, éditions Classiques Garnier, tome I, p. 399, et j'extrait des Nuits d'octobre la première phrase: «Avec le temps, la passion des grands voyages s'éteint, à moins qu'on n'ait voyagé assez longtemps pour devenir étranger à sa patrie.»

Rencontré à Cape Coral une dame septuagénaire qui avait d'énormes poches sous les yeux. Effet de longues et habituelles beuveries? Trop d'amortisseurs nocturnes? Toujours est-il qu'un optométriste ingénieux lui avait fabriqué des miroirs pivotants et multidirectionnels, ajustés devant sa monture de lunettes, et qui lui permettaient de voir où elle mettait les pieds en marchant. Trouvaille!

Du 16 au 31 octobre. Tous ces jours entrecoupés de plage: Fort Myers et Sanibel et Captiva, de shopping et de révision d'Amédée, correspondance et mémoires.

Vu au coin de College Parkway, sur le boulevard McGregor, un Pewett Center, aussitôt pris en photo. Les Aubin-Pewett sont donc établis en Floride depuis longtemps? Qu'on se le dise!

J'imagine bien tout à coup que les Américains, friands de slogans tels «All you can eat!» pourraient un jour innover et lancer cette phrase choc: «You can shit all you can eat.» Il s'agirait d'installer dans les restaurants des banquettes à trou et ainsi, tout en mangeant, le joyeux client pourrait se soulager discrètement les entrailles et manger encore plus longtemps. Un petit ventilateur silencieux, sous le siège, chasserait les odeurs méphitiques, et les engrais seraient immédiatement convoyés dans un champ tout près pour l'agriculture. IT'S THE LAW.

Enfin, décidés à partir le 1^{er} novembre, nous devançons notre départ, qui a lieu le 31 octobre à midi. Laissons la maison de Cape Coral bien propre, chargeons l'automobile jusqu'au plafond, saluons Egon l'Allemand, voisin, et filons vers le nord par la 75 et la 4.

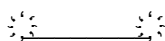
31 octobre. Coucher au Days Inn de Jacksonville, 1181 Airport Road, après environ 600 km, sortie 363 B de l'Interstate 95, chambre 201, 96 \$US.

1^{er} novembre. Nous ne fêterons pas la Toussaint comme au temps où j'étais en Syntaxe. Nous évacuons le Days Inn à 5 h 30 et grignotons presque 100 km avant le déjeuner. Arrêt pour dîner à Florence en Caroline du Sud, et visite de quelques friperies de nègres où j'achète un beau lapin pour mon ami Beauchemin, qui insiste tant pour remplacer sa statue mexicaine brisée. Il sera servi. Coucher à Stony Creek en Virginie, sortie 33 de l'Interstate 95, au Sleep Inn, chambre 119, pour 75 \$. Stony Creek est à environ 45 milles au sud de Richmond, Virginie.

2 novembre. Grosse journée de 700 km vers le nord. Arrêt à Wilkes-Barre (Pennsylvanie) à l'Econo Lodge de cette ville, sor-

tie 165 de la route 81, chambre 104, prix 62 \$, parce que les Canadiens ont 20 % de réduction, me dit la femme à l'accueil. Dernière nuit aux États. Déjà deux autos immatriculées Québec dans le stationnement: Gilberte et Philémon s'en vont en Floride et ont bien hâte d'arriver; ils viennent de Thetford Mines pour pratiquer leur anglais avec Elvis Gratton.

3 novembre. Encore 700 km et nous arrivons à L'Assomption vers 16 h. Un voyage de 3 000 km en quatre étapes (trois nuits). Je ne suis plus aussi jeune que je pensais.



5 janvier 2009. Deuxième tour du monde. À 10 ans, je m'étais trouvé une envie folle de partir de la maison. Prendre avec moi quelques provisions et marcher, marcher, marcher jusqu'au bout de mon chemin, où mon penchant me pousse. C'était un beau jour d'été. J'en avais glissé un mot à mon père qui m'avait tout de suite rabroué: entreprendre un tel voyage, à mon âge, seul, sans but, ça n'avait aucun sens. «Ça prendra pas une journée, avait-il lancé, qu'on va voir revenir la petite chemise carreautee».

Cette fois, je suis parti le 5 janvier 2009. American Airlines m'arrache de Dorval par un petit matin blême. En arrivant à Chicago, le lac Michigan avait des vagues moutonneuses malgré le froid. Passage obligé des voyageurs vers l'Ouest; j'en étais devenu un à mon tour, mais sans l'inconfort de la payaye, du canot ou de l'abri sous la neige. Pour seuls bagages, l'essentiel et quelques livres de George Sand et de Balzac, mes deux amis depuis une cinquantaine d'années que je relis inlassablement.

Nouveau départ, vers Tokyo. Immense 747 de la Japan, tout confort, pour une randonnée de douze heures sans arrêt. Aussi, j'ai bien le temps de commencer ce reportage, d'y peser les

mots, les accents et les silences. Que sont douze heures dans une vie quand il s'agit de survoler l'Alaska, le détroit de Behring et les banquises à la dérive? La Terre, vue d'en haut, devient une planète immensément belle et délirante, blanche et duveteuse, chaude et brillante, peuplée de gens heureux. Me trompé-je si je vois, derrière un amas de glace, un gamin de 10 ans qui rêve de partir, d'aller au bout de son chemin? Mine de rien, après l'escalé obligée de Tokyo, ce jour-là (dois-je vraiment dire ce jour-là ou plus exactement le lendemain soir?), j'avais traversé la ligne de changement de dates, sans trop discuter du bien fondé de cette opération.

Comme moyen de transport, pour entreprendre ce tour du monde, trois options s'étaient présentées à moi. La première, très séduisante, consistait à me rendre à Los Angeles en auto-stop et, de là, traverser le Pacifique en kayak. Avec une ration d'eau potable et une bonne boussole, j'aurais accosté facilement au Vietnam en quelques semaines, me nourrissant de plancton ou de tout autre animal phosphorescent qui se dandine sur les vagues, la nuit. Une fois à Ho Chi Minh, j'aurais enfilé les sentiers de randonnée qui sillonnent le Laos, l'Inde et le Pakistan et, chaussé de bonnes bottines Antonio Ricard, houlette en main, j'aurais bravé tous les obstacles sur mon chemin. Un vieux randonneur de Saint-Cléophas de Brandon me fit abandonner cette option. «Je n'aurais pas fait dix pas en terre d'Asie, me dit-il, que j'aboutirais, les mains attachées dans le dos, à genoux au fond d'une marmite, à mijoter à petit feu, assaisonné de clou de girofle ou de cardamome; ou encore je devrais me colleter avec un tigre du Bengale – il en reste peu, mais plus ils sont rares, plus ils montrent les dents -, un Yéti ou tout autre monstre digne d'Al-Qaida.»

Je me rabattis alors sur un simple canot d'écorce utilisé pour la chasse-galerie. C'était ma deuxième option. Un coup d'aviron dans les airs me semblait drôlement plus efficace, l'air présentant moins de résistance que l'eau. Mais j'éliminai moi-même ce

moyen de transport en me rappelant qu'avant de mettre le pied dans ce canot maléfique, il fallait donner son âme au Diable, geste qui a souvent des conséquences incalculables et pour le Diable et pour moi.

Voilà pourquoi j'optai finalement pour la compagnie Japan Airline, firme spécialisée dans les traversées de continents, et qui me déposerait en Orient, à Ho Chi Minh (anciennement Saïgon) après vingt et une heures de vol et deux escales. Ce fut là le moyen le plus long mais relativement sûr.

J'abordai la capitale vietnamienne sur le coup de minuit du 6 janvier, quand vous dégustiez votre galette des Rois en pensant à autre chose.

Comme les Québécois, les arbres tropicaux n'ont pas de pays. Poivriers palmiers, flamboyants poussent ici comme au Mexique, du moment qu'on leur fournit le soleil. Je fus émerveillé de voir les arbres dans le parc en face de l'hôtel Liberté 4: *Sindora siamensis*, *Callistemon citrinus* (avec des rameaux comme le romarin et petite fleur rouge avant l'extrémité du rameau), *Ficus religiosa*, *Peltophorum pterocarpum* (flamboyant mexicain), *Delonix regia*, et fleurs de lotus semblables à des nénuphars géants, dans l'étang.

La circulation des autos et des motos à Ho Chi Minh se fait dans une anarchie des plus harmonieuses.

Budapest, 22 janvier. Accueil traditionnel uniforme, à peu près toujours le même dans les «pays de l'Est». Ne parlant pas plus hongrois que l'iroquois, je dois me rabattre sur la langue de Shakespeare, que les gens d'ici connaissent assez bien heureusement.

Dans Budapest, on a construit beaucoup trop de restaurants McDo et de Burger Kings à mon goût; automobilistes tous pressés; grand nombre de vieux édifices en rénovation présentant des dangers pour les piétons. On a cependant construit des plafonds avec des poutres de soutien au-dessus des trottoirs pour

les protéger. Coût de la vie exorbitant, propreté des rues. Beauté superbe du musée Franz Liszt.

Ceux qui occupent des emplois officiels dans les gares ou les transports ont un caractère exécrationnel. Reste de bureaucratie du régime des Soviets? Les vendeurs de billets de train ont toujours l'air de souffrir le martyre derrière leur grille, ou d'être atteints de bradypsychie depuis vingt ans.

Départ à 9 h 28 le samedi 24 janvier pour Bratislava, capitale de la Slovaquie. Train ponctuel. Voyage différent de celui que j'avais fait en 1987, alors que pour quitter le pays, il fallait, un peu comme en Roumanie, remplir une gamme de paperasses officielles. Aujourd'hui, l'Europe a facilité les opérations et simplifié la vie aux voyageurs étrangers.

Après une heure de trajet, le train longe le beau Danube et traverse de petits villages aux toits de tuiles ocre à quatre versants; et des églises aux clochers jaunes, comme si Saint-Mathias était partout. La «bête humaine» file à belle allure, traverse des rivières, des champs qui ont été cultivés, mais qui se reposent en janvier. Cheminées d'usines qui fument. À Sturovo à 10 h 40. Grande gare de triage. Pour la première fois depuis le départ, des voyageurs descendent du train; d'autres y montent. Notre contrôleur circule sur le quai, en allongeant le museau comme une bête à l'affût.

À 11 h 10, une autre gare de moyenne importance: Nové Zamky, qui annonce un buffet (écrit ici *bufet*). Tout cela après avoir traversé quantité de champs en jachère qui fumaient au soleil et dont les traces d'eau laissées hier par les pluies s'enlevaient lentement. Le long de la voie ferrée, à travers les broussailles, je distingue de grands arbres à écorce verte, qui poussent dans les marécages. Des castors ici y vivraient à l'aise.

Ce train continuera jusqu'à Berlin mais je descendrai joyeusement à Bratislava. Il est midi quand j'arrive à Bratislava. Mais ce sera pour en repartir à 13 h en direction de Vienne. Une heure de voyage de plus. Et je verrai là-bas si je me rends à Inn-

sbruck ou Venise, ou si je me loue un hôtel à Vienne. Le soleil tape sur la campagne slovaque. Gens affables, du moins à la gare et au restaurant.

Et je choisis de rester à Vienne. Camper est le mot, car, après avoir fait le tour des hôtels qui environnent la Westbahnhof, hôtels à 140 €, je choisis une auberge de jeunesse à 58 €. Petite chambre parmi la centaine de l'établissement. Ces nichoirs sont semblables d'une ville à l'autre: cafétéria en désordre, boîtes de céréales au cacao, groupes de gratteux de guitare à la télé commune, encombrement de sacs à dos dans l'entrée principale. J'y passai pourtant une nuit paisible, après avoir réservé à la gare un billet pour aller à Innsbruck le lendemain.

Dimanche 25 janvier. Départ de Vienne à 9 h 40. Je vois un peu de neige au sol pour la première fois depuis le 5 janvier. Les campagnes autrichiennes ont belle allure avec ce petit tapis de dentelle blanche. Oh, une trace à peine, dans les endroits ombrés ou dans les pentes. La douceur du frottement des roues sur les rails fait contraste avec les trains de Budapest et de Bratislava: on dirait un voyage en avion, sans turbulence. Les clochers ont ici une forme toujours la même: une sorte d'enflure avant d'arriver à l'aiguille du sommet. Le modèle se répète partout le même, dans tous les villages traversés.

Entre Salzburg et Innsbruck, c'est la neige partout dans les champs. Quelques centimètres seulement, mais la verdure ou les labours disparaissent; lacs gelés. Seules les rivières au débit rapide et roucoulant sont exemptes de glace.

Passé la nuit du dimanche 25 à l'hôtel Ibis d'Innsbruck, entouré de jolis pics enneigés. Décor féérique apparu au matin du lundi 26 janvier.

En route pour Vérone, Italie. Dans le compartiment du train, venu de Munich – qui se rend à Rimini –, un gros lard allemand, le ventre rempli de saucisses, ronfle sur la banquette en face de moi: il prend un peu trop de place. Mon hôtel Ibis d'hier était situé à quelques pas de la gare, sur la gauche en sortant de la

gare. Excellent repas, hier soir, de nouilles aux moules, avec une petite sauce délicate au vin blanc, persil et huile en quantité. Restaurant La Vente, dans la ville d'Innsbruck.

Le train passe nombre de tunnels et des forêts enneigées. Les arbres dénudés sont chargés de neige, surtout les conifères qui abondent en ces lieux. Les Alpes sous la neige sont une merveille. Le style des maisons a changé depuis Vienne. On s'achemine lentement vers l'Italie: corps de logis plus affaissés, plafonds moins hauts.

Dans les hauteurs, je passe Brenner, village étouffé de pics enneigés qui dépassent les nuages sous le ciel bleu. Brenner, qu'on annonce aussi en italien, Brennero, car je viens de traverser en Italie. Je vois l'annonce sur un kiosque: Giornali e tabacchi; Zeitungen und Tabakwaren. De jeunes Italiens, qui portent tous des verres fumés depuis Fellini, descendent sur le quai pour s'allumer une cigarette.

Après ce col du Brenner, le train amorce une descente vers des terres plus plates. Je délaisse peu à peu les bancs de neige pour des tunnels interminables, qui débouchent sur une Italie du nord resplendissante de fraîcheur et d'odeurs qui annoncent la Toscane, paradis de Virgile (né à Mantoue), de Stendhal et d'Antoine de Padoue. Mais la neige persiste encore jusqu'à Bolzano (Bozen).

Passé Fortezza, j'ai vu les premières vignes ensevelies sous la neige, sarments secs et sans feuilles, qui renaîtront au printemps, sans doute en mars. C'était juste avant Bressanone (Brixen). On annonce maintenant les arrêts en italien et en anglais. Parti d'Innsbruck à 11 h 27, le train entre en gare à Bolzano à 13 h 28. Reste encore une heure et demie pour Vérone. Le train et la route longent une rivière, des vignobles en pente et, de temps en temps, une vieille tour de château médiéval ou de la Renaissance, théâtre d'événements effrayants.

Deux jeunes femmes italiennes, accro au téléphone portable, se sont jointes au compartiment qu'on m'a alloué. Une d'entre

elles, pâle comme un carême, se plaint à son interlocutrice de n'avoir pu manger depuis longtemps. Qui sait? elle vit peut-être ses derniers moments dans le train entre Bolzano et Trento (Trente). Morte le cellulaire à l'oreille: ça serait original. L'autre femme porte un diachylon immense au menton, ce qui ne l'empêche de pérorer en grande et d'avoir une quantité de mots inutiles à dire.

À Trento à 14 h 03, ville du célèbre concile qui fit parler de lui jusqu'à nos jours. Rovereto est le bourg suivant, encastré dans des montagnes assez éloignées et qui ont perdu leur panache. Abondance de vignes en hibernation. Je viens de voir un château construit sur un pic de rocher. Nous avons aussi visité un château semblable, nommé Verrès, en 1970, au cours de notre traversée du val d'Aoste. Souvenirs impérissables de notre premier contact avec l'Italie.

Balcone e Statua di Giulietta in Via Cappello a Verona. Passé la nuit à Vérone, hôtel près de la gare. Ce matin, mardi 27 janvier, déjeuner fourni par l'hôtel, plantureux à souhait. Départ par le train de 9 h 29 pour Padoue (Padova). Retard de 40 minutes. Heureusement, à Padoue, je rattrape ce retard et puis monter à bord du train qui m'amènera à Firenze – deux heures de trajet. Ce train, venu de Venise, se rend à Naples, Intercités ou Eurostar. Curieusement rempli jusqu'à ras bord: PDG brassant des papiers importants, vigneron au teint basané, avec des yeux ornés de sourcils semblables au balcon de Juliette à Verona.

Le train dévore les champs en jachère où s'éveille la Toscane. Je me promets un bon spaghetti à l'ail et au persil une fois rendu à Florence. Pas question de me fermer la porte au nez avec un *troppo tarde*. J'y serai à 13 h 23, heure où résonnent encore les fourchettes et les plats comestibles, comme seule la bonne table italienne peut en mijoter. On verra.

Le train passe à Ferrara sans s'y arrêter. Il sera à Bologne pour un arrêt de trois minutes avant d'enfiler les derniers kilo-

mètres pour Florence. Alors un Lanaudois en descendra avec son capot d'hiver et sa valise molle à roulettes.

En descendant à la gare de Santa Maria Novella de Florence, je me trouve un excellent restaurant en bifurquant sur la droite; son nom: «La Lampara», à trois minutes de marche de la gare. Pain pita mince, beurré d'huile d'olive et gratiné au four, avec un soupçon de romarin. C'est le pain qu'on met sur la table, aussitôt que le voyageur est assis. Je commande un antipasto, qui se résume à deux tranches de pain ordinaires, rôties au four et imbibées d'huile d'olive et d'ail. Succulent! Ensuite, j'ai droit à mon spaghetti à l'ail et aux tomates. J'en repars l'estomac rassasié et 20 € en moins dans mes goussets. Et je reprends le train à Florence, voie 2, pour Pisa où je logerai pour la nuit. Ce train piteux s'arrêtera à toutes les gares, y inclus Firenze Rifredi, la seconde de Florence, à un kilomètre environ de la principale.

Nicola Pisano a donné son nom à la ville de Pise. Une statue de cet homme, sur le Corso Italia, en face de l'église S. Maria del Carmine datant des XIV^e-XVIII^e siècles.

Jeudi matin, 29 janvier. La journée d'hier a passé lentement. Parti de Pise en avion vers 11 h, arrivé à Palerme, en Sicile, une heure plus tard. Taxi jusqu'à l'hôtel Sicilia, au centre de la vieille ville de Palerme. Seulement 40 km séparent l'aéroport du centre de la ville. Grande partie de la journée sous une pluie diluvienne, reste de l'ouragan qui a dévasté le sud-ouest de la France il y a quelques jours.

Excellent dîner au restaurant conseillé par les gens de l'hôtel: Restaurant Enzo, via Maurolico, 17/19, tout près de la gare. Dîner d'un antipasto contenant quelques tranches de fromage doux, des olives, trois pièces d'anchois et des biscottes baignées d'huile et parsemées de petits morceaux de tomate, avec tomates séchées imbibées aussi d'huile; plat principal: spaghetti alle vol-gole (palourdes avec leurs coquilles), pas tout à fait aussi savoureux que celui dégusté à Innsbruck.

L'hôtel Sicilia est un deux étoiles, vieux édifice, réception au 1^{er} étage. La fenêtre de ma chambre donne sur une cour intérieure. J'y entends la pluie à gros grains qui se fracassent sur le pavé. Plancher de marbre, murs élevés, vieux meubles. Système de chauffage à efficacité douteuse; mais une couette me tient au chaud toute la nuit.

Les rues du centre de Palerme semblent investies par de petits groupes d'hommes, arrêtés aux coins en conciliabules (la mafia?), et aussi par un grand nombre d'émigrés de l'Inde et du Pakistan. Vu un marché de fruits, légumes et viandes, à la fin du jour. Prix ridiculement bas. Pourtant la population de la télévision sicilienne se plaignait de l'augmentation du coût des denrées et de la récession économique, qui frappe aussi l'Italie.

Le train, parti de Palerme à 7 h 30, arrivera à Rome à 18 h 15. Il longe la mer longtemps avant d'atteindre Messine, à 10 h 25. La pluie continue ses ravages, mais au moins je suis à l'abri, au chaud, en face d'une beauté Sicilienne aux cheveux noirs, que sa mère est venue conduire à sa place au départ du train. Une jeune femme d'à peine 16 ans, promue sans doute à un brillant avenir de star académie ou de concours de beauté. Le voyage sera pour moi certes plus agréable que si j'avais été mis en compagnie d'un vieillard édenté puant l'ail et le tabac.

Le ciel bas, chargé de nuages gris et noirs, rejoint la mer à l'horizon. Ce beau paysage est entrecoupé de palmiers altiers et majestueux. J'ai repéré aussi force orangers et même quelques cactus.

Passons de petites îles au large: volcan Stromboli et autres écueils que les Anciens appelaient Charybde et Scylla. On approche de Messine. Pour traverser le détroit, de Messine à Villa San Giovanni, le train entre dans un traversier muni de rails, et continue sa route ensuite de l'autre côté. Messine, patrie voisine de Syracuse, où vécut Damoclès avec une épée au-dessus de sa tête... Déroit de Messine, aussi repaire des sirènes de l'Antiquité. Pris le traversier Nettuno vers midi. Une fois le train

remis sur ses rails, la course folle reprend vers le nord, comme si ce bateau l'avait retardé au cours des manœuvres de transbordement. Je passe le long de la mer Tyrrhénienne pendant que l'orage reprend, venu de Sicile. Je cherche en vain cette plage où nous avons passé la nuit en 1970, après une pêche au calmar. Ce devait être aux environs de Lamezia ou de Paola.

Partout maintenant les oranges et les citrons sont mûrs dans les vergers. Les couleurs orange et jaunes jettent de la lumière à travers le feuillage d'un beau vert foncé et la grisaille de la pluie. Je crois bien que notre nuit de pêche au calmar s'était passée juste au nord de Lamezia: plage de sable très longue et encore bordée de maisons de pêcheurs de loin en loin.

Après l'Italie, ce fut Paris et les Trois Mulets de la rue Brancion. J'y retrouve les habitués de cet hôtel: plusieurs Algériens et Marocains, Amar, le propriétaire, venu d'Algérie il y a plus de vingt ans; Gabriel dit l'Archange, Français depuis six générations, voit dans l'avenir; Michel, aiguiser de couteaux depuis 45 ans, qui demeure dans le voisinage, et autres hurluberlus sympathiques.

Excursions au parc Georges-Brassens et achat de quelques vieilleries.

Et le 2 février au matin, la neige s'abattit sur Paris et les environs de la capitale. Département 75 et autres sous alerte orange. Deux centimètres et les Français s'énervent. La météo prévoit un changement de la neige en pluie vers midi.

J'avais réservé mon taxi, pour me conduire à CDG: Driss, autre habitué des Trois Mulets, d'origine marocaine. L'aéroport semble plus loin que de coutume. Driss traverse cinq ou six bouchons. Malgré tout, après une couple d'heures, je descends à l'aéroport. Air Transat me demande de payer un surplus de poids de bagages: 10 kilos en trop, à 15 € le kilo = 150 €. Ces vieux livres m'auront coûté un joyeux supplément.

Une fois passé la douane et l'inspection, l'aérogare s'emplit de Québécois et de Français en partance pour Montréal. Décor

extérieur: des palmiers décoratifs couverts de neige. Partout, c'est la pluie maintenant. Je monterai, pour une dernière fois, j'espère, dans cet Air Transat que je n'aime pas. Je préfère de loin la compagnie Corsair. Mais, pour finir un tour du monde en janvier-février, on peut faire face à cet inconvénient et revenir au foyer le cœur alerte et l'esprit en paix, car le travail m'attend. Et ma femme aussi, sans doute, qui viendra me chercher au terminus Voyageur.



Madrid, 27 septembre 2009. 21 h. Après un voyage mouvementé de Paris à Beauvais, assis à côté d'un Irlandais, Adams O'Leary, venu passer le weekend à Paris avec sa conjointe – sympathiques tous les deux comme le sont tous les Irlandais; après l'envolée à bord d'un Ryanair rempli d'Espagnols aux yeux noirs, de Colombiens et d'une famille de Brésiliens, et plusieurs turbulences avant l'atterrissage sous la pluie; après un trajet dans le métro madrilène, qui s'arrête trop souvent à mon goût, j'arrive enfin à l'hôtel Continental du 44 Gran Vía, au cœur de Madrid, tenu par Sancho Pança en personne, un petit homme à la vivacité éloquente, qui travaille à la réception de ce bouge depuis treize ans, dit-il, une époque où personne ne pouvait payer avec une carte de crédit. Seulement en pesetas sonnantes et trébuchantes. Les temps ont bien changé, continue-t-il. Il est vrai que j'ai réservé ma chambre en juin dernier, par Eurobooking. Sancho en avait la garantie de paiement grâce à ma carte Visa. Il jubile de contentement et semble rompu maintenant au brassage d'affaires. À le voir procéder à mon enregistrement, on pourrait penser qu'il est responsable du crédit à la Banque Santander. Un voyage n'est pas complet si on ne rencontre pas au moins une

fois ce genre de comptable agréé, agréable à vivre, au 3^e étage où se trouve la réception de l'hôtel Continental.

Cet hôtel pourtant n'a rien d'un Intercontinental. Il faut prendre l'ascenseur en bas, à l'entrée sur la Gran Vía et, confiant en sa mécanique incertaine, peser sur le bouton du 3^e étage, attendre que la porte se ferme et que le moteur démarre. Et vous débouchez sur le patio de Sancho: comptoir coquet, fauteuils bleus de vieux cuir usé, et monter un escalier jusqu'à la chambre 231, meublée de deux lits aux matelas-mousse et d'une baignoire de petit format.

Malgré ce luxe XVIII^e, le lendemain matin, à la suite d'une bonne nuit sans sommeil, pendant laquelle une lavanderia s'est activée à laver, on aurait dit, le linge de la ville entière de Madrid, vous vous levez dispos et guilleret, prêt à affronter un *desayuno americano* au restaurant Vips, en face, et vous entreprenez une promenade à pied qui vous mènera à la Puerta del Sol et à la Plaza Major tout près, où des bouffons maquillés, immobiles et figés comme des statues, effraient les passantes quand ils se mettent à bouger. Petits restaurants de *bocadillas* et terrasses en grand nombre. Marché San Miguel où abondent les étals d'huîtres et de poissons, fruits et légumes, commerces de bijoux et de souvenirs. Madrid, ville de rêves et de conquistadors où flottent encore des envies de Nouveau Monde. Partir sur l'Atlantique jusqu'à l'autre rivage, vivre des semaines d'inconnu, naviguant au pif et à l'étoile, risquer de ne rien trouver et revenir gros Jean comme devant.

Lundi 28 septembre. À l'aéroport de Madrid, je m'apprête à partir pour Palma de Majorque, Îles Baléares.

Dans l'avion, un bon Majorquin m'explique que l'autobus n° 1 nous conduit de l'aéroport *al centro de la ciudad de Palma*; alors que l'autobus 21 va à la plage. Je devrai descendre à la cathédrale et marcher jusqu'à mon hôtel, le Almudaina. «Cinco minutos», dit-il. J'ose espérer que ces cinco minutos ne sont pas des minutes mexicaines.

Dans l'autobus n° 1, attrapé en dernière minute, je suis debout dans l'allée. Une place se libère soudain au milieu du trajet et je m'assieds enfin, admirant le paysage tropical à l'entrée de Palma. Une dame me renseigne sur l'intersection où je devrai descendre pour trouver mon gîte, rue Jaime III, n° 9. Ce Jaime est un roi d'Aragon qui vécut il y a très longtemps et qui donna son nom à une artère importante de Palma.

Le lendemain, je me rends à place d'Espagne pour monter à bord de l'autobus 7 qui me conduira à Valldemosa. Un trajet de 30 minutes. Des cars à toutes les demi-heures. Endroit farci de touristes. La chartreuse (*cartuja*) de Valldemosa est en montagne. Pour y arriver, la route longe des ravins où court un ruisseau de pierre en pierre, agréable à la vue et à l'ouïe, sans doute. Il faudrait gravir cette montagne à pied, tranquillement, avec une houlette de berger, pour entendre la nature et jouir de la vue changeante au moindre détour et des troncs d'olivier tordus par les ans. Le village de Valldemosa nous apparaît bien avant d'y arriver; l'église et le prieuré avec son clocher vert se distinguent au milieu des toits recouverts de tuiles ocre orangé. Suffit de marcher une centaine de mètres et de gravir une dernière pente et la *cartuja* est devant moi. Un guide y conduit un groupe d'Allemands auquel je me joins. Visite de la nef, des longs corridors humides et des appartements où vécurent George Sand et Chopin, de décembre 1838 à février 1839. J'achète deux exemplaires du récit de Sand, *Un hiver à Majorque*. Dans une pièce, un piano fourni par Palma; dans une autre, le piano Pleyel arrivé de Paris avec lequel Chopin composa ses préludes, la ballade op. 38, la polonaise op. 40, le scherzo op. 39. Le site possède le manuscrit d'*Un hiver à Majorque*, plus de 100 dessins de Maurice Sand faits sur place, une salle contenant un piano Steinway et des photos des grands pianistes qui s'y sont produits, dont Louis Lortie le Québécois.

J'ai remarqué que la langue espagnole parlée à Palma est en fait le catalan mêlé d'un dialecte majorquin.

Mercredi 30 septembre. Je m'apprête à partir pour Alicante, au sud-est de l'Espagne, sur la Méditerranée. Alicante a bien changé depuis presque quarante ans. Ville de 300 000 habitants, avec une rambla et des hôtels en grand nombre sur la plage. Je me contente du centre-ville où il ne se passe pas grand-chose.

Sauf le matin, au déjeuner, sur la rue piétonne, attablé devant une *cerveceria* qui étale des tartes de patates, du jus d'orange frais, du café au lait; et une foule sympathique de passants très peu pressés. Ici, les gens marchent deux fois moins vite qu'à Madrid. Que serait-ce au fond de la campagne? le pas de l'âne sous son bât? Passants de toutes sortes. Jeunes étudiantes, vieilles en groupes de trois ou quatre, jacassant comme des moineaux au dialecte coloré, imbibé de néologismes. Au loin, le tintement d'une cloche d'église. Des orages ont inondé la campagne près de Valencia, au nord; ici, Alicante a été épargnée. Elle le sera sûrement jusqu'à Noël, m'avait dit le taxi. Des orages diluviens en septembre, puis tout à coup, inexplicablement, le soleil revient avec sa chaleur – jusqu'à la Navidad. Pays de Cognac, où la *gente* vit tranquillement. Il n'y a qu'à la télé que le monde est nerveux, aux *noticias* de CNN ou avec le reporter de trafic de Madrid. Ici, dans la vraie vie, c'est la paix profonde, un petit matin frisque et rien d'autre. Révolues les révolutions.

Le 1^{er} octobre a donc commencé ce matin pendant mon sommeil à l'hôtel Cervantes, 19 Médico Pascual Perez, chambre 602. Ce mois sera employé pour une bonne partie à sillonner l'Europe. Ce soir, à Wroclaw (Breslau), en Pologne, après un vol de deux heures. Le changement d'atmosphère sera touchant. Mais avant cette envolée, je déambule tout l'avant-midi sur la rambla, en face du port d'Alicante où sont amarrées des centaines d'embarcations de toute grandeur. À gauche, surplombant ces rêves, le château ou forteresse de Santa Bàrbara, d'un autre siècle, prêt à sévir contre pirates et flibustiers, ou capable encore de déverser des milliers d'obus sur un galion ennemi. Il n'y a plus d'ennemis cependant en cette ville. Seulement des rues

bruyantes où, la nuit, les éboueurs entretiennent le vacarme de leurs mécaniques sifflantes; le jour, tout se transformera en beaux magasins aux vitrines chargées de robes immenses arborant de larges boucles. Il faut bien que l'Espagne paraisse quelque part.

En arrivant à l'aéroport d'Alicante, il ne faut pas croire, comme je l'ai fait, le supposé gardien qui dit qu'il n'y a pas d'autobus, seulement des taxis, pour se rendre au centre. Attrape-touristes naïfs! Le bus C-6 sillonne le centre et se rend à l'aéroport pour la petite somme de 2,60 €. Quelle différence avec les 20 € que j'ai donnés à mon taxi! Après un bon dîner dans une pizzeria, La Traviata, je retournerai chercher ma valise au Cervantes et monterai dans le C-6 pour l'aéroport.

Si ma femme peut retrouver son dos un jour, je l'emmènerai à Alicante, hôtel La Rambla, et nous irons voir les boutiques de l'Inde et du Népal, vendeuses de rêves, admirerons palmiers et hibiscus, bougainvillées hautes de 15 pieds, fleuries, et cette autre petite fleur rose avec un pistil jaune, dont le *jardinero* même ne connaît pas le nom, mais qui a une grande feuille à la fois douce et piquante, semblable dans sa forme à une feuille de grand tilleul.

Samedi 3 octobre. Bien des événements se sont produits depuis Alicante. Le vol vers Wrocław dura près de trois heures. J'ai survolé Ibiza puis les pics enneigés des Alpes. En atterrissant en Pologne, il faisait nuit déjà. Je changeai quelques euros en zloty. Heureusement le bureau de change de l'aéroport était ouvert. Puis montai à bord du bus 406 qui, bondé de voyageurs, m'a déposé après une quarantaine de minutes à la gare de Wrocław. Je me réservai un billet de train pour Prague pour le lendemain, goûtai un gyros pas trop naturiste, et partis à la recherche de l'hôtel Nathans Villa. Les renseignements fournis par les gens sont toujours un peu vagues: ils parlent un anglais très approximatif. Je pars finalement en direction de la rue Świdnicka. Les noms des rues sont écrits, parfois, sur les édifices des angles ou

intersections. Les anciens pays de l'Est ont conservé cet éclairage nocturne plutôt pâlot, favorable aux scènes de crime. J'arrive, après une demi-heure de virailage, à l'adresse indiquée de ma réservation. Il est 23 h. Quelle surprise: au lieu d'un hôtel, c'est un Kentucky Fried Chicken. J'y entre; on m'explique que l'hôtel est derrière ce restaurant. J'y arrive enfin. Dortoir de quatre personnes. Deux y sont déjà. Je serai le troisième. Odeur d'espadrilles fromagées. J'ouvre la fenêtre. Toute la nuit, des bruits de frottements de pneus (une rue importante passe en bas) et des cris de jeunes buveurs et buveuses chantant à gorge déployée. Mon train pour Prague est prévu pour 6 h 25. Je serai sur pied à 5 h 30. Car il me faut rejoindre la gare – qui est à 25 minutes de marche. Je repars donc en pleine nuit à travers les 25 watts des rues et atteins la gare. J'eus la bonne idée d'acheter une bouteille d'eau et un sandwich au fromage, car le trajet de Wrocław à Prague dura six heures et trois quarts. Pas de restaurant dans ce train, qui s'arrête à la moindre bourgade, laissant échapper ou accueillant des hobereaux fatigués.

Rencontré pendant le trajet un jeune Tchéque qui, avec un anglais élémentaire, m'avoue «rêver du Canada» depuis longtemps. «Pour des vacances?» que je lui demande. «Non, répond-il, pour y vivre et travailler.» Bien pour dire!

Une fois à Prague, j'arrive à un hôtel dont la réception est vide. Personne à l'accueil. J'en profite pour aller luncher. À mon retour, on m'annonce que cet hôtel où j'avais réservé une chambre vient de fermer pour rénovation et qu'on me logera ailleurs. Repartir avec la valoché qui roule en jacassant sur les pavés et trouver cet hôtel, avec une carte du centre de Prague, fut l'affaire d'une petite demi-heure. Bonne nuit passée à la chambre 13 de la Residence Havelská 29, au lieu de Residence Konviktská 13, réservée.

Ce matin, mon train part de la gare Nádraží Holešovice pour Bratislava, capitale de la Slovaquie. Hier, j'ai traversé le pont Charles IV, margrave de Moravie, qui deviendra roi tchèque et

empereur, au XIV^e siècle, et j'ai vu pour la deuxième fois cette statue de Jean Népomucène, confesseur de la Reine qui fut précipité dans la Moldau, du parapet de ce pont, parce qu'il ne voulut pas révéler au Roi les secrets de la confession de la Reine – qu'il soupçonnait de le tromper. Jean Népomucène s'est obtenu ainsi la palme du martyr et un trône capitonné dans le ciel.

Dimanche 4 octobre. L'hôtel Kyjev (Kiev), Rajska 2, à Bratislava est un immense bloc de plus de douze étages. J'y arrive vers 14 h, chambre 1204 avec vue sur la ville. La nuit, une pétarade qui dure peut-être deux minutes, avec une fumée qui monte de l'entrée de l'hôtel. Il s'agit d'une cérémonie de mariage qui se tient au Kyjev.

L'après-midi, j'ai marché un peu dans la ville, qui est sans surprise, mais plutôt crado. Tous les magasins sont fermés le samedi et le dimanche. Peu d'autos dans les rues aux pavés sillonnés de voies ferrées où circulent des trams sans bruit. On dirait un peu une ville occupée. Mais la population semble assez festive. Les spécimens slovaques font une race colossale: individus aux longues jambes, à la carrure bien découpée, sans cérémonies, au regard impavide, sûrs d'eux-mêmes, autrement dit, personne ici ne s'en fait pour si peu. L'indépendance devenue effective le 1^{er} janvier 1993 n'a pas fait fuir les investisseurs. Le Canada-Québec aurait tout intérêt à visiter ce nouveau pays. Un grave problème de pollution atmosphérique subsiste cependant; il apparaît, criant de vérité, en ce matin du 4 octobre. Vu du 12^e étage, l'air ambiant est plutôt terne. Et ma visite au Danube brun, qui sépare la ville m'avait déjà donné une idée de ces déversements indésirables qui ont enlevé au fleuve sa belle couleur bleue que Johan Strauss lui avait donnée.

Le voyage en train vers Vienne rachète l'impression d'étouffement. Coloris des arbres d'automne: peu de rouge comme chez nous, mais abondance de rouille et de jaune pâle des peupliers en grand nombre, mêlés d'acacias et de vinaigriers.

Je me dirige vers Vienne, puis Linz, en Autriche.

Le dimanche, ici, c'est comme si la vie s'arrêtait. Je rentre au Café de Paris, à la gare de Linz, car c'est le seul resto où je peux manger à un kilomètre à la ronde. Servi par Josefina, originaire de République dominicaine. Mon hôtel Ibis est des plus confortables. J'ai vu le clocher de la cathédrale de la ville, qui doit résonner encore de la musique de Mozart.

Lundi 5 octobre. Le train de 6 h 30 me conduira à Vienne. Au lever du soleil, des bancs de brume s'allongent au-dessus des terrains en jachère et des pâturages. Beau temps en perspective, malgré un froid piquant qui me saisit à cette heure matinale.

À Vienne, je prendrai un Eurocity en partance pour Varsovie; m'arrêterai à Katowice, en Silésie, pour bifurquer vers Kraków (Cracovie) et y passer deux nuits.

6 octobre. Il eût été trop simple que tout se déroulât normalement. Un train de Linz à Wien arrive en retard de cinq minutes et mon trajet est décalé de deux heures. Je passerai donc par Břeclav et Olomouc, région de la République tchèque appelée Moravie, ensuite Katowice en Pologne; et là prendrai un autre train pour Kraków. Arrivée prévue à 18 h 30 au lieu de 16 h.

À Kraków, je hèle un taxi et lui annonce l'hôtel Monika, chambre déjà réservée pour deux nuits. Je lui demande si c'est loin et, comme à peu près tous les Polonais de son âge (la cinquantaine), il n'entend rien à mon anglais. Je le vois en route appuyer un doigt sur son taximètre, qu'il a placé justement à l'avant du bras de vitesse, en bas du tableau de bord. Il ne daigne pas lâcher cette boule de vitesse pendant le trajet qui dure cinq minutes, si bien que parti de la gare avec un compteur à 7 zloty, j'arrive à l'hôtel avec une dette de 21 zloty au compteur. On appelle ça de l'argent vite fait. Qui a dit que les Polonais étaient misérables?

L'hôtel Monika est modique; je m'attendais à pouvoir y faire laver une couple de chemises. Pas de service de buanderie ici. Tout de même je passe une bonne nuit après une douche bien

appréciée, pendant laquelle j'avais encore le pied marin avec un brin de tangage, après douze heures de voyage en train.

Aujourd'hui, visite du Main Market Square et des environs, autrement dit le vieux quartier d'une grande beauté et presque unique, sauvé comme par miracle des destructions de la guerre de 39-45. Justement, des guides s'offrent à faire visiter certains quartiers, dont le célèbre Auschwitz-Birkenau, tout près de Kraków. 1½ million de Juifs partis en fumée! Pas pour moi, cette visite. Les exploits du Troisième Reich ne m'ont jamais fait craquer. Je suis présentement attablé à un restaurant géorgien, au cœur du marché, attendant le moment du concert Chopin à 19 h. Ce concert a lieu au palais Baranami, 27 Main Market Sq., palais créé à partir de deux maisons médiévales du XV^e siècle, transformé en résidence privée; acheté en 1822 par le comte Artur Potocki. Ce palais logea l'empereur François-Joseph d'Autriche, en 1887 l'archiduc Rodolphe... L'endroit me semble assez huppé. Je suis allé repérer les lieux vers midi. C'est à 30 minutes de marche de l'hôtel Monika. Je pourrai donc retourner me coucher sans me perdre dans les dédales de cette vieille ville.

Drôle de langue que le polonais. On voit partout affichée l'insulte grossière «Wejście» (Va chier) qui signifie tout bonnement «Entrée»... jusqu'à ce que je repère cette autre perle: «Lawasz» (la vache) dans mon restaurant géorgien. Le mot n'est peut-être pas polonais, plutôt arménien, et il désigne une sorte de pain-galette, de style tortilla. Mais en associant ces deux mots, il faudra parler prudemment: «Wejście Lawasz!» Harmonie langagière!

L'âme polonaise, à première vue, est un bouillon continu: sous des dehors parfois austères, elle éclate tout d'un coup, irrépressible, et se met à danser, à parler fort, sans aucune retenue. Il y a du québécois là-dessous. Longtemps colonisés, écrasés par les Allemands et les Russes, ils retrouvent maintenant une joie de vivre acquise par l'indépendance politique et Lech Wałęsa dans les années 75-80. Pour combien de temps? sans doute pour

plusieurs vies; l'Europe les sauvera peut-être d'un autre oppresseur.

Arrivé d'avance au palais Baranami, j'entends la pianiste pratiquer au 1^{er} étage. Il est 18 h 15, et on me laisse entrer pendant que Maria Baka Wilczek se délie les doigts. Je suis seul dans la salle. La pianiste est une bonne grosse bedaine en si bémol. Je doute qu'elle soit à la hauteur de son programme. À 18 h 30, je suis encore seul dans la salle, mais la pianiste a quitté la scène. Elle doit frémir de voir les Polonais dédaigner son art. On verra ce qu'il adviendra de tout ça à 19 h. Elle se battra avec un piano de marque Steinbach qui n'a du Steinway que la première syllabe. Il produit un son métallique qui aurait donné de l'acné à Chopin. Il est vrai que son piano de Majorque ne valait pas son pesant d'or.

La salle de concert est agréablement aménagée. À côté de l'instrument, un joli bouquet de roses blanches sur un piédestal qui arrive à la hauteur du piano. Plancher en marqueterie usée; chandeliers de trois chandelles (lumières électriques) en grand nombre sur de petits panneaux; deux immenses coquilles de mer (conques) en plâtre sculpté au sommet d'une alcôve de part et d'autre au fond de la salle derrière le piano. Plafond avec bordures de plâtre sculpté de feuilles délicates. Lustre d'une quinzaine d'ampoules et pendeloques en verre. Chaises rembourrées de tissu verdâtre. Portes aux clanches anciennes. Panneaux de marbre...

Il est 18 h 40. Nous sommes maintenant 3. La pianiste doit s'inquiéter, ou plutôt elle est contente, je ne sais. Deux vieilles femmes qui parlent anglais. Puis un couple fait son apparition, aussi dans la cinquantaine avancée. Décidément la jeunesse polonaise boude les chopinades, préférant sauter avec Michael Jackson et son propofol! Tout ce monde dans l'assistance parle anglais, donc ce sont là des étrangers. La salle contient une cinquantaine de chaises. Nous avons atteint le nombre de 10 assistants à cinq minutes du début du récital. En fait, 13 au début du

concert; 14 à la fin. La dame Wilczek fut digne de son interprétation. Elle dévora son programme avec une fougue insoupçonnée: ses petits doigts grassouillels sautillaient sur les touches comme des lapins en cavale et produisaient l'effet voulu. Elle modifia cependant son programme après l'intermission: au lieu d'un scherzo, elle exécuta «Papillons» de Schumann et, en rap-pel, une pièce de Granados.

J'ai observé deux monuments importants de Kraków. Sur mon chemin vers le Marché central: une statue équestre célé-brant la bataille de Grunwald en 1410 contre l'ordre des Teu-tons, brillante victoire des Polonais-Lituanien; et, au Marché, la statue d'Adam Mickiewicz (1798-1855), poète romantique na-tional.

Ce matin, 7 octobre, après déjeuner, c'est la préparation pour le départ. Vers la gare centrale de Kraków, d'où un train me conduira à l'aéroport en quinze minutes. En passant à travers la Galeria Krakowska pour atteindre la gare.

À l'aéroport, le train nous dépose devant l'entrée d'une na-vette qui circule vers les deux terminaux, dont le numéro 1 est réservé aux départs internationaux. On peut aussi marcher du train vers l'aéroport international, qui est très près. À 15 h, je serai à Bergamo, presque chez moi. Viva l'Italia et Berlusconi!

En arrivant à l'hôtel San Giorgio de Bergamo, Via San Gior-gio, 10, j'apprends que Renée a téléphoné avant que j'arrive. Après tout, *va bene*, c'est l'Italie et je suis en vacances. Je m'installe à une pizzeria, commande un succulent spaghetti car-bonara. J'ai déjà mon billet pour Rimini *domani mattina, alle 8 h 09*, en passant par Milan.

Chemise à manches courtes, j'ai changé mon habit d'hiver polonais pour le soleil lombard. 24° à 16 h. Ne manque plus que la plage. Mais à Bergamo, c'est plutôt la montagne que la plage. Celle-ci, ce sera demain, avec les vagues de l'Adriatique au pied de mon lit au réveil.

Pour bien dîner à Bergame, il suffit de monter à la *città alta* (haute ville), avec l'autobus de la ligne 1 ou 1a, et on arrive à une place de forteresse antique où végètent quelques bons restaurants. Je choisis le Symposium, situé Colle aperto, sur la partie la plus élevée de la ville haute, où peu de gens sont encore rendus, et je m'y assieds lentement. Les serveurs se précipitent et semblent glisser sur le parquet. En bas, au loin, les lumières de Bergame scintillent. Quelque part, au détour d'une vieille rue, la maison natale de Gaetano Donizetti, né et mort à Bergame, au 14 de la rue Borgo Canale. Un théâtre porte son nom: il teatro Donizetti, où l'on représente ce soir *L'Elisir d'amore*, aussi, de Gioacchino Rossini, le célèbre *Barbiere di Siviglia* et *La figlia del reggimento* de Donizetti. Nous n'avons rien de tout cela au Québec, encore un non-pays sans avenir, qui se cherche un passé et qui, souvent, ne trouve rien.

Bergame, appelée Città dei Mille en l'honneur de Garibaldi et de ses 180 Bergamasques qui joignirent les rangs des Mille pour la liberté italienne. Le menu du Symposium se résumera pour moi à un plat léger de nouilles aux moules, agrémentées de fromage parmesan, de persil et d'une petite sauce délicate et délicate, «typiquement napolitaine», m'assure le propriétaire qui dit posséder trois restaurants dont un à Salerno. Mon est composé de *scialatielli*, nouilles de Campanie, servies *con acqua gazata e vino bianco*.

Le retour à l'hôtel se fera sur les chapeaux de roues... de l'autobus.

Jeudi 8 octobre. Entré dans le train de Bergame à 8 h 02, direction Milan central. Ce train est bondé jusqu'au toit. En moins d'une heure, tout ce bon monde se rendra à son travail quotidien; pauvre de moi qui suis en vacances encore pour une dizaine de jours! À Milan, changement de train pour Rimini. Cette fois, on m'a assigné une place: carrozza 008, posti 84 mediano. Le train 553 part à 9 h 15; son terminus est Crotone, dans le fin sud de la botte italienne.

J'entre dans le compartiment qu'on m'a réservé. Un colosse est déjà étendu sur les trois sièges; en face de lui, une femme dans la trentaine. Le type a le physique d'un gladiateur romain, charpenté comme un mésozoïque capable d'occire un rhinocéros seulement par la pensée. Il remet ses souliers, ce qui n'allège pas tellement l'atmosphère étouffante. J'ouvre la partie supérieure de la fenêtre. Le train démarre. Entre-temps, un couple de vieux a fait son entrée dans le compartiment. Ils s'en vont aussi à Rimini; tandis que la tignasse noire du gladiateur et sa femme gagneront Bari, pour traverser en Albanie, leur pays.

À 12 h 40, le train entre en gare de Rimini. Aussitôt descendu, avec ma valise à roulettes, je monte dans l'autobus 11 qui circule sur le Viale Principe Amedeo (quelle coïncidence! Amédée est rendu ici!), pour atteindre le Viale Vespucci (Amerigo de son prénom), rue longeant le front de mer. À l'arrêt n° 13, je suis en face de l'hôtel Méridien, à côté de mon hôtel Corallo, un peu plus modeste. Cependant, grand confort, avec vue sur la vague. Quelques vacanciers sur la plage, peu de touristes; la ville est surtout fréquentée par des Italiens ce mois-ci, excepté un groupe de vieux Français (il y en a partout), déjà attablés vers 13 h au restaurant de l'hôtel Corallo, dont la cuisine ne me paraît pas d'une qualité exceptionnelle. Ce soir, je me rends un peu plus loin, à une pizzeria, sur la rue Vespucci, pour m'enfiler un bon spaghetti *alle vongole* (palourdes). Mes billets de train pour Ancona (aller-retour) sont déjà achetés, ainsi que celui qui me déposera à Pescara samedi.

Avec TV5-Monde dans la chambre, je peux capter les nouvelles de France à 20 h 30. Décalage d'une demi-heure avec Paris.

Rimini (Ariminum des Romains) possède un vieux quartier dont le centre est réservé aux piétons. Un amphithéâtre et le pont de Tibère ont traversé le temps, de même qu'un arc d'Auguste.

9 octobre. En arrivant à Ancona, on voit sur la montagne, en bord de mer, le sanctuaire des miracles de la Vierge. Ancona est une petite ville sympathique. J'y arrive au cours de l'avant-midi, m'informe, à la gare, du chemin à prendre pour me rendre au Duomo, l'église des miracles. Il s'agit en fait de l'église San Ciriaco. L'abbé Joyer en parle dans sa correspondance, en décrivant les miracles de la Vierge qui ouvre les yeux. Cela se passait vers 1796, à l'époque où la ville était occupée par l'armée napoléonienne. Quel dédale pour se rendre à ce célèbre Duomo! J'arrive sans problème à la Piazza Roma pour monter dans l'autobus 11, qui dépose ses passagers en face de l'église. Bazar de guenilles à vendre sur cette Piazza Roma. Ma femme y serait à son goût: des sacs griffés et de petits tissus pour presque rien! toujours le bus 11 se fait attendre. Un défilé de jeunes protestataires, bien encadrés par la police armée de boucliers et des carabinieri en voiture, se lance dans la mêlée. Haut-parleurs, grandes gueules et discours, banderoles montrant la revendication. Non à payer pour l'éducation, et aussi: *La crisis vi la faro pagare!* (la crise, je vous la ferai payer). L'autobus me conduit enfin en haut de la montagne. Un «guide» improvisé, rencontré à la gare, me croise ensuite partout jusqu'au départ de cet autobus. Il semble connaître tous les circuits d'autobus de la ville d'Ancône. Il devient un personnage utile pour bien des gens: cheveux blancs, bagout et gestes indiscutables, il dirige la planète entière avec une baguette magique invisible.

Une fois rendu au Duomo, je constate que les portes de l'église sont fermées et qu'elles n'ouvriront qu'à 15 h. Il est 13 h. J'en fais le tour, admire les rénovations récentes et rencontre un Italien fort sympathique qui m'explique l'ancienneté de ce temple: des fondations très profondes attestent son existence au Moyen Âge, pour le moins. Il me dit qu'au cours des deux grandes guerres, ce temple a été ravagé par les bombes, et ses environs également. D'où la rénovation à répétition. Il me montre les traces d'un ancien amphithéâtre romain, le port en

bas. Cet homme connaît Ancona comme sa mère. Je lui demande s'il accepterait de me conduire à la gare, car il est venu avec son auto. Il accepte volontiers et, en route, me décrit les principaux édifices de la ville. Il me dépose devant la gare et me conseille le restaurant Gino, juste en face, réputé pour sa bonne cuisine. J'y débite un plat de crevettes et de calmars rôtis, suivi d'un bon fromage. Les collections de photos et de trophées affichés au mur corroborent la réputation du Gino: vieux serveurs aguerris, clientèle attablée en groupe à de longues tables, discutant fort.

Je me rends ensuite à la gare; malheureusement aucun livre traitant de l'histoire du Duomo ne s'y trouve. J'achète cependant, de Enrico Benelli, le livre intitulé *Iscrizioni etrusche, leggerle e capirle*, édité en 2007. Comment lire et comprendre les inscriptions étrusques? À lire les jours de pluie.

Samedi 10 octobre. Devant la gare de Rimini (car j'y suis revenu), le marabout qui traverse la rue, coiffé de sa tuque puante, le vendeur de billets d'autobus dans sa guérite, le restaurant Otto e mezzo (8½), ainsi appelé pour célébrer Fellini, né en cette ville, restaurant qui fait l'angle en face de la gare, *il latte del cappuccino*, l'horloge qui marque l'heure précise, le sigle de Trenitalia (la SNCF d'Italie) et ses couleurs vert-blanc-rouge; les Italiens qui passent dans le petit matin frisquet avec leur gilet de laine pendant sur les épaules et dans leur dos; d'autres, réveillés depuis peu, qui activent déjà leur moulin à paroles. Piazzale C. Battisti, c'est la vie qui recommence à Rimini. En bord de mer, chaque nom de film du grand cinéaste est devenu un nom de rue; il y a aussi l'hôtel Fellini.

Entre Ancône et Pescara, surgit le royaume du palmier, du pin et du laurier-rose. J'ai même vu quelques bananiers chétifs, sans doute arrosés de pesticide chaque année. Le train file à 200 km à l'heure et balaie tout ça. Passé Loreto, sanctuaire dédié à la Vierge, abritant la Santa casa, maison où naquit la Vierge Marie, déménagée en 1294 de Palestine en Italie, selon la légende, par

des anges. Basilique des XV^e et XVI^e siècles, avec un sanctuaire immense (duomo) en montagne. La catholicité établie en force comme une bagnarde.

Toits des maisons à quatre versants presque plats, couverts de tuiles orangées (adobe). En approchant de Pescara, vignes et oliviers, quelques eucalyptus et bougainvillées. Toujours le train fauche le vent et change l'air des maisons aux fenêtres ouvertes.

À Pescara, je me rends directo de la gare à l'hôtel Ambra Palace, Via Quarto Dei Mille 28, une marche de cinq minutes. Heureusement que l'office du tourisme, à l'extérieur de la gare, dans le parc d'autobus, est ouvert et me fournit une carte de la ville. Ces renseignements touristiques ferment vers 13 h et n'ouvrent qu'à 16 h. Tu parles! Je l'ai échappé belle!

Pescara se donne des airs de grande ville. Tout à fait inutilement! Sa promenade Umberto I, corso pour les bourgeois gâtés sous l'œil des négros vendeurs de merde à 3 €. Je néglige la maison natale de G. d'Annunzio à Pescara et je m'engloutis dans le train de 9 h 20 pour Roma.

11 octobre. Petit train ira loin. Ce n'est pas un Eurocity. Entre Pescara et Roma, on n'a pas le choix: prendre une seule sorte de wagon, train local, qui mettra quatre heures, mais quelques minutes, pour arriver à Rome, Stazione Tiburtina.

Les Abruzzes sont joliment hautes; le train longe des précipices profonds comme des gouffres. Tout près: l'Aquila où un tremblement de terre a fait des ravages il y a quelques mois. Malgré cette catégorie de train «local», on imagine bien le ravage que causerait un séisme d'une magnitude 6 ou 7 sur cette voie ferrée.

Rendu à Rome, après avoir dévoré en route quelques chapitres de la *Guerre de Sécession* de Macpherson, je me procure une carte de Métrobus appelée Metrebus au coût de 4 €, valide pour toute la journée, et un *biglietto integrato giornaliero*.

À l'hôtel Syracuse, on me demande 80 € pour la nuit. Je répons que j'ai loué une chambre en janvier dernier (2009) au

prix de 60 €. Ils n'en croient rien. Alors je file vers l'hôtel Concorde de l'autre côté de la gare Termini et loue pour 60 € la même chambre que j'ai déjà occupée à deux ou trois reprises auparavant. Le Concorde est situé Via Amendola 95, près de l'intersection Gioberti. Ma chambre est au 6^e étage; réception au 5^e, toujours le même Indien, l'après-midi, et le propriétaire à barbichette, Italien nature, le matin. J'ai la chambre 630, dans les lucarnes, sur la rue. Il y avait jadis une rangée de géraniums fleuris sur ce balcon improvisé. Peu de luxe: un lit passable, télé de cinq postes, table et chaise; douche dont le bassin s'emplit facilement, étant donné le drain obstrué et coulant bien plus lentement que les motos dans les rues de la ville. Tout de même, je suis gâté: on m'a laissé deux enveloppes de shampoing et un sèche-cheveux. Qui y aurait pensé?

Je me lance dans les rues, prends un autobus qui me conduit à la Colonne Trajane, Piazza Venezia. Et je marche jusqu'au Colisée qui se voit au loin. Aujourd'hui dimanche, la Via dei Fori Imperiali devient rue piétonne. Foule de toutes les origines. Entendu deux couples de Québécois, beaucoup d'Italiens. Ce Colisée me surprend toujours par sa masse de trois et quatre étages d'arcades; tout près, en direction de l'Arc de Constantin, l'endroit où s'élevait la statue colossale de l'empereur Néron, statue de 110 pieds, d'autres disent une quarantaine de mètres, qui donna son nom au Colisée (Colosseo) érigé plus tard.

Lundi 12 octobre. Je prends le petit déjeuner dans ma chambre avec la boustifaille que je me suis procurée hier à l'épicerie sur la Piazza Santa Maria Maggiore. Et m'en vais au métro pour une recherche à la Bibliothèque nationale (métro Castro Pretorio), viale Castro Pretorio.

À l'inscription, on me fournit une carte d'un jour, gratuite, précisant que j'aurais dû apporter ma carte obtenue il y a deux ans, qu'elle était valide pour cinq ans. Mais je ne pensais pas devoir me rendre à la Bibliothèque cette année pour des recherches.

À Ancona, j'avais buté sur une cathédrale fermée, qui n'ouvrirait que le soir. Je voulais donc, faute de livre acheté sur place, consulter ce qui s'était fait sur la Vierge miraculeuse. J'ai trouvé en bibliographie: Polichetti, M. Luisa, San Ciriaco, *La cattedrale d'Ancona*, Motta, 2003; et Battagleni, Celso, *Il prodigio della Madonna del Duomo*, Errebe, 1996. C'est évidemment le deuxième titre qui m'intéresse le plus, mais ils ne l'ont pas.

J'occupe le siège H-13 des Humanités. La salle est ornée de livres anciens contenant foule d'études et documents originaux. Textes des auteurs grecs et latins, etc., avec traduction en italien, d'autres en français (Budé) ou allemands. Presque toutes les places sont occupées de rats et de rates y faisant des recherches poussées dans de gros vieux bouquins mystérieux. Même une Sœur noire, vêtue de noir avec un bandeau blanc, tape sur un ordinateur qu'elle doit trouver merveilleux depuis que la Communauté le lui a donné.

Après une demi-heure d'attente, on m'apporte enfin le seul livre qu'ils possèdent sur mon sujet de recherche, *Basilica Cattedrale di San Ciriaco*, Editoriale Giorgio Mondadori, 1997. Saint Cyriaque, mort en 303, martyr de l'époque dioclétienne, aurait vécu en Toscane. Le livre est sous-titré: *Millenario della fondazione*. Je demande à photocopier les pages 40-43 de ce livre. Pour ce faire, il faut remplir un formulaire de photocopie (*reproduzione*) et le faire signer par la directrice de salle. J'ai affaire à une dame qui ne semble pas aimer son travail et qui vient tout juste d'engueuler une collègue au téléphone en lui raccrochant fermement, quand j'arrive avec mon formulaire, qu'elle signe, à ma grande surprise avec le meilleur sourire. Ah! *le donne italiane!* qu'est-ce qu'elles ont dans le corps? Je me rends ensuite à la salle de photocopie, en dehors de la salle H, et je vois une belle file qui s'allonge. J'en aurais eu pour au moins une heure d'attente. J'abandonne mon idée de photocopie, retourne à la salle H et copie allégrement les deux paragraphes du livre qui

m'intéressent. Le reste, comme l'image de la Vierge d'Ancône, je peux le trouver sur n'importe quel site.

13 octobre. Je suis rendu à Reims, ville charmante pour son accueil courtois et sans prétention. Bon hôtel (du Nord), place Drouet d'Erlon 75, à cinq minutes de marche de la gare, juste en face, sur la rue piétonne.

14 octobre. Visité aujourd'hui la cathédrale de Reims, son ange au sourire, les rues de la ville conduisant place Royale et sa statue de Louis XV. Face à la gare, c'est le Square Colbert et sa statue. L'intendant de Louis XIV y est né. Bon successeur de Mazarin, il a contribué au développement de la Nouvelle-France. On y voit aussi, pas très loin de la gare, une place où fut signée la paix à la fin de la guerre de 1939-1945, en présence d'Eisenhower, président des USA.

Sur la rue piétonne, rue Drouet d'Erlon, après le carrefour de l'Ange doré, je tombe par hasard sur une quantité de petites maisons décorées du drapeau canadien, faisant la promotion du sirop d'érable, des pâtés de bison, des produits amérindiens, des bleuets du Lac Saint-Jean, chemises à carreaux, etc. J'ai parlé à une vendeuse, originaire du Lac Saint-Jean, qui m'a expliqué le fond de l'affaire. Il s'agit d'une entreprise privée appelée «Promotions Canada», tenue par un Québécois du nord de Québec. Les kiosques, une dizaine, sont à Reims pour une quinzaine de jours, ensuite, ils sont dirigés vers une autre coquette ville de France; ils sont décorés uniquement de drapeaux canadiens. Le Québécois en question doit être un beau fédé dont l'entreprise est subventionnée jusqu'à l'os par Ottawa. Au moins 500 petits drapeaux du Canada ornent les cabanons des exposants. J'ai vu un pâle drapeau du Québec, caché derrière une vieille guenille suspendue à un plafond. J'imagine fort bien un Marc-Yvan Côté financer en sous-main cette propagande. Les francophones de service se reproduisent comme des coquerelles. Plus fumier que ça, tu pues en sacrement!

Rencontré, rue Colbert, près de la place Royale, un libraire original et qui aime bien parler de littérature. Il avait quelques XVIII^e, mais à des prix trop élevés pour ma bourse; il m'a parlé du libraire Hector Bossange qu'il venait de découvrir il y a peu de temps. Je lui ai acheté une biographie de Lamennais à 20 €, éditions Perrin.

Parlé avec la Québécoise des «Promotions canadiennes» qui vend des plumes d'Indiens. Elle n'a pas trop hâte de retourner à Montréal avec son Air Transat, la compagnie du «genou au menton». Je lui ai conseillé de voyager dorénavant avec Corsairfly, une compagnie qui sert encore le vin rouge gratuit, quand, chez Air Transat, on devra bientôt apporter son lunch et sa bonne d'oxygène.

Trouvé sur la piétonne un bon restaurant, Café Leffe, où j'ai pris mon déjeuner et mon souper d'hier soir, et aussi de ce dernier soir à Reims. Restaurant non-stop, comme on dit en français de France, et qui fait mon bonheur; les Rémois étant, là-dessus, en avance sur les Parisiens en général. Assis au Café Leffe, un habitué de la place, la face rouge comme une flanelle chauffée, qui déguste sa blonde-pression et qui a développé un tic de la mâchoire; un jour il prendra une croquée dans son verre qui lui éclatera entre les dents.

Je retourne à mon hôtel du Nord lire quelques pages de la *Guerre de Sécession* ou autre bizarrerie. Peut-être plongerai-je dans ce *Voyage en Orient* de Lamartine, nouvelle édition achetée à la FNAC [Société fondée en 1954, dont le sigle veut dire: Fédération Nationale d'Achats des Cadres] de Reims. Ou encore regarderai-je les passants de la rue d'Erlon qui représentent plusieurs spécimens de la société française. Deux vieilles à double menton (ce qui fait bien quatre mentons) viennent d'entrer au Leffe. Elles en ressortent avec quelques brioches dans un sac et un café fumant à la main.

Demain, je prends le train TGV de 10 h 15 sur Paris, vers la gare de l'Est. Transfert vers la gare Saint-Lazare, et autre train, non TGV, pour Rouen.

Jeudi 15 octobre. Les 130 km de Paris-Rouen m'ont paru courts dans ce train Corail. Petit à petit apparaissent les maisons de Rouen sur une colline. Le train arrive en ville par la rive gauche de la Seine, traverse le fleuve et aboutit en gare, rive droite; cette gare est impressionnante. Un bureau de renseignements me fournit une carte de la ville. Je dois trouver la rue de Québec. Un plan avec index, en dehors de la gare, m'apprend que cette rue, toute petite, est près de la place de la République, et pas trop loin des quais de Paris et de Pierre Corneille – qui en passant est né à Rouen, comme Flaubert.

À voir dans la ville, le Gros-Horloge, sorte de beffroi qui remonte au XIV^e siècle et qui se trouve être un des plus anciens mécanismes d'horloge d'Europe. Aussi la place du vieux marché, où Jeanne-d'Arc a été brûlée le 30 mai 1431. L'emplacement du bûcher est marqué aujourd'hui d'une grande croix. Tout près s'élève l'église Saint-Sauveur où Corneille a été baptisé; son père résidait à proximité, rue de la Pie.

L'hôtel Alive de Québec, rue de Québec, est ancien, mais presque vide malgré son tarif bas de gamme. J'ai la chambre 38, au 4^e étage. L'ascenseur n'atteint que le 3^e étage. Ma fenêtre ouvre sur la rue de Québec, rue toute petite et des plus tranquilles, elle est entourée à l'extérieur d'une belle vigne rougissante depuis les froids d'automne qui sévissent sur le nord de la France – moins 2° C ce matin à Reims. Les touristes ont déserté Rouen. Je suis un des rares occupants de l'hôtel de Québec. À pied, je peux me rendre au vieux marché, au restaurant La Walsheim, un des rares non-stop, où je me permets un plat de côtelettes d'agneau moutarde forte et riz, pour presque rien. On me demande quel est mon accent. Je leur réponds: «L'accent normand ancien», en précisant tout de suite que je suis québécois.

Quai Corneille, sans doute l'endroit du départ de plusieurs Français sous Louis XIV pour la Nouvelle-France. Cette rue de Québec n'est-elle pas un honneur rendu aux Français de la Nouvelle-France et à leurs descendants? N'avons-nous pas, nous, à Montréal, notre rue Rouen?

En passant à Paris, j'eus le temps d'aller chercher les tomes 1 et 3 de Casanova, *Histoire de ma vie*, éditions Bouquins, à la FNAC, près de Saint-Lazare, et de me taper un dîner au Marco Polo, autre non-stop parisien parmi les heureux élus.

Vu, rue du Gros-Horloge (piétons), angle rue du Bec, la maison où naquit Cavelier de La Salle, le 22 novembre 1643. Assassiné au Texas en mars 1687. Fondateur de la ville de Lachine, près de Montréal; il donna la Louisiane à la France, qui fut vendue aux États-Unis en 1803 par Napoléon, pour 60 millions de francs. Une bouchée de pain.

Vendredi 16 octobre. Tintamarre dans Rouen toute la journée. Sur place du vieux marché, manifestation et défilé de vieux retraités pour préserver leurs pensions. Beaucoup de veuves et de pauvres désespérés. En après-midi, sous un crachin frigidifiant, pétards et coups de gueules dignes de Flaubert.

Appelons-la Laurette; j'ai oublié de lui demander son nom. Elle distribuait des tracts pendant la manif. Femme d'environ 40 ans. Je lui dis d'où je viens. Elle me déballe tout de suite son rêve du Canada. Je l'invite à prendre un café à une terrasse, tout près. Laurette fréquente l'Armée du Salut, court après le moindre centime pour survivre, déclare ne pas travailler, car «on arrive mieux en ne travaillant pas», a un copain qui vit à Paris travaillant à edf (Électricité de France), qu'elle voit de temps en temps. Pas d'enfant et n'en veut pas. Angoissée de tout, elle me raconte qu'elle veut fuir la France, pays rempli de voleurs et d'agresseurs; elle lit tous les jours les faits divers dans *Le Parisien* et amplifie les arnaques qu'elle collectionne dans sa mémoire. Bref, une pauvre parmi tant d'autres de ces nouveaux Fran-

çais, classe de sans avenir qui font la manche pour une bouchée de pain.

Je retourne chez moi dans deux jours.

Samedi 17 octobre. Pour retourner à Paris, je prends le train à Rouen à 8 h 09. Moins chanceux qu'à l'aller, car le train s'arrête à toutes les petites places normandes, qui révèlent de bons Normands à joues rouges, un peu grassouilleux, quelques touristes venus on ne sait d'où. J'occupe le 2^e étage d'un wagon à vue panoramique, comme en ont certains Corail Intercités. J'arriverai à la gare Saint-Lazare à 9 h 40 et me précipiterai aux Trois Mulets pour y retrouver ma chambre 11 et ma valise, avant de fouiner au parc Georges-Brassens.

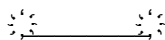
Dimanche 18 octobre. Driss le Marocain est venu me déposer à Orly avec mes bagages. Il était 12 h 30. Le départ par Corsair est annoncé pour 16 h. J'ai voulu arriver tôt, car des grévistes paralysent et manifestent à Orly-Sud, aérogare de Corsair, compagnie heureusement non touchée par les manifestations. Je partirai donc.

Dans l'aérogare, j'achète un Coco-Mademoiselle et deux bons bordeaux. À l'enregistrement des bagages, on m'a suggéré de répartir le poids dans mes deux valises à peu près également. Ainsi, pas de surpoids à payer.

Avant de partir, à l'hôtel des Trois Mulets, j'ai laissé un signet de *Lettres de femmes au XIX^e siècle* à Amar, et ma carte d'affaires. Il me disait toujours: «Écrivain? oui, d'accord, mais je ne te vois jamais à la télé.» Je lui ai répondu que les Français ne lisaient pas les livres qui sont édités en dehors de la France parce qu'ils sont chauvins et qu'ils peuvent difficilement concevoir que quelque chose de bien se fasse ailleurs que dans l'Hexagone. Et vlan! De toute façon, Papineau et les nôtres sont toujours aussi inconnus en France que l'anguille aux pois chiches.

Aux Trois Mulets, c'était le calme plat en ce dimanche matin. Pas revu l'archange Gabriel, mythomane, peintre et poète; non plus Khalid, entrevu quelques secondes l'Algérien qui buvait

l'huile d'olive au verre tous les matins. Amar domptait son berger allemand à coups de journal (*Le Parisien*) ou à coups de pieds au derrière; quelques habitués sirotant un demi à midi. Robert l'Algérien qui avait retrouvé sa terre natale, est revenu en France comme une bouteille à la mer: il n'a plus qu'une dent à la mâchoire supérieure. Un «nouveau-ancien», comme il se définit, de retour aux Trois Mulets depuis son départ il y a plusieurs années. Jean-Claude, de son prénom, a près de 50 ans. Il a travaillé à cet hôtel même avant qu'Amar en devienne propriétaire. Il a connu la circulation des trains en bas, derrière l'hôtel, trains qui déversaient les chevaux par dizaine à l'abattoir, pour le marché de viande chevaline – dans les années 70 – exactement sur le même site que là où on vend des livres d'occasion. Le parc Georges-Brassens d'aujourd'hui.



Paris, mardi 16 mars 2010. Mon hôtel, les Jardins d'Alésia, n'a rien d'un espace botanique odoriférant. De ma fenêtre, rue d'Alésia, ronflent les motos déchainées, les freins des fourgonnettes sifflent généreusement et les talons des piétons résonnent gentiment. Pas très loin, à la jonction de l'avenue du Général Leclerc (il nous faut toujours un passionné de guerre quelque part), j'ai compté 68 noms de rue à Paris commençant par le mot Général: Général Lemonnier, de Langle-de-Vary, Mangin, Margueritte (!), etc.; à la jonction de cette avenue et de la rue d'Alésia, une belle vieille église, Saint-Pierre de Montrouge. Je me sens en confiance. Si un dégénéré s'avise de grimper à ma fenêtre pour me voler mon pantalon ou mes lunettes, ou pour subtiliser discrètement mes euros en liasse, je crie un peu et vlan! un général est à ma porte, arme à l'épaule et menottes à la ceinture pour faire régner l'ordre et le droit. Je peux dormir tran-

quille sous l'aile de l'Église et de l'Armée, deux géants qui, dans le passé, ont remporté des victoires incontestées sur les organisateurs de coups de Jarnac ou les termites du crime à la petite semaine.

Je ne comprends pas les militaires de la nouvelle vague. Plutôt que d'aller tenter fortune au Yémen, en Afghanistan ou ailleurs, ils devraient se mobiliser à Paris, rue d'Alésia, et protéger les touristes esseulés présentant cheveux blancs et goussets garnis, quitte à se rabattre de temps en temps sur les maraudeurs du métro et autres coupe-gorge bien intentionnés qui sillonnent les ruelles de Paris la nuit.

Au sortir du restaurant, je viens de traverser la rue Montbrun. Tiens, un autre général, tué à la Moskova, celui-là. En plus des 68 généraux, il y a donc ces subtils généraux sans étiquette. Il me semblait pourtant que la Moskova avait éclairci un peu les rangs de l'engeance! Heureusement qu'il y a eu des guerres: j'y pense, sans ça, il y aurait aujourd'hui à Paris un général posté à chaque coin de rue, au garde-à-vous, les bottines luisantes et le képi de travers, l'épaule galonnée et la moustache bien taillée. De quoi oublier à jamais les chansons de Jean Ferrat et toute la littérature de Dumas.

Mercredi 17 mars. Toujours à Paris, végétant de la FNAC à Gibert Joseph, où j'achète enfin les tomes 12 et 13 de la Correspondance de George Sand, éditions Garnier-Flammarion (livres jaunes), «arrivés d'hier», me dit une vendeuse. Je cherchais ces livres depuis presque dix ans. Et ils me tombent dessus en arrivant à Paris. Mince alors!

Je n'ai plus qu'à attendre le départ vers Glasgow, aéroport de Prestwick, ce soir.

J'ai revu Amar des Trois Mulets, rue Brancion. Il gardera pour moi un grand sac plein de livres achetés chez Gibert Joseph. Du même coup, j'ai réservé ma chambre pour les 2 et 3 avril prochain, à mon retour de Rome. Amar va chercher son livre imposant, sorte de grimoire où il inscrit mon nom aux

dates des 2 et 3 avril. Jamais personne n'envahit son hôtel; je me demande à quoi diable! sert son grand livre.

Prestwick et Glasgow, 18 mars. Bonne nuit au B&B de Prestwick, à un kilomètre environ de l'aéroport. Mrs Helen Campbell m'attendait et me conduisit à ma chambre, au deuxième étage de sa maison. Elle insiste pour dire que cet hôtel lui appartient. Douillette et lit confortable dans ce vieil immeuble rénové, avec parc et jardin visibles de ma fenêtre. Déjeuner plantureux: porridge, toasts, œuf poché, que je choisis en arrivant, le soir du 17, pour le lendemain matin. Peu de voyageurs aux Hollies.

Ensuite, je monte dans le train pour Glasgow, qui longe la mer un certain temps, s'arrête à Irvine, Paisley (nom bien connu des Patriotes québécois). À Glasgow, gare centrale, après un petit voyage de 50 minutes. Là, il faut changer de gare et se rendre à la gare Queen pour le train d'Édimbourg, qui s'arrêtera en route à Haymarket et autres villages. Un autre trajet de 50 minutes. J'ai remarqué en face de la gare Queen, de Glasgow, les statues de James Watt et de Robert Peel, deux terribles.

Il faut venir à Édimbourg pour ses restaurants italiens: les Écossais, modernes, ont sans doute appris la cuisine en Italie. On est loin de James Knox et de ses réformes du calvinisme; loin aussi du château imposant d'Édimbourg, résidence royale (Balmoral) de la vieille Elizabeth en vacances avec ses Fox-terriers et ses dents de cheval.

La ville me plaît, mais en ce 18 mars, y fait rage un vent à sortir les monstres du Loch Ness; un crachin permanent met de la couleur aux carrés des trottoirs. Aussi, la circulation à gauche risque de me causer des problèmes, moi piéton imprévoyant, qui dois regarder d'abord à droite avant de m'engager dans une traverse.

J'ai glissé un mot de l'indépendance de l'Écosse à Mrs Campbell ce matin, à Prestwick. Sans se compromettre ou sans étaler ses préférences politiques, elle me dit qu'ils étaient, les

Écossais, un petit peuple de 5 millions, sous-entendant: l'indépendance serait-elle viable? Je rétorquai que nous, les Québécois, nous étions 7 millions et nous caressions le même rêve à 50 %; que les petits pays avaient un avenir que les grands n'avaient plus.

Ces hautes considérations ne m'ont pas empêché de rencontrer dans le train de Prestwick à Glasgow une femme (avec son mari) qui souffrait sans doute du Parkinson. Incapable d'arrêter les mouvements de sa main droite, terminée par de longs doigts effilés qui s'activaient dans tous les sens, avec des mouvements d'épaules incontrôlables et des tics de la bouche. En sortant du train, à Glasgow, marchait devant moi une autre femme, que je n'ai vue que de dos, affublée d'une malformation aux deux pieds: des pieds bots lui rendaient la démarche difficile. Quelle misère! Si Alexis, mon petit-fils, n'avait pas été saisi à sa naissance et mis dans le plâtre, il aurait la même démarche. Cela change une vie. D'où l'importance de naître au Québec plutôt qu'au pays de Robin des Bois, de Robert Bruce ou de Wallace.

Au restaurant Massimo du centre d'Édimbourg, je vois une table occupée par quatre femmes dans la cinquantaine. Une chef à grande langue, aux airs de Pauline Marois, vêtue d'un tailleur pied-de-poule, mène les débats. Une autre, née pour écouter seulement, fait des signes de tête continuels à tout ce qui se dit; une autre, un peu plus jeune, se garde des réserves d'arguments pour intervenir plus tard, puis démissionne enfin, jetant des regards à la fenêtre vers les passants qui luttent sous la pluie avec un parapluie renversé. Je ne saurai rien de tout ce qu'elles se sont dit. Tant pis pour moi, le monde continuera sans elles.

19 mars. En vol vers Lanzarote (Îles Canaries). Toute la nuit, un vent terrible a ravagé Édimbourg, ville construite sur des collines. La pluie s'en est mêlée: je me félicitais d'avoir réservé un taxi à 5 h pour me conduire à l'aéroport. Fuir ces landes inhospitalières, en mars, pour des îles espagnoles inondées de vol-

cans et d'une belle chaleur à plus de 20°. Le voyage dure 4½ heures.

Il valait la peine de se lever tôt, de roupiller une couple d'heures dans l'habitacle du Ryanair, pour atterrir à Lanzarote. Même l'aéroport est de toute beauté. Mais auparavant, les manœuvres de l'atterrissage m'ont révélé une terre tourmentée de nombreux volcans éteints et d'escarpements en bord de mer à faire frémir un novice des montagnes. La mer se jette sur ces rochers avec une rage sans fin.

Une fois sorti des contrôles, j'aperçois une guérite qui affiche une carte de la ville d'Arrecife, où je vais, et qui m'indique où prendre l'autobus qui m'y conduira pour 1,15 €. Voilà comment accueillir un Crushable qui débarque en terre inconnue.

L'autobus, conduit par une femme dans la trentaine, avale plusieurs carrefours giratoires ornés de géraniums rouges par milliers, comme pour narguer les miens, plus que misérables au sous-sol du 53 rue Forget. Enfin, on est ici en climat tropical, où foisonnent les palmiers décoratifs et plusieurs variétés d'arbustes et de fleurs tropicales. Je suis chez moi ici.

L'hôtel Lancelot, au centre d'Arrecife, est d'un grand luxe, avec bain et vue sur la mer. Tout ça pour 40 €. Moins cher qu'aux Trois Mulets.

D'un restaurant d'Arrecife: *gambas al ajillo*: dans beaucoup d'huile d'olive, mettre les crevettes décortiquées avec de l'ail en quantité et quelques poivrons finement hachés. Servir comme des escargots à l'ail.

Samedi 20 mars. En vol de Lanzarote vers Liverpool. Mon voyage, commencé il y a bientôt une semaine, se poursuit à un rythme effréné. Endouilletté dans mon lit, ce matin, je me réveille en catastrophe à 9 h; mon vol était prévu pour 11 h 10. Je me précipite au restaurant pour le déjeuner-buffet gratuit. Je règle ma note d'hôtel en vitesse grand V, saute dans un taxi pour l'aéroport. Il y avait foule à l'enregistrement.

Tout se déroule bien maintenant; il est 13 h et les British à longues dents et aux oreilles en pavillons aérodynamiques prennent le thé en silence. Ordre, discipline et méthode, le tout, dirait-on, mêlé d'un peu de naïveté: le vrai portrait de l'ancien colonialiste profiteur et gentil. Depuis longtemps les groupes de petites maisons toutes blanches des Canaries ont défilé sous les moteurs du Ryanair. Au-dessus de la mer, nous filons vers les Îles Britanniques à grands bruits de Boeing 737-800, de vieux engins pourtant parmi les plus solides et fiables au monde, comparés à ceux de l'Airbus, dit-on. Rendu à Liverpool, la grisaille devrait renaître et les bas degrés frisquets du nord. Certains British retournent chez eux avec une face colorée de brun-rouge, mélange de soleil et de whisky. De quoi montrer à un collègue de travail qu'on arrive de vacances de l'autre côté de la planète.

Dimanche 21 mars. Je fis le voyage des Îles Canaries à Liverpool à côté de Peter Holt et de sa femme, citoyens âgés de Manchester. Monsieur lisait une biographie de Shakespeare et madame ronflait bruyamment, la bouche ouverte démesurément, les dents en direction du poste de pilotage. Nous discussions d'économie, d'indépendance de l'Écosse et du Québec. Je lui parlai des livres que nous faisions et lui laissai un signet de *Lettres de femmes au XIX^e siècle*. Il avait sa bagnole à l'aéroport de Liverpool et proposa de me conduire à mon hôtel, au centre de la vieille ville. Il m'avoua ne pas connaître les aîtres de cette ville, mais il avait, disait-il, le pif qui lui permettrait de repérer la rue Hanover, où se trouvait mon hôtel du même nom. Pendant au moins une heure, Peter Holt circula dans Liverpool, cherchant cette satanée rue, s'informant à l'un et à l'autre, mais tout le temps des sens uniques nous ramenaient au même point. Le pif de Peter ne valait pas un bon GPS. Enfin, nous y sommes; je salue et remercie. Je n'entendrai jamais plus parler de Peter Holt qui ne sait pas un mot de français et qui ne lira pas nos livres.

L'hôtel Hanover de Liverpool est à peu près le pire bouge qu'il y ait au monde. Lord Liverpool n'aimerait pas. Musique

bruyante au-dessus de ma chambre (n° 18) au 1^{er} étage. Fenêtre donnant sur la rue Hanover. Le bruit infernal du rock (est-ce de la musique? ou du simple bruit fait avec un certain art?) s'est tu vers minuit. Mais les barrissements des happy punks se sont prolongés jusqu'à mon départ à 4 h du matin.

J'avais demandé qu'on me réveillât avec la sonnerie automatique programmée à 3 h 45; rien de cela ne s'est produit. J'avais aussi demandé qu'on m'appelât un taxi pour 4 h; rien de cela non plus. Les punks et leurs cris d'animaux m'ont heureusement tenu en éveil. Et je gagnai l'aéroport avec la plus grande joie. À 6 h 15 du matin, un Ryanair – le 4^e cette semaine – m'enlevait vers Kraków en Pologne. En montant à bord, je ressemblais au corbeau d'Edgar Allan Poe et je pensais: «Liverpool, *nevermore*».

J'arrive ce soir d'un concert Chopin au Grand Hôtel, salle aux miroirs. Un jeune pianiste d'à peine 25 ans, prénommé Adam, chaussé d'escarpins pointus. Il devait peser moins de 45 kilos, le poids du compositeur, s'amena dans la salle et attaqua son programme: 2 scherzos, une polonaise, 5 mazurkas, 3 études, 2 nocturnes. Encore une fois, salle clairsemée, musique pour les happy few.

Lundi 22 mars. Mon hôtel Floryan, rue Florianska 38, à Cracovie (Kraków), est situé dans une partie de la route Royale allant de la porte Floryan aux résidences des rois de Pologne, le château Wawel. Cette rue fut construite au XIII^e siècle. L'hôtel date du XVI^e et fut longtemps possédé par les familles nobles de Cracovie, surtout des aubergistes. L'entrée, sur la rue, est située encore aujourd'hui à la même place. La cave à vin voûtée est d'origine médiévale; c'est là qu'on sert le petit déjeuner aux touristes. Acheté par les Litvaniens au XVIII^e siècle, l'hôtel connut plusieurs rénovations remarquables.

Mardi 23 mars. Le simple plaisir de marcher dans les rues de Cracovie: place du vieux marché avec son église Sainte-Marie où se disent encore des messes traditionnelles très fréquentées par une population croyante et à genoux devant une balustrade pour

recevoir la communion, ou en adoration devant un saint-sacrement exposé dans l'ostensoir.

Déménagement vers l'hôtel Monika. Achat d'un billet de train pour l'aéroport demain.

Trottoirs envahis de vendeurs de fleurs, narcisses en majorité, fleurs de Pâques à venir, fleurs séchées, chatons de saule. J'achète une tulipe jaune que je laisse à la réception de l'hôtel Monika. Cadeau de Pâques.

Recette simple de soupe au poisson: dans une base de tomate, carottes et patates en julienne, et morceaux de poisson blanc cuit, quelques dés de poivrons très finement coupés.

Ce soir, concert avec un piano C. Bechstein, qui devrait avoir un meilleur son que celui de dimanche dernier. Je suis dans la salle du Dom Polonii (maison polonaise), située sur le grand marché de Cracovie. Anna Boczar jouera un nocturne, deux mazurkas, une valse, la fantaisie-impromptu, la ballade op. 23; en seconde partie du programme: deux préludes, une valse, une étude (qui remplace la ballade op. 47) et, pour finir, le 2^e scherzo. Le concert est à 9 h. il est 18 h 45 et je suis seul auditeur. En tout nous serons dix seulement. Mais la salle a un plafond de bois, plus bas que celui de l'autre soir, donc la sonorité devrait être excellente. Pas de bouillie de notes en réverbération dans les passages rapides.

Anna maîtrise la technique et joue du Chopin et non du Brahms. Comme le compositeur interprétait ses propres œuvres: en douceur, avec de grands doigts délicats qui bondissent sur les notes comme des pattes d'araignée.

Mercredi 24 mars. Sous un superbe 16° C, j'atterris à Bergamo et me rends tout de suite à la gare pour trouver mon hôtel Central, très sympathique, situé à 6-7 minutes de marche de la gare, rue Ghislanzoni (nom d'un poète italien du XIX^e siècle). Accueil chaleureux. La jeune femme de la réception s'informe pour moi des heures de visite de la maison natale de Donizetti. Finalement, c'est ouvert le samedi et le dimanche, pour tous. En

semaine, seulement avec une réservation, que je ne peux obtenir, la communication ne se faisant pas. Il y aura donc autre chose à faire ici. *Altre cose da fare qui*. Par exemple entrer dans un bon restaurant (*osteria*) où je commande un *vitello al limone* avec une patate *al forno*. Le chef s'active tout de suite, et l'odeur de cuisson envahit le grand resto vide.

Acheté mon billet de train pour Lugano (Suisse) demain. Avec changement de train à Milan. De Milan à Lugano: une heure de train seulement.

Jeudi 25 mars. Sous la pluie et l'humidité à Lugano, en Suisse italienne. Ville tranquille où il ne se passera rien, j'en suis sûr: aucune explosion de bombe, pas de kamikaze non plus, malgré l'abondance de restaurants proposant des menus «orientaux». Je me rabats sur la cuisine italienne qui règne ici encore, aussi bien qu'en Italie.

Vendredi 26 mars. Je quitte la belle Suisse, son lac de Lugano, ses arbres bourgeonnants, paysages aux fleurs naissantes; sous un ciel brouillé de pluie fine ternissant les montagnes et cachant leur sommet. Pays de Cocagne où il ferait bon vivre plus longtemps. Mais le train m'emmène vers Milan, puis Venise et enfin Trieste.

Lugano, ville aux rues en pente, avec un train funiculaire partant de la gare. Maisons aux toits de tuile ocre à quatre pentes, presque plats.

Arbustes en pleine floraison. De Milan à Venise, je vois des cerisiers, pommiers en gerbes de fleurs blanches ou roses; et aussi des arbustes, tout petits, inondés de fleurs jaunes comme on en a dans notre cour: signe du printemps à nos portes.

À Vérone à 13 h 05. Encore 50 minutes et je descendrai à Venise pour prendre un train régional vers Trieste. De Venise (Mestre) à Trieste (Centrale), arrêts à Quarto d'Altino, S. Donà di Piave, Jesolo, S. Stino, Portogruaro, Caorle, Latisana, Lignano, Bibione, S. Giorgio di Nogaro, Cervignano A.G., Monfalcone. Après ce village, on commence à voir la mer sur la droite.

Plus montagneux. Enfin Trieste, ville sans prétentions, qui me plaît au premier coup d'œil. Les gens me renseignent aimablement et je trouve l'avenida Roma en une minute. Suis présentement au restaurant Barattolo où l'on peut manger à toute heure, autre avantage pour un voyageur affamé qui descend du train. *Ogni giorno preziosa*, annonce le napperon sur lequel je vais déguster mon poulet aux légumes frits.

Plats du Barattolo de Trieste:

- steak de poitrine de poulet rôti dans l'huile d'olive
- tranche de mozzarella rôtie, aussi dans l'huile d'olive
- aubergine (tranches minces)
- poivrons jaunes et rouges
- zucchini
- champignons
- oignons
- mayonnaise

Samedi 27 mars. Rendu à Rijeka, appelée aussi Fiume, en Croatie, l'Istria des Romains, sur le début de la côte dalmatienne. Monde étrange, costauds aux allures de géants; rue piétonne au centre, à côté d'une église plutôt récente, mais de style quasi byzantin.

J'ai traversé en autobus une partie de la Slovénie avant d'arriver en Croatie. Douane, monnaie différente: en Croatie, la kuna (environ 7 kune pour 1 €); alors qu'en Slovénie, on a adopté l'euro.

L'autobus met tout de même deux heures et demie de Trieste à Rijeka. Montagnes, forêts de pins clairsemés. La mer calme jette une douceur dans le paysage tourmenté.

De retour à Trieste, je me promène dans la ville et j'arrive à la Piazza Luigi Amedeo, *duca degli Abruzzi*, où se trouve le théâtre Miela, qui annonce un concert gratuit pour ce soir, par des pianistes duettistes qui interpréteront Schubert et Liszt. Le jeune homme à la réception dit que je peux arriver à n'importe quelle heure, parce qu'il y aura très peu de monde.

Au contraire, la salle, contenant environ 200 sièges, était pleine. Les pianistes étaient Hector Moreno et Norberto Capelli. Au programme: Sonate de Mozart K521; Variations sur un thème de Herold, de Schubert, D908; Bilder aus Osten [Images d'Orient] de R. Schumann, op. 66, inspirées d'une lecture de Magams du poète arabe Hariri, traduites vers 1848 en allemand, racontant la geste d'Abu Saïd; et enfin de Rimski-Korsakov, Caprice espagnol, op. 34, transcription par l'auteur de cette œuvre pour violon et orchestre.

Une performance remarquable. Le Korsakov était parsemé même de nombreux croisements de mains. Pour des œuvres à quatre mains, cela relève de la haute performance. Il n'y eut pas de pièces de Liszt, mais, en rappel: une pièce d'inspiration sud-américaine, sorte de tango, et une autre, de l'Argentin Ginastera.

Dimanche 28 mars. Rencontré à Trieste, sur un pont du Canal Grande, Via Roma, James Joyce (1882-1941), sculpture de bronze et une plaque au sol relatant un extrait de sa correspondance à Nora, du 27 octobre 1909: «La Mia anima è a Trieste». Il se «promène» sur le pont, chapeau sur la tête et un livre sous le bras.

Je suis monté sur la haute ville de Trieste (ancien quartier). Sous un pommier en fleurs, je vois la vallée profonde où la ville est construite. La vieille partie contient un théâtre romain, dégagé depuis peu et encore à demi couvert de gazon; plus loin, la cathédrale di S. Gusto dont les origines remontent au V^e siècle.

Devant l'église de S. Antonio Taumaturgo, à midi, jour des Rameaux, on vendait des branches d'olivier en signe de paix.

L'église S. Gusto, juchée sur la montagne, a de jolis piliers peints comme le faisaient les Étrusques. Tours des arcs d'une belle couleur rouge antique, qui font penser aux fresques de Pompéi.

Lundi 29 mars. Dans ma chambre, attendant le départ très tard du Ryanair qui me conduira à Cagliari ce soir, je lis *Une année dans le Sabel* d'Eugène Fromentin, un livre parsemé de justes

observations sur l'Algérie de 1850. Alger, Mustapha, Blidah. L'écrivain est aussi peintre. Ses descriptions de parties de chasse au lapin, à l'ibis ou à l'outarde (poule de Carthage), la peinture du caractère d'Haoûa, veuve et séparée de son deuxième mari, la danseuse Aïchouna, la négresse servante Assra, un ami nommé Vandell, tous ces gens sont vrais. Vrais aussi l'odeur des maisons remplies du parfum oriental, les silences et les levers de soleil dans le désert. J'ai presque le goût de revoir ces pays d'Allâh. Je me retiens.

Les cafés, place S. Antonio, ce matin, seront mon refuge, en attente de me rendre à la gare de Trieste pour y prendre l'autobus qui me mènera à l'aéroport. Long temps à attendre. Je vais d'un spaghetti à une goulasch, grignotant de l'un, goûtant peu de l'autre. La propriétaire du Barattolo discute du jeûne en cette *settimana santa*. Elle dit: Pas question de manger de la viande avant Pâques (le 4 avril). Pour l'heure, on l'imagine s'empiffrer de pâtes et de fromage de chèvre à l'avenant. La cuisinière Anna vient d'étaler une cargaison de champignons et de légumes sur une plaque chauffée à la vapeur; puis vient le tour de la viande qui cuira plus longtemps. Casque et tablier blancs, elle s'active comme une bonne Romaine du temps de Tite-Live, responsable de nourrir l'armée impériale.

Je ne regrette pas de partir de Trieste. Trois nuits au même endroit, presque sans bouger, c'est trop long. J'ai l'impression d'être arrêté depuis une semaine.

Assis sur un banc dans le petit parc en face de la gare de Trieste: marronniers aux feuilles d'un vert tendre, à demi ouvertes; arbustes en fleurs; platanes géants encore dépourvus de feuilles. Peu de piétons, mais toujours la course effrénée des autos et des motos, à croire que partout, toujours, la vie est ailleurs.

Mercredi 31 mars. Cagliari. Au restaurant Corallo, Via Napoli 4, près de la via Roma et de ses arcades, il fait bon s'attabler et déguster la savoureuse cuisine sarde. Restaurant tenu par un bon

Italien au tablier blanc sur un bedon bien gras, et des serveuses chinoises en lame de couteau et aux yeux allongés à l'horizontale, souriantes et affables, qui immanquablement lancent des *Buon giorno* aux arrivants.

Le paradis de Cagliari est encore agrémenté dans son ciel par le vol, en lignes brisées, d'un nombre considérable d'hirondelles. On n'a donc pas détruit les insectes ici, comme on l'a fait en France, d'où les hirondelles, nombreuses dans les années 80, ont totalement disparu de Paris. Ici, elles sont chez elles et lancent leurs petits cris pointus dans le matin frisquet.

Rendu à Pisa, mon restaurant préféré porte le nom de Lupa Ghiotta (Louve gourmande), avec une enseigne de louve se pouléchant les babines. Situé 113 Viale F.L. Bonaini, angle Giacomo Puccini. On annonce maintenant que la Lupa est fermée mardi p.m. et le dimanche toute la journée. Ouvert de 12 h 15 à 15 h, et de 19 h 15 à 24 h.

Jeudi 1^{er} avril. Le train de Pisa à Roma Termini, parti à 11 h, circule lentement d'abord en nous montrant les jardins de la banlieue, puis il augmente sa vitesse en traversant la campagne de Toscane inondée d'un vert printanier.

Ce matin, j'ai marché de l'hôtel, près de la gare, jusqu'au Duomo collé sur la tour penchée de même architecture. Ai passé devant la statue imposante de Pisano, sur le Corso Italia, puis celle encore plus imposante de Garibaldi.

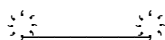
Le train de Rome est bondé comme un œuf de Pâques. Six places par compartiment avec corridor longeant les compartiments. Trajet de trois heures.

13 h 10. Le train vient d'avaloir Tarquinia sans même s'arrêter. Nous sommes en plein territoire étrusque. Encore une heure et les convois, essoufflés, entreront à Rome sous un soleil d'été.

Vendredi 2 avril. Le Ryanair vient de décoller de Roma-Ciampino. En peu de temps nous sommes au-dessus des Alpes italiennes inondées de soleil. Hier après-midi, mon séjour à Rome aurait été incomplet sans une visite au Colisée, à l'Arc de

Constantin et au Grand Cirque. Une foule s'entassait à l'intérieur de l'arène. Visite bien inutile, l'extérieur du Colisée suffit; une fois en dedans, on ne voit plus rien.

Retour à Paris vers 9 h a.m. Je m'achèterai un sandwich jambon-fromage. Il n'y a qu'en France qu'on sait faire de bons sandwiches. Et je le mangerai dans l'autobus de Beauvais-Paris, même si c'est interdit. Surtout parce que c'est interdit.



Deux yeux au bout d'un fil et le nombril sur la colonne.

Paris, 12 septembre 2010. Les platanes marbrés commencent à perdre leurs feuilles, les restaurants chinois autour de la gare de Lyon se donnent des airs importants, avec leur riz cantonnais et leur poulet au curry.

Débarqué à Orly ce matin, avec Lucille, ma sœur, et son mari. Le beau-frère André a déjà pris une photo numérique de l'avion Corsair 747, avant le départ, et du trio de baudets que nous sommes, assis dans la rangée 60, loin derrière l'aile gauche du quadrimoteur qui nous emplit les oreilles d'un Mozart moderne pendant six heures dix minutes – un record pour un tel voyage au-dessus de l'Atlantique. Du temps de Jacques Cartier, c'était plus lent et plus compliqué. Presque un demi-millénaire plus tard, le voyage n'est plus le même.

J'ai bon espoir que ma sœur me fera faire un voyage différent de ceux que j'ai l'habitude de faire.

Dimanche est une journée tranquille pour la circulation automobile à Paris, mais compliquée pour l'achat de billets de train. Gare de Lyon, c'était la cohue; mais gare Saint-Lazare, tout devient facile. Et nous nous procurons nos billets pour Dijon demain. Départ à 10 h 28 de la gare de Lyon; 44 € par personne.

Le stress de Paris agit sur les nerfs du beau-frère. Distrait, il donne un pourboire de 12 € à un chauffeur de taxi qui nous conduit de l'aérogare à l'hôtel Palym; il perd et retrouve son passeport, trop bien caché dans ses culottes. Conclusion: nous décidons de retourner en bus à l'hôtel et de nous retrouver le lendemain au déjeuner.

Dijon, 13 septembre. Ville des ducs de Bourgogne: église Saint-Michel, gothique, construite au XVI^e siècle, piliers énormes, fresques, vitraux. Dîner devant un carrousel, place Rude; plus loin, l'hôtel de ville, ancienne résidence des ducs; librairie du coin où j'achète une plaquette racontant l'histoire de Dijon.

Beau-frère André semble parfaitement heureux et adapté au style de vie française. Il collectionne les clichés avec sa caméra; Lucille a mis son chapeau blanc. Je les ai quittés alors qu'ils prenaient un bus pour aller voir un lac à 3 km environ. Deux compagnons de voyage bien agréables; qui s'émerveillent de tout. Sauf quand je demande à André de prendre une photo de Jean-Philippe Rameau, musicien très célèbre né à Dijon, figé en statue de pierre près du théâtre Rameau.

Nous avons nos billets pour Lucerne. Départ demain de l'hôtel Campanile vers 8 h 15. Train à 9 h 28.

15 septembre. Dans le train entre Lucerne et Come. Le contrôleur saisit nos billets de demi-tarif et augmente de 30 € le coût de notre passage jusqu'à Come. Pendant ce temps, le beau-frère s'agite à photographier les montagnes suisses: Goldau et Gonthard. Beauté unique en Europe.

Padova, 17 septembre. Pris ce matin un train pour Venise. Visite de la place Saint-Marc et des rues étroites, hôtel Danieli où le bateau arrête. Nous descendons et parcourons quelques-unes de ces rues où abondent les restaurants et les magasins d'objets de verre de Murano et une panoplie de masques de toutes formes et couleurs. Le Carnaval de Venise ne finira jamais.

Retour à Padoue où je me rends en tram à l'église Sant'Antonio. Des fidèles à la foi inébranlable touchent la tombe du Santo. Impressionnant. Une petite Sœur me donne un feuillet racontant une page de la vie du saint, né à Lisbonne vers 1195 et mort dans les environs de Padoue après y avoir prêché des carêmes. On ouvre la tombe périodiquement pour en montrer l'intérieur aux fidèles qui ne voient qu'un squelette de Sant'Antonio, sans peau. Prochaine exposition, en novembre 2010. J'arrive trop tôt. Même les saints du paradis ne se promènent plus qu'avec un *esquelette*, surtout quand on trépassé un 13 juin 1231, et même si on est propulsé vers la sainteté par Grégoire IX seulement onze mois après sa mort.

J'avais, en guide moderne, laissé mes compagnons à Venise, non loin de la place Saint-Marc et suis revenu seul à Padoue. Ils sont rendus à l'hôtel Corso, m'assurent les gens de la réception. Lucille et André pourront donc retourner en Italie sans guide la prochaine fois, puisqu'ils peuvent se débrouiller ainsi. Bravo!

Ancona, 19 septembre. Arrivés au Grand Hotel Palace d'Ancône vers midi, nous appelons un taxi qui nous conduit en haut de la montagne, au Duomo (cathédrale). Une messe commence pendant que mon beau-frère photographie la Vierge miraculeuse (celle qui ouvrait les yeux en 1796). Fatiguée sans doute maintenant, elle ne les ouvre plus, même pour la photo. Visite de la crypte où sont ensevelis des évêques d'Ancône, entre autres Saint Cyriaque, mort au XIII^e siècle.

Descente de la montagne par l'escalier. Nous rencontrons en bas une bonne trattoria, restaurant typique. André commande un steak, ma sœur, un spaghetti carbonara, qu'elle massacre en le coupant de son couteau; moi, des *penne arrabiata*. Le tout avec un bon *mezzo litro di vino rosso della casa*. Excellent! Nous pourrons nous rendre jusqu'à 18 h 30, au prochain restaurant, Da Gino, en face de la gare. C'est le temps de mesurer la distance qui nous sépare de la stazione où nous prendrons le train demain matin, à 8 h 20, pour Roma Termini. Arrivée prévue à 12 h 20.

Vie de riches, en cet hôtel Palace, situé en face des embarcadères à croisières et des fabriques de navires (chantiers maritimes). Départ d'un groupe de vacanciers vers d'autres cieux, la Grèce, la Croatie et autres endroits de rêve.

Rome, 22 septembre. Après trois jours de virée dans la plus belle ville du monde, nous avons visité le Colisée, le Palatin, le Grand Cirque, le Palais (monument) à Victor-Emmanuel II et ses deux chevaux guidés par des anges, la basilique Saint-Pierre (extérieur), le Château Saint-Ange ou Mausolée d'Hadrien, la fontaine de Trevi, la Piazza di Spagna, la Piazza del Popolo, le Panthéon, le théâtre de Marcellus, l'Area Sacra (déblayée en 1926 seulement) et la Roche Tarpéienne.

Le beau-frère a pris jusqu'ici environ 460 photos, s'est acheté un chargeur pour des batteries rechargeables et ne désespère pas de l'avenir. Ma sœur Lucille endure la chaleur sous son chapeau blanc, s'arrête de temps en temps pour se reposer, s'étonne de tout et trouve merveilleux chaque détour de rues nous révélant des vases religieux dans les vitrines, vêtements de toutes sortes, souvenirs, bébé en landau, fontaine, colonnes antiques, grilled cheese formé, sans pain, de fromage cuit, demande du *burro* à chaque repas, et ne s'effraie plus des poux de lit depuis qu'elle est passée de la chambre 649 à la 554 meublée d'un lit sans tête en cuirette, mais plus luxueuse, avec deux lavabos, une douche d'un côté de la vaste salle de bains, une baignoire de l'autre côté. Elle tient ce qu'elle appelle ses mémoires, tous les jours, dans le petit cahier «Garfield» que je lui avais acheté; le beau-frère, lui, calcule déjà que son voyage leur coûtera moins de 3 000 \$.

Le temps où je chassais les corneilles avec ma sœur est bien révolu. Elle a dépassé les 71 ans, commence à faire de l'arthrite au bout des doigts, coiffure frisée aux cheveux clairsemés et, j'en suis sûr, ne vivra pas encore trente ans. Moi non plus, mais je crois être le moins massacré des quatre que nous sommes, malgré une hépatite carabinée en 1986 et un cancer – opéré – du poumon gauche en 1997. L'avenir s'annonce rieur.

Pise, 23 septembre. La page se tourne ce soir sur l'Italie. Longue marche aujourd'hui sur la voie piétonne de la ville, bordée de magasins, aux bicyclettes nombreuses qui ne se gênent pas pour actionner leurs sonneries d'avertissement. Arrivée au pont sur l'Arno, traversée et, de l'autre côté, la statue de Garibaldi à cheval. Maisons des deux rives de l'Arno, colorées d'orange et de jaune. Continuons jusqu'au Duomo et sa tour voisine, penchée depuis des siècles, vestiges du XII^e siècle toscan.

Longue marche pour le retour, près de la gare, hôtel Terminus e Plaza, chambre 108.

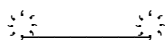
La Lupa Ghiotta (restaurant) était fermée jusqu'au 3 octobre. Nous nous rabattons sur la pizzeria Da Michele, même rue. Bon dîner à 14 h.

Dimanche 26 septembre. Au-dessus de l'Atlantique. J'aurai réussi l'exploit du voyage en Italie avec sœur et beau-frère. Pas de brouille ni prise de bec. Une sérénité continuelle, sans doute engendrée par la confiance absolue qu'on m'a manifestée.

J'ai pu saluer Amar, ce matin, pendant qu'il balayait son trottoir, rue Brancion, en face des Trois Mulets. Visite au parc Georges-Brassens et à mes amis les brocanteurs de vieux livres: Jean-Pierre, gros bonhomme sympathique qui m'avait vendu le J.J. Rousseau de 1889 (*Les Confessions*), édition du centenaire de la Révolution française, pour environ 40 €, et combien d'autres livres du XVIII^e; Nadine et Stéphane, couple tenace, toujours parmi les premiers à remplir leurs tables de livres. Ce matin, je leur ai acheté deux volumes de *Mozart*, collection Bouquins, pour 10 € les deux volumes; l'Algérien et Gwen qui font toujours les mêmes blagues sur les deux livres de correspondance de George Sand qui manquaient à ma collection – que j'ai pourtant trouvés chez Gibert Joseph en mars dernier; la duchesse Anne, qui offre à vil prix quelques XVIII^e, et une dame nouvelle, d'origine suisse-allemande nommée Stinger (ou quelque chose de semblable) à qui j'ai raconté l'aventure de l'abbé Joyer

et sa lettre reçue racontant les miracles de la Vierge d'Ancône; le Néerlandais toujours placé à l'entrée du parc, avec ses livres trop chers.

En dix ans, les prix des livres ont doublé. Ma collection a donc doublé de valeur. Corollaire inévitable.



Miami, 24 novembre 2010. Je m'étais tassé un de ces bons déjeuners américains avant de partir. Comme si je partais pour la chasse au grizzly en Alaska. Ce n'était pas le cas. J'arrivai à Miami après trois petites heures de vol. L'aéroport de cette ville est devenu la Société des Nations. On y parle autant espagnol qu'anglais. Boutiques d'artifailles de toutes sortes. Peu de restaurants potables. J'y attendrai environ sept heures avant de m'envoler vers La Paz, capitale de la Bolivie. Le temps de lire les premières pages d'une biographie de Francisco Pizarro, conquistador de l'extrême. Qui, en passant, était de naissance obscure (bâtard) et n'a jamais su écrire.

Ce point central appelé aéroport est vraiment comme le pays qui l'a créé: tapis roulants, boutiques envahies par les inutilités quotidiennes, skytrain navette entre les îlots d'embarquement; tout sans cesse plus gigantesque et monstrueux. J'ai bien hâte d'arriver en pays civilisé.

La Paz, Bolivie, 25 novembre. Sommeil par à-coups dans l'avion. Six heures de Miami à La Paz. Au petit matin, les deux yeux collés, j'entrevois par un hublot des carrés de terrain brunâtres et des masses de montagnes torturées, enneigées. Enfin la ville apparaît, aux maisons en adobe (terre ocre), toutes de même couleur.

Aussitôt descendu de cet empêcheur de dormir, je passe la douane et l'immigration, puis hèle un taxi qui me conduit à

l'hôtel Rosario, pour 50 pesos, environ 7 \$. C'est une bonne façon d'arriver en ville, plutôt que de marcher. Il est 8 h 30. La capitale de la Bolivie, aux rues en pente prononcée, s'anime. Les dames coiffées de chapeau rond ou en laine étalent déjà leurs mangues à pleines rues. Couleurs des marchés de toute beauté. Déambuler sur les trottoirs sera un exploit: trottoirs en escaliers à moitié défaits. Je préfère me coucher pour une heure de sommeil avant de vraiment partir en exploration.

La Paz, 26 novembre. Symptômes de l'altitude et du malaise dû à la pollution atmosphérique. Au moins pendant 24 heures, beaucoup de difficultés à respirer, yeux qui picotent, et les maux de tête ne s'en vont pas avec l'aspirine. La solution: j'ai dormi avec une serviette mouillée sur la tête et dans la face.

Aujourd'hui, je visite le grand site archéologique de Tiwanako, comprenant une pyramide qu'on a seulement commencé à dégager, le fameux temple du Soleil (comme dans Tintin) et quelques dieux habilement sculptés qui ressemblent un peu aux statues de l'Île de Pâques. Tiwanako date d'au moins 1 500 avant J.-C., donc beaucoup plus ancien que Cuzco au Pérou, et autres sites du Mexique, sauf peut-être celui des Olmèques (têtes d'extraterrestres).

Ce soir, j'ai retrouvé l'appétit après une journée complète de presque jeûne. Mais je me sens terriblement loin de la rue Forget, de ma bonne femme, et de mon divan-lecture. À plus tard, tout ça! Ici, je ne peux même pas lire le soir, avec leurs lampes de 20 watts. Étrange phénomène d'adaptation de l'organisme humain. Je crois bien m'être habitué à l'altitude. La Paz, ville en cuvette, située à 3 600 m, mon poumon et demi en est venu à bout.

Tout de même, imaginons un voyageur de 68 ans, couché dans sa chambre d'hôtel à La Paz; il est 18 h 30 environ le soir du 27 novembre. Il aimerait bien parler un peu à sa femme, et subitement le téléphone sonne: c'est elle. Quel bonheur! Si loin, à L'Assomption, et si près au bout du fil. Elle m'annonce que la

première tempête s'est abattue dans Lanaudière; je lui réponds que je suis tellement content de son appel, son deuxième appel, en plus, et la réception ne m'en avait rien dit.

J'aimerais bien être là pour voir la neige, et pour attraper les trois écureuils qui sont venus vider nos mangeoires d'oiseaux.

La Paz, 28 novembre. La nuit passe de peine et de misère. Parti en taxi ce matin pour l'aéroport de La Paz, à 5 h. L'endroit de l'aéroport est encore plus élevé que la ville elle-même. Au moins là la pollution automobile sera plus rare et je retrouverai ma respiration normale.

Départ prévu pour Lima à 8 h 50. De Lima, j'avais un vol pour Quito à 10 h 40, mais on m'annonce que ce vol pour l'Équateur est annulé à cause du recensement tenu dans tout le pays. Pour ce faire, les autorités gouvernementales n'ont trouvé rien de mieux que de geler tous les citoyens chez eux pour répondre aux questions des recenseurs. Donc pas de circulation dans le pays jusqu'à 17 h. On me donne un vol Taca pour Quito à 21 h 30. Je devrai alors attendre une dizaine d'heures à l'aéroport de Lima, et arriver à Quito vers minuit. De la lecture en perspective! *Y buen viaje!*

Quito, 29 novembre. Mais non, le cauchemar a pris fin quand j'ai compris qu'on m'appelait. «El Sr Yorye Aoubinne» était demandé à la puerta 2, juste avant l'embarquement. J'ai l'oreille faite à la prononciation de mon nom par les Hispanos. Je me rends en vitesse à la porte d'embarquement. On commençait à filtrer les bambins et les paraplégiques. Je vois tout de suite la dame qui m'avait changé l'heure du billet Lima-Quito et elle m'annonce que ce vol Lima-Quito n'a pas été annulé, contrairement à ce qu'elle pensait. Elle me sauvait une demi-journée à attendre, en légume, le vol de 21 heures. J'ai bien pensé l'embrasser, mais ça ne se faisait pas en plein aérogare!

Tout de même, rendu à Quito à 13 h, je me rends compte qu'il faudra jouer du coude pour monter dans un taxi. C'est jour de recensement jusqu'à 17 h. Et seuls quelques taxis, munis de

l'autorisation «salvoconducto», placée dans le pare-brise, sont autorisés à circuler.

Après une heure d'attente, je m'écrase sur le siège arrière d'un bon vieux taxi jaune. Le chauffeur a, dit-il, 67 ans, et a abandonné le commerce pour devenir taximan. Il paraît plus vieux que son âge. Il me conduit à l'hôtel que j'avais réservé. En route, je remarque que la capitale est vraiment déserte, sauf la quantité énorme de policiers municipaux postés aux intersections, l'œil féroce. Une fois, en route, notre véhicule a été arrêté pour une vérification. Sérieux ici le recensement. Les gens sont littéralement rivés à leur domicile. Ceux qui se risquent dehors entre 9 h et 17 h, le font à leurs dépens: ils seront arrêtés et conduits au poste de police.

L'hôtel Real Audiencia est vraiment très bien. Fenêtres étanches qui coupent les bruits de la circulation – qui a repris vers 17 h. Au 3^e étage, un bon restaurant, d'où on admire la Plaza Santo Domingo et, au loin, sur la montagne, l'immense statue de l'Ange tutélaire, gardien de la ville.

Je déambule, le soir, rues Venezuela, Sucre et Guayaquil, prends des photos place de l'Indépendance. Et trouve charmante cette ville sans prétention, propre et colorée, après tout à seulement 2 850 m d'altitude, qui ne nous arrache pas l'air des poumons. L'hôtel Real Audiencia est un souvenir de la fondation de la ville par l'Espagnol Sebastián de Benalcázar qui jeta les bases de la Villa San Francisco de Quito, le 6 décembre 1534. En Espagne, une audiencia était une cour de justice; en Amérique, elle comptait en plus de multiples fonctions administratives et gouvernementales. L'audiencia contenait un président, en fonction pour cinq ans; des auditeurs (*oidores*) en poste aussi longtemps que leur conduite était bonne et qu'ils plaisaient au président. Les jugements de cette cour devaient se rendre à Lima, où le vice-roi d'Espagne, qui y habitait, les sanctionnait. L'Audiencia devint Real (royale) en 1563. Et en 1809, les Patriotes dirigés par Juan Pío Montúfar, Manuel Quiroga et le capi-

taine Salinas déposent le président de l'Audiencia et forment une junta de gouvernement à Quito qui visait à gouverner au nom du roi. Enfin l'œuvre de réunification de Bolívar (Équateur, Colombie et Pérou) se rompit et Quito se sépara de la Grande Colombie le 13 mai 1830. En août de cette même année, se réunit à Riobamba, en Équateur, le premier Congrès qui donna le nom d'Équateur à cette nouvelle République et fixa sa capitale à Quito.

Quito, 30 novembre. À bord d'un minibus nommé Zenith Travel, départ ce matin pour Otavalo et son marché. Oscar, conducteur; Rodrigo, guide. Nous cueillons au passage un couple de jeunes Argentins. Notre guide a appris un peu de français et a étudié en tourisme. En route, nous arrêtons à Calderón où passe la ligne de l'équateur. Très drôle de prendre des photos sur cette ligne équinoxiale séparant la terre en deux hémisphères. Continuons vers un lac, pour y prendre une collation. Photos d'un jeune et son lama. Je m'achète une tuque avec des oreilles. Continuons jusqu'à Otavalo où je me procure lainages et bijoux. La journée est remplie par cette excursion réservée aux touristes. Volcans en activité. La route panaméricaine circule pendant plus de 1 500 km seulement en Équateur. Ce pays produit essentiellement de l'essence (pétrole), qui se vend ici 1,50 \$US les 4 litres; ensuite, la banane et les crevettes. Les roses viennent en 4^e place et sont presque toutes exportées. Elles ont la caractéristique de fleurir tout droit au bout de leur tige, et ne penchant pas, simplement, dit Rodrigo, parce qu'elles croissent à l'équateur. Aussi, en ce pays, il n'y a que deux saisons qui se distinguent par la sécheresse (mai-novembre) et la saison des pluies (novembre-avril), et chaque journée contient 12 heures de jour et 12 heures de nuit. Le soleil se lève à 6 h pile et se couche à 18 h pile. Je l'ai remarqué.

Dernier arrêt: restaurant La Marquesa, à Cotopaxi, en une rue où abondent les marchands de cuir. J'achète deux portefeuilles pour Alexis et Antoine. Au restaurant, mes compagnons de

voyage ont commandé un cochon des Andes, petit mammifère qui ressemble étrangement à notre cochon d'Inde et dont il a la grosseur. La jeune Argentine s'amuse à bouffer le cerveau de l'animal, arrivé sur un lit de choux-fleurs et de fèves. Heureusement, gueule fine avertie, j'avais dîné à Otavalo où le choix de restaurants était assez grand. J'ai rencontré là deux jeunes Québécoises, style Cégep, qui avaient traversé tout le Canada et les États-Unis par la côte ouest pour aboutir ensuite en Floride, et de là en Colombie, qu'elles venaient de traverser. Braves filles!

Puebla, 2 décembre. Le voyage de Quito-México s'est passé comme je l'avais prévu. On a toujours peur que l'avion soit en retard, que notre billet ne soit pas dans l'ordinateur de la compagnie aérienne, même de se perdre dans l'aéroport quand on n'a qu'une heure pour changer d'avion... Peur inutile; je suis bien arrivé à México vers 13 h, après deux vols totalisant au moins cinq heures et demie. Puis ce fut le transfert de terminal, à México, pour trouver le charmant Air Canada où j'ai pu changer ma date de retour du 12 au 8 décembre. Seulement, je partirai un peu plus tard (14 h) et arriverai plus tard aussi, car il me faudra changer d'avion à Toronto-la-Pure, pour atterrir à Montréal vers 22 h.

Puebla, 3 décembre. Assis tranquille au restaurant Vips près du zócalo de Puebla. Téléphoné à Renée hier. Son lancement de *Louise de Xaintes* a eu lieu au Collège. Vente de six livres, c'est un début.

Hier, suis allé à Tlaxcala, à une heure d'autobus de Puebla. Beau zócalo avec un hôtel appelé Misión San Francisco: chambres à 1 000 pesos (environ 90-100 \$). Visite au *mercado* de la ville. Église et, vers l'arrière, le palais de justice flanqué d'une belle statue de Bénito Juárez indiquant de son bras que la justice se passe dans ce palais. Pour plus de sûreté, j'ai demandé à deux jeunes étudiants si c'était bien la statue de Juárez, car aucun nom n'apparaissait sur le socle, et ils m'ont affirmé que c'était lui sans aucun doute. Je l'avais reconnu à ses traits d'Indien métissé.

De retour à Puebla, le soir, je me promène chez les anti-quaires du quartier de Los Sapos (les Crapauds), rencontre quelques propriétaires de boutiques sympathiques. Même un Américain du New Hampshire, qui s'y installe pendant six mois chaque année, achète et vend aux USA. Il m'a dit avoir plusieurs livres anciens édités au Mexique, qu'ils sont chers. Il habite à l'hôtel Imperial, à deux rues de mon hôtel, et m'offre de me rendre chez lui plus tard, qu'il me montrerait son stock de livres. Je lui réponds qu'il n'a pas besoin de perdre son temps à ce stratagème. J'imagine trop bien ses livres à 1 500 \$ et plus. Et je m'en vais.

Pendant que je prenais mon souper à une terrasse du zócalo, un homme s'est présenté à l'hôtel Colonial, où j'habite, avec une quantité de vieux livres, me dit le préposé à la réception. Je demande s'il était américain. «Non», répond le réceptionniste. Ce devait être alors le Mexicain qui avait suivi notre conversation en espagnol; il avait tout compris de notre entretien... Il reviendra sûrement demain, mais je serai parti vers 11 h pour Jalapa.

Jalapa, 4 décembre. Ville toujours des plus attrayantes. Bon café ou chocolat. Hôtel Maria Victoria, suite junior à 700 pesos (58 \$). J'y étais déjà allé il y a quelques années. Ai revu aussi, en montant vers le marché ce matin, l'hôtel Limón où j'avais passé une nuit il y a une dizaine d'années.

Photographies au marché: scènes de la vie quotidienne. Fleurs, vendeuses, vieillard déjeunant devant une femme qui fait cuire des tortillas. La vie mexicaine étalée au grand jour, en ce petit matin de samedi, depuis des siècles.

Veracruz, dimanche 5 décembre. Promenade en taxi jusqu'à la forteresse de San Juan de Ulúa. Je ne savais pas qu'on pouvait s'y rendre en auto; c'est pourtant le cas. Visite de cette ancienne prison, intégrée au port de Veracruz, où furent logés les derniers Espagnols opposés à l'indépendance du Mexique, au début du XIX^e siècle. Honte aux exploiters!

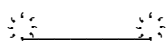
J'ai déambulé dans le malecón où l'on vend des riens à deux sous; photos de genre. Tour en autobus de la ville; musique et tout le bataclan. Le silence en ce pays est inexistant et vaut de l'or. Virée à l'aquarium, sur le bord de mer, en face de l'île aux Sacrifices.

Tula, 7 décembre. Pour se rendre à Tula, sur le site archéologique des Toltèques, à partir de México: se rendre d'abord à la terminal Norte, en taxi ou en métro (métro Autobus Norte); là, prendre un autobus Ovnibus; tarif: 75 pesos, trajet d'une heure et demie. Rendu à Tula, prendre un taxi (30 pesos) qui nous conduit au site de Tula, époque toltèque. Pour revenir, se rendre à la *carretera* et prendre un bus qui nous conduit à la terminal des autobus. Prendre un autre Ovnibus pour revenir. Il y en a à toutes les 40 minutes. Encore 1½ heure de trajet. L'époque toltèque va de l'an 900 à 1200.

Pour aller aux pyramides de Teotihuacan, se rendre à la même terminal Norte, sala 8: autobuses Teotihuacan. Prix de 35 pesos, départ toutes les 15 ou 30 minutes, voyage d'une heure.

Je termine ce soir mon voyage en Amérique latine. Assis confortablement au restaurant-mezzanine du grand magasin Liverpool. Ce soir, à 20 h, je me rendrai au Palacio de Bellas Artes pour assister à l'opéra *Fidelio* de Beethoven. Moi qui ne vais jamais à l'opéra, ce sera une première à México ce soir. J'ai bien hâte.

Ai réservé mon taxi pour l'aéroport demain. Renée et moi fêtons, séparés, nos 47 ans de mariage. Elle me dit qu'il neige depuis deux jours. Pourrai-je partir?



Samedi 24 septembre 2011. Assis à côté de deux Français qui retournent chez eux après 48 heures, venus au Québec pour un

enterrement, je vogue à bord du Corsair vers Paris. Plus rapide qu'au temps de Champlain, cette navette file à plus de 1000 km à l'heure. Vol de nuit, dirait Saint-Exupéry. Vogue la galère! dis-je.

J'ai délaissé mes habitudes George Sand pour Ovide et ses *Métamorphoses*. Vieux retour en arrière, du temps où j'occupais la chaire de latin au pensionnat de la Trinité. Cela fait tellement longtemps que Sœur Jovette et Sœur Aurore ont délaissé la tribune; que Monseigneur Beaudry, aumônier militaire avec ses canons miniatures, a coulé à pic en brandissant son goupillon pour bénir le quai de Pointe-aux-Trembles! Ovide me tiendra compagnie, mieux que mes voisins aux têtes de *Libera nos* et à la mine de *De Profundis*. J'aime bien ces vieilles légendes qui racontent curieusement, comme la Bible, le déluge et la création du monde, l'âge d'or et les luttes de géants. Ce vieux livre, que j'ai récupéré de mon fils François, et qui porte une dédicace: «À Fr. Aubin. Si bene vales, ego valeo» (signée) Ovidius. Dédicace que je lui avais composée en lui donnant le livre il y a une trentaine d'années.

Paris, dimanche 25 septembre 2011. Paris s'est levé avec sa longue couverture orange dans le hublot de gauche de mon Corsair, place 24 A, au-dessus de l'aile. Mes voisins de 48 heures se sont réveillés, ont regretté pour la centième fois la mort de l'oncle Henri, 74 ans, déchiqueté par le Parkinson.

L'avantage de voyager avec seulement un petit bagage à main m'a précipité en dehors de l'aéroport d'Orly le premier. Je monte dans un bus qui me conduit à Montparnasse, où je réserve six billets de train pour les 4...9 octobre prochain. Carte Senior, les 30 ans du TGV, trajets en dehors des heures de pointe, me permettent d'économiser substantiellement. Je cours aussi acheter deux billets de bus pour l'aéroport de Beauvais, un pour demain matin et un autre pour le retour à Beauvais le 4 octobre. Je retire de l'argent (500 €) de mon compte Visa et je me rends aux Trois Mulets. Révolution architecturale: Amar a

dû installer des coupe-feu et des avertisseurs, étancher des portes: normes du bâtiment obligent. Une raison de plus pour râler contre les autorités. Ma chambre 11 étant occupée, j'ai dû me rabattre sur la 21, au 3^e étage, une piaule sentant la fumée de Gitanes et le vieux tapis moisi. Pour une nuit, ça ira. Je tiendrai la fenêtre ouverte en y calant une paire de vieilles chaussettes.

Lundi 26 septembre 2011. À Bergame, midi, au même restaurant Pizzeria Piemontese, bar Escondido, viale Papa Giovanni XXIII, 130, devant la gare, j'attends la lasagne qui me soutiendra jusqu'à Cremona.

Je suis arrivé dans l'avant-midi à l'hôtel Il Girasole (Le Tournesol), via Alessandro Manzoni, rue que personne dans la ville ne connaît. Mais j'ai fini par la trouver, assez près de la gare. Curieux que les Bergamotes ne connaissent pas leurs noms de rue. Un homme à cravate m'a même répondu que s'il y avait une rue de ce nom à Bergame, il en serait le premier surpris.

L'hôtelier et sa femme sont des plus aimables. Ils m'ont offert un raccompagnement à l'aéroport demain matin, après un petit déjeuner sommaire à 5 h 30, heure inhabituelle pour les déjeuners fournis dans le prix d'une chambre.

Je pars pour Crémone à 12 h 21 avec ma caméra à l'épaule (dans son étui). À Crémone, où passe le Pô, j'ai visité le Musée Civico qui présentait une exposition de plusieurs violons Stradivarius du XVII^e siècle, car ce luthier devenu célèbre a vécu et travaillé à Crémone. Voyage en train, passant par Treviglio, qui dure deux heures.

Mardi 27 septembre 2011. À 5 h 30, le maître de l'hôtel Il Girasole, bon gros bonhomme affable, prénommé Alfonso, frappe à ma porte et me réveille pour le déjeuner. Heureusement, car j'aurais filé jusqu'à 8 h, tellement le lieu était tranquille: au fond d'une rue sans circulation ou presque. J'ai pu dormir la fenêtre ouverte. Mon hôtelier avait préparé un petit déjeuner (*collazione*) et il me conduit à l'aéroport de Bergame à 6 h. Il m'apprend que Crémone, lieu de ma destination, est désignée ici

comme la ville aux trois T: turun ou torrone, spécialité *di dolce* (nougat); toras (torri), les tours de plusieurs châteaux à Crémone; et *tettas* (*tettone*), ville où les femmes sont réputées pour leurs gros seins. Je n'ai rien vu de tout cela lors de ma visite à Crémone hier, dans ma parfaite innocence, à part il Torre. Voilà ce qui arrive aux amateurs d'antiquités, incapables de juger de l'anatomie des femmes indigènes!

À l'aéroport de Bergame, les gens de Tallinn (Estonie) se voient à leur accoutrement. Ayant étudié à la bonne école de mon maître d'hôtel, je remarque maintenant certaines Estoniennes vêtues de pantalons brillants et chaussées de talons aiguille; d'autres déjà vêtues pour affronter les climats arctiques, transportant des effets achetés en Italie, alors que la capitale de leur nouveau pays est réputée pour être un marché ouvert où s'abreuvent les Scandinaves de tout poil.

Ce sera ma première visite à cette nouvelle République balte qui a dû échapper à l'emprise russe et acquérir son indépendance il y a vingt ans exactement, en 1991. Pays en avance sur un Québec qui se contente du Canada depuis 1867 et d'Elizabeth II sur ses billets de 20 \$.

La magie opère, toujours la même. Il est 7 h 20: les moteurs rugissent et l'appareil s'élance dans le ciel de Bergame vers Tallinn. La durée du vol est de deux heures et demie. Grachin de pluie sur les ailes, et tout de suite un beau soleil rose se lève à l'horizon à travers la brume matinale. Les toits de Bergame, ocre et jaunes, défilent en-dessous, tels les habitacles d'un conte pour enfants, où sont enfermés des géants, des ogres, des princesses au nez retroussé, tous indifférents à notre départ, qui continueront à vivre ce jour *alla moda italiana del norde*. Moi, je vogue vers le Grand Nord de la Baltique où les forêts d'arbres à construction alimentaient les guerres de Napoléon ou de tout autre empereur aux gros doigts, qui rêvaient de posséder le monde.

À l'aéroport de Tallinn, tout semble bien organisé. Une navette me conduit au centre-ville pour 5 €. J'avance ma montre d'une heure.

J'ai passé tout l'après-midi à marcher et admirer la vieille ville médiévale, son hôtel de ville, ses restaurants, l'architecture bien conservée ou rénovée avec goût. Tallinn envahie par les Danois, puis les Suédois au Moyen Âge. Ensuite les Russes, pendant plus de 200 ans. Les Allemands pendant les deux Grandes Guerres, et de nouveau les Soviétiques, jusqu'en 1991 où on les abandonna à leur sort: les trois républiques baltes acquièrent alors leur indépendance.

La blonde réceptionniste de l'hôtel Saint-Petersbourg où je suis, se souvient vaguement de l'occupation russe. Elle savoure l'indépendance, mais admet que la vie est devenue très chère et que les vieux Estoniens vantent les mérites de l'ancien régime. Les chaînes, partout, finissent par apparaître douces à ceux qui en sont privés.

Mercredi 28 septembre 2011. L'autobus partait à 10 h de Tallinn pour Rīga. Mon arrivée à Rīga est prévue pour 14 h 30. Le trajet est parsemé de forêts de pins, bouleaux et trembles. Les maisons sont construites en brique; quelques-unes en bois. Il y a partout grande propreté. Les feuilles jaunies tombent, pendant que les grands pins, impassibles, assistent à cet événement automnal.

Premier arrêt à Pärnu. Nous avons fait 125 km. Il est midi. La frontière entre l'Estonie et la Lettonie devrait être passée plutôt rapidement. Nous sommes ici en Europe. À côté de moi, une jeune femme au long nez tape sur son ordinateur en anglais. (J'apprends, à la fin du voyage, qu'elle écrit du théâtre!). Allez savoir pourquoi en anglais!

La douane est passée à 12 h 40. Aucun arrêt. Il nous reste encore une centaine de kilomètres pour arriver à Rīga. Toujours même pinède le long de la route. Grands troncs d'une quarantaine de pieds, dénudés de leur écorce dans la moitié supérieure.

Jolies maisons éparses, couvertes de tôle ou de bardeaux. Même propreté partout. Annonces de traverse d'originaux. Mais je n'ai vu qu'un oiseau rapace comme gibier, qui fuyait au passage de l'autobus. La traversée de la frontière a sans doute été simplifiée depuis l'indépendance des trois républiques: aucun arrêt. Le chauffeur se contente de l'annoncer.

Jeudi 29 septembre 2011. Rīga m'apparut un peu moins extraordinaire qu'à ma première visite. La langue est un obstacle considérable à la communication. Les gens de la rue, sauf la jeunesse, ne savent à peu près pas d'anglais. Les annonces en magasins sont uniquement en letton. Heureusement, les restaurants ont un menu dans la langue du pays, en russe et en anglais.

J'ai revu le monument à l'Indépendance qu'on appelle ici Freedom Monument. On ne semble pas connaître le mot Indépendance. Monument très élevé, arborant à son sommet une figurine peinte en vert: femme aux bras levés vers le ciel, tenant trois étoiles, pour les trois régions de la Lettonie. Monument gardé par des militaires immobiles et aussi d'autres qui paraden, fusil sur l'épaule. Très sérieux.

J'ai virailé dans la vieille partie de la ville et ses rues piétonnes nombreuses. Comme à Tallinn, Rīga a conservé de vieux édifices, églises, remontant au XIII^e siècle et joliment rénovés.

J'ai arpenté, à côté du terminus d'autobus, un grand marché de fruits et légumes, fleurs, viandes, objets d'utilité courante. J'ai acheté un foulard pour Camille, une petite poupée pour Raphaëlle. Un autre foulard pour ma femme et j'ai pris une photo de l'artisane qui le fabriquait: une femme dans la cinquantaine qui tricotait derrière son échoppe et qui sembla très contente de poser pour moi. J'ai vu aussi une policière qui collait fièrement une contravention à une auto immatriculée en Russie. Bien bon! Revanche sur les anciens impérialistes à grosses têtes. J'ai failli la féliciter.

Dans un restaurant arménien de qualité, j'ai commandé une entrée d'aubergine. Le plat arrive, avec une tranche de ce légume

au fond, recouverte d'un œuf soufflé parsemé de fromage, le tout décoré de feuilles de persil et de noix de Grenoble hachée finement. Délicieux! Le plat principal consistait en un flétan en sauce à la crème avec de toutes petites crevettes et des morceaux de tomate. Assiette poivrée d'aneth haché finement, avec un accompagnement de concombre et de tomate; les tranches de concombre sont coupées en biseau d'inégales longueurs et tenant debout.

Vendredi 30 septembre 2011. Dans la salle d'attente pour l'autobus Rīga-Vilnius, les passagers sont des plus sages et tranquilles. Pas d'enfants tapageurs. Que des gens normaux, flegmatiques, figés dans le ciment de leur siège jaune métallique. Ne manquent plus que des films de guerre à la télé pour secouer l'atmosphère.

J'ai traversé la frontière entre la Lettonie et la Lituanie, sans arrêter, à midi moins dix. Campagne lituanienne bien organisée: terres labourées ou sur le point de l'être; vieilles femmes assises dans les jardins, récoltant les derniers légumes. Petites maisons, souvent de couleur jaune, en bois, planches de déclin horizontales. Chauffage au bois. J'eus le temps de voir un bûcheron qui fendait son bois de chauffage en se donnant des élans capables de couper la tête d'un bœuf. Des fermes aux bâtiments voisins de la ruine, mais encore debout, sans doute pour longtemps. S'élèvent de vieilles croix de chemin en bois, reliques du catholicisme du pays.

Samedi 1^{er} octobre 2011. Expérience de Vilnius pas trop heureuse. Toute la nuit, au moins jusqu'à 5 h du matin, de grandes gueules dans la rue, buvant, chantant et criant comme des macaques, m'ont privé de sommeil. Peuple froid par ailleurs, à la réception du chic Ramada. À peine un plan de ville est fourni, et il faut le demander. La vieille ville est jolie, mais est loin d'égaler Rīga et encore bien moins Tallinn.

Lituanais rusés et sans doute voleurs de touristes. Je me méfie même de mon ombre. Quelques beautés à travers tout ça:

une vieille église, Sainte-Anne, que j'ai photographiée, un restaurant portant le nom de Balzac, une promenade pour piétons parsemée d'une centaine de terrasses. Le change d'argent cause problème: il faut se rendre à une banque, qui exige le passeport. À ce rythme, la Lituanie n'est pas prête d'entrer dans la zone euro, à moins qu'on en vienne à accepter n'importe quel pays pour sauver la Grèce.

Après une nuit sans sommeil et un bon déjeuner buffet, je me sens en forme pour prendre l'avion Ryanair qui me déposera à l'aéroport Ciampino de Rome. Chauffeur de taxi sans compteur, qui me demande 50 LTL, c'est-à-dire environ 25 \$ pour un trajet de moins de dix minutes. Je lui demande de me remettre 10 LTL et il accepte. Il vient de rencontrer plus roué que lui. Mais j'ai laissé ma casquette au Ramada. Ce sera l'occasion de me secouer les puces et de m'en procurer une autre à Rome. Départ prévu à 10 h 55. Le retour à la civilisation m'enchanté.

La dame, à la réception de l'hôtel Saint-Pétersbourg de Tallinn, m'avait prévenu: l'Estonie est le meilleur des trois pays baltes; vient ensuite la Lettonie, et enfin, loin derrière, la Lituanie.

Dire que les Litvaniens ont déjà possédé la Pologne, il y a bien longtemps, ce me semble. De s'être frottés ensuite aux Russes et aux Allemands ne leur aurait pas assoupli la colonne. Un peuple fait pour dominer et qui subit un joug séculaire devient arrogant, fourbe et buveur de vodka à grands goulots, avec des perspectives d'avenir derrière lui. En ce pays, tout peut arriver, y inclus rien. Aussi j'étais surpris de voir l'avion à l'heure exacte, prêt pour le départ, même en avance de vingt minutes. L'éternelle Petite musique de nuit de Mozart nous accueille en entrant; cela va bien et rythme le refoulement des malles dans les compartiments au-dessus des sièges. Accueilli par un surprenant *Bon giorno* par une hôtesse blonde vêtue de l'habit bleu ryanérien, je prends place à l'arrière de l'aile gauche, comme d'habitude. Je verrai donc le soleil darder les Alpes italiennes

d'ici une couple d'heures (la durée du vol est de deux heures et vingt-cinq minutes) et j'aurai en tête le bon dîner que je prendrai chez Angelo, près de Termini. Peu d'Italiens en cet avion, surtout des Litvaniens, certes parmi ceux qui n'ont pas fêté au cours de la nuit dernière sous la fenêtre de mon hôtel. Ceux-là cuvent leur vodka en attendant de mettre un autre voyageur sur les nerfs, la nuit prochaine, autant que possible avec des cris de cosaques qu'on égorge, pour montrer qu'on est bien vivant et que la mort peut attendre. Drôles de zouaves que ces *Litu-niente!* Je me réhabitue à la langue italienne.

Ma voisine de voyage est une jeune femme mince aux longs cheveux blonds, vêtue de jeans et chaussée de sandales, probablement une Italienne. À son tour de taille, je suis certain que cette déesse se nourrit d'une demi-barre de yogourt mêlée de noix, sa diète quotidienne, entrecoupée d'acqua San Pellegrino pour éliminer la seule toxine qu'il lui reste entre le pylore et l'épigastre. Un chirurgien ouvrirait ce corps et y trouverait du vide. Comme la nature a horreur du vide, disait le Père Lavigne, cette femme jouit d'une existence éthérée et a déjà sa place réservée entre la Grande Ourse et Arcturus, dirait Ovide. Cupidon l'a frappée d'une flèche quand elle avait 14 ans: depuis ce temps, elle gambade dans l'espace à sauts de gazelle, attirant les regards des hommes, ignorant son passé et ses origines divines. Justement, je la vois décacheter une barre de nourriture et elle grignote du bout des dents sa ration quotidienne de calories, indifférente au caddy de Ryanair qui lui offre pizza, double pita dégoulinante de fromage et de graisse animale. Horreur, songe-t-elle en gargouillant de l'œsophage. Elle n'a pas lu Pétrarque et ne connaît rien du proverbe toscan : «Chi troppo s'assottiglia si scavezza.» (À trop s'amincir on se rompt).

Pas vu les Alpes italiennes, car l'appareil survole Ljubljana, capitale de la Slovénie (jadis nommée Emona), Trieste et l'Adriatique. Encore une demi-heure et nous toucherons Rome où les 25° C de chaleur à midi seront bienvenus.

Dimanche 2 octobre 2011. Pendant que ma pauvre Renée est abattue de grippe, je me balade de la fontaine de Trevi au Colisée par une chaleur étouffante de 27° C. Je croque en photo tout ce qui bouge ou me tombe sous la main. J'ai le temps devant moi: la réception de l'hôtel Madison a consenti à garder mon bagage jusqu'à 18 h. À mes risques et périls, minces cependant, car je l'ai vu le remiser à côté du comptoir d'enregistrement. Le métro de Rome est toujours bondé de toutes les races; les autobus aussi. Ville éternelle, éternellement encombrée d'Allemands, de Japonais, d'Américains. J'ai vu de pleins autobus de Russes se vider à Torre Argentina et prendre la direction du Panthéon, quitte à transformer cette place en place Rouge!

J'ai envoyé un mot via Facebook à Camille, sur son mur. J'espère qu'on lui verra apparaître la frimousse en octobre, qu'elle nous donne ses premiers sentiments de ses études de droit. Pourvu qu'elle tienne le coup pendant ces quatre longues années!

Une dame passait devant la gare Termini. Son mari (?) la gifle de toutes ses forces. Elle continue son chemin, main sur la joue et poussant des sanglots déchirants, pendant qu'il l'invective de loin, en observant sa marche. Les observateurs ne ressentent qu'une profonde impuissance en présence d'un tel comportement hérité du néolithique. Horace disait qu'il était préférable de vivre loin des grands centres, que la campagne avait plus d'attrait. En plein champ, pas de gare ni de train, donc pas de bataille ni de gifle. Juste à regarder paître ses chèvres, faire la récolte des tomates, tailler les vignes, lever les œufs de ses poules grises et se contenter du temps qui passe. *Aurea mediocritas sacra famas*. Retourner à ces sages conseils pour éviter les catastrophes. Deux mille ans d'évolution ne nous ont rien donné.

Lundi 3 octobre 2011. Arrivé à Trapani en Sicile, hier soir, après 23 h. Trapani a l'accent sur la première syllabe. Taxi jusqu'à l'hôtel Il Sole Blu, sorte de B&B du centre. L'hôtel est fermé, portes closes à double tour. Un numéro de téléphone est

collé sous la sonnette, demandant aux nouveaux arrivés, de nuit, d'appeler et le propriétaire viendra ouvrir. Jamais vu ça dans toute ma carrière de routard. Bossu comme tout, mon taxi, qui possède un portable, compose ce numéro. Quelqu'un répond qu'il viendra dans une minute.

C'était vrai. Je vois arriver un jeune homme en voiture qui stationne devant le n° 7 de la Via Orlandini. Il me demande si je suis bien le Sr Aubin. Et nous entrons au Soleil Bleu en pleine nuit. À cette heure, le soleil sicilien dort à poings fermés. Les rues de la ville de Trapani sont au repos. L'édifice où je suis ressemble bizarrement à un vaste entrepôt. Je suis les pas du propriétaire jusqu'au premier étage: il me donne ma chambre, une carte de la ville, enregistre mon passeport et s'en va. Le buffet inclus dans la nuitée se prendra au déjeuner du bar Caprice, à gauche, là-bas, après l'intersection.

Aussitôt levé, je m'y rends et apprends que ce buffet modeste se résumera à un café et un croissant. Tout de même, c'est mieux qu'une poussée dans le dos.

Je trouve la *stazione del treno*. Voulant me rendre à Marsala, pas très loin. Impossible. Le premier train qui y va part dans l'après-midi. Je me rends au terminus d'autobus, tout près, et je choisis, pour remplacer Marsale, de visiter le site archéologique grec de Segesta. Départ à 8 h, arrivée à 9 h. Je suis là avant la horde de touristes venus de Palerme en autobus nolisés, et je peux, le premier rendu sur le terrain, prendre des photos du temple dorique grec du V^e siècle avant J.-C., le paradis des Elymes, comme dit le livre français que je me suis procuré à la billetterie. Entrée gratuite en montrant mon passeport. Surprise!

Voleurs comme des Siciliens! Le chauffeur d'autobus qui me conduit à Segesta me vend un billet aller-retour, précisant qu'un autobus passera à 11 h. Je l'ai attendu jusqu'à midi et quart. Et je me suis rendu au kiosque de casquettes où j'avais acheté la mienne (5 €), demandant à la jolie vieille vendeuse de me trouver quelqu'un qui me reconduirait à Trapani. Justement, son fils

venait d'arriver et ne savait que faire. Un jeunet mafieux sans doute, qui me demande, en marchandant, 40 € pour me rendre à Trapani. Je réussis à l'avoir pour 30 €. Il voulait d'abord que j'emplisse le réservoir de sa Citroën. Je l'ai envoyé au diable gentiment, car cela m'aurait coûté au bas mot 50 € et plus.

La vie est belle tout de même en Sicile. De retour à Trapani, je me suis promené sur le Lungomare jusqu'à la Taverna Paradiso, le meilleur restaurant de la ville, m'assure un motocycliste à qui je demandai des renseignements. Car le long de cette plage, les restaurants étaient aussi rares que les autobus de Segesta. Bon dîner de calmars, comme j'en eus le souvenir des années 1970 lors de notre tour de l'Italie jusqu'au fond de la botte.

Un homme de plus de 30 ans arrive à la Taverna Paradiso, petit maigre avec des airs de Virgile, accompagné d'une jolie femme au décolleté digne de Pompéi. Il regardait si tous les dîneurs avaient remarqué la craque-à-seins de sa compagne. Grisonnant de la nuque, avec une grande plaque comme une patinoire sur le préciput, il aurait dû naviguer davantage sur la rue de l'Umiltà. Mais je ne lui en veux pas. Moi, je suis seul ici avec mes calmars et mon Nero d'Avola-Merlot. Quand je verrai le fond de ma demi-bouteille, j'irai dormir au Sole Blu, rêvant au tyran Denys de Syracuse, qui aurait su quoi faire avec les petits Virgiles de Trapani.

Mardi 4 octobre 2011. *Devo andare all'aeroporto oggi alle cinque ore.* Un gars se réveille à 4 h du matin et se rend au terminus d'autobus. Dix minutes de marche avec valise qui roule et réveille les Siciliens de Trapani. Un grand jour s'annonce: je retourne en France, presque chez moi.

Dès 8 h 20, je vois la côte continentale de la Méditerranée. Relief tourmenté qui me fait croire à quelque chose de sérieux comme aux environs de Vintimille ou Monte Carlo. Atterrissage à Beauvais vers 9 h 30. Un sandwich jambon-fromage m'attend là-bas depuis le départ.

Je crois plutôt que nous survolons les Alpes italiennes. Montagnes avec des îlots de neige reflétés au soleil matinal.

Mercredi 5 octobre 2011. Au Palais des papes, à Avignon, dans la salle des archives départementales du Vaucluse, je m'attelle à des recherches sur Firmin Prudhomme, qui aurait pratiqué la médecine homéopathique à Avignon vers 1830.

D'abord je suis allé aux archives municipales de la ville, rue Saluces n° 6, mais je n'ai rien trouvé concernant mon individu, même aucun Prudhomme dans un recensement de 1831.

Avignon, ville extraordinairement belle et intéressante à écouter: gens du sud qui ont presque l'accent marseillais. Rues étroites faites de petits pavés, Pont d'Avignon sur le Rhône, construit vers 1180, en fait dédié à saint Bénézet.

À l'accueil des archives départementales, Monsieur est la gentillesse même. On est loin de Paris, semble-t-il. Au café-terrasse La Civette, à midi, on me sert une lasagne au saumon et épinards sur un lit de salade verte et rouille. Face au théâtre où trônent Corneille et Molière, figés sur leurs sièges devant des colonnes, en dessous d'un réverbère.

Un dernier arrêt au centre d'Avignon, au Café Lou Mistrau (en provençal): le mistral, vent qui soufflait légèrement hier et qui se déchaîne pendant 3, 6 ou 9 jours, surtout en hiver. J'ai pris un petit café noir puis une assiette de fromages avec un vin blanc du Rhône. Avant de rejoindre en navette la gare TGV, pour prendre le train qui me conduira à Paris: de 18 h 30 à 21 h 15. Toute la France traversée en un clin d'œil.

J'irai pour deux nuits aux Trois Mulets où j'ai déjà laissé ma valise hier, sous la garde du berger allemand d'Amar, vieux cabot qui a perdu de son mordant à force d'endurer les coups de pied au cul que lui refile son maître depuis l'époque des Sarmates.

J'ai fait l'achat à Avignon d'une bonne bouteille de vin rouge du Rhône, un chemin de table, une biographie de l'empereur

Constantin, à la FNAC, et des piles rechargeables pour ma caméra. Rechargeables n'a jamais eu autant son sens: elles sont à plat à l'achat et doivent être mises en charge pendant 24 heures, dit-on. Diables de Français!

Merveilleux TGV. Cependant, aussitôt assis à ma place, voiture 17, on m'annonce qu'en raison d'un «accident de personne» près de Lyon, le train sera détourné sur plusieurs kilomètres de voie ordinaire, occasionnant un retard d'une heure et 45 minutes à l'arrivée. Donc pas à Paris avant 23 h.

Nouvelle annonce, vingt minutes plus tard: le train ne sera pas détourné sur une voie classique mais peut rester sur une ligne à haute vitesse. Retard estimé à seulement quinze minutes.

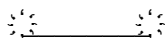
Plaie ouverte dans les comportements en société contemporaine: le téléphone portable. Il fait gueuler les gens qui se croient importants et qui déambulent en parlant dans les gares, empêchant les lecteurs de se concentrer. Ces télévores ne connaissent pas la joie de se sentir inatteignables et mènent une vie de forçat où les communications ont pris un caractère essentiel, alors que bien souvent elles sont parfaitement inutiles.

Vendredi 7 octobre 2011. À Strasbourg, dîner d'un saumon fumé au restaurant Le Schnockeloch (Le trou de fourmi).

Dimanche 9 octobre 2011. Déjeuner ce matin à l'hôtel Au Refuge de Dinan (Bretagne), où j'ai passé la nuit. Ce matin, le fils de la propriétaire, Teddy Tissot, et sa femme Servane Renault, me conduisent au manoir où vécut Lamennais dans sa jeunesse. Après bien des détours, nous trouvons l'édifice occupé par M. Aubert, sa femme et sa fille, Marie-Odile Aubert. Un site merveilleux, garni de grands chênes. Le domaine est pour cela nommé à juste titre La Chesnaye. Plusieurs bâtiments sont construits autour du manoir. La famille Aubert en est propriétaire depuis plusieurs générations, l'ayant acheté de Blaize, un descendant des Lamennais. Adresse des Aubert:

Marie-Odile Aubert
La Chesnaye

Servane et Teddy me conduisent ensuite à la gare de Rennes, à 50 km, au sud de Dinan, où je prendrai un train pour Paris.



Caen, 5 juin 2012. Deux jours passés à Caen pour me casser le décalage horaire. Arrivé dimanche midi, j'en repars ce mardi à 8 h 58. Découverte, hier, du château ducal de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie. Né en 1027, il épouse Mathilde de Flandre, contre l'avis du pape. Pour se faire pardonner par ce dernier, il fait construire l'Abbaye-aux-Dames, que j'ai visitée aussi. Couronné roi d'Angleterre en 1066 après sa victoire sur Harold – bataille de Hastings –, Guillaume meurt en 1087 à Rouen, mais est enterré dans l'Abbaye-aux-Hommes qu'il avait fondée aussi. Mathilde, elle, est inhumée à l'Abbaye-aux-Dames. Et tout le monde est content.

Le train Intercités file vers Paris où il arrivera à la gare Saint-Lazare dans deux heures. J'ai vu et photographié aussi la maison où naquit Malherbe en 1555, à Caen. Une merveille d'architecture rénovée.

Paris, 6 juin 2012. Après une nuit Aux Trois Mulets, chambre 18, avec vue sur la Tour Eiffel au loin, je pars pour Bressuire et Montigny, patrie de Samuel Papineau, l'ancêtre de l'illustre famille.

Vers Bordeaux, 7 juin 2012. Accueilli chaleureusement hier à Montigny (département des Deux-Sèvres) par la comtesse et le comte des Dorides, propriétaires du château du Plessis-Bastard, j'ai dormi dans une chambre royale meublée d'un grand lit et d'une armoire ancienne.

J'ai visité la petite église de Montigny. Quand Amédée Papi-neau y est passé en 1878, l'édifice du culte était identique, mais n'avait pas son clocher.

Monsieur le comte, de son prénom Robert, me montre sa généalogie et le portrait de Roboüam du Plessis, ancien maire du lieu, daté de 1791 et député.

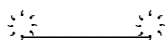
Le château, très ancien, avait brûlé pendant la guerre de Ven-dée; il a été reconstruit par M. du Plessis en 1804. Cependant, de part et d'autre de ce nouvel édifice, existent encore deux très vieux corps de bâtiments en pierre dont l'un arbore un écusson et des armoiries datés de 1700.

Avec mes hôtes, j'ai pu éclaircir quelques doutes et ajouter deux prénoms sur trois, que je cherchais pour mieux annoter la correspondance d'Amédée. Il ne me reste à trouver que le pré-nom du curé Grellier, prêtre de Montigny en 1878, avec qui Amédée échangea une correspondance.

J'avais loué une petite voiture chez Europcar, de Bressuire, la veille, pour une journée seulement. Le propriétaire du garage fut très aimable: il me laissa aller sans même payer les 70 € de loca-tion, vu que ma carte de crédit était refusée hier, me disant de payer demain, à mon retour. Ce fut le cas.

J'ai visité la Papinière, habitée par Raymond Rousselot. Sa femme Thérèse était à l'hôpital, souffrant d'une brisure du coc-cyx. Deux vieillards de 84 ans environ.

Madame Isabelle des Dorides, épouse du comte Robert, a été maire de la Forêt-sur-Sèvre. Elle m'a emmené à la mairie de Montigny pour que je consulte les registres des délibérations de la municipalité. Amédée avait laissé en 1878 à l'adjoint du maire, François Tricot, un écrit généalogique de sa famille, J'ai cherché en vain ce texte qui, finalement, pourrait avoir été conservé dans le grenier du château des Dorides! Madame Isabelle m'a promis de faire des recherches bientôt en son grenier où a été remisee une malle de documents anciens épars.



Poitiers, 10 septembre 2012. 16 h 30. Au restaurant de l'hôtel Astral, face à la gare, j'ai fait l'honneur à une bruschetta et à 25 cl de vin rouge. Tout cela, après une montée en taxi jusqu'au 10 de la rue de la Trinité où sont logées les archives du diocèse de Poitiers. J'y rencontre un prêtre archiviste nommé Jacques Aucher. Plutôt âgé de 75 ans ou plus, mais toujours l'esprit alerte. Il a perdu une certaine quantité de dents à sa mâchoire inférieure. En arrivant, je l'interromps alors qu'il se concentrait les meninges à traduire une prière du latin au français. Un beau gros dictionnaire latin-français de Félix Gaffiot, comme le mien, est posé sur son bureau.

Nous parlons de la «petite Église» de Montigny, sorte de schisme survenu au moment de la Révolution française, séparation de certains catholiques initiée par l'évêque de La Rochelle – dont faisait partie la commune de Montigny (Deux-Sèvres) à l'époque. Cet évêque refusa d'obéir au pape et poussa certains prêtres à faire de même. La «petite Église» était née. Séparée de l'Église catholique, elle ne tint aucun registre et perdit jusqu'à nos jours, concentrée dans les Deux-Sèvres et encore assez florissante à Lyon.

Je cherchais dans les actes de catholicité, les décès de Ludovic Robouam du Plessis et de François Tricot, respectivement maire et adjoint du maire de Montigny en 1878, lors du passage d'Amédée en ces terres.

Jacques Aucher avoue ne rien avoir de quoi me contenter. Il me donne cependant rendez-vous pour demain à 9 h dans les voûtes de l'archevêché de Poitiers, 2, place Sainte-Croix, où sont conservés les registres à partir de 1884 jusqu'à nos jours. J'y serai.

Poitiers, 11 septembre 2012. Recherches très fructueuses dans les registres de Montigny conservés à l'archevêché, place Sainte-Croix. J'ai consulté les registres de 1884 à 1897, en présence de Jacques Aucher et de son collègue Joseph Bertaud, de Montravers, deux prêtres fort sympathiques qui aiment bien parler du Québec et des Acadiens, et des Anglais, ces derniers étant «nos ennemis communs», précisent-ils.

Alors que je m'apprête à partir, ils m'annoncent que le Musée Sainte-Croix, juste en face, contient une exposition de sculptures de Camille Claudel. Je me rends tout de suite à ce musée où foisonnent les bas-reliefs antiques, les tombeaux médiévaux et certaines amphores du III^e siècle. Au fond, galerie des beaux-arts, au second étage, je peux photographier une dizaine de sculptures et photos de C. Claudel. *La Valse*, sculpture remarquable. Je montrerai ces photos à mes amis Lise et Jacques à mon retour. Quelle chance!

En revenant à pied par la rue de la Cathédrale, je vois le livre, annoncé en vitrine, de Magda Hollander-Lafon, *Quatre petits bouts de pain*, qui porte aussi en titre: *Des ténèbres à la joie*. Témoignage d'une juive hongroise qui échappa à la shoah, déportée à Auschwitz en 1944 avec sa famille qui y a péri.

Je prends mon dîner en route vers la gare, en un restaurant-terrasse en face de l'église Notre-Dame-la-Grande, église romane du XI^e siècle.

Tout cela fait de Poitiers une ville agréable, jalonnée d'une belle quantité et qualité d'églises anciennes, dont celle de Sainte-Radegonde, patronne de la ville où circule encore la légende de la Grand'Goule, monstre en forme de serpent, aux pattes terminées par des serres d'aigle, à la langue fourchue, comme celle d'une vipère. Cette grande gueule aurait dévoré une couple de couventines à l'époque de Radegonde, qui parvint à s'en venger en précipitant dans les Enfers ce diable incarné et emmorphosé.

Paris, 12 septembre 2012. Je me rendrai à la FNAC pour certains achats de livres, en attendant de partir pour Beauvais et,

de là, à Faro (Portugal), voyageant par Ryanair. Près de la FNAC, il y aura Casimir, son orgue de Barbarie et ses deux chats, rue du Havre, en face de l'arrêt de bus 95, quartier Saint-Lazare.

Mes 70 ans me permettent de voyager encore à une vitesse grand V et de tâter le pouls du monde vivant. Demeurer en un même endroit longtemps rend mon âme «triste jusqu'à la mort». Partir est un geste créatif et mystérieux, en cela qu'il fait quitter un présent pour un avenir incertain, toujours plus beau en rêve: j'en aurai une vague idée en arrivant à Faro ce soir. L'important est de toujours avoir à portée de main un petit journal de bord et un livre qui chasse la solitude et ouvre les horizons.

Faro, 13 septembre 2012. Devant mon hôtel, on a élevé un obélisque à Ferreira de Almeida né en cette ville en 1847 et mort à Livourne en septembre 1902. Marin mort à 55 ans pour la patrie. Le pauvre n'aura pas eu ma chance de vivre tranquillement comme un voyageur en quête de nouveautés.

Le déjeuner à l'hôtel Faro se prend au 4^e étage, sur la terrasse. On peut voir la marina tout près, décorée de centaines de petites embarcations. Des canaux conduisent au large où se trouve la *Ilha Deserta* (Île déserte), seule île inhabitée de l'Algarve, le point le plus au sud du pays, île peuplée de plantes et d'oiseaux dont certains sont uniques au monde, dit-on. Une partie de cette île accueille aussi les baigneurs pour la journée, un restaurant sert les mets authentiques de l'Algarve: poissons, crustacés de toutes sortes.

Je préfère déambuler dans la ville, me rendre à la cathédrale, édifice dont la construction remonte à la fin du XIII^e siècle, rénové au XV^e et davantage après le séisme dévastateur de 1755, qui l'endommagea considérablement.

J'ai réservé un billet d'autobus pour demain. Pas facile de trouver un lien direct entre Faro (Portugal) et Cádiz (Espagne). Il y avait bien un départ à 1 h du matin de Faro vers Jerez de la Frontera, à peu de distance de Cádiz. J'ai choisi finalement la

route un peu plus longue qui passe par Sevilla. Je partirai demain matin à 8 h 20 pour Séville – voyage de quatre heures – et, de là, il sera facile de me rendre à Cádiz.

En marchant dans la ville de Faro, je découvre que mon hôtel Faro ne s'est pas étouffé d'architecture: un gros bloc de béton percé de fenêtres sur la place Dom Francisco Gomes. J'apprends que ce Gomes fut un évêque de l'endroit mort au XIX^e siècle. Je monte vers la cathédrale par une petite rue piétonne couverte de pavés ajourés. La cathédrale n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut: murs blancs, campanile bas, meublé de cloches.

J'achète un petit centre brodé de fleurs roses et je m'engouffre dans un restaurant climatisé pour commander un saumon grillé. Il fait dehors un joyeux 29° C, et je partirai demain pour l'Espagne où on prévoit aussi un 31° C bien frais. Mes chemises d'été sont douces à porter et contribuent à alléger mes bagages. Pour monter à bord du Ryanair, à Beauvais, ma valise affichait un poids total de 7 kg sur la balance. Peut-on voyager plus léger? Surtout si de ces 7 kg il y a environ cinq livres à lire.

Découvert, cet après-midi, au poste de télé de l'hôtel une chaîne appelée Mezzo qui diffuse du classique. Une jeune pianiste, qui semble coréenne, mais qui est chinoise, nommée Yuja Wang, interprète du Schubert arrangé par Liszt, quelques préludes de Scriabine, les Études symphoniques de Schumann; et elle parvient à me faire apprécier la longue sonate n° 6 de Prokofiev. En rappel, une valse de Chopin, un arrangement de Gluck par elle-même et, pour finir, une polka de Johann Strauss, arrangée par Cziffra, injouable. Qu'elle joue pourtant.

Toutes ces beautés me reposent des nouvelles internationales qui n'ont de caméra que pour l'assassinat d'un ambassadeur américain en Libye, pour l'attaque d'une autre ambassade au Yémen, aux protestations dans les rues du Caire à la suite de la sortie d'un film israélien ridiculisant Mahomet, le prophète de

l'Islām, religion qui divise au lieu d'unir, religion de guerre au moindre prétexte. Si les catholiques s'étaient rués en masse pour protester lors de la sortie du film de Zaccarelli montrant la vie de Jésus avec Marie-Madeleine... Qu'a-t-il donc annoncé ce fameux prophète Mohammed? J'ai visité il y a belle lurette une mosquée d'Istanbul et un musée montrant des reliques de ce prophète: une risée. Tout comme les restes de la vraie croix qui, additionnés, feraient une croix de plusieurs centaines de mètres de hauteur! Le Coran est un livre complètement inutile et nuisible à la paix universelle. Il a engendré une armée de fanatiques ignares, toujours enflammés, prêts à se venger, capables de tuer pour avoir raison et, par-dessus tout, qui puent de la gueule et du reste.

Séville, 14 septembre 2012. Départ de Faro en retard, ce matin, à 8 h 40. Assis sur le premier banc, j'ai pour moi tout le pays qui s'étire vers l'Espagne. Arrivé à Huelva, capitale de la province du même nom, état où se trouve Palos de la Frontera, la patrie de Christophe Colomb, et le Riotinto. À Séville, il faut changer de terminus d'autobus pour aller à Cádiz: se rendre en taxi au terminus San Sebastián. Le trajet m'a rappelé, en passant le long du Guadalquivir, la Torre de Oro et son bord de l'eau bellement aménagé.

Il est 13 h 30. J'attends le départ pour Cádiz. Je voyagerai avec la compagnie Comes, un voyage d'une heure et demie.

«La belle de Cádiz a des yeux de velours», chantait Luis Mariano. On verra. En attendant, je suis assis en un terminus (San Sebastián) assez vétuste, dont le hall est décoré de fresques de Juan Miguel Sanchez, datées de 1941. Il fait ici un beau 31° C. Défilent devant moi une flopée de jeunes filles encombrées de sacs à dos qui doivent peser 20 kg et plus: de quoi se défaire le corps; un vieux coiffé d'un chapeau de paille, marchant le corps raide comme s'il arrivait d'une corrida et que le taureau l'avait raté. Il arbore un sourire de vainqueur. Un étrange garnement se met à se plaindre en criant à tout vent: on vient peut-être de lui

dérober le dernier billet de 5 € qu'il avait en poche. Toute cette faune assise, lisant distraitemment une revue ou branchée sur des écouteurs, attend un départ.

Je n'ai point vu «la belle de Cádiz», mais LES belles de Cádiz qui, entre 15 et 25 ans, ont toutes la jupe rase-pois et déambulent avec un air altier, mine de rien, ayant toutes échappé, elles aussi, à un taureau qui les poursuivait. En marchant 4 km de mon hôtel Regio 1, j'arrive au quartier historique orné d'une cathédrale à coupole, imitation de mosquée. Sans doute une influence des Maures du temps jadis. Les restaurants sont rares, qui offrent un menu substantiel. J'ai vaguement l'impression de déranger le serveur à qui je demande l'heure d'ouverture. Il est 20 h, et on n'ouvre souvent qu'à 20 h 15 ou 20 h 30. J'ai même vu un restaurant de qualité qui affichait 21 h comme heure d'ouverture. Une damnation. Cervantes trouverait moyen d'en rire. Pas moi.

Cádiz, 15 septembre 2012. Bien des changements sont survenus à Cádiz, le Gadès des Romains, depuis le temps de César, même si une rue porte fièrement son nom, qui croise la calle Andalucía, rue peuplée de nombreux collèges. J'y ai vu, à travers une grille du second étage, un bref instant, une de ces enseignantes d'un autre âge, l'air sévère, qui, de l'autre côté de sa forteresse, devait régner en maîtresse absolue sur un jeune troupeau de gazelles médusées, mais en secret capables de toutes les bassesses.

Je partirai de cette ville, qui possède un théâtre romain, dans une demi-heure. Le terminus de bus est une sorte d'abri temporaire comme on en trouve sur les chantiers de construction. Chaleur écrasante dans les allées où sont garés les Transportes Públicos de Andalucía.

Je voyagerai vers Algeciras, verrai Gibraltar, puis arriverai à Málaga. La première ville est un port où les bateaux arrivent de Tanger. Si les mêmes comportements s'observent depuis une vingtaine d'années, il devrait y arriver quantité de Marocains à

l'âme remplie de rêves et aux poches garnies d'œufs durs et merguez, qui tentent une traversée de l'Afrique vers l'Europe, traversée très risquée, et qui se font refouler vers leur pays, inmanquablement.

Entre Cádiz et Málaga, surtout aux environs d'Algeciras, c'est la désolation. Pays de bruyères, culture des champs inexistante, nopals épars; pas d'animaux dans les champs où il ne pleut guère. Herbe sèche comme la mort. Cependant, ici c'est le royaume des éoliennes qui s'agitent dans le ciel par milliers.

À Tarifa et Algeciras, l'autobus s'emplit de Marocaines voilées. Donc certaines, plus futées que d'autres, ont franchi la douane et l'immigration espagnoles avec succès. Allâh, qui est tellement grand, doit faire des miracles de temps en temps.

Málaga et son bord de plage me semblent un peu fatigués, usés par le temps. Seule la mer, d'un bleu azuré, sans nuages, a gardé le sourire. Je trouve enfin un restaurant ouvert à 19 h 30, et je commande un gaspacho, suivi de certaines *albóndigas* (boulettes) à la sauce tomate. Pourvu qu'on ne me serve pas de la viande à chien!

Málaga, 16 septembre 2012. Réveillé au bzz de l'hôtel Las Vegas à 6 h 50, je suis assis dans le taxi à 7 h, qui m'attendait devant la porte. Le voleur de touristes n'a pas de compteur à son véhicule. C'est dimanche, dit-il, et les jours de fête c'est comme ça. Je lui demande alors le tarif de la course pour me rendre à l'aéroport de Málaga. Il me répond: 30 € et m'assure que nous serons à bon port dans quinze minutes. De fait, même pas un chat noir ne traversa la route, et le gaillard m'expédia en dix minutes devant une porte de l'aérogare de Málaga. En quelques minutes, j'ai traversé tous les contrôles et échoué sur un banc, attendant que le tableau indicateur m'apprenne le numéro de la porte de départ. J'en ai pour une heure, assis en face d'un groupe de Français âgés en vacances. Y a-t-il d'ailleurs en ce monde un Français qui ne soit pas en vacances?

Au décollage, le relief autour de Málaga apparaît partout bosselé à tous les cent mètres, comme un gâteau qui n'aurait levé qu'à demi. Le soleil à l'horizon darde mon hublot. J'en ai pour deux heures et une dizaine de minutes. Le rituel Ryanair s'est déroulé comme d'habitude. Un vieux, les dents serrées, les lunettes sur le bout du nez, reluquait en vain un espace pour y loger sa valise; une bronzée dans la vingtaine étirait son nez vers le haut, cherchant un peu d'air; les 150 voyageurs finirent tous par se caser.

Voyager dans ces boîtes métalliques, c'est se livrer à la merci du sort. Les Boeing 737-800 de la compagnie prennent de l'âge et pourraient s'écrapoutir n'importe quand sur un pic rocheux ou s'engloutir dans les flots de la Méditerranée. On retrouverait les voyageurs après des semaines d'enquête. Le vieux qui cherchait tellement à caser sa valise aurait cette fois vraiment les dents sorties et plus serrées encore; il aurait mis peut-être son gilet de sauvetage et l'aurait gonflé avant d'expirer comme un chaton qu'on noie dans un baril. L'eau de mer aurait envahi à torrents le nez de l'Italienne bronzée qui cherchait de l'air, mais trouva de l'eau. Et le cahier de vacances du Québécois serait bouffé par un dragon des profondeurs méditerranéennes.

On passe justement au-dessus de cette mer. *Mare nostrum*, disaient les Romains, qui possédaient tous les pays autour, pendant qu'une hôtesse débonnaire annonce en italien ses produits hors taxe: Givenchy, Lacoste, etc. Un peu trop huppé pour la clientèle de Ryanair. Le caddy roule dans l'allée sans s'arrêter. L'annonce de ces produits me fait penser à Job assis sur le tas de fumier et qui trouverait une perle à côté de lui, tout en pleurant sur sa ruine.

À Bergame, mon restaurant préféré s'appelle La Ciotola (le saladier, le bol). On y mange de tout, toujours très bon: pâtes, viandes. De quoi rassasier un estomac sortant d'un Ryanair. Juste le temps d'une escale, car je remonte bientôt. Départ vers Constanța, en Roumanie.

Belle recette italienne que je viens de déguster: dans un plat rond à deux anses, allant au four: pièces de poulet au romarin et pommes de terre en morceaux, le tout baignant dans une sauce délicate. Le plat peut se congeler et être mis au four au besoin; portion individuelle. Peut-être ajouter un peu d'oignon finement haché.

La Ciotola est maintenant pleine, en dedans et sur le trottoir-terrasse. Bon signe. Une nourriture qu'on peut digérer sans se rouler le corps pendant des heures, ou prendre des thumbs ou autres antiacides qui ruinent l'âme et le corps.

Je reviendrai souvent à Bergame, ville des Mille et de Garibaldi, ville basse et haute, sans prétention, aimable et accueillante, aux couleurs de vacances et à la musique de Donizetti.

Constanța, 17 septembre 2012. Il fallait s'attendre au pire. Et pourtant! On m'avait bien prévenu de prendre, à l'aéroport, un taxi jaune, les autres étant aux mains des escrocs. Je remarquai tout de suite une vieille voiture avec une enseigne jaune sur le toit. Je marchande le prix pour me rendre à Mamaia, et on s'entend pour un peu plus de 20 €. Le vieux conducteur qui baragouine quelques mots d'anglais, démarre; son véhicule étouffe aussitôt. Il repart et me conduit à l'hôtel Splendid. La ville est peu éclairée. Je remarque un quartier, ou une petite ville de banlieue, nommé Ovidiu. Je suis justement venu jusqu'ici pour marcher dans les traces du poète Ovide mort en l'an 17 et dont on ne sait même pas où il est enseveli. L'hôtel Splendid est moderne et possède toutes les commodités. Ma chambre donne sur une lagune aux bords plantés de saules, lagune qui communique avec la mer Noire. Avant de dormir, j'ai droit à un concert à la télé – encore le poste Mezzo.

Au matin, je me rends au déjeuner. Et je demande à la réceptionniste de me trouver un guide, que je paierais, pour la journée, s'il consent à me conduire aux principaux sites archéologiques de la ville de Constanța. Elle me dit avoir essayé, pendant que je déjeunais, d'en trouver un: impossible! Le mieux, dit-elle,

serait de me rendre au Musée archéologique, et là peut-être y en a-t-il?

Je lui laisse ma valise en consigne; elle m'appelle un taxi qui me conduit au centre de la ville, là où se trouve le musée. Je le visite un peu à la course, et j'en ressors pour photographier la statue d'Ovide, érigée juste en face du musée. Une phrase extraite des *Tristes* est gravée sur le socle, en bas d'un Ovide tout noir, comme la mer Noire qu'on appelait pourtant alors Pont-Euxin. Justement, on a baptisé la mer du nom de Noire parce qu'elle est dangereuse et qu'il est bien difficile d'y naviguer, étant donné les fortes vagues et le vent qui y règnent en maîtres.

Je déambule sous un crachin de pluie passagère, scrute les alentours du Musée archéologique. Je vois une grappe de voitures taxis en attente dans les environs. Je pense y aller pour m'en réserver un. Le premier conducteur que j'aperçois est à siroter un café dans sa voiture jaune (la vraie), conduite par un homme dans la soixantaine. Je m'avance et lui demande s'il parle français. Après quelques phrases échangées en italien, en français et en anglais, il s'offre lui-même à me guider à travers la ville pendant la journée. Je viens donc de trouver le guide que je cherchais. Cet homme prend la vie calmement et s'avérera une trouvaille pour moi. Il a travaillé dans l'hôtellerie pendant une quinzaine d'années. Il m'invite à bord de sa voiture et c'est là que je me rends compte que j'aurais pu me faire jouer un vilain tour, hier soir. Lui, il a un vrai taxi officiel, tandis que celui qui m'a cueilli hier soir pour me conduire au Splendid, n'avait que la petite enseigne jaune sur le toit. Je comprendrai tout un peu plus tard.

Nous allons en premier lieu voir les ruines d'une maison romaine et son plancher de mosaïque, fouilles réalisées vers 1962 seulement. Puis on entre dans un restaurant qui accepte la carte de crédit. J'avais changé quelques \$ américains à l'hôtel, avant de partir, mais je n'avais pas suffisamment de lei pour payer un repas et mon guide. Je lui offre de payer son repas au restaurant;

il refuse, disant qu'il ne mange jamais en travaillant, que d'ailleurs il a des problèmes de digestion et ne prend que du café. Il s'arrête devant un chic restaurant, à côté d'un lycée qui commence ses classes aujourd'hui.

Mon chauffeur-guide, qui se nomme Anghelus Cracea, enlève son enseigne et son antenne de communication et les cache dans son coffre arrière. Il m'avoue qu'on lui en a déjà volé deux et qu'il ne veut plus que ça lui arrive; aussi, quand il quitte son véhicule, il met toujours ces deux objets hors de portée des longues mains des Roumains. Il y a ici des voleurs partout, dit-il. Mon chauffeur d'hier soir avait une auto très ordinaire, avec sur son toit une petite enseigne jaune sans doute volée?

Le restaurant, qui se nomme Café-Café, est bondé de jeunes lycéennes qui fument toutes la cigarette. J'y resterai peu de temps, ne pouvant supporter une telle tabagie.

Et nous repartons. Anghelus me conduit au port de Constanța. Près du casino désaffecté, un groupe d'Américains circule en compagnie d'un guide. Mon guide me montre des maisons de riches sur le bord de la mer, l'ambassade de Turquie, la Maison des mariages. Et nous filons vers l'église noire orthodoxe, une beauté d'architecture. Les prêtres orthodoxes portent la soutane partout dans la ville. J'arrête pour photographier deux universités qui portent le nom d'Ovide. Décidément, même si on n'a jamais trouvé la tombe du poète latin, il est partout.

Vers 15 h, ayant fait le tour d'à peu près tout ce qui est original dans la ville, je demande à mon chauffeur de me ramener à l'hôtel pour que je récupère ma valise. Il ne me restera plus qu'à me rendre à l'aéroport. Je pourrai attendre là deux ou trois heures; mon vol est à 20 h 50. Peu importe!

Drôle de situation. En arrivant à la porte des départs de l'aéroport de Constanța, j'ai la surprise de me buter sur une porte barrée. Il n'y a qu'un départ aujourd'hui, et c'est le mien. Les portes n'ouvriront alors qu'à 19 h, dit un employé.

Nous repartons en taxi. Je n'ai pas encore payé Anghelus, heureusement. Nous nous attablons à un restaurant près d'une base de la US Air Force. Mon guide, cette fois, qui devait avoir l'estomac rétabli, attaque une assiettée de saucisses et de petits piments Cayenne. Je paie tout. Cette fois, je me suis contenté d'une omelette au fromage, ne voulant pas risquer de faire ca-deau à mon œsophage d'une chair à saucisses douteuses. Anghelus me parle de politique. Toute la journée, nous conversons en italien, langue où il est le plus à l'aise. Il m'avoue que le parti communiste est maintenant interdit en Roumanie, mais que partout la corruption règne en maître. Il loue cependant l'initiative d'avoir interdit le communisme: quand on est sorti de dessous la botte des cosaques, pourquoi se donner le moyen d'y retourner?

Je reviens finalement à l'aéroport. Il est 16 h. je passerai quatre heures à attendre dans la salle des arrivées, car la salle des départs est obstinément fermée. Des passagers roumains qui prennent le même vol Ryanair de ce soir sont déjà assis en attente et emplissent l'enceinte de leur conversation chuintante.

Aujourd'hui fut un grand jour pour moi: avoir échappé à l'arnaque du faux taxi et avoir, en revanche, trouvé un guide fiable qui me fait visiter la ville, comme aucun touriste n'a pu le faire, en quelques heures. Je suis d'ailleurs le seul touriste à voyager en solitaire dans cette ville. La saison des plages est terminée. Sans mon guide, j'aurais dû me contenter de lire dans le hall de l'hôtel Splendid. Les transports en commun existent, mais sont plutôt difficiles; les noms des rues ne sont pas toujours présents. Peu d'endroits où il ferait bon s'attarder sur un banc ou déambuler en une rue piétonne. Rien de bien accueillant. Rarissimes restaurants qui acceptent Visa.

J'ai payé mon guide en lui donnant un billet de 50 \$US. Il vient de gagner une semaine de salaire et plus, me confie-t-il. J'en suis fort aise.

Pise, 18 septembre 2012. Aussitôt arrivé hier soir à 22 h 30 à Pise, je me couche et repars aujourd'hui, 18 septembre, à 10 h 10 pour Lamezia en Calabre, en vue de faire une excursion à Crotone, la ville de Pythagore.

En septembre 2012, la compagnie Ryanair, c'est 1500 vols par jour dans 28 pays, avec des liaisons dans 160 destinations. Deux nouvelles destinations viennent de s'ajouter: Paphos et Larnaka, à Chypre. En juillet 2012, 91 % des 5 300 vols étaient à l'heure. C'est aussi la compagnie qui arrive en tête en Europe pour le nombre de passagers transportés.

Crotone, 18 septembre 2012. Jamais je n'ai eu autant de difficultés à voyager en Italie. De l'aéroport de Lamezia, je me rends à la gare et prends un autobus jusqu'à Catanzaro, d'où un train me conduira à Crotone en trois quarts d'heure.

En route, un des voyageurs demande au chauffeur d'autobus d'arrêter, car il se sent mal. Sa femme l'accompagne: le malade se couche sur le bord de la route, fait des efforts pour vomir et n'y parvient pas. Couché par terre dans le fossé; sa femme lui tient les pieds vers le haut, pour lui envoyer un peu de sang dans le crâne. Il pâlit. L'incident a semé l'émoi dans l'autobus arrêté. Les autres voyageurs et le conducteur ne savent quoi faire. Un homme dans la quarantaine prend tout de suite la situation en main avec force gestes et paroles. Une ambulance passait par hasard par là. L'homme lève la main et l'agite en signe de détresse. Aussitôt elle s'arrête. Le malade, tout de même fortuné, est ligoté sur une civière et embarqué avec sa femme et sa valise. Tout le monde continue vers Catanzaro.

Le train me dépose enfin à Crotone vers 16 h 30. Je prends un taxi qui me conduit à un hôtel près du bord de mer.

Je photographie la fameuse colonne grecque du V^e siècle avant J.-C., qui date même d'un temps plus ancien que Pythagore lui-même, le mathématicien célèbre qui vécut en cette ville et donna son nom à un parc et à une place publique.

Je dois me rendre demain matin à 5 h 30 à la gare d'autobus Pullman, pour prendre un billet pour Naples. Le trajet se fait de 6 h à midi. De là j'atteindrai Sorrento facilement.

Le taxi qui m'a conduit à la colonne grecque était un étudiant en théologie et prêtre mormon nommé Salvatore. Il doit venir me chercher à l'hôtel Tortorelli à 5 h 30 du matin demain.

Vers Naples et Sorrento, 19 septembre 2012. Mais le matin du 19 septembre, l'étudiant Salvatore dormait; heureusement il avait demandé à son père de le remplacer. Ce dernier était fidèlement au rendez-vous devant l'hôtel Tortorelli à 5 h 30. Il me conduisit au terminus Pullman, me paya même un cappuccino et me souhaita bon voyage.

Après six heures d'autobus, j'atteins la gare de Naples vers midi. Mon voisin de voyage me dit qu'il se dirige, lui aussi, vers Sorrento et il s'emploie à me guider à travers les dédales de la gare de Naples remplie de monde, de boutiques et d'une foule de choses inutiles. Une chatte en perdrait ses petits.

J'achète dans une boutique un billet de train qui va à Sorrento. Départ à 12 h 05; arrivée à 13 h 20. J'achète sur-le-champ un même billet (4 €) pour le retour du lendemain.

Un bon restaurant appelé Aurora, place Tasso, me sert une petite portion de spaghetti et salade de patate. Je prends une photo du premier plat.

En face de moi, le Grand Albergo Vittoria, Excelsior. Je me demande si c'est le même où Amédée se retira pour quelques semaines en 1879. La place du Tasse arbore une statue d'un Faune en robe de capucin avec une auréole sur la tête. Drôle de phénomène, purement italien, mélange de l'antique et du moderne, du paganisme et du Saint-Père.

Dans le train entre Naples et Rome, 20 septembre 2012. J'entends encore les roulements de ma valoché sur les trottoirs raboteux de Sorrento. La ville, chantée par Curtis (*Torna a Sorrento*), s'éveille. Ses boutiques par centaines ouvrent leurs portes; des livreurs arrivent de partout avec des marchandises nouvelles

qui disparaîtront dans les valises des Américains, Allemands et autres. Peu d'Italiens ici. Les restaurants, hier soir, étaient bondés d'étrangers.

Mon TGV quitta Napoli, Plaza Garibaldi, à 9 h 50. J'ai remarqué sur un plan du métro de Naples, une place appelée Plaza Amedeo. Mais je file à toute vitesse vers la ville éternelle, laissant derrière moi une dizaine de jours de vacances vécus en tornade; quelques jours encore et je remonterai dans le Corsair à Orly qui me ramènera à la maison.

En effet, le train rouge n'a pris qu'une heure et cinq minutes pour laisser Naples et faire son entrée à Roma Termini. Je me trouve une chambre à l'hôtel Siracusa pour 90 €, ce qui est un peu trop cher pour la qualité moyenne. Mais je suis en face du terminus d'autobus Terravision qui me transportera demain matin à 4 h à l'aéroport Ciampino pour monter dans un dernier Ryanair sur Paris.

À bord du dernier Ryanair, 21 septembre 2012. J'ai quitté Rome à 7 h. Déjà la Méditerranée défile sous l'avion. Littoral de Civitavecchia et autres lieux étrusques. Bientôt apparaîtront les neiges des Alpes, éternelles comme les beautés romaines vues et revues.

Retour à la fontaine de Trevi, hier, dans l'après-midi. Comme d'habitude, une foule compacte se presse, dos à la fontaine; chacun lance sa pièce de monnaie pour la chance, en fermant les yeux pour mieux voir l'avenir ou son vœu réalisé.

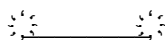
À 16 h, c'est le départ en TGV pour Nantes: deux heures et j'y serai. J'en ai profité pour retrouver le restaurant des Ternes, à la Porte Maillot et acheter deux rouges à lèvres pour Renée, détreillée qu'elle dit bien précieuse. Le garçon du restaurant, prénommé Daniel, a de petites lunettes de presbyte sur le nez, la cinquantaine, l'air d'un canard de basse-cour, m'a reconnu quand je lui ai dit que nous avions fréquenté son restaurant en avril dernier. Tout de suite, il s'informe de «Madame». Je lui déclare qu'elle n'est pas venue cette fois-ci. Il me demande de la saluer.

Paris, 22 septembre 2012. Aux Cadrans, en face de la gare de Lyon, les touristes croisent les Parisiens affairés. Foule bigarrée de fin de voyage. Les Cadrans, c'est un des excellents restaurants non-stop, encore assez rares en France. On a beau essayer de leur faire comprendre que l'être humain est constitué pour manger quand il a faim; ils ne comprennent pas. Pourtant, en arrivant aux Cadrans, je vois le serveur en chef attablé devant un plat de pâtes qu'il s'enfourne dans la gargote et il n'est que 18 h 30. Une heure indue, selon le code culinaire français!

J'ai essayé de louer une chambre à l'hôtel Ibis, rue Brancion, près des Trois Mulets, en arrivant à Paris à 14 h aujourd'hui. Complet. Je me suis rabattu sur les Mulets où je peux encore dormir pour 35 €, grâce à la bonté d'Amar, qui garde un bon souvenir des nombreux passages du Québécois chez lui depuis des années.

La foire du livre au parc Georges-Brassens est en plein désarroi. Le vieux Jean-Pierre a disparu, et avec lui plusieurs vendeurs que j'ai connus au début de mes achats de livres. Les acheteurs sont rares aussi. Crise économique, dit-on. J'y ai vu Stéphane, qui est en couple avec Nadine, cette dernière ne se présente plus rue Brancion et fait des ventes par internet, dans les gros prix: des livres de grande qualité à plus de 1000 €. Stéphane lui-même est une fin de semaine sur deux ailleurs, à la brocante de Leyris près de Paris, où l'on vend de tout. L'humidité du parc Brassens en a chassé la conjointe de Stéphane, et aussi le vieux Jean-Pierre, perclus de rhumatisme et mangé d'eczéma.

J'ai fait provision de vieux livres quand c'était le temps. Aujourd'hui, tout s'en va et disparaît.



Puebla, jeudi 25 octobre 2012. «La ciudad que queremos» (la ville que nous aimons), annonce la municipalité. Nous la parcourons depuis trois jours, du zócalo où des banlieusards manifestent leur mécontentement, aux marchés de souliers, bijoux, au terminus Capu d'où partent des centaines d'autobus de toutes qualités.

Déjeuner au restaurant Vips (prononcé ici Wips), avant de partir pour Veracruz à bord d'un ADO (Autobus de Oriente) GL (*grupo lujo*), de luxe. Trois heures et demie d'un voyage pittoresque où je vois l'Orizaba, les montagnes de Córdoba, avant de descendre vers la mer.

Ce matin, le Vips se réveille lentement. Seule la télé hurle ses nouvelles de circulation automobile dans la capitale; météo, annonces de voitures Nissan, tout y passe, à travers musique et voix tonitruantes. Les serveuses costumées circulent au milieu de ce décor habituel, comme si elles n'entendaient rien.

Un voyage en sol mexicain est souvent rempli d'imprévus. J'y ai goûté ce jour-là. En sortant du premier tunnel de la région d'Orizaba, avant d'entrer dans le deuxième tunnel, tout s'arrête: les véhicules sur deux voies sont bloqués pendant deux heures et demie. La cause: un accident dans le second tunnel. Un camion dérapa dans une courbe où la voie venait de subir un déversement de goudron mêlé d'asphalte. Résultat: tamponnages en chaîne, beaucoup de tôle bosselée, mais aucune victime.

J'arrivai donc à Veracruz après un voyage qui dura six heures. Et j'en repartis aussitôt, ingurgitant en vitesse un sous-marin Subway au terminus.

À 20 h, j'entrais à l'hôtel Colonial de Puebla.

Dimanche 28 octobre 2012. Surprise ce matin: on a reculé l'heure pendant la nuit. À Puebla, je déjeune au restaurant de l'hôtel Royalty, sur le zócalo, n° 8 du Portal Hidalgo. Ce lieu fut un centre gastronomique depuis 1905, avec le restaurant Giacoppello, qui offrait une cuisine du centre-sud de l'Italie. En 1943, Don Manuel Hill Coll acquit l'établissement qu'il transforma en

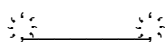
hôtel-restaurant, appelé alors Royalty. Depuis deux générations, la famille Hill continue sur la même lancée.

À México, hôtel Gillow, chambre 202: suite avec lit king et bain tourbillon, pour un petit prix.

México, mardi 30 octobre. L'ouragan qui s'est abattu sur la côte nord-est des États-Unis nous a contraints de passer une nuit supplémentaire à México, hôtel Ramada, près de l'aéroport Bénito Juárez.

Sommes rendus à Toronto ce soir. La compagnie aérienne United nous a transférés vers Air Canada.

Mercredi 31 octobre 2012. 5 h. À l'aéroport Pearson de Toronto, nous attendons le départ du vol d'Air Canada 480 pour Montréal. Avons passé la nuit d'hier au Comfort Hotel Airport North, 445 Rexdale Boulevard. Prix de la chambre 510: 135,54 \$. L'ouragan Sandy a bousculé vraiment notre retour. Imprévisible, au point de me faire apprécier Toronto et Air Canada. Je ne me reconnais plus.



Quito, 8 décembre 2012, Lugano Suites Hotel. Nous étions partis, Renée et moi, en autobus. Direction Val-David, et nous avons loué une chambre pour une nuit dans une auberge. En plein hiver, le propriétaire avait hésité, mais avait fini par consentir. Nous étions seuls dans l'auberge. Une neige fine tombait. Nous avons apporté une bonne bouteille de vin blanc – que nous aimions bien – appelé à juste titre «Manoir Saint-David».

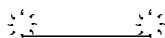
C'était exactement il y a quarante-neuf ans. Nous étions jeunes, pauvres, et l'avenir était devant nous; j'étais encore étudiant à l'École Normale Secondaire de l'Université de Montréal, où mes cours se tenaient au pavillon Vincent-d'Indy. Renée enseignait l'anglais à Sainte-Rose de Laval. Nous demeurions dans

une chambre au Carré Saint-Louis et c'était le lendemain de nos noces.

Voyage de noces à quelques kilomètres au nord de Montréal. Renée venait d'apprendre qu'elle était enceinte: notre petit Maxime devait avoir déjà une vingtaine de jours de vie intra-utérine.

Nous avons fait un autre voyage de noces quelques jours plus tard. En train, de Montréal jusqu'à Percé, où nous avons fêté les 22 ans de Renée, à l'auberge Bleu-Blanc-Rouge. Des montagnes de neige dans les rues gaspésiennes. Loin derrière l'hôtel, un sentier conduisait à une grotte dite miraculeuse contenant une statue de la Vierge.

Je passais des heures dans la chambre de cette auberge, à lire et souligner les passages importants de *l'Émile ou de l'éducation*, de Jean-Jacques Rousseau. J'avais choisi ce livre pour écrire mon rapport de recherches qui devait s'intituler: «Le sentiment moral ou l'éducation morale» dans J.-J. Rousseau, un auteur qui avait toute mon admiration.



Paris, 1^{er} avril 2013. Une nuit Air Transat à enfoncer des clous, sans dormir vraiment, la tempe écrasée sur le hublot du 5A.

Me voilà maintenant à la sortie de la Gare du Nord, rue du faubourg Saint-Denis, assis devant un café-crème qui pourrait me malmener l'œsophage tellement il est bouillant. Normal, tout de même, par ce frisquet 3° C. Les Indiens, les Pakistanais et les Arabes de tout poil sont habillés de tuques, capuchons et mitaines. Ils ont à peine le temps de gueuler un ou deux mots dans leur portable, et hop! ils enlèvent leurs mitaines et se frottent les mains pour conjurer ce froid.

Je n'ai pas ces problèmes, n'ayant pas de portable. Et j'ai revêtu mon manteau brun Chopin, chaud comme du poil de lapine en chaleur. Foulard autour du cou, j'ai déposé ma valise à l'hôtel Jarry qui donne sur le faubourg Saint-Denis. Fête aujourd'hui pour le lendemain de Pâques. Les Français bougent difficilement; les commerces importants et les affaires sont au neutre. Les Français ne rateront pas cette belle occasion de ne rien faire.

Aéroport CDG, 2 avril. Je suis sorti ce matin de l'hôtel Jarry avec des ailes aux talons. Douze heures de sommeil ont effacé ma fatigue. J'avais demandé à l'hôtelier, un Pakistanais métissé, de couleur ambre, de me réveiller à 6 h 30, ce qu'il fit, à ma plus grande surprise. La veille, voulant m'éviter de monter l'escalier pour aller à ma chambre du 3^e étage, il me logea au rez-de-chaussée, juste à côté du bureau de la réception. Une chambre sans numéro. Privilège insigne. Pakistanais magnanime.

Je l'en remerciai et quittai la rue Jarry avant le lever du jour. Rues du faubourg Saint-Denis, Magenta, de Saint-Quentin, Denain, et enfin la Gare du Nord.

Comme des poules qui s'en vont, silencieuses, à l'abattoir, les gens aux yeux vagues, assis sur leur siège, s'en vont vers le nord. La banlieue parisienne, vue du RATP, n'est pas une beauté en ces parages. Aulnay-Sous-Bois a pourtant un joli nom, mais surtout, à travers les vitres écorchées et rayées du convoi, c'est la désolation. Cheminées d'usine, béton, saletés et graffiti. Le soleil levant ne parvient pas à jeter de la chaleur en ces lieux.

Arrivé au hall 2 du Terminal 1 de CDG, je m'enregistre au comptoir de Qatar Airways, direction Doha (capitale du Qatar), puis Kolkata (jadis Calcutta), en Inde.

Je quitte le quartier indien de Paris pour l'Inde véritable. Immense photoreportage en vue.

Entre Doha et Kolkata. La journée est passée à l'œil, nourri par la compagnie Qatar jusqu'en Inde. De 11 h a.m. jusqu'à 3 h a.m. le lendemain. Ces Qatari semblent avoir navigué dans le ciel

depuis des millénaires. Rien de plus facile que de changer d'avion à Doha, quand on n'a que 50 minutes pour le faire. Tout roule dans l'huile, et j'arriverai dans la misère de Kolkata comme une oie bien gavée, ayant vaincu des épreuves imaginaires.

Kolkata, 3 avril 2013. Pas si misérable, la misère. J'ai circulé ce matin de 10 h à midi, par une chaleur embaumée, dans les rues de la ville. Trop d'automobiles criardes à mon goût, mais partout une foule qui mange sur les trottoirs; de la canne à sucre écrasée au moulin manuel très artisanal, actionné par une manivelle. Les couleurs des autobus en file me portent à croire qu'en cette ville au moins les fameux rickshaws semblent avoir été remisés, sauf pour le transport des marchandises. Tout change partout et toujours.

Je suis allé photographier le tombeau de Mère Teresa. Pour le souvenir. Quelle endurance avait cette toute petite femme pour vivre ici pendant des années, sans mourir de faim ou se vomir le cœur! Ou sans s'envoler vers le ciel avant l'heure! On a la sensation, en déambulant dans cette ville, que toutes les maladies du monde s'y sont donné rendez-vous et flottent dans l'atmosphère, à la hauteur des pieds ou de la tête, et qu'elles s'abattront sur le voyageur innocent, arrêté pour saisir au vol la photo géniale. Pourquoi pas?

Kolkata, 4 avril. Pour survivre en cette ville, ne serait-ce que 55 heures, il faut jeter derrière soi les odeurs âcres des rues sales jonchées de détritux, ne pas lever trop haut le cœur en regardant les gens manger. Plein d'incohérences, on s'adonne à des calculs compliqués et imprévisibles, vite devenus impossibles. Pourquoi, par exemple, donner le nom de son père en s'inscrivant à la réception de l'hôtel? Pourquoi interdire de prendre des photos dans le métro? Pourquoi photocopier le passeport et remplir une rame de papier pour changer 100 dollars en roupies? Mystères de l'Inde insondables.

Matin du 5 avril. Aéroport de Kolkata. Partir sans oublier le rat mort en plein trottoir, couvert de mouches affamées. Même

mort, ici, on ne vit pas longtemps. Un chien errant s'en emparera, ou un pauvre affamé, qui le fera cuire dans sa marmite et en refilera les restes peut-être à un touriste. Au fait, je n'ai pas vu un seul touriste en cette ville. L'attrait de l'Inde aurait-il baissé? Pourtant se voient partout des édifices en construction; une voie rapide, en hauteur, passait près de mon hôtel. D'immenses hôtels de riches, des magasins d'or et d'argent. Les richissimes abondent en ce pays de misère. Aéroport misérable. Une fois passé les contrôles, à peine deux restaurants du style snack. Très peu d'objets à rapporter en souvenir: quelques éléphants idiots, du thé, aucun bijou.

Je m'envole bientôt. Me reste en tête l'image de cette femme heureuse, enroulée dans son sari, qui vendait de la nourriture sur le trottoir. Je me suis arrêté et lui ai demandé si je pouvais la prendre en photo. Elle m'a répondu avec le plus beau sourire, précisant qu'elle vivait en Inde, n'était pas cependant indienne mais bengali. J'ai compris tout de suite cette femme, moi qui ne suis pas canadien mais québécois.

Bali, 9 avril. Le parler indonésien est très drôle. Leur anglais semble sortir d'une boîte à son. Mon hôtel 101, dans le quartier Legian, est climatisé, et ma chambre dégage un air de bien-être, sans quoi je me noierais dans l'humidité qui suinte de partout. Peuple qui rit facilement, un peu trop accapareur de touristes, mais toujours bon-enfant.

Je suis survivant d'une attaque virale intestinale qui m'a fait voyager du lit aux cabinets pendant deux jours à Bangkok. Y a-t-il meilleure solution pour perdre du poids? Je me suis guéri au coca-cola. Allez donc dire que ce liquide est une infamie! C'est le meilleur régénérateur stomacal, après le yaourt et le piment fort. Je suis resté tapi, à Bangkok, au 21^e étage d'un Holiday Inn, branché devant TV5-Monde. Pour reprendre contact avec L'Assomption.

Tallinn, Estonie, 14 avril. Cette ville sera toujours étonnante. Un peu de neige au sol et 3° C en y arrivant à 21 h, ce soir. À l'hôtel Saint-Pétersbourg, on me reconnaît pour y être allé il y a un an ou deux. J'aurai une chambre rénovée et luxueuse.

Un restaurant italien, place centrale, me sert de succulentes linguine *alle vongole* et un verre de Sangiovese. Je me croirais encore à Bergamo d'où je suis parti à 17 h à bord de l'éternel Ryanair.

La journée ne fut pas de tout repos: ce matin, j'étais à Paris, réveillé à 4 h 30 pour me rendre à CDG et m'envoler vers Milan avec Easyjet, une autre compagnie à petit prix.

Je retrouve ici ce peuple nordique qui semble aimer grandement le gin à en juger par la clientèle dans l'avion, qui s'est amusée à parler pendant les trois heures du voyage. La musique, lancée par des haut-parleurs dans les rues du quartier ancien, me fait penser à du russe un peu plus raffiné. Pas difficile!

Je me rapproche peu à peu de l'endroit de la conférence que je donnerai en Pologne...

Meublé de fauteuils du temps des tsars, foyer flambant, plafond aux lumières tamisées, fenêtres profondes, le restaurant où je suis pourrait me faire vivre au XVIII^e siècle. Il en est ainsi dans toute la vieille partie de Tallinn – à vrai dire la seule que je connaisse – dont les édifices, dit-on, ont conservé dans leur rénovation leur cachet ancien, copié même du Moyen Âge.

Le serveur se promène, coiffé d'un chapeau, poli et affable. Je suis sans doute le seul touriste à apprécier son service. Je me promets, demain, une nouvelle visite de ces édifices qui m'avaient fort impressionné il y a quelques années.

Riga, 16 avril 2013. La vie est toujours belle à Tallinn et à Rīga. À Tallinn, hier, j'ai pris en photo à peu près tout ce qui peut se prendre, sous tous les angles. Ce matin, au terminus d'autobus pour Rīga, une vieille femme à béret attendant l'arrivée de son véhicule, le regard rivé à la fenêtre; une autre, plus jeune et rondelette, disposant ses fraises dans des plats pour

la vente. Tout ici est beau, intelligent, bien fait, agréable et unique. Jamais ce pays indépendant ne devrait retourner vivre sous la férule de la Russie barbare. Heureusement que ce pays impérialiste a abandonné ses républiques il y a plus de dix ans, car elles seraient encore dans les langes de l'ignorance et de la bureaucratie crasse.

Je viens de me procurer un billet de bus Rīga-Varsovie pour demain midi – à 12 h. Ce sera un voyage de dix heures à bord d'un autocar allant à Stuttgart.

Varsovie, 22 avril. En sortant de l'hôtel pour me rendre à la gare de Varsovie, ce matin, je croisai un personnage d'un roman de Beauchemin. C'était un homme d'environ 50 ans au menton en forme de fesse, avec un sourire étendu tout autour de son visage bruni par le soleil, les oreilles de chaque côté du ventre. Cet individu avait l'air parfaitement heureux, ne voyait rien et ne souhaitait apparemment aucun changement dans sa condition.

Une fois à la gare, je m'assis sur un banc pour observer le monde. Personne ici ne courant ou s'accrochant les épaules à toute vitesse, comme on en voit habituellement dans les gares bondées de voyageurs énervés. Non, au contraire, le calme plat, peu de voyageurs; un tableau indicateur des départs et des arrivées qui s'affiche sans éclats. Un laveur de plancher, juché sur le siège d'une machine, circule en faisant de grands cercles. Le conducteur de cet engin est coiffé d'une casquette: aucune émotion ne filtre de sa figure qu'on dirait avoir été aplatie à coups de pelle répétés depuis l'époque de l'occupation soviétique.

Je me rends à la plateforme n° 3 où doit arriver mon train pour Cracovie. Départ: 10 h 45. Il est 10 h 50 et aucun train ne montre encore son nez. Je m'enquiers auprès d'un passager qui attend; il me répond qu'on a annoncé il y a dix minutes un changement de voie pour le départ vers Cracovie. Mon train est parti. Évidemment que l'annonce de ce changement s'est faite dans la seule langue du pays. Je négocie un changement de billet et mon nouveau départ est maintenant fixé à 13 h 50. J'aurais le

temps de faire la récolte des patates, à quatre pattes dans les champs, si on n'était pas en avril et si on n'était pas en plein cœur de Varsovie où abondent les gratte-ciel et les centres commerciaux offrant tous les produits de consommation de la planète et même davantage. J'ai vu dans la galerie qui conduit à la gare une gamme de denrées de haut prix; on vantait la vodka aux patates appelée Chopin. Pourquoi pas? L'aéroport de Varsovie porte aussi le nom de Chopin. Nom combien plus honorable que Pet Trudeau. Des trains font la navette entre la gare centrale de Varsovie et cet aéroport à tous les 30 minutes.

Hier, dimanche 21 avril, j'ai eu le privilège d'avoir une guide prénommé Ewa, fin cinquantaine, une fine connaissance de l'histoire de la Pologne et surtout de Chopin, pour me conduire partout à travers la ville et jusqu'à Żelazowa Wola, ville natale du célèbre compositeur. Pendant six heures, j'eus droit à prendre quantité de photos, monuments de Kościuszko (1746-1817), Polonais qui collabora à l'Indépendance américaine, en s'illustrant au combat de Saratoga; statue de Copernic; monument Chopin (main stylisée au-dessus de sa tête); église où il tint l'orgue, escalier étroit et en tire-bouchon, conduisant à cet instrument – le même escalier emprunté par Chopin; église Visitation, église de la Sainte-Croix; l'université où Nicolas Chopin, son père, donna des cours; un édifice où habita une de ses sœurs et d'où en 1863 les Russes ont jeté par la fenêtre un piano ayant appartenu à Frédéric. Un parc où sont exposées des photos de Varsovie après la guerre de 1939-1945, ville détruite à 75%.

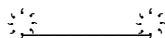
Les Polonais, longtemps écrasés par les Russes, les Allemands, les Autrichiens, même les Suédois, ont enfin trouvé une liberté d'exister, après même la disparition totale de leur pays pendant plus d'un siècle. Ils s'occupent admirablement à rattraper le temps perdu.

Mon train file à toute vitesse – 130 km/h – vers Kraków. Compartiments de huit places. Nous y sommes deux. Une jeune

femme, que la nature n'a pas gâtée, qui ne dit mot et qui fera les 300 km renfrognée dans un angle, près de la fenêtre, triste comme un animal de zoo. J'avais la place n° 16 en face d'elle; j'en ai pris une autre et nous pouvons ainsi, souliers enlevés, étendre nos pieds sur le siège d'en face. Un contrôleur est passé, seule visite inévitable. Les champs sont en plein labourage: tracteurs soulevant une petite poussière entre deux îlots d'herbe verte. Un groupe de cinq ou six daims étendus au loin, ruminant tranquillement sous le soleil, indifférents à la présence des agriculteurs. Ce train, parti de Gdańsk (Danzig) sur la Baltique, atteindra son point ultime, Kraków, après avoir traversé tout le pays du nord au sud. Entre Varsovie et Kraków, ce sont partout de superbes champs coupés bien droit, qu'on ensemeence présentement. Ce pays pourrait nourrir ses habitants du premier au dernier et vendrait un surplus de nourriture, sans doute à la République tchèque ou à la Slovaquie, pays limitrophes, peut-être encore à la Lituanie, autre pays frontalier au nord.

C'est aussi le royaume de la cigogne, des bouleaux, des pins et des grenouilles. Les cigognes se nourrissent de ces batraciens. Elles ont commencé à pondre et à couvrir, juchées en haut d'un poteau d'électricité. On m'assure qu'elles sont protégées et aimablement surveillées, souvent avec une caméra installée près de leur forteresse.

Le train entre en gare de Kraków. Ma voisine bouge soudain, reprend vie, déplie ses ailes comme si elle allait se métamorphoser en sphinx et s'envoler par la fenêtre. «Ce qu'il y a d'agréable en voyage, c'est que, par la nouveauté et la surprise, l'habituel prend l'air d'une aventure.» (Goethe, *Voyage en Italie*).



Reykjavik, 12 septembre 2013. La Côte Nord du Québec ressemblait à la terre que Dieu donna à Caïn, écrivait Jacques Cartier en 1534, naviguant à l'entrée du Saint-Laurent. Arrivé hier dans l'après-midi, sous la pluie, en Islande, je me croirais vraiment revenu au XVI^e siècle et à la première vision d'un sol américain par un Français parti de Saint-Malo.

Seulement, j'avais fait le voyage de Montréal à Paris avec une voisine dans la jeune vingtaine, prénommée Anne-Marie [Asselin], collègue de mon coauteur Jonathan Lemire dans *Ludger Duvernay*, et paramédicale comme lui. Hasard qui fit passer le temps du voyage. Anne-Marie s'en allait en congé d'un mois en Espagne pour y apprendre la langue.

Ensuite, ce fut le vol Paris-Reykjavik à bord d'un avion de la compagnie Wowair. Pas trop intéressant comme transporteur, surtout qu'à l'intérieur les consignes écrites sur les dossiers sont en anglais et en russe. Probablement de vieux Tupolev achetés à bas prix par un Islandais en lien avec la mafia russe? Enfin, j'y suis.

L'appartement du Domus Guesthouse fut un tantinet difficile à trouver. Mais la nuit m'a permis de récupérer un brin de santé: je n'aurai plus besoin de dormir la bouche ouverte dans les salles d'attente. Ce matin, levé à 8 h. Mais la plupart des commerces de Reykjavik n'ouvrent qu'à 11 h. La pluie, en rafale toute la nuit, a cessé, ce qui me permet de croquer quelques maisons et canards en photos près d'un étang.

Peuple gentil et affable: les Islandaises aux cheveux blonds et même «carotte», sont ici en grand nombre. Accueil charmant. Les hommes me paraissent plus rustres et viking, bourrus et colosses. Ils ne comprennent pas beaucoup la langue anglaise. Le climat me fait penser au Groenland – que je n'ai jamais foulé aux pieds, faut-il le dire. Pas besoin d'y aller. La capitale islandaise me suffit. Pour survivre ici, il importe de s'enfiler une tuque bien chaude et de revêtir un manteau de pluie à capuchon; aux pieds, des bottes seraient bienvenues. Le temps varie sans

doute d'un jour à l'autre. Aujourd'hui, derrière les arbres secoués de bourrasques, filtrent des rayons de soleil timides, entrecoupés de nuages noirs qui filent à vive allure. S'il faisait cinq degrés de moins, il neigerait probablement.

Endurance des faibles, métamorphosés en Louis Cyr avec les siècles. Personne ne se plaint du temps qu'il fait; tous plient la carapace et marchent la tête haute sous la giboulée.

La rue Laugavegur semble une artère centrale de la ville: elle abonde en restaurants et en magasins où j'ai vu une tuque de laine du pays à 40 \$. Je désespère.

J'aurai cependant fait deux jours en ce pays en ne changeant même pas de devises. On accepte partout, sans discuter, et pour le plus petit montant, la carte de crédit. Il est vrai que les petits montants sont quasi inexistants. La moindre soupe-repas monte vite à 20 \$. En pays viking, il faut mépriser les extravagances et les considérer comme normales.

Bergamo, 14 septembre 2013. Les esprits replacés après une nuit excellente à Bergame, je reprends le fil des événements. Dire un mot au moins de mes colocataires de l'auberge où j'ai passé deux nuits en Islande. Nous étions quatre pour la dernière nuit: un Néo-Zélandais qui affichait son amour pour les USA, qu'il venait de parcourir d'ouest en est; un autre, qui pourrait être un descendant des anciens Germains: en tout cas, il parlait allemand en rêvant; et l'autre, l'immanquable Japonais, nerveux, accroché à sa tablette d'ordinateur et à sa lampe de poche, qui se levait en jaquette blanche à tout moment, sortait dans le corridor et se dirigeait vers la toilette en croquant des chips interminables, comme s'il n'avait pas mangé depuis l'époque d'Hiroshima. Tous des hommes dans la trentaine, sauf moi qui paraissais un vieillard ou un jeune vieux. J'en ai vu un autre de mon âge, qui occupait une autre chambre. Il venait d'arriver avec son sac à dos bourré et me demanda si c'était bien là le Hilton appelé Domus Guesthouse, car la tempête de la veille

avait soufflé pendant la nuit et emporté le nom de la rue au-delà de la ville même.

Hier matin, je me suis levé à 2 h pour me rendre à l'autobus Flybus qui me conduisit à l'aéroport. Là, une panne électronique obligea les gens de la compagnie Wowair à enregistrer à la main les passagers et causa une heure de retard. Rien de grave.

Rendu à Paris, je traversai la ville au pas de charge, me rendis Aux Trois Mulets pour réserver les deux dernières nuits de ce voyage, enfilai un excellent repas aux Cadrans, face à la gare de Lyon, achetai deux livres à la FNAC, près de Saint-Lazare, et gagnai Beauvais pour sauter dans le Ryanair qui atterrit à Bergamo à minuit pile.

Cette journée avait eu raison de ma fatigue: je passai la journée à dormir par à-coups dans les différents véhicules qui me transportaient. J'eus pourtant le temps de lire le livre V de l'*Enquête* d'Hérodote: guerres médiques; Darius, Perse (Iranien) contre les Grecs. Je retiens de cet historien, le plus ancien que l'on connaisse, quelques pages colorées dignes d'attention. Un groupe de guerriers, vaincus, dînèrent avec leurs vainqueurs qui exigèrent de voir les femmes des vaincus. Ceux-ci les amenèrent et les firent asseoir à côté d'eux. Les ennemis louangèrent les femmes des vaincus et demandèrent de passer la nuit avec elles. Les autres dirent qu'elles devaient aller au bain auparavant et qu'ils n'avaient qu'à se retirer chacun dans un appartement, qu'elles iraient les rejoindre au milieu de la nuit. Pendant que les vainqueurs attendaient impatiemment les femmes, les vaincus déguisent des hommes en femmes et leur donnent à chacun un poignard. Ainsi fut fait et tous les vainqueurs furent envoyés à trépas par l'habile stratagème. Morale: que te sert d'attendre la belle inconnue, bandé dans un lit, si tu dois finir le poumon perforé?

Un autre chapitre parle de cet homme qu'on envoya porter un message au loin. Les tatouages existaient depuis très longtemps chez les Grecs anciens. On soupçonnait qu'un ennemi

aurait pu s'emparer du message stratégique important. On tondit alors les cheveux du messenger, on lui tatoua le message sur le crâne, et il dut attendre la repousse de ses cheveux et partit pour porter le message. On lui demanda de dire à son interlocuteur, à l'arrivée, de lui tondre les cheveux pour prendre connaissance du message.

Assis dans un parc de la *città alta* de Bergame, aujourd'hui samedi, j'observe plusieurs familles qui se promènent avec leurs enfants. Décors magnifiques, plates-bandes fleuries, odeurs de vacances dans la cité de Garibaldi.

Revenu en basse-ville, dans mon restaurant préféré, La Ciotola, je remarque un aveugle rondet du bedon, accompagné de son chien, qui s'empiffre de frites et de salade. À la fin de son repas, il se rend près du comptoir pour régler la note, et commence alors une conversation interminable avec les propriétaires. Il raconte des anecdotes, vécues sans doute, où défilent des carabinieri, anecdotes qui font rire les occupants. Pendant ce temps, qui dure une belle demi-heure, le chien qui l'accompagne est pris en charge par les jeunes enfants de la Ciotola. Puis l'aveugle disparaît dans la ville, laissant son guide aux jeunes du restaurant. S'agit-il d'un véritable aveugle ou d'un autre de ces personnages mystificateurs de Pasolini? Mystère de l'Italie de Berlusconi. *Si non è vero, è ben trovato!*

Il est parti, cet aveugle, depuis une bonne demi-heure. Personne ne s'en émeut, ni son chien, ni la maisonnée. Longtemps après je quitte le restaurant sans l'avoir vu revenir.

Paphos (Chypre), 15 septembre 2013. La ville possède le charme du parler grec. Le développement touristique y a amené les sandales, les casquettes formées et les maillots à petits pois. Peu de chance de revoir Aphrodite sortant de l'écume de la mer, pourtant d'un beau bleu argenté. À l'horizon lointain, le Liban, qu'on ne voit évidemment pas; un peu au sud, l'Égypte, qu'on voit encore moins. Il fait meilleur ici qu'en ces deux derniers

pays aux prises avec la guerre civile. À Paphos, c'est la Société des nations. Les plages pourraient ressembler à celles d'Acapulco ou de Miami.

En parcourant Paphos, on découvre, en plus de la mer, une sorte de tombeau des Rois, aussi une crypte où fut enterrée Solomoni, Juive du II^e siècle avant Jésus-Christ, persécutée pour sa religion. Et, dans une église, le poteau où fut attaché le disciple Paul, fouetté vigoureusement pour avoir prêché la religion nouvelle.

Train entre Varsovie et Cracovie, 18 septembre 2013. Moi qui allais à Paphos pour assister à la renaissance d'Aphrodite, sortie de la mer! Les seules Aphrodites que j'aie vues ici avaient toutes des sandales roses et grises qui flacotaient aux pieds, et des paréos capables d'enrober la Tour Eiffel. Quantité d'Anglaises qui placotent à coups de dents, achètent des lotions-bronzage pour enrober leurs couennes cuivrées. Elles ont un arrière-train comme un ballon-sonde envoyé dans la stratosphère pour prévoir la météo. La gent masculine, faut-il en parler: ils s'en vont, l'œil au large, poussant leur bedon de bière à digestion lente.

J'en suis sorti sans trop de regrets, d'autant qu'une sinusite perverse me frappa de plein fouet en arrivant. Attrapée où? Températures changeantes sans doute. Je passais de l'Islande (10° C) à Paphos (34° C): c'était trop demander à ma colossale résistance d'explorateur.

Après une nuit à Cracovie et une autre à Varsovie, me voilà de nouveau en route pour Cracovie. La dernière nuit au B&B Warsaw, chez Alexander, fut plutôt calme. Rue peu fréquentée, qui m'a permis de fermer au moins un œil. Le gaillard Alexander annonçait sur le net une chambre avec petit salon et salle de bains privée, le tout pour 40 \$. Seul le prix était correct. J'avais un grabat endurci par les ans, une salle de bains partagée avec une voisine qui rotait et pétait comme une ânesse en mal de coups de pied au cul. La vinguenne, je ne lui ai pas vu la

tronche, elle est partie avant moi. Dès 5 h le matin, elle remua ses hardes et dévala l'escalier plus vite qu'une étoile filante. Je ne ris pas cependant de ma charmante voisine, qui faisait partie du décor typiquement polonais.

Quelques mots du «salon» d'Alexander: il consistait en une table ronde et une chaise placées à côté du lit. Petit déjeuner inclus. L'intendant de ce domaine m'apporta en effet une assiette de fromage et de jambon, du pain noir et du beurre, et déposa son trésor sur la table en se frottant les mains comme un capitaine de frégate capable de braver tous les éléments. Il voulait manifestement me traiter comme un roi du château Wawel.

Je le saluai à 7 h 30 et sautai dans un taxi que mon hôte avait réservé pour moi. Direction: gare Centrale de Varsovie où un train bondé me conduisit à l'aéroport Chopin, terminal A. J'avais un vol pour Kiev et deux nuits réservées en cette ville inconnue.

Tout va bien. Le vol est à 11 h 05, l'avion est déjà sur la piste, agrafé à la porte-accordéon. La compagnie porte le nom ronflant d'Ukraine International. À 10 h, je suis rendu à la porte 13; mon avion bleu attend toujours sur la piste. On commence à annoncer et à afficher les retards de demi-heure en demi-heure. Enfin, à 13 h 30, on parle d'ennuis techniques. Et on chuchote que le départ pour Kiev pourrait sans doute survenir vers 15 h.

J'en ai plein le casque. Justement ma casquette nouvelle achetée à Paphos avec le mot «Cyprus» écrit sur le devant. Je ne vois pas vraiment pourquoi j'attendrais encore deux heures, peut-être plus, pour sauter dans un avion qui risque de piquer dans les montagnes ukrainiennes, sur les terres de Madame Balzac. Je dis à la chef de vol, une rondelle à couette blonde, que je m'en vais. C'était facile: je n'avais que mon bagage à main, rien dans la soute. On consent à me laisser partir. Un emmerdeur de moins à gérer.

Je repasse le contrôle des passeports en sens inverse. Assez compliqué tout de même, car on me renvoie de Charybde en Scylla. Je me faufile dans un taxi à la sortie, qui me ramène à la

gare Centrale, où je me procure un billet pour Kraków. Cela me permettra d'assister à trois concerts Chopin dans la maison Wierzynek, située dans la vieille ville de Kraków; et de revisiter le château et l'église Wawel, que j'eus à peine le temps de goûter quelques minutes sous la pluie il y a deux jours.

Kiev sera pour un autre voyage. Quand les cigognes auront des dents. Mes souvenirs rêvés auront pris fin avant même d'arriver en bout de piste. J'ai changé tout ça par un train filant à vitesse moyenne et une pleine lune heureuse de veiller, à travers les nuages effilochés, sur les citrouilles et les choux qu'on récoltera demain dans les champs. Et entendre, en arrivant aux abords de la vieille ville, en début de nuit, les croassements lugubres des corbeaux, protestant de leur négritude.

Kraków, 19 septembre 2013. La salle de concert du Wierzynek est au troisième étage. Meublée modestement pourtant d'un instrument Scholze (petit piano à queue), probablement suffisant pour un appartement contenant 63 fauteuils. Poutres du plafond sculptées et mordorées, badigeonnées de peintures d'un bleu foncé mêlé de jaune. Le pianiste Ireneusz Boczek arrivera dans cinq minutes, à 19 h précises, pour défiler son programme contenant majoritairement du Chopin, mais aussi Liszt, Scarlatti, Paderewski devant quarante mélomanes présents, presque tous dans la soixantaine. On se croirait à une assemblée du PQ. Le piano sonne la casserole à l'aigu et semble dépourvu de basse. Résultat: une approximation du romantisme et de la tendresse du compositeur, maltraité sous toutes les coutures et battu comme plâtre, du début à l'intermission. En plus, ce fut Katarzyna Vernet, une blondinette de la fin de la vingtaine, qui se pointa à la place du pianiste annoncé. Bien du courage, la petite, de se promener les doigts sur ce clavier d'ordinateur, sans trop s'accrocher dans les passages difficiles que sont l'Étude «révolutionnaire» et la première ballade, vers la fin. Pas trop de fausses notes, mais le résultat final est pitoyable. Le piano Scholze n'est certes pas responsable de tout ce gâchis.

On verra, après l'intermission, alors que Katarzyna fera son retour solennel pour «exécuter» la valse *Méphisto* n° 1, de Liszt. J'entends déjà les dégâts.

Le massacre fut irrémédiable. La pianiste ne manque pas de technique; elle manque d'âme. On ne joue pas tant de notes sans respirer un peu. Le mystère et la lutte du diable pour s'emparer d'un être étaient absents de son interprétation. La grande Polonaise op. 22, précédée d'un *andante spianato*, fut envoyée aux orties avec la même désinvolture. Si Chopin avait été dans la salle, il serait mort, frappé aux tympanes par la première note.

Le lendemain, un jeune pianiste, plus habitué aux nuances du compositeur, sortit des sons plus agréables de cet instrument de collège. L'étude «révolutionnaire», encore une fois, parvenait à ressembler à du Chopin.

Mais je ne reviendrai plus jamais à la salle Wierzynek.

Kraków, 21 septembre 2013. Équinoxe d'automne passé à l'hôtel Francuski. Température agréable, idéale, qui me permet de croquer des scènes quotidiennes sur la grande place: mannequins somptueusement habillés comme pour un mariage, joueurs de trompette et d'accordéon, enfants qui jettent des morceaux de bagel aux pigeons, vieille Polonaise typique et un peu grincheuse, qui ne veut pas être prise en photo.

Tout cela, en attendant la visite de mes amis Danka et Christophe. Ils sont arrivés justement vers 14 h, comme ils me l'avaient dit. Et nous avons pris une collation au restaurant géorgien que je connais bien: piments farcis à l'agneau. Je leur ai proposé ma conférence pour 2014: les trésors polonais gardés à Québec pendant plus de vingt ans par Duplessis.

Nous avons visité le quartier Casimir où logeaient les juifs; aujourd'hui, endroit touristique assez fréquenté. Synagogues, petits restaurants et bars de belle atmosphère. Un dernier arrêt au vieux marché pour prendre un vin chaud mêlé de clous de girofle. Et ils se sont envolés comme ils étaient venus. Danka et Christophe m'invitent à demeurer deux jours chez eux quand je

donnerai cette conférence. J'ai accepté leur invitation avec plaisir. Ce devrait être en avril ou mai 2014.

Le soir, au palace Bonerowski, je suis parmi les privilégiés à assister au concert donné par Weronika Krówka, jeune pianiste de 27 ans, qui interprète Chopin comme lui-même jouait, dit-on. Elle a l'avantage, faut-il le dire, de jouer sur un instrument Steinbach, bien supérieur à celui de Wierzynek. Cependant, elle joue la célèbre Polonaise op. 53 en sautant par-dessus les montées chromatiques des deux mains. Cela arrive trois fois dans la pièce, et toutes les fois elle fait de même. Inadmissible! Dire que les cinq premières chaises à l'avant avaient été réservées pour ses professeurs!

Vol Kraków-Eindhoven, 22 septembre 2013. Le Boeing 737-800 de Ryanair décolla à l'heure prévue. Après une heure et quarante minutes, je suis passé de la Pologne aux Pays-Bas. Je serai en fin d'après-midi à Anvers, en Flandre (Belgique).

Anvers, 23 septembre. La patrie de Frans Van Dunn, mon voisin, ressemble peu au paradis. Les Flamands ont l'impression qu'un jour la planète entière apprendra leur langue. Restes d'un empire déchu? Orgueil national d'un peuple jadis immensément grand en arts, commerce, voyages autour du monde? Anvers et les environs de la gare ont été envahis par les commerçants de diamants, les salons de massage et les machines à jeux. Le tout pourrait bien être exploité par la mafia indienne, arabe et aussi flamande. Peu de propreté dans les rues; mais ici et là une architecture originale. La gare, construite en 1905, est d'une beauté impressionnante, comme une cathédrale, malgré son petit côté massif. L'Atheneum, une réussite de construction où se marient les sculptures et les colonnes décoratives. Plus loin, un monument à David Teniers (1610-1690), célèbre peintre flamand.

En Flandre, à mesure qu'on approche de la ville de Lille, on annonce cette ville ainsi: Rijsel (Lille), comme si c'était gênant d'écrire en français. Les conducteurs d'autobus se font un plaisir

de répondre qu'ils ne parlent pas français. Il faut leur parler flamand ou anglais. Race de monde!

Lille, 24 septembre 2013. Départ de la gare de Lille-Flandres vers Paris dans quelques minutes, en TGV. Voyage d'une heure. La visite de cette ville a été des plus intéressantes. Terrasses nombreuses, place de la Gare, bonne cuisine, agrémentée de frites à l'huile de palme. Magasin FNAC, voies piétonnes, place de la République, aussi nommée du général de Gaulle, sa ville natale. On me dit que Lille fit jadis partie de la Belgique: voilà sans doute la raison qui la faisait nommer Rijsel.

À ma chère Renée, restée à la maison avec son nerf coincé dans la colonne, je dis qu'il te faudra récupérer rapidement, que Quito, en décembre, nous attend, que nous y serons, tel que promis. Les billets d'avion AA sont déjà payés, ne reste que la réservation de l'hôtel à faire, le même que l'an dernier, si possible. Je m'en occuperai en arrivant.

En route vers Quito, Équateur, 8 décembre 2013. Comme un pape en vacances, je me suis assoupi et j'ai claqué un somme d'une heure. Dans ma rangée, près de la fenêtre, une jeune femme dans la vingtaine s'en va à Medellín (Colombie). Avant le décollage, à ma grande surprise, elle a fait une bonne dizaine de fois un grand signe de croix. Avec une telle comparse dans l'American Airlines, mes jours sont-ils en danger? Entrevoit-elle une chute de pression au-dessus de la mer des Sargasses? Une terrible chute qui nous engloutirait tous au fond des eaux, en proie aux requins marteaux, ces affreux *tiburones* aux dents aiguës en lame d'égoïne, qui n'ont jamais connu ni dentifrice ni chicklet. Triste fin appréhendée!

Le véhicule aérien continua pourtant sa course échevelée et atterrit à Miami dix minutes plus tôt que prévu. Les demandes en grâce de ma voisine auront conjuré tous les mauvais sorts. Bien pour dire: on ne sait jamais à qui on a affaire.

Parti de Montréal à 12 h 40, je suis à Miami à 16 h 15.

9 décembre 2013. Le deuxième vol, de Miami à Quito, dura trois heures et quarante-cinq minutes: 3 000 km.

Je suis maintenant au restaurant du centre commercial Arzobispado, sur la Plaza Grande, là où on peut bien manger et aussi acheter des ponchos et des vestes de laine; de la laine qui provient de vrais moutons.

10 décembre. Je pars à 8 h de Quito pour Otavalo, conduit par le Sr Luis Delgado. Achats d'artisanat prévus pour l'avant-midi. Je laisse en même temps ma chambre, à l'hôtel Real Audiencia, suite junior 2B, pour la 205, plus modeste. La réception se charge du transport de ma valise d'une chambre à l'autre. Quito-Otavalo: 86 km vers le nord.

Bogotá, 28 avril 2014. À l'aéroport de Bogotá, deux Colombiens m'attendaient avec mon nom écrit sur une pancarte. Le Père Noël qu'ils s'attendaient d'y trouver apparut avec une casquette sur la tête. Mais, pour les avoir vus en photo, je reconnus facilement Juliana Alvarado et son père Luis, des parents de Catalina.

Juliana conduit sa nouvelle auto à travers les rues de la ville et me dépose à l'hôtel Andes Plaza.

Aujourd'hui, j'arpente le centre historique: place Bolívar, Ayacucho, cathédrale, Palais de justice. Policiers en grand nombre devant la maison du président du pays. Collège privé Bartolomeo et ses étudiants costumés, rues réservées aux piétons de la Candelaria, magasins d'artisanat où l'on vend de tout.

Surprise: angle 7^e calle y 13^e carrera, plusieurs petits groupes de deux ou trois hommes assemblés. Je circule à travers cette foule compacte, tentant de saisir un mot ou deux, et je m'adresse à un vendeur de journaux. Ils sont réputés pour tout savoir. Il m'apprend que ces gens négocient l'achat et la vente d'émeraudes. Je fais semblant de m'y intéresser comme un véritable acheteur. Vingt secondes passent et j'ai devant moi trois vendeurs qui me montrent, enveloppées dans une feuille de fort

papier blanc, de jolies pierres, un peu trop vertes à mon goût. J'ai tout de suite en tête les fameux tessons de bouteille finement polis. Et je les abandonne à d'autres acheteurs.

29 avril. On m'a refilé à mon arrivée à l'aéroport un beau billet de 50 000 pesos, faux à plein. Personne ne veut le prendre. Ce billet a, en plus, un petit coin coupé grossièrement. Perte de 25 \$. Pas si mal, malgré tout.

Je retourne aux environs de la Candelaria. Devant une vieille église des Franciscains, à l'intérieur doré, un homme bien mis, avec cravate et sourire affable, m'offre *una muchacha*. Je décline vertement son offre. Peu de temps après apparaît un grand colombo, du même genre, qui avoue être de la police colombienne. Il me montre son identification. Il a accroché deux touristes: un Vénézuélien et moi. Il nous demande de l'accompagner plus loin, là où loge le bureau de la Police; il veut tout bonnement protéger les touristes. Le type du Venezuela doute fortement du stratagème; moi aussi. Le flic me demande l'adresse de mon hôtel, quel jour de dois quitter le pays, mon nom et mon numéro de passeport. Tout cela, dans le but de me protéger, dit-il. Le Vénézuélien répond timidement à ses demandes; moi, je refuse. Et il me laisse finalement aller. Quelle engeance!

30 avril. Le comportement de ce policier a été jugé bizarre par la famille Alvarado. Tout compte fait, j'ai agi prudemment en refusant de lui montrer mon passeport, d'en écrire le numéro sur son bout de papier. Bizarre façon de protéger les touristes par l'intimidation!

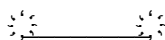
Hier soir, j'ai été reçu chaleureusement par Luis Alvarado, sa femme Olga et sa fille Juliana, qui habitent un building tout neuf à l'adresse suivante: Calle 24F, 85-B 05, lote 5, app. 522, dans les Bosques de Modelia, entre l'Avenida Esperanza et Ciudad de Cali et Calle 26, assez près de l'aéroport international. Une famille bien vivante, joyeuse et toute simple. J'étais chez moi en arrivant; Luis m'attendait dehors, devant l'édifice.

Au menu, des *tamales de pollo*, avec boisson au chocolat. Les enfants sont charmants. Le petit, Santiago, 2 ans, avec de beaux yeux bleus, ne voulait pas laisser son album de dinosaures. La belle Isabela, 5 ans, un amour de petite fille intelligente, qui va à l'école où elle apprend, bien sûr, un peu d'anglais et de français. Sa chambre est un véritable «jardin zoologique», dit son grand-père Luis, remplie de toutous empilés formant une montagne. Elle m'apportait ses livres, un après l'autre, et je lui lisais les histoires qu'elle écoutait avec de grands yeux, commentant le tout avec une grande perspicacité.

Ce matin, au déjeuner, j'ai rencontré en mon hôtel, le dernier de la famille, Daniel, qui est informaticien (ingénieur) pour la multinationale Johnson & Johnson. Il déménagera bientôt au Québec, avec sa femme et sa fille âgée de dix mois. Quelles sont les raisons profondes qui poussent les gens à quitter leur patrie ainsi? Je soupçonne que ce soit l'insécurité ou la violence omniprésente. Par exemple, au sujet de la FARC (ceux qui dirigent le commerce de la drogue), Luis me disait que des gens étaient tués régulièrement, que les meurtriers s'amusaient à jouer au ballon avec les têtes coupées. La même chose se passe présentement en Syrie. Les pays du monde, sécuritaires, vont-ils diminuer en nombre?

Vol Interjet de Bogotá à México, puis autobus vers Puebla, une seule nuit de repos, et autobus jusqu'à Oaxaca. Photos du parc du zócalo et du marché Bénito Juárez. Maria Angélica, 70 ans, y vend des herbes médicinales en se donnant des airs d'infirmière spécialisée.

Retour à Montréal par vol de nuit AeroMéxico.



Madrid, mardi 16 septembre 2014. Puerta del Sol, restaurant Arysol de l'hôtel Moderno, là où des jambons sont suspendus depuis des siècles. Touristes venus d'ailleurs, de *todas las ciudades*, grignotant des croissants pour déjeuner, comme chez eux. Même serveur, Sancho, qui nous avait accueillis, Renée et moi, il n'y a pas si longtemps: court, replet, presque chauve, grassouillet, il roule aisément à travers les tables et semble goûter son travail, tout répétitif qu'il soit; chemise blanche, tablier noir attaché en boucle dans le dos. Et le *jefe* derrière son comptoir contrôle une partie de la planète. En fait, il encaisse les montants des factures. Oranges et bouteilles d'eau derrière une armoire vitrée. Le serveur marche d'un pas alerte et pressé, plateau en main, et sort du restaurant pour porter un déjeuner aux clients attablés sur la terrasse. 10 h, la vie continue à Madrid, pour longtemps encore.

Madrid est vraiment la ville du jambon. Je viens de revoir le Museo de jamón, un restaurant contenant toutes les charcuteries du monde. Restaurant-épicerie où on peut acheter des produits de charcuterie ou en déguster sur place. Des Madrilènes s'en gonflent les joues, debout à un comptoir, avant d'aller travailler.

Les Madrilènes aux yeux noirs déambulent sur les *calles*, près de la Porte du Soleil. Les livreurs poussent des barouches (diablos) chargées de victuailles pour les déjeuners. Jobines de Negros ou d'émigrés du Maghreb. Ils sont vraiment les seuls en ce pays à courir en travaillant.

Plusieurs femmes ont ici les jambes faites comme des jambons *ibéricos*. Sans doute que les machos leur dévorent la moitié du jarret après une nuit bien arrosée! Que miseria!

J'ai pris des photos à Plaza de Castilla. En métro, à partir de Puerta del Sol, ligne 1 directe. Édifices très modernes de banques, dans un ciel bleu parsemé de cumulus tranquilles. Et un obélisque doré indiquant la direction du ciel, là où arriveront un jour tous les Sanchos de la Castille, un de ces jours, après deux ou trois indigestions de jambon. Viva España!

La cour des miracles prend ses quartiers dans le métro de Madrid. Joueur d'accordéon, autre misérable qui salue vigoureusement tout le monde par un *¡Buenos días!* et qui avoue ne pas avoir de doigts et ne pouvoir travailler; en plus, il porte bouche tordue et massacrée par je ne sais quelle hérédité. Viva España también! Les taureaux ont souvent plus de chance en ce pays.

Le métro de Madrid s'emplit et se vide de gens de toute sorte, la plupart accrochés à leur téléphone ou leur iPhone. Personne n'est plus seul en ce monde. À part moi.

Ce train de la Renfe fait le voyage Madrid-Marseille. Mais je descendrai à Zaragoza. Parti à 14 h 10, arrivé à Saragosse à 15 h 25. Un TGV espagnol, ça existe, faut croire. On verra si la poussière lève bien haut sur son passage.

Valladolid, 18 septembre 2014. Matin frisquet, Plaza Mayor, Café del Norte et déjeuner de jambon, saumon fumé, deux œufs et café leche. De quoi se rouler en boule et dormir au soleil, quand il décidera de me lancer ses rayons. 14° C ce matin. J'ai arpenté la calle Dos de Mayo jusqu'à Plaza España, et ensuite Plaza Mayor où se dresse l'Ayuntamiento. Je me suis promené jusqu'à Plaza la Libertad et la cathédrale – en réparation, comme il arrive toujours à ce genre de vieilles pierres. La ville dort encore à 8 h 30. Je réussis enfin à trouver ce Café del Norte ouvert à 9 h. Le serveur à toupet est un extra-terrestre.

La fierté d'être un peuple: on sent ça ici dans l'architecture, même dans l'allant des promeneurs matinaux. Fierté que les Québécois n'ont jamais connue. Est-ce que les Écossais la connaîtront ce soir, alors qu'ils voteront pour mettre au monde un nouveau pays ou demeurer au sein du Royaume-désuni? Mystère insondable des peuples, disait Voltaire, qui n'aiment pas tellement les gouvernements républicains: ils préfèrent la tyrannie des monarchies, ou encore ils préfèrent voir les autres (les puissants) décider pour eux.

Cependant Valladolid me paraît une cité d'un chic extravagant. Un jour de plus et je m'achetais des souliers pour danser le

flamenco en habit bouclé, avec un chapeau noir sur le coin de l'oreille droite, ceinture fléchée à la taille.

Visite au Campo Grande, où je fus accueilli par des paons de diverses couleurs, bleue, brune, rouille. Les paonnes se promenaient avec leurs paonneaux. Vaste parc de verdure, en dehors de toute civilisation. Bancs innombrables où seuls quelques citadins en profitent. Un vieillard aux dents jaunes m'explique le sens du buste de Miguel Iscar, un brave type moustachu, maire de cette ville, qui eut l'idée au XVIII^e siècle d'aménager cet espace. Il trône maintenant sous le feuillage d'immenses arbres qui l'ignorent agréablement.

La maison de Cervantes m'apparaît, plus loin, au détour d'une rue. C'est là qu'il écrivit la première partie de son célèbre Don Quichote. Meubles et ustensiles de l'époque (XVI^e siècle), cuisine, chambre, salon; système de chauffage et d'éclairage, salon des domestiques, la bibliothèque bien garnie. Même l'escalier conduisant au deuxième étage a son charme.

J'ai visité ensuite – pourquoi pas? – le musée de Saint-Joachim et Sainte-Anne. Pour une fois, on ne me laisse pas entrer gratis. L'Église est si pauvre! Un padre reluke ma caméra et me prévient qu'il est interdit d'y prendre des photos. J'en ai pris au moins trois, de bonne qualité. Entre le Campo et ce musée religieux, je passe devant le Théâtre Lope de Vega et en photographie la façade. Le musée du monastère royal de Saint-Joachim et Sainte-Anne a été construit au temps de Charles III et contient des sculptures du XII^e au XVIII^e siècles.

À l'entrée du Campo Grande se trouvent la Plaza Zapotilla et le monument de ce poète illustre. En face, le musée de l'Académie de la chevalerie. Quoi de plus normal dans la patrie de Sancho! Mais l'édifice, immense, semble davantage se consacrer aujourd'hui à la formation militaire.

On a beau dire que Valladolid est d'une prétention à s'échauffer, j'ai tout de même mis le pied dans de la crotte de

chien, sur un trottoir pourtant d'une propreté exemplaire. Heureusement que je n'avais pas mes souliers de flamenco!

Salamanca, 19 septembre 2014. La télévision annonce la déconfiture de l'indépendance écossaise. Pire que celle des Québécois de 1995. Me vient à l'esprit cette phrase de Cervantes: «La libertad, Sancho, es uno de los más preciosos dones que a los hombres dierón los cielos. Con ella no pueden igualarse los tesoros que encierra la tierra ni el mar encube.» *Don Quijote*, II, chap. 58.

En arrivant à la gare de Salamanque, un joli monument d'un guerrier à cheval sur une licorne et, en arrière plan: The Phone House. Plus loin, un grand parc, Plaza de España, où des pigeons ont construit leur nid au creux d'un platane.

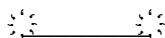
Cité universitaire qui donne droit à la *feria* (fête) quotidienne toute la nuit, ponctuée de cris et de chants à boire. Jusqu'à 6 h a.m. Cette jeunesse n'avait certes pas de cours à 9 h ce matin. Déjà la belle vie avant de joindre même les rangs des *jubilados* (retraités). Leur devise: *Jubilación empieza con la juventud*. Un beau slogan moderne. Celui qui l'a trouvé pourrait se mériter un smartphone en couleurs, suivi d'une cascade de coups de pied au cul.

La Plaza Mayor de Salamanca ressemble étrangement à toutes les grandes places d'Espagne et d'Amérique. Ici, avec toutefois une architecture généreuse dans ses fioritures. Photographie, ce matin, d'un pont romain antique, rénové sans doute des dizaines de fois. Interdit à l'automobile, pensez donc. En dessous coule le río Tormes, petite rivière qui se jette plus loin dans le Douro et qui termine sa course à Porto dans l'Atlantique.

Les vieilles églises bien conservées, aussi cette place du Concile de Trente et El Torre del Clavero, près du monument à Christophe Colomb tenant un globe terrestre dans ses mains. Et ce joueur de Bach au violon, en compagnie de son chien jaune, debout devant le bar Mundo. Et le marché Central où les pois-

sons en morceaux de l'Agrupesca étalent leur couleur; les saucissons et les jambons suspendus au plafond, les bouchers armés de couteaux à dépecer des mammoths, vêtus de tabliers bleus, gaillards de la rigolade. Cette femme pesant une merlue, à côté de deux têtes de poisson ouvertes et montrant des dents acérées, prêtes à la dévorer.

Pour finir, avant de partir pour Madrid, ce graffiti sur un mur: «España es una mierda». Porque no?



Puebla (Mexique), 8 décembre 2014. En nahuatl, le mot mourir peut signifier «épouser la terre». La surprise fut d'entendre, en arrivant à Puebla, de la bouche du chauffeur de taxi, que les jeunes étudiants récemment *disparus* dans l'État de Guerrero, avaient probablement été transformés en *barbacoa* (BBQ). Le tout, dit en riant à gorge déployée. Au lieu de leur faire épouser la terre, comme au temps de Cortés, aujourd'hui, on leur coupe la tête et, raffinement suprême, on les massacre à la machette avant d'y mettre le feu.

Pourtant, ce pays regorge de beautés. Volcans, fleurs de toutes sortes, musique qui parle au cœur ou à l'âme, architecture variée. Le matin du 8 décembre, nous avons rencontré en marchant dans la rue du restaurant Sanborn, un Mexicain originaire de la région de Veracruz, qui avait travaillé au Québec et à Toronto quelque temps dans des entreprises de mesures de haute technologie. Dans le restaurant Sanborn, nos voisins de table, âgés, reçurent tout à coup un gâteau illuminé de chandelles. Ils fêtaient leurs 49 ans de mariage. Monsieur, très poli, en apprenant que nous venions du Québec, a continué la conversation en un français approximatif mais convenable. Il y a comme ça des jours où tout nous sourit.

Les étudiants brûlés nous ramènent à la question: Qui gouverne en ce pays? Ce n'est pas d'hier que des pantins s'installent au pouvoir, partout dans le monde. Voyons ce qu'écrivait Ivan IV le Terrible à Elizabeth d'Angleterre en 1570: «Nous avons pensé que tu étais souveraine de ton état, que tu gouvernais par toi-même et que tu avais à cœur ton honneur de souveraine et les intérêts de ton pays. Mais il apparaît que dans ton pays d'autres que toi gouvernent et, qui plus est, des marchands de basse extraction.»

Tout ce que je n'ai pas dit reste en moi pour le dernier voyage. Courir le monde, c'est entrer dans le vortex du temps pour échapper aux marchands d'illusions.

Autres ouvrages de Georges Aubin

1992

BOUCHER-BELLEVILLE, Jean-Philippe, *Journal d'un patriote (1837 et 1838)*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Montréal, Guérin Littérature, 1992, 174 pages. Épuisé.

1996

AUBIN, Georges et Réal AUBIN, *Les Lambert-Champagne-Aubin, 800 actes notariés, 1663 - 1799*. Joliette, Éditions Aubin-Lambert, 1996, 787 pages. (Prix Rodolphe-Fournier de la Chambre des notaires du Québec, 1997). – Épuisé.

BLANCHET, Augustin-Magloire, *Journal de l'évêque de Walla-Walla (1847-1851)*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN. Dans «Les débuts de l'Église catholique en Orégon». Rimouski (Québec), Association des familles Blanchet, 1996, p. 147-263.

LEPAILLEUR, François-Maurice, *Journal d'un patriote exilé en Australie (1839-1845)*. Texte établi, avec introduction et notes, par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 1996, 411 pages.

MARCHESSEAULT, Siméon, *Lettres à Judith. Correspondance d'un patriote exilé*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 7, 1996, 124 pages.

1998

NELSON, Robert, *Déclaration d'indépendance et autres écrits*. Édition établie et annotée par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 90 pages.

NELSON, Wolfred, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*. Édition préparée par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 177 pages. – Épuisé; voir l'année 2012.

PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 1998, 957 pages. – Épuisé; voir l'année 2010.

PAPINEAU, Amédée, *Souvenirs de jeunesse, 1822-1837*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 10, 1998, 134 pages.

1999

AUBIN, Georges, *La rivière Bayonne et ses moulins*. En collaboration avec Denyse COUTU et Louis TRUDEAU. Saint-Cléophas-de-Brandon, Les Éditions de la Bayonne, 1999, 24 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Journal de voyage en Europe, 1837-1838*. Texte présenté et annoté par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 14, 1999, 153 pages.

PERRAULT, Louis, *Lettres d'un patriote réfugié au Vermont (1837-1839)*. Textes présentés et annotés par Georges AUBIN. Montréal, Éditions du Méridien, collection «Mémoire québécoise», n° 3, 1999, 198 pages.

2000

AUBIN, Georges, *Au Pied-du-Courant. Lettres des prisonniers politiques de 1837-1839*. Montréal, Marseille, Agone et Comeau & Nadeau, 2000, 457 pages.

DESRIVIÈRES, Adélarde-Isidore et Charles RAPIN, *Mémoires de 1837-1838*, suivis de *La Quête de l'or en Californie*. Présentés et annotés par Georges AUBIN. Montréal, Éditions du Méridien, collection «Mémoire québécoise», n° 7, 2000, 195 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à Julie*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; introduction par Yvan LAMONDE. Sillery, Septentrion et Québec, ANQ, 2000, 812 pages.

2001

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*. Présentation, notes et chronologie par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, collection «Mémoire des Amériques», 2001, 82 pages.

PAPINEAU-DESSAULLES, Rosalie, *Correspondance 1805-1854*. Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2001, 305 pages.

2002

FRANCHÈRE, Gabriel, *Voyage à la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique et fondation d'Astoria, 1810-1814*. Introduction, notes et chronologie par Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, collection «Mémoire des Amériques», 2002, 205 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte et Robert BALDWIN, *Les Ficelles du pouvoir. Correspondance entre Louis-Hippolyte LA FONTAINE et Robert BALDWIN, 1840-1854*. Tome I de l'édition critique intégrale de la Correspondance de Louis-Hippolyte LA FONTAINE. Traduite de l'anglais par Nicole PANET-RAYMOND ROY et Suzanne MANSEAU DE GRANDMONT; révisée et annotée par Georges AUBIN; présentation d'Éric BÉDARD. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2002, 227 pages.

PAPINEAU, Amédée, *Lettres d'un voyageur. D'Édimbourg à Naples en 1870-1871*. Texte établi, annoté et présenté par Georges AUBIN. Québec, Éditions Nota bene, 2002, 416 pages.

2003

CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier, *De Québec à Montréal. Journal de la seconde session, 1846*, suivi de *Sept jours aux États-Unis, 1850*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Québec, Éditions Nota bene, 2003, 148 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Au nom de la loi. Lettres de Louis-Hippolyte LA FONTAINE à divers correspondants (1829-1847)*. Tome II, correspondance générale. Avant-propos et annotation de Georges AUBIN et Renée BLANCHET; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2003, 466 pages.

PAPINEAU, Lactance, *Journal d'un étudiant en médecine à Paris*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2003, 609 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Cette fatale Union. Adresses, discours et manifestes (1847-1848)*. Introduction et notes de Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, collection «Mémoire des Amériques», 2003, 223 pages.

2004

AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA, *Insurrection. Examens volontaires. Tome I: 1837-1838*. Montréal, Lux Éditeur, collection «Mémoire des Amériques», 2004, 318 pages.

DESSAULLES, Louis-Antoine, *Petit bréviaire des vices de notre clergé*, suivi de *Le Clergé français au bordel*, par un auteur anonyme. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2004, 169 pages.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard, *De Québec à México (1866-1867)*. Édition préparée par Mario BRASSARD et Marilène GILL, avec la collaboration de Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, collection La Saberdache, n° 5, 2004, 489 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants, 1825-1871*, Tome I: 1825-1854. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; introduction par Yvan LAMONDE. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2004, 655 pages. (En format numérique au Septentrion).

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants, 1825-1871*, Tome II: 1855-1871. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2004, 753 pages. (En format numérique au Septentrion).

2005

AUBIN, Georges, *Les Blanchet de la vallée du Richelieu*, suivi de *Lettre d'A.-M. Blanchet à Lord Gosford*. Préface de Louis BLANCHETTE. Publié par l'Association des familles Blanchet et Blanchette d'Amérique. Québec, 2005, 48 pages.

LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Mon cher Amable. Lettres de Louis-Hippolyte LA FONTAINE à divers correspondants (1848-1864)*. Tome III, correspondance générale. Annotations de Georges AUBIN et Renée BLANCHET; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER; postface d'Éric BÉDARD. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2005, 490 pages.

2006

OUIMET, André, *Journal de prison d'un Fils de la Liberté, 1837-1838*. Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN. Montréal, Typo, 2006, 155 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*. Tome I: 1810-1845. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; avec la collaboration de Marla ARBACH; introduction par Yvan LAMONDE. Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2006, 588 pages. (En format numérique au Septentrion).

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*. Tome II: 1846-1871. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET; avec la collaboration de Marla ARBACH; Montréal, Les Éditions Varia, collection «Documents et Biographies», 2006, 425 pages. (En format numérique au Septentrion).

RHEAULT, Marcel et Georges AUBIN, *Médecins et patriotes, 1837-1838*. Québec, Septentrion, 2006, 350 pages. (Prix Percy-W. –Foy de la Société historique de Montréal, 2007).

SÉGUIN, Robert-Lionel, *Le Dernier des Capots-Gris* (roman) suivi de *Souviens-toi, Méditations sur 1837*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 211 pages.

2007

AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris*; tome I, *Dictionnaire*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 304 pages.

AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris*; tome II, *Lettres reçues, 1839-1845*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 599 pages.

AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris*; tome III, *Drame rue de Provence*, suivi de *Correspondance de Mme Dowling*, traduite en français par Corinne DURIN, annotée par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 218 pages.

AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA, *Insurrection. Examens volontaires. Tome II: 1838-1839*. Montréal, Lux Éditeur, collection «Mémoire des Amériques», 2007, 550 pages.

2009

AUBIN, Georges et Renée BLANCHET, *Amédée Papineau, correspondance 1831-1841*, tome I. Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2009, 543 pages.

BLANCHET, Renée et Georges AUBIN, *Lettres de femmes au XIX^e siècle*. Québec, Septentrion, 2009, 286 pages.

2010

AUBIN, Georges et Renée BLANCHET, *Amédée Papineau, correspondance 1842-1846*, tome II. Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2010, 471 pages.

PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, avec index. Québec, Septentrion, 2010, 1050 pages.

2011

JOLY, Pierre-Gustave, *Voyage en Orient (1839-1840)*, *Journal d'un voyageur curieux du monde et d'un pionnier de la daguerréotypie*, présentation et mise en contexte par Jacques DESAUTELS; texte du journal établi par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, avec la collaboration de Jacques DESAUTELS. Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2011, 427 pages.

PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à sa famille, 1803-1871*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, introduction par Yvan LAMONDE. Québec, Septentrion, 2011, 846 pages. (En format numérique au Septentrion).

2012

NELSON, Wolfred, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*, nouvelle édition revue et corrigée. Texte établi et présenté par Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, 2012, 192 pages.

2013

MERCIER, Honoré, *Dis-moi que tu m'aimes. Lettres d'amour à Léopoldine, 1863-1867*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2013, 302 pages.

2014

AUBIN, Georges et Yvan LAMONDE, *Gustave Papineau, Une tête forte méconnue*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2014, 297 pages.

JOYER, prêtre, *Lettres d'amour à Mademoiselle de Lavaltrie, 1809-1822*. Texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Éditions Point du Jour, 2014, 235 pages.

2015

AUBIN, Georges et Jonathan LEMIRE, *Ludger Duvernay, Lettres d'exil, 1837-1842*. Montréal, vlb éditeur, 2015, 302 pages.

AUBIN, Georges et Raymond OSTIGUY, *Louis-Joseph Papineau Les Débuts 1808-1815*, Les Éditions Histoire Québec, Collection Société d'histoire de la seigneurie de Chambly, 2015, 251 pages.

AUBIN, Georges, *Joseph Papineau à travers les actes notariés*. L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2015, 237 pages.

Achevé d'imprimé
au Québec
en janvier 2016